



JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE

TOME II

1905

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

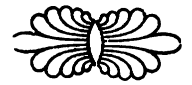
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME II



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1905

Reprinted with the permission of the Société des Américanistes

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY, LTD.
Berkeley Square House
London, W. 1

First reprinting, 1966, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

HISTOYRE DU MECHIQUE

MANUSCRIT FRANÇAIS INÉDIT DU XVIe SIÈCLE

PUBLIÉ

PAR M. ÉDOUARD DE JONGHE

Docteur en Philosophie et Lettres,
Membre de la Société des Américanistes.

INTRODUCTION

On s'attendrait à trouver, sous ce titre, des annales ou chroniques de tribus mexicaines, des listes et généalogies de leurs soi-disant rois et seigneurs, la durée de leur règne respectif, leurs guerres, etc. Mais tel n'est pas exactement le contenu des pages que nous publions ici, et probablement pour la première fois. En réalité, elles nous renseignent simplement sur les origines de trois tribus importantes, sur le calendrier mexicain, sur des mythes cosmogoniques variés, et finalement sur la biographie du héros pacificateur Quetzalcouatl.

Il y a donc un certain désaccord entre le titre et le contenu du livre. A quoi tient ce désaccord? Jetons, pour nous en rendre compte, un regard sur le manuscrit français, n° 19031 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Celui-ci, rédigé sur papier au XVIe siècle et contenant 88 feuillets (290/207 mm.), est un autographe qui porte en deux endroits (f. 1 et 79) la signature d'*André Thévet*. Il se compose de deux parties bien distinctes : la première (f. 1-78) comprend des fragments d'une traduction française de l'*Historia general y natural de las Indias* de Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes[1]. Une inspection rapide du livre XV (f. 1-12) m'a convaincu que la traduction de Thévet est généralement fidèle et même littérale. C'est la seconde partie du manuscrit que nous donnons

1. Valladolid, 1557, in-fol. Rééditée en 4 vol. in-fol. 1851-1855, par la Real Academia de la Historia de Madrid.

ci-après. Elle va du f. 79 au f. 88. A ce feuillet, une brusque interruption du récit nous avertit que nous nous trouvons en présence d'un fragment. Dans un mémoire présenté au XIVe Congrès des Américanistes, à Stuttgart, j'ai prouvé par des arguments de critique interne l'état fragmentaire du manuscrit, et m'appuyant sur les mêmes arguments de critique interne, je suppose que cet assemblage confus et diffus de données mythologiques et ethnographiques constituait l'introduction d'un véritable traité d'antiquités mexicaines.

Le titre du manuscrit, par un autre détail, mérite notre attention. Il est ainsi rédigé : « *Hystoire du Mechique traduicte de Spannol.* » Mais cette dernière mention est raturée. La rature d'ailleurs me semble remonter à la même époque que le reste du texte. Ceci constaté, on peut se demander d'abord si l'on ne se trouve pas en présence d'un morceau de fantaisie. Dans ce cas, Thévet aurait eu, dans l'origine, l'idée de la publier comme une de ces adaptations plus ou moins littérales du castillan qui, à son époque, rencontraient un si grand succès. Puis il aurait renoncé à son projet. Bien que ce genre de supercherie ait été familier aux érudits du xvie siècle, la vérité me paraît être autre. Thévet a bien traduit là un auteur espagnol ; il a pensé à publier cette version. Puis il s'est décidé à l'insérer dans sa *Cosmographie*, mais en y introduisant certains changements, surtout quant à l'ordre des matières. Et ces modifications qui transforment l'œuvre première en une œuvre personnelle, sinon originale, justifient la rature.

Quoi qu'il en soit, un long travail de comparaisons et de déductions, résumé dans mon mémoire de Stuttgart, m'autorise à identifier l'original espagnol de l'*Histoyre du Mechique* avec le traité des *Antiguedades Mexicanas* du franciscain André de Olmos, traité aujourd'hui perdu, mais que Mendieta cite, au prologue de son livre II, comme l'une des sources qu'il consulta pour son *Historia Ecclesiastica Indiana*[1]. On voit dès lors l'intérêt du manuscrit inédit de Thévet et l'utilité qu'il y a à le faire connaître. Puisse la lecture de cette pâle version française hâter la résurrection de l'œuvre d'Olmos, ensevelie encore, nous l'espérons, sous la poussière de quelque bibliothèque ! Cette résurrection rendrait enfin

1. Publiée par D. J. Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870, in-4.

possible la critique sérieuse, nette et précise, d'un grand nombre d'historiens de l'ancien Mexique, moines et autres, et soulèverait un des plis du voile qui couvre encore le passé précolombien de l'Amérique moyenne.

Les mérites du P. Olmos ne nous sont connus que par ouï-dire, et il serait superflu d'y insister. Mais il convient de dire un mot de son traducteur présumé. André Thévet, né à Angoulême, se fit pendant sa longue vie (il mourut nonagénaire) une grande réputation de voyageur et de géographe. Il aimait passionnément les voyages et s'intéressait, un peu naïvement il est vrai, aux moindres détails des civilisations qu'il visita. L'ethnographie, au XVI[e] siècle, n'était pas constituée comme une science, et l'on aurait vraiment tort d'en faire un grief à Thévet. S'il est peu exact et crédule, c'est qu'il expose comme de simples curiosités, comme des « singularitez » les faits que l'ethnographie contemporaine s'impose le devoir d'étudier scientifiquement, consciente de l'importance des inductions qui s'amorceront sur ces faits.

Le livre capital de Thévet, ou du moins celui qu'il a pu concevoir comme tel, est sa *Cosmographie universelle*, parue en 1575. Bien antérieurement, en 1554, il avait publié la relation de ses voyages en Orient et, en 1558, celle de son voyage au Brésil. Si l'on veut, d'après les écrits mêmes de Thévet, dater ses différents voyages, on se heurtera à des difficultés sans nombre. L'introduction de la *Cosmographie universelle* nous apprend que ses voyages ont duré 17 ans ou environ. D'après la *Cosmographie du Levant*, son voyage d'Orient avait commencé en 1549[1]; en 1550, nous le trouvons à Chalcédoine[2] et, en 1552, à Jérusalem[3]. En 1555, il accompagna le chevalier de Villegagnon au Brésil français. Dans ses ouvrages manuscrits, écrits plus tard, nous lisons qu'il a fait deux voyages en Amérique : le premier, en 1550, avec le fameux pilote Guillaume le Testu[4]; le second, en 1555, avec le chevalier

1. *Cosmographie du Levant*. Lyon, 1556, p. 16 de la préface.
2. Même édition, ch. XXIII, p. 78.
3. Même édition, ch. LI, p. 182.
4. Ms. français n° 15454 de la bibl. nat. de Paris, f° 103, 106 v°, etc. D'après un passage du *Grand Insulaire et Pilotage* d'A. Thévet (Ms. fr. n° 15452), publié dans le *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie*, de MM. Schefer et Cordier (*Le Discours de la*

de Villegagnon. Comment concilier ce voyage de 1550 avec les dates assignées par Thévet lui-même à son séjour en Orient ? M. le Dr E.-T. Hamy, s'appuyant sur un passage de la *Cosmographie universelle* (l. VIII, ch. IX) et sur la chronologie des voyages de Pierre Gilles [1], conclut que Thévet aurait été en Orient entre 1544 et 1547. Je suis porté à l'admettre ; mais j'avoue que cette explication laisse subsister bien des doutes : quel intérêt Thévet avait-il à reporter vers 1549-1552 un voyage qu'il aurait fait en 1544-1547 ? Et si l'on attribue cette erreur à une simple négligence, on est encore en droit de se demander pourquoi la relation sur la France antarctique ne fait aucune allusion à un voyage antérieur dans les mêmes contrées. Thévet explique les raisons pour lesquelles Villegagnon se l'adjoignit comme compagnon de voyage : il avait fait un voyage en Orient et avait rendu des services à la marine. S'il avait fait antérieurement un voyage au Brésil avec Testu, c'était le moment ou jamais de le signaler.

Mais cette question appartient plutôt à l'histoire de la géographie [2]. Il en est une qui nous intéressera davantage : la date du manuscrit ou, plus exactement, celle de l'original dont le manuscrit présente la traduction. Au chap. V (f. 82), nous trouvons les indications suivantes : « Libre du compte des années, par le quel « est trouvé qu'ils entrèrent en Mechique, le an de *Omecali*, qui « estoyt le 28iesme de leur premier temps ; car, ils font quatre temps, « chascung des quels vault 52 ans, et chascung de ces temps avoyt « quatre hebdomadas, que vault chascugne 13 ans, et l'an avoyt « dis huict moys, et le moys vingt jours ; tellement que ung an vient

navigation de Jean et Raoul Parmentier, Paris, Leroux, 1883, p. 180), ce premier voyage avec Testu aurait eu lieu en 1551. Cf. Ms. fr. n° 15452, f° 193 v°.

1. *Le père de la Géologie française, Pierre Gilles, d'Albi.* Extrait des *Nouvelles Archives du Muséum*, série II, Paris, Masson, p. 17.

2. Ouvrages consultés sur Thévet : Paul Gaffarel, *Histoire du Brésil français au XVIe siècle*, Paris, Maisonneuve, 1878. Id., *Les singularitez de la France antarctique*, avec notes et commentaires, Paris, Maisonneuve, 1878. Id., Édition de J. de Léry : *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Paris, Lemerre, 1880. H. Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, dans *Recueil de Voyages et de Documents*..... de MM. Schefer et Cordier, Paris, Leroux, 1882. Heulhard, *Villegagnon, roi d'Amérique*, Paris, Leroux, 1897. J. S. Corbett, *Drake and the Tudor Navy*, 2 vol., 1898, etc.

« à faire 365 jours. Ils demeurèrent doncques par les chemins « quatre temps qui font 208 ans. Et estant arrivés au Mechique, « furent 28 ans à la funder et alors entrèrent et commencèrent à « compter despuis la arrivée jusques à présent que fut selon nostre « compte l'an de l'Incarnation de Nostre Seigneur Jhesu Christ « MIIICXXI. Tellement qu'il y a CCXXII ans que le Mechique ast « esté fundé, et avec le temps qu'ils ont mis en chemin, sont huict « temps des siens, et 22 ans et quelques jours, comme il se trouve « au libre de leur compte, que font CCCCXXXVIII ans qu'ils sont « sortis de leur païs. Et il y a CLXX ans que Mechique est chef « de roiaulme. »

L'interprétation de ce passage présente de sérieuses difficultés. Faut-il compter 222 ans depuis 1321 ou depuis 1321 + 28 = 1349 ? Dans le premier cas, nous obtenons 1543; dans le second, 1571; et aucune de ces deux dates ne concorde avec la donnée « il y a « 438 ans qu'ils sont sortis de leur païs ». En effet, 1543 — 438 = 1105, mais 1105 + 208 + 28 = 1341 qui n'est pas la date assignée à la fondation de Mexico. D'autre part, 1571 — 438 = 1133, et 1133 + 208 donnent encore 1341.

Pour résoudre ces difficultés, il importe d'analyser soigneusement le passage, en y faisant ressortir la suite des idées. Le *Xiuhtonalli* dit que les Mexicains entrèrent « en Mechique » l'an *Omecalli*, qui est le 28e de leur premier temps[1]. A ce propos, l'auteur donne quelques détails sur le calendrier mexicain. Il interprète ensuite cette date *Omecalli* (c'est indiqué par la conjonction *doncques*) par rapport au foyer d'émigration; puis il l'identifie avec l'année 1321 et la met en relation avec la date où il écrit. Alors il résume, citant de nouveau son livre mexicain, toute la chronologie et finit par une considération sur la durée de la royauté mexicaine.

Cette analyse nous permet de négliger la distinction subtile, qui nous inquiétait, entre l'arrivée au Mexique et l'entrée à Mexico. En effet, on s'aperçoit aussitôt que l'auteur s'est senti gêné par ce fait : les Mexicains ont fait leur entrée « en Mechique » la 28e année de leur premier temps. Il en a trouvé cette explication bizarre : ils ont pérégriné quatre temps, et ont mis 28 ans à bâtir Mexico. Nous

1. Le mot *temps* désigne ici le *xiuhmolpilli* ou cycle mexicain. L'an *Omecalli* est le deuxième de la 3e hebdomade ou *tlalpilli*, et le 28e du cycle.



admettons donc 1321 + 222 = 1543, comme la date à laquelle écrivait l'auteur. Mais la difficulté subsiste tout entière pour les 438 ans qui se sont écoulés depuis l'origine des pérégrinations. Ici, nous constatons que l'auteur n'interprète plus lui-même. Il recourt à sa source : « comme il se trouve au libre de leur compte ». Ce chiffre 438, qui concorde avec la date 1523, regarde donc moins la date de composition de l'*Histoyre du Mechique* que celle du *Xiuhtonalli*. L'erreur s'explique par ce fait bien simple qu'ici l'historien copie littéralement sa source, sans prendre soin de l'adapter à la date où il compose.

Cette interprétation pourrait paraître arbitraire si nous n'avions pas l'indication que la royauté mexicaine existait depuis 170 ans. L'origine de la royauté mexicaine, ou plutôt l'avènement d'Acamapichtli, se placerait ainsi en 1543 — 170 = 1373. Or, c'est approximativement la même date [1] que nous obtenons en ajoutant à 1321 les 53 années de gouvernement de Tenuch, d'après la *Cosmographie universelle* (t. II, f. 987 v°). Ce fait confirme notre interprétation et nous met en présence d'un système chronologique déterminé :

Entrée à Mexico....................	1321
Durée des pérégrinations. 208 + 28 =	236 ans
Date du départ........ 1321 — 236 =	1085
Avènement d'Acamapichtli............	1373
Composition du *Xiuhtonalli*...........	1523
Composition du ms. espagnol..........	1543 [2]

La question de savoir en quelle année Thévet a traduit l'*Histoyre du Mechique* ne présente pour nous qu'un intérêt secondaire. Il nous suffit qu'elle soit antérieure à la composition et peut-être à la conception de la *Cosmographie universelle*. Refondu dans ce vaste répertoire, le manuscrit perdit beaucoup de son importance. Nous

1. La différence d'une année est parfaitement négligeable. Pour la faire disparaître, il suffit, en effet, de compter les années du gouvernement de Tenuch à partir de 1321 inclusivement.

2. Cette chronologie n'est pas sans analogie avec celle de l'interprète du *Codex Mendoza*, que Thévet possédait. D'après cet interprète, la fondation de Mexico, que le « Mendocino » même rapporte à l'*Omecalli*, date de 1324, l'avènement d'Acamapichtli de 1375; Tenuch aurait gouverné 51 ans. Cf. *Anales del Museo nacional de México*, t. I, 1879, p. 120-122.



le voyons passer presque inaperçu dans la collection Séguier-Coislin ; de là, dans le vieux fonds de Saint-Germain-des-Prés, pour entrer finalement à la bibliothèque nationale de Paris.

D'autre part, le sort de la *Cosmographie universelle* elle-même ne fut pas heureux. Elle fut très longtemps et, souvent injustement, frappée de discrédit. De nos jours, un certain revirement semble se produire, et M. G. Musset pouvait écrire en 1892 : « La critique moderne devient tous les jours moins sévère pour ce chroniqueur [1]. » M. Bastian s'est donné la peine de dépouiller la partie mexicaine de la *Cosmographie*. Il en cite souvent, mais sans critique, des passages, dans son livre intitulé : *Die Culturländer des alten Amerika* [2]. Rien ne prouve qu'il ait connu le manuscrit de Thévet, dont la collation lui eût été indispensable, s'il avait voulu faire de la critique.

Autorisé par ces exemples, j'ai cru le moment favorable pour publier l'*Histoyre du Mechique* qui, jusqu'à nouvel ordre, peut fournir aux chercheurs des indications très précieuses. Pour faciliter les recherches, je me suis efforcé, dans des notes marginales, de faire quelques rapprochements avec les textes les plus connus [3]. Les notes au bas des pages sont presque exclusivement linguistiques : j'y interprète autant que possible les termes nahuas, et j'en redresse bien souvent l'orthographe vicieuse. Il m'arrive aussi, mais plus rarement, d'y commenter des faits. Une table alphabétique des termes nahuas, placée à la fin de ces pages, en rendra, j'espère, la consultation plus facile. Avant de laisser la parole au bon Thévet, qu'il me soit en tous cas permis, sinon d'acquitter, du moins d'affirmer ici une dette. Le présent travail a largement profité des conversations de M. Lejeal et de ses leçons au Collège de France. Mis en rapport par lui avec son maître, M. le professeur E.-T. Hamy,

1. *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1892, p. 247.

2. 3 vol., Berlin, 1878. T. II, « Beiträge zu gesch. Vorarbeiten auf westl. Hemisphere », p. 379 ssq. : *Zur Geschichte des alten Mexico*.

3. Pour ces rapprochements, je me suis borné à Mendieta et à Torquemada. Je désigne ces deux auteurs par leur initiale, et j'indique autant que possible la pagination d'abord, et ensuite la subdivision en livres et chapitres. Par la lettre B, je renvoie aux passages de la *Cosmographie* cités par M. Bastian dans ses *Culturvölker*. Je donne enfin dans la marge la pagination du manuscrit de Thévet.



j'ai reçu de ce dernier, avec le plus encourageant accueil, les meilleures indications, principalement pour les petits problèmes d'histoire géographique que soulève la lecture du manuscrit. Enfin, au début de mon actuel séjour à Berlin, M. le professeur Seler m'a fourni, avec une rare obligeance, de nombreuses solutions étymologiques. Je tiens à réunir leurs trois noms dans l'expression de ma cordiale gratitude.

---

f. 79.

HISTOYRE DU MECHIQUE (TRADUICTE DE SPANNOL).

CHAPITRE I

Des premiers fundateurs de Tezcuq, vile à huict lieues [1] *de Mechique.*

M 81, II 4. T II 79 (VI 44) B II 400

Tezcuq c'est une vile principale située à huict lieues du Mechique tant par eau que par terre, de la quelle ceux qui à présant la tienent afirment avoyr esté eux et ses ancestres les premiers fundateurs, à la façon suivante : ung jour de bon matin fut jetée une flèche du ciel, la quelle cheut en ung lieu dict *Tezcalque* [2] qui à présent c'est une vile ; du pertuis de la quelle flèche sortit ung homme et une femme ; le nom de l'homme estoit *Conte-*

1. La ville de Tetzcuco; dans la *Cosmographie*, elle est appelée Texcinq par suite d'une erreur de copiste. La distance entre Tetzcuco et Mexico n'est pas la même ici que celle indiquée par les *Memoriales* de Motolinia (« cinco leguas de traviesa de agua », p. 5 et 6, éd. Garcia Pimentel). D'après la *Relacion de Tezcoco* de Pomar (Icazbalceta, *Nueva Colecc.*, III, p. 3), cette distance est de 3 lieues par le lac, 7 lieues par le Nord et 8 lieues par le Sud.

2. Tezcalco ou Tetzalco dérive du mot *tetzcalli* (cf. tetzcal-tetl : albâtre, et texcalli : roche). D'après Torquemada (t. II, p. 79, l. VI, chap. 44), cette genèse s'est produite « en tierra de *Aculma*, que está en termino de Tetzcuco dos leguas, y de Mexico cinco ». Pomar signale, à une lieue à l'est de Tetzcuco, une petite colline appelée en Chichimèque *Tetzcotl.* Telle serait l'origine du nom de Tetzcuco. La colline porte encore le nom de *Tetzco-tzinco*.

comael[1], c'est à dire teste, et *Loli*[2] c'est à dire esparvier, le nom de la femme estoit *Compahli*[3], c'est à dire cheveux de certaine herbe. Or, le dict homme ne avoit plus de corps que des aiselles en hault, ni la femme de mesme, et engendroit il metant sa langue dans la bouche de la femme. Ils ne cheminoint que à saultz comme une pie ou moneau. L'homme donc fit ung arc et des fleches avec les quelles il tiroit aux oiseaux qui voloint, et si d'adventure il ne tuoit l'oiseau au quel tiroit, la fleche toumboit sus quelque coneill ou autre venaison, la quelle ils mangoint crue, car n'avoint pas encores l'usaige du feu et se vestoit de la peau. Ceux-ci eurent six enfans et une fille[4], les quels s'en allèrent au lieu où à présent est *Tezcuq* qui alors n'estoyt qu'une espoisse montaigne, pleine de toute sorte de bestes des peaux des quelles ils se vestirent, et tant eux que elles ne se rasoit iamais les cheveux. Ils offroint à la terre de une herbe nomée en leur langaige *tlacocacatl*[5], en le nostre veult dire herbe précieuse, à celle fin que la terre leur donna à

1. Orthographe défectueuse, pour *Tzontecomatl* (zon-tli et tecomatl) qui veut dire : tête séparée du corps. Ce nom fait défaut dans la *Cosmographie*.

2. Orthographe défectueuse, pour *Tlotli* = faucon, épervier. Le nom de cet ancêtre, chez Mendieta et Torquemada, n'est pas un nom d'animal : il s'appelle *Aculmaitl*, nom tiré de sa constitution fantastique.

3. Lisez *Tzompachtli*. Ce mot est traduit comme « capilli crispi » par Hernandez (*Historia plantarum Novæ Hispaniæ*, I, p. 39, éd. de Madrid, 1790). Les autres auteurs qui racontent cette légende nationale des Tezcucans insistent sur l'origine solaire du premier couple : c'est le soleil qui envoie sur terre la flèche. Ici on se contente de dire que cela se passa le matin. Au surplus, le chap. II ne nous montre pas les Otomis comme les amis du soleil.

4. C'est sans doute par erreur que M. Bastian donne à Tzompachli six fils et six filles.

5. Lisez *tlaçoçacatl* (tlaço-çacatl = herbe, paille, jonc). Avant l'introduction proprement dite des divinités étrangères, il aurait donc existé à Tetzcuco un culte agraire, et ce culte aurait précédé la culture du maïs introduite par ceux de Chalco. Cela semble assez étrange et l'on serait tenté de croire que ces sacrifices s'adressaient plutôt au soleil qu'à la terre. On le supposerait d'autant plus volontiers que dans un passage similaire à celui-ci, Motolinia leur attribue un culte solaire : « No tenian sacrificios de sangre ni idolos, mas de llamar al sol y tenerlo por dios, al cual ofrecian aves, culebras y mariposas » (*Memoriales* éd. Garcia Pimentel, 1903, p. 5). Malgré cela, je crois devoir m'en tenir à la version du manuscrit, parce que le chap. II nous présente ces mêmes hommes comme adorateurs de la lune, en opposition avec les Popolucas, adorateurs du soleil.

manger. Vivoint ceux-ci en si grand paix et amitié qu'ils ne eussent osé faire ou dire chose l'ung à l'aultre qui le peust aucunement fascher. Mesmement si l'ung trouvoit quelque beste morte que ung aultre eust frappé encores qu'il n'en sceust là où elle estoit, il ne la pernoyt pas, mais plus tost le disoit aux aultres afin que celuy qui la avoyt tué, la alla quérir, tant ils estoint sans malice. Aussi bien ne s'en souciioynt pas du temps ni savoynt compter mois ni années, jusques à tant que les Mechiquiens leur aportèrent des calendriés, figurés de quelques caractères [1]. Ledict *Loli* doncques et sa femme furent les premiers seigneurs de *Tezcuq*, mais ses enfans s'en allèrent par le païs voyr nouvelles terres et ils se arrestoynt ou bon leur sambloyt, tellement qu'ils peuplèrent beaucoup de lieux, mais ne arrestoint pas en aucung lieu tousiours, car ne savoynt poinct faire maisons, ains vivoynt en des cavernes qui trouvoynt faictes, ou faisoynt quelques petites maisons de branches de arbres et les couvroynt de herbes. La chasse qu'ils faisoynt la portoynt au seigneur qui estoyt son père. Ils usoynt aussi de telle abstinence envers les femmes que aussi tost que ung de eux estoyt marié, il ne cognossoyt aultre femme que la siene, car c̃e leur estoyt grand infamie [2]. Le premier qui trouva idoles fust ung des enfans de *Loli*, le quel aiant demeuré long temps hors de *Tezcuq*, s'en vint vers son père et aporta ung idole nomé *Tezcatlipuca* [3] et lui dressa ung haustel à *Tezcuq*. En ce temps comman-

1. Quelques-uns des traits de mœurs ici relatés manquent dans la *Cosmographie*. Mais dans leurs grandes lignes ils ressemblent bien à la version de Mendieta et de Torquemada. La ressemblance est surtout frappante avec les *Memoriales* de Motolinia (p. 4 et 5, éd. Garcia Pimentel) : « Ils n'avaient ni maisons, ni habits, ni maïs, ni pain ; ils habitaient dans des cavernes et sur les montagnes ; ils se nourrissaient d'herbes, de lapins et de lièvres qu'ils tuaient à la chasse : ils obéissaient à un chef de clan ; ils étaient monogames ; ils n'avaient pas de sacrifices sanglants ni d'idoles, mais adoraient le soleil ; les Culhuas leur apprirent à cultiver la terre et à construire des maisons ; ils se marièrent ensuite entre eux ; les Mexicains leur apportèrent, avec les idoles, des sacrifices sanglants. » J'insiste sur cette ressemblance entre Motolinia et l'auteur du manuscrit : elle est suffisante pour conclure à une source commune. Celle-ci ne peut être que le fameux *Xiuhtonalli* du chap. V, que Motolinia cite sous le titre de *Xihutonal amatl* (p. 4).

2. Ici, comme ailleurs, la réglementation de l'adultère est une des premières du droit civil.

3. Cf. Bastian, *Die culturländer*, II, p. 427.

coynt ils désia à semer du maez et fiesoles qui sont quelques semances qu'ils ont en *Chalco* [1] qui est à six lieues de *Tezcuq* et de là ils transportarent la semence à *Tezcuq* et en semèrent. Cependant *Loli* vivoyt encore et estoyt seigneur en *Tezcuq*, mais il mourust en ceste saison, et demeura héritier un sien fils le quel se maria incontinant avec une fille du seigneur de *Culhuacan* [2] qui est au près du *Mechique*, et ainsi qu'ils multiplioynt, ils se marioynt les ungs avec les aultres, et ceste nacion comença à estre nomée les *Otomis* [3] et comencèrent à bastir des maisons. Ce segond seigneur de *Tezcuq* eust un fils le quel se maria avec une fille du seigneur *Theomuthilan* [4], mais il fut occis incontinent par les vasaux et frères de sa femme, qui eurent despit de ce mariage, et non contents de l'avoir tué se ruèrent sus ses frères et parens et en tuèrent beaucoup. Le plus vieux des frères de cette fille [5] mit des gouverneurs en ses terres, et estoit fort ingénieux et desiroyt savoyr le commencement de toutes choses, et ses enfans furent de mesme et vivoynt comme philosophes [6].

1. Chalio dans la *Cosmographie* est une simple faute d'impression ; composé vraisemblablement de *challi* = bouche et du suffixe *co*.

2. Située près du détroit unissant le lac de Xochimilco à celui de Tetzcuco, fut souvent confondue avec Acolhuacan. Sur l'étymologie de ces mots, ou trouve des choses curieuses dans Mendieta, II, ch. 4 et 33 ; Torquemada, VI, 44; *Memoriales* de Motolinia, p. 13.

3. Motolinia (*Memor.*, p. 12) fait descendre les Otomis du sixième fils d'Iztacmixcouatl, Otomitl. Il faut remarquer qu'ici Motolinia ne représente pas la version du Xiuhtonalli : à la page 9, il nous avertit qu'il écrit sous la dictée d'un vieillard des plus instruits. Cependant, d'après cette version aussi, il y a parenté entre les Otomis et les Chichimèques (Tetzcucans), car le même Otomitl donna naissance à ceux-ci.

4. Erreur de transcription pour Tenochtitlan.

5. La *Cosmographie* dit : « le plus viel des frères de cestuy-ci. » La suite du récit indique suffisamment que le personnage ici désigné n'est pas un Mexicain, mais le seigneur des Otomis, dont il est question au chap. IV.

6. Dans la *Cosmographie*, les origines tetzcucanes sont décrites après le récit des pérégrinations des Aztèques. Cet ordre me paraît très raisonnable, Mexico étant la capitale du pays conquis. Pourquoi le manuscrit parle-t-il de Tetzcuco en premier lieu ? N'y a-t-il pas là une indication de la résidence de l'auteur ? Écrivant à Tetzcuco, il est naturel d'admettre qu'il ait fait de cette ville le point de départ de son histoire.



Chapitre II

Des barbes du soleill et comme a esté trouvé le feu.

En ceste province de *Tezcuq* dessus descripte, seigneurioynt les Otomis, comme nous avons conté. Mais tout au près vivoyt aultre sorte de gens dits les *Populoques* [1] vers la *Mistèque*, gens qui adoroynt le soleill, comme les *Otomis* la lune, croiant estre le créateur de toutes les choses. Et estoynt grands sorciers et enchanteurs et les premiers qui trouvèrent le feu, comme je vous conterai. Ung de ces *Populoques*, comme ils fusrent oisifs et gens qui ne avoynt soing de rien, prenant un baston fort sec, aigu d'un costé, le mit sus une pièce de bois aussi fort sèche par le coté aigu estant au soleill, et sans i penser tournoyt le bâton sus la pièce de boys à manière de tarayre à grand force, avecques le quel mouvement quelques petits esclats sortoint d'un boys et de aultre, et se mouloynt fort menu jusques à tant que pour le grand et continuel mouvement que le Indien faisoyt, le baston se aluma par le moien des esclats qui conceurent soudain le feu [2]; que aiant esté veu par les *Populoques* leur fust merveille, et les principaux de entre eux ordonèrent pour se faire plus excelents que touts de faire ung grand feu, et aiant coupé beaucoup de bois, le emportarent au somet de plus haultes montaignes de sa province et l'y mirent le feu, le quel croisant et la fumée fut veu par les *Otomis*, de quoy eux estant émerveillés et ensemble courroucés, et comme honteux que aultres eussent trouvé cela que eux, envoièrent des messagiers devers les *Populoques* pour savoyr pour quoy ou qui leur avoyt baillé la hardiesse de ce faire sans son commandement, car, disoynt-ils, faire un tel miracle

1. Les Populucas ou Pupulucas, tribu apparentée aux Mixtèques et fixée dans les districts de Tecamachalco et Tehuacan (E. de Puebla, sur la frontière de l'E. de Oaxaca). De même que Chontal, ce terme signifie « étranger » et s'applique à des tribus très différentes du Mexique et de l'Amérique centrale. Cf. K. Sapper, *Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntniss von Mittel-Amerika*, p. 6, dans *Arch. f. Anthropologie*, Braunschweig, 1904, I.

2. Passage intéressant au point de vue ethnographique. Il nous décrit la production du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Cf. les représentations de cette opération dans le *Codex Mendoza* et dans d'autres mss.



convient à nous, non pas à vous. A quoy les *Populoques* firent response qu'ils estoint si bons comme eux et de avantaige pour f. 80. pouvoyr faire cela. Par quoy les *Otomis* leur anoncèrent la guerre, et eux aussi se mirent en armes; mais quand la bataille se vouloyt librer, les *Otomis* demandèrent aux *Populoques* puisque son dieu estoyt plus puissant, qu'ils leur fissent quelque signe, ce que acordant les *Populoques*, les *Otomis* leur demandèrent trois choses. La première qu'ils fissent que une planure où ils estoint fût emplie de maisons, ce que par l'art du diable fut incontinent faict; demandèrent aussi qu'il ni eust plus rien, tout demeura comme auparavant. La segonde fut qu'ils fissent paroistre là beaucoup de gens qui se tuessent, ce que fut faict, demandant que cela cessa, ni eust plus rien. Dernièrement leur demandèrent à heure de vespres qu'ils fissent arrester le soleill le quel sourcier alant pour l'air, trouva le soleill, ou pour mieux dire le diable lui apparut en figure de soleill barbut, et lui demanda où il aloyt, au quel il dict : je viens te prier que tu te arrestes, car, aultrement ces meschans nos enemis ne devront pas la vantaige à toy ni à nous. — Arrester, dit le soleill, ne me est possible, car comme je soys grand dieu et seigneur, il y a beaucoup de aultres dieux qui me attendent ici devant, tellement qu'il me fault aler vite les trouver pour voyr ce qui font. Mais pour satisfaire à vos enemis, porte ces mienes barbes, qui est la chose que je estime plus que tout ce que je ay et vos les donne comme à ceux que je aime plus que à touts aultres, e dites à ces pervers que s'ils ne vous donent la victoire, je les destruiray touts, sans que nul me demeure. Le sourcier donc se en retourna aveques ces barbes, les quelles voiant les *Otomis* qui nen avoint jamais veu (car ils se metent des choses qui leur en garda de venir), furent fort esbahis et leur donèrent pour lors la vantaige. Estoynt ces barbes de la longueur de demi aune, ung peu grosses et rousses [1]. Avoynt aussi ces *Populoques* aultre idole de le estatur de ung homme lequel ils nomoynt *Malteutl* [2] que veult dire

1. La précision des détails est telle, qu'il est permis de supposer que l'auteur a vu les objets décrits. Ces barbes, qui constituent comme le noyau de la légende, ont en effet existé, et étaient l'objet de la vénération des Indiens. Quelques autres traits de cette légende se rapportent, croyons-nous, à certains rites d'un culte du feu ou du soleil.

2. *malli* = prisonnier, et *teotl* = dieu, c'est-à-dire l'âme du prisonnier sacrifié représentée par un ossement orné de papier.

dieu de papier, teinct en sang de hommes, pour ce que toutes les foys qu'ils gagnoynt quelque bataille, lui sacrifioynt le meilleur esclave que prenoynt, en signe de action de graces, lui ostant le ceur en vie, et moullant en le sang du ceur un papier si large comme una main, le quel luy attachoyt, et selon le conte que les Indiens tienent, il avoyt désia le sang de quatre vingts mille sclaves, quand les Espaignols le trouvèrent, les quels le bruslèrent avecques les barbes du soleill et aultres idoles.

Chapitre III

De la venue des Mechiquiens, de son chemin ou voiage, et de l'origine de ce nom Mechique.

Mechique, c'est le chef et principale ville de la nouvelle Espaigne, arcévesché, et où le viz roi et parlement se tient, tant pour ce qu'elle est assise au milieu de la nouvelle Espaygne, que pour ce qui est la meilleure place que soit en tout ce pais la. Le mot de *Mechique* n'est pas le propre mot des Indiens ; ains les naturels du pais et courtisans disent *Exic* [1] ou *Echic* seulement. Ce mot donc *Mechique*, à ce que je puis comprandre, est composé de trois : *met* [2] que veult dire un arbre, *Exic* ou *Echic* [3] qui veult chose qui par de soubs jete du vent, et *que* [4], qui veult dire, de ; car leur coutume est, quand ils sont demandés du lieu de là où ils sont, si ils veulent dire : je suis de Paris, disent : je suis Paris de. Comme donc le lieu dont ils sont sortis, se nommoyt *Echy*, adioutant de un cousté *met* et de l'autre *que* qui veult dire *de*, se fait *Mechique*.
B II 463. Revenant donc à nostre propos, ils sont venus de ung lieu où il y avoyt une grande roche — (près la montagne de *Tholman*, que ceux de la Floride nomment *Quivire* [5] et autres *Tucan*, de la quelle

1. Nous savons en effet qu'en nahuatl, *m* initiale se fait très peu sentir. Inutile d'ajouter que l'étymologie de Mexico, qui suit, est de la fantaisie.

2. *Metl* = maguey, agave ou aloès d'Amérique.

3. *Exi* ou *Echi* indique, comme Quivire, leur lieu d'origine.

4. Ce suffixe est *co*, par abréviation *c*, et signifie : dans, en. La phrase qui suit est une note explicative du traducteur.

5. Les manuscrits mexicains n° 182 et 183 de la Bibl. Nat. de Paris donnent d'intéressants détails sur ces régions qui appartiennent au pays des Indiens

sortent trois rivières qui se vont desgorger au goulfe de la mer vermeille) — au pied de la quelle avoyt une fosse par la quelle sortoyt du vent, au près de la quelle roche vivoynt deux frères, des quels chascung adouroyt ung dieu, et advint qu'il eust noise entre eux deux, tellement que le plus grand avoyt le meilleur et fouloyt son frère, ce que voiant le dieu du moindre luy apparut et lui dict: ne te fasches poinct que je te menerai à ung lieu où tu seras plus grand seigneur que ton frère, pour tant assemble le plus de gens que tu pourras et me suibs ; ce que il fit, cheminant avec toutes ses gens jusques à une province nomée *Culiacan* [1], la quelle sans faulte est la plus fertile que je vis oncques et est à 200 lieues du *Mechique* vers l'Occident, non gaire loing de la mer du Sul, où *Nuno de Guzman* fut quand il acquosta la nuefva Galicie. Ils demeurèrent long temps en ceste province où edifièrent temples et maisons fort magnifiques et aultres belles choses. Long temps après ou pour le vouloyr de ses dieux ou pour le sien, ils deslougèrent de là pour aler chercher aultres lieux plus commodes et à leur plaisir, et aiant faict beaucoup de chemin arrivèrent à ung lieu fort artificieux nommé *Toich*, sept lieues de *Chuquipila* [2], au quel lieu il y a une roche de façon de une coige toute piquée sur le bout de la quelle y a une belle maison faicte à mode de forteresse, merveil-

« Pueblos ». Le 182 n'est qu'un brouillon du 183. L'auteur de ces manuscrits s'est proposé de localiser Quivire et de montrer que le territoire ainsi désigné a toujours appartenu à la couronne d'Espagne.

1. Cette ville serait située à deux cents lieues de Mexico, et à trois cents lieues du territoire des Zuñis. C'est là que l'armée de Franc. Vasquez Coronado se réunit en mai 1539 pour l'expédition au Nouveau-Mexique. Cf. ms. mexicain n° 182, f. 97 v°.

2. Je suis tenté d'identifier *Toich* avec *Teul*, qui se trouve dans le Zacatecas actuel. On lit, en effet, dans *Historia de la Conquista de Nueva Galicia*, par Mota Padilla (ch. X) : « Subió al gran *Teul* nombrado por todo el veino, por estar en él el templo grande... estaba este pueblo de *Teul* en la mesa que hace una pequeña tajada en la circunferencia, con solo una entrada......, *y en medio de la mesa*, en una plaza bien capaz, *manaba una fuente de agua dulce* ». Cette « fuente de agua dulce » ne serait-elle pas la « si belle fontaine (voir page suivante) que Thévet localise dans son mystérieux *Toich* ? On doit remarquer, au surplus, que *Teul* est situé (entre Guadalaxara, au S., et Colotlan au N.) à dix *leguas* d'un point connu sous le nom de *Juchipila*. Si nous identifions autant que possible ces noms propres, nous ne considérons pas pour cela ces récits comme historiques. Nous nous conten-



leusement bien faicte, et haulte tant que se voyt toute la planure de l'autour, en la quelle il y a aussi de fort belles maisons et édifices ou logoint des diables. Au plus hault lieu de ceste place, il y avoyt une si belle fontaine et de si bonne eaue que jamais je vis ni croys soyt au monde. En ce lieu ici ne lougerent pas long temps, mais se en allèrent à *Chypila*[1] ou y a asture ung couvent de Mineurs, où ils demeurèrent en deux petits colineaux non plus distans l'ung de l'aultre que la largeur de une rivière que passe entre deux, là où ils firent de fort beaux édifices et délogèrent bien tost, et se en alèrent à *Chälpe*[2], huict lieues de là, où lougèrent aussi bien peu, et bastirent un temple si sumptueux que à grand peine crois je on faict les Romains chose plus belle. En touts les lieux qu'ils arrivoynt, la première et plus principale chose qui faisoint, cestoyt pour les dieux temples et oratoires, les quels dieux ils aportoint avec soi toutsiours, et se appelloint *Tezcachipuca*[3], *Yhin*[4], *Cylo-*
f. 81. *pucheli*, et convieoynt ceux par là où ils passoynt à servir à ses dieux et leur faisoynt bon traitement à touts par le quel moien ils attiroynt beaucoup de gens à son amitié. A la par fin ils laissèrent *Chalpa* et s'en vindrent au *Mechique*, et peuplèrent premièrement en *Tenainque*[5] à deux lieux du *Mechique* où y a à présant un cou-

terons d'y chercher ce que les Mexicains du XVI[e] siècle racontaient et croyaient savoir sur leurs ancêtres ; mais, même à ce point de vue, il faut bien admettre qu'ils ont rattaché leurs récits à des localités existantes.

1. Peut-être une autre corruption de Xochipila ou Juchipila ; Alcedo (*Diccionnario geografico*, etc.) mentionne dans cette localité l'existence d'une rivière et d'un couvent de Franciscains.

2. *Xalpa* de xalli-pan = sur le sable (Peñafiel : I, 130 ; II, 310).

3. Petite erreur de transcription pour Tezcatlipuca.

4. Dans la *Cosmographie*, nous lisons Yhim, et M. Bastian l'a cité sous cette forme. Cette divinité est inconnue dans le panthéon mexicain, et nous croyons qu'elle s'est glissée dans la traduction de Thévet par suite d'une erreur de lecture. Deux faits nous ont mis sur la voie de la vérité : l'absence de conjonction, et ensuite la mutilation du nom de Uitzilopochtli, qui n'est représenté que par sa dernière partie. Il faut en trouver la première partie dans *Yhin* : cela donne, en admettant la confusion ordinaire de *in* avec *ui* : Huicylopucheli. La première syllabe de *Yhin* ne doit pas nous embarrasser : c'est la conjonction *et*, en espagnol. Le texte espagnol disait donc : Tezcatlipuca y Huicylopuchtli. Thévet, ne connaissant pas la langue nahuatl, a lu Tezcachipuca, Yhin, Cylopucheli. A défaut d'autres preuves, celle-ci suffirait à montrer que le manuscrit est traduit de l'espagnol.

5. Orthographe fautive pour Tenaiucan.

vent de Mineurs, aussi peuplèrent en ung lieu nomé *Chapultepet*[1] que veult dire maison de soulas, car il est en ung lieu un peu hault où y a une fort bonne fontaine, et beau lieu pour plaisir. De là ils vindrent au lieu où est asture *Mechique*, qui alors estoit plain de arbres qu'ils appellent *metl*, d'où leur est venu le commencement de son nom, et après *echic* et de *co*; la quelle ils ont fundé et orné de beaux édifices et temples et de là ne ont plus bougé jusques à présent.

Chapitre IV

Du pacte que firent les Otomis avec ceux de Mechique, et de la venue de ceux de Culhua.

Le seigneur des Otomis comme nous avons dict[2] au premier chapitre, estoyt homme fort ingénieux et qui désiroyt savoyr le commencement de toutes les choses. Mais ce luy estoyt impossible, veu qu'il ne cognoissoyt poinct Dieu sinon ses idoles aux quels il fit édifier de fort magnifiques temples, faisant démoulir ceux qui son père avoyt faict faire pour ce qu'ils estoynt trop petits. Cestuy donc fut le premier qui commença à guerroier, et a esté fort heureux, et fust durant le temps de *Ueuemont Cumaci*[3] premier seigneur des Mechiquiens qui estoynt désia en Mechique; combien qu'il y avoyt quelques rebellions et discorde entre eux, toutes fois vivoynt en paix et se marioynt en semble, et croisant en grand nombre, les circunvoisins aimoynt fort les femmes mechiquienes pour ce qu'elles estoynt plus belles et plus courtoises, comme sont

1. Dans la *Cosmographie*: Chapultequet. Lisez *Chapultepec*, de chapulin (langouste) et tepetl (montagne) + *c*. La même localité est indiquée par Motolinia (*Memor.*, p. 6) comme la dernière station avant l'entrée à México.

2. Ce chapitre se rattache à la fin du premier. Nous sortons brusquement de la légende pour suivre le règne de Nezahualcoyotl, qui fut, selon M. E. Boban, le 9e soi-disant empereur de Tetzcuco. On place d'ordinaire ce règne entre 1431 et 1472. Nezahualcoyotl est peint ici comme un grand novateur, bon guerrier, grand législateur et justicier, grand prêtre très pieux, entouré d'une cour brillante, bref, comme un grand chef de tribu indienne, tel que pouvait l'entrevoir un Espagnol du xvie siècle.

3. Encore un exemple d'une mauvaise coupure de mots : Ueue Montecumaci. Montecumatzin est le révérentiel de Monteçuma; *ueue* signifie vieux. Montézuma I aurait régné vers 1440-1469. Il fut non pas le premier, mais le cinquième grand chef de Mexico.

encores plus que aulcune des aultres. Et ainsi que quelcungs du pais prochain adulteroynt avec elles, les Mechiquiens faicte la alliance avecques ceux de *Tezcuq*, leur feirent la guerre, et les aiant vaincus et rendus soubs sa subjection, les feirent tributaires hors que ceux de *Cuitlauac*[1] pour ce qu'ils estoynt enclos de eau et aussi estoynt forts et puissants, tellement que ne le peurent jamais vaincre, et pour ce firent paix entre eux. Ce dict seigneur de Tezcuq du costé des Otomis a esté le premier qui fit sacrifice de hommes et qui mangoyt de la chayr humaine. Cestuj mesme inventa les mestiers mequaniques comme charpentier, orfèvre, cousturier, courdonier etc. Aussi proufita il beaucoup à la république, car il a eu cent quarente enfens masles. Cestuj-ci commença à faire loys et juger et constitua ung parlement en son pays. Il pourtoyt grand révérence aux dieux et avoyt grand soing des temples et cérémonies; il ordona aussi que les jeunes hommes et filles dancessent aux temples despuys le soyr jusques à minuict pour donner plaisir aux dieux. Il mit en sa maison des officiers comme maistre de hautel. someiller et aultres, et ordona qu'il eust en sa ville de *Tezcuq* marché. Au comencement, ils vestoynt ses dieux de papier, car ils ne avoynt aultre chose pour lors, mais aussi tost que ce seigneur commença à gaigner de lor et de l'argent et des soies, il leur fit faire des vestemens les plus beaux qu'il peut avec beaucoup de perles précieuses, belles plumes et aultres choses les meilleures qu'ils trouvoynt, leur sement le temple de roses et de fleurs et dançant tousiours davant eux tant ceux de la vile que les prochains voisins, les quels le diable abeusoyt leur faisant manger quelque herbe quils noment *nauacatl*[2] la quelle les faisoyt hors de sens et voyr beaucoup de visions. Ce seigneur de Tezcuq fit mourir deux hommes qui abusoyt l'ung de l'aultre et ordonna que touts ceux qui seroynt esté trouvés en tel acte fussent occis, et semblablement les adultères. Après la mort de cestuy-ci succéda ung sien fils qui procura en tout imiter son père, le quel avoyt nom *Necahuatl pilciutli*[3] qui veult dire petit jeun; il gaigna avec l'aide des

1. Cuitlahuac, composé de cuitla-hua-c.
2. Lisez *nanacatl* = champignon.
3. Nezahualpiltzintli est le révérentiel (suff. *tzinli*) de Nezahualpilli. Le nom signifie: seigneur qui jeûne. Ce successeur de Nezahualcoyolt aurait régné de 1472 à 1516.

Mechiquiens par armes beaucoup de païs et en tout le reste de sa vie imita son père ; et après sa mort fut seigneur ung sien fils le quel regnoyt quand les Espaignols arrivèrent en ce païs-là [1] ; mais il mourut bien tost après, sans estre chrestien, car le baptême ne se exerçoyt pas encore ; au quel succéda ung sien fils qui fut chrestien et vesquit et mourut fort bien selon l'Eglise, aiant reçu touts les sacrements et aiant faict son testament. Les seigneurs doncques qui jusques à ce dernier ont gouverné à *Tezcuq* sont quinze [2].

Mais tournant au poinct que avions oublié de la venue de ceux de *Culhua* [3] qui est à deux lieues du *Mechique*. Ceux disent avoyr esté du costé des Mechiquiens [4], les quels demeurant à *Culiacan* (du quel nous avons ici desus parlé). Une compaignie de f. 82
eux estoyt sortie combatre contre quelques aultres et quand ils furent de retour, leur seigneur ne se contentant pas de ce qu'ils avoynt faict ne les voulut pas recevoir, par quoy estant contraincts de chercher lieu où demeurer se en alèrent à *Tula* [5] qui est à douze lieues de *Mechique*, et aiant demeuré là quelque temps, leur seigneur mourut et fut eslu en son lieu ung aultre nomé *Vamac* [6], le quel estant seigneur appareut une vision en le peuple de ung homme qui sembloyt toucher le ciel de sa teste, de quoi ce seigneur et tout ce peuple espouvantés s'en sortirent du lieu, et vindrent à *Culhua* qui

1. En effet, Cacamatzin ne régna que quatre ans.

2. Ce nombre de quinze ne correspond pas avec ceux dont l'auteur a parlé. L'erreur se place, croyons-nous, avant le règne de Nezahualcoyotl, dont les prédécesseurs ne sont pas mentionnés.

3. D'après Peñafiel (I, 126) ce mot serait composé de coltic = chose courbée, et du suffixe *hua* qui indique la possession. Culhuacan est situé à 2 lieues au nord de Mexico (Motolinia, *Memor.*, p. 6).

4. A cet endroit la *Cosmographie* présente une légère différence : « et se dit être sorti des reliques des Mexiquiens ». Une phrase des *Memoriales* de Motolinia (p. 5) se rapproche sensiblement de celle du manuscrit : « Estos mexicanos algunos quieren sentir que son de los mesmos de Culhua .»

5. D'après Motolinia, ces tribus auraient passé par Tullantzinco avant d'aller à Tulla, qui se trouve à douze lieues au nord de Mexico. Toutes ces ressemblances corroborent l'hypothèse que nous avons émise plus haut : l'auteur du manuscrit et Motolinia se sont servis d'une source commune, qu'ils indiquent l'un et l'autre, sous le nom de *Xihutonali*.

6. Lisez Uemac. D'après le récit de Sahagun, ce seigneur fut mêlé aux aventures de Quetzalcouatl à Tullan (trad. Jourdanet, p. 211 ssq.).

est à deux lieues de *Mechique*. Ceux-ci ont introduict les sacrifices avec ceux de *Tezcuq* et par leur bonne mode ils se firent aimer de touts et introduirent leur sacrifices. Et ceux mesmes, comme lon dict, aportèrent le maiz, papier, couton et encens ; car les *Otomis* vivoynt simplement sans avoyr rien de ceci, d'où lon estime ceux de *Culhua* gens nobles et vertueux.

Chapitre V

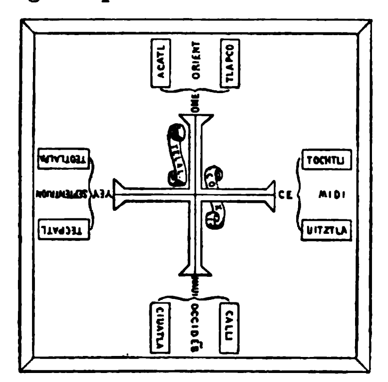
De la coustume de compter les années, et de la fundacion du Mechique.

Les Mechiquiens ont ung libre comme gens plus grandes et chef du païs, le quel est intitulé *Xehutonali* [1], qui veult dire libre du compte des années, par le quel est trouvé qu'ils entrèrent en *Mechique* le an de *Omecali* [2] qui estoyt le 28iesme de leur premier temps ; car, ils font quatre temps, chascung des quels vault 52 ans, et chascung de ces temps avoyt quatre hebdomadas [3] que vault chascugne 13 ans, et l'an avoyt dix huict moys, et le mois vingt jours; tellement que ung an vient à faire 365 jours [4]. Ils demeurèrent doncques par les chemins quatre temps qui font 208 ans. Et estant arrivés au Mechique, furent 28 ans à la funder et alors entrèrent et commencèrent à compter despuis la arrivée jusques à présent que fut selon nostre compte l'an de l'Incarnation de Nre Seigneur Jhesu Christ MIIICXXI. Tellement qu'il y a CCXXII ans que le Mechique ast esté fundé, et avec le temps qu'ils ont mis en chemin, sont huict temps des siens et 22 ans et quelques jours, comme il se trouve au libre de leur compte, que font CCCCXXXVIII ans qu'ils sont sortis de leur païs. Et il y a CLXX ans que *Mechique* est chef de roiaulme. Ceci est le plus certain compte, que nous avons seu trouver, car la première carte qu'ils ont du

1. D'après les *Memoriales* de Motolinia, ce livre était intitulé : Xihutonal amatl, qui veut dire : « libro de la cuenta de los años » (p. 4). La bonne orthographe serait *Xiuhtonalli*.
2. *Ome calli* veut dire deux maisons.
3. Le terme mexicain est *tlalpilli* (tla-ilpilli).
4. Il y a évidemment une erreur de 5 jours. Pour l'explication réelle de ce chapitre, je renvoie à l'introduction.



commencement de ce compte est désia presque toute effacée [1], de sorte que à grand peine se peut y lire ce que est escript. Ceste figure qui est ici de sobs [2] estoyt escrite au mesme libre.



Ils divisent l'an en quatre parties comme nous, esté, autumne, printemps et hiver; à chascung de ces temps donoyt cinc mois [3]. *L'une moitié de l'année estoyt de pluie despuis n^{re} avrill jusques à septembre, et en ce mesme temps dure la chaleur. Les aultres six mois sont secs et froids. Ile cueillent leur forment en novembre et décembre.*

Ils commençoynt du midy à *tochtli* à compter leurs quatre temps et ung temps achevé aloynt à l'aultre. De toute sorte, tant que la première hebdomade duroyt qui estoynt treze ans, ils contoynt 1. 2. 3 etc. ans de *tochtli*, sus tant de temps, pasant de là après les treze ans, aloyt à *açatl* et contoynt de mesme 1. 2. 3 ans etc. De *açatl* sus le mesme temps jusques à ce que retournoyt à *tochtli* et adioutoint ung temps, qui estoyt 52 ans, et ainsi conséquement tournoyt, comme nous faisons auiourdhuy qui contons aux cens sus mille que a que N^{re} Seigneur mourut, et achevé ce cent, recomençons à ung, adioutant un aultre cent au nombre jusques à aultre cent. Et ceste compte leur est fort iuste et la gardent encores.

1. Cette indication d'un livre plus ancien plaide en faveur de l'hypothèse de la composition plus récente du *Xiuhtonalli*.

2. La figure montre les 4 signes symboliques présidant chacun à un des 4 points cardinaux. Le point central d'où partent ces 4 directions est indiqué par une banderole sur laquelle nous lisons, en commençant par le bas, *telal*, continuant en haut vers la droite, *xi*, et en haut à gauche, *co*. Il faut lire, croyons-nous, tlalxicco = nombril de la terre.

3. Cette remarque manque d'exactitude; car 4×5 mois donneraient une année de 20 mois. Dans la *Cosmographie*, où ces détails se suivent dans un ordre différent, l'inexactitude est plus grande encore. Ces quatre divisions de l'année s'appellent temps, comme le cycle de 52 ans, et chaque saison est indiquée par un des mots : tochtli (été), acatl (automne), tecpatl (printemps) et calli (hiver). Gemelli aussi applique aux saisons ces signes symboliques, mais d'une façon différente : chez lui, tochtli s'applique au printemps, acatl à l'été, tecpatl à l'automne, et calli à l'hiver. Cf. Orozco y Berra, *Anales del Mus. nac. de México*, I, p. 299.

Chapitre VI

f. 83. *De la opinion qu'ils avoynt de la creacion du monde et de ses dieux, et de la destruction du monde et des cieux.*

Croioyent les Mechiquiens et beaucoup de ses circunvoisins qu'il y avoyt treze cieux [1], au premier des quels estoyt ung dieu nomé *Rintentli* [2], dieu des années. Au segond, la déesse de la terre *Rontli* [3]. Au troisième *Chalcintli* [4], que veult dire maison de una deesse. Au quatriesme, *Tonatio* [5], qui est le soleill. Au cinquiesme, cinc dieux chascung de diverse coleur, à cause de cela dits *Tonaleq* [6], au sixiesme *Mitlantentli* [7], qui est dieu des enfers. Au septiesme, *Tonacatentli* et *Tonacacilmatl* [8], deux dieux. A l'huictiesme *Tlalocatentli* [9], dieu de la terre. Au neufviesme *Calconatlansi* [10], ung des

1. Les divinités des 13 cieux répondent aux seigneurs des 13 heures du jour représentés dans le *Codex Borbonicus*, et dans le *Tonalamatl Aubin* ; 1. Xiuhtecutli ; 2. Tlaltecutli ; 3. Chalchiuhtlicue ; 4. Tonatiuh ; 5. Tlaçolteotl ; 6. Teoyaomiqui ; 7. Xochipilli-cinteotl ; 8. Tlaloc ; 9. Quetzalcouatl ; 10. Tezcatlipoca ; 11. Mictlantecutli ; 12. Tlauizcalpantecutli ; 13. Ilamatecutli. Cf. Seler, Commentaire du *Tonalamatl Aubin*, p. 26-31.

2. Altération de Xiuhteuctli = seigneur de l'année, qui est le dieu du feu.

3. L'*r* initiale prouve que ce mot est corrompu. Je voudrais y trouver le nom de la déesse Couatlicue. La disparition de la syllabe finale *cue* ou *que* (ressemblant à la conjonction espagnole) n'a rien d'extraordinaire. Dans le *Codex Fuenleal*, où l'orthographe des noms propres est aussi très défectueuse, nous trouvons de même Chalchiutli pour Chalchiutlicue, femme de Tlalocatecutli. (Garcia Icazbalceta, *Nueva Coleccion*... III, p. 235.

4. Malgré la traduction « maison de una déesse », nous pensons que ce mot est une altération de Chalchiuhtlicue.

5. Tonatiuh, le dieu solaire.

6. Tonal-é-quê = ceux qui possèdent le soleil, c'est-à-dire les 5 Ciupipiltin.

7. Mictlanteutli.

8. Tonacateutli, et Tonacaciuatl (cilmatl est une fausse lecture de cihuatl).

9. Tlalocan teutli.

10. Je suppose que ceci est une fausse transcription de *Queçalcouatl*. Comment la première partie s'est-elle perdue, et comment la terminaison *ansi* s'y est-elle jointe? La syllabe *que* s'est souvent abrégée *q̄*. *Ansi* peut avoir été le commencement d'un mot comme ansimismo. Thévet aurait donc ici mal lu et mal traduit.

principaulx idoles, du quel et des aultres nous parlerons après. Au dixiesme *Tezcatlipuca*, aussi idole principal. A l'onziesme *Yoaltentli* [1], qui veult dire dieu de la nuict ou de l'obscurité. Au douziesme *Tlahuizcalpan tehutli* [2], qui veult dire dieu de l'aulbe du iour. Au treziesme et dernier plus hault, avoyt ung dieu nomé *Teotli* [3], que veult dire deux dieux, et une déesse, nomée *Omecinatl* [4], que veult dire deux déesses. Oultre tous ceux-ci croyoynt-ils qu'il y avoyt beaucoup de aultres dieux en chascung des cieux. Quant à la créacion du monde, comme ils content, ses mageurs leur disoynt que le monde avoyt esté destruict une fois, et les gens avoynt esté créé de roches. Et que en la première créacion les dieux avoynt créé quatre soleills soubs quatre figures, selon que est monstré par ses libres, le premier des quels se appeloyt *Chachuich tonajo* [5] qui est comme dieu de pierres précieuses, et que ceux qui ont vescu soubs ce soleil mouroynt noiés et quelques ung se tournèrent en poiçons, et touts vivoynt de une herbe de rivière nomée *aciantli* [6]. Le segond soleill se disoyt *Chalchiuh tonaiuh* [7] et ceux qui vivoynt en ce temps mangoynt de une herbe nomée *centencupi* [8] et moureurent touts bruslés du feu du ciel, des quels les ungs retournèrent en poules, les aultres en papallons, les aultres en chiens. Le troy-

B II, 418.

1. Youalteutli.

2. On est presque surpris, au milieu de ces fautes de transcription, de trouver le nom de Tlauizcalpantecutli aussi correctement écrit. Ce nom est composé de tlauizcalli (aube du jour) -pan-tecutli.

3. Ometeutli pour Ometecutli (qui présidait à la naissance des garçons). La syllabe *ome* a pu être omise par Thévet dans sa transcription, à cause de la ressemblance avec le mot précédent, *nomé*.

4. Omeciuatl présidait à la naissance des filles.

5. Altération de Chalchiuh-tonatiuh, qui répond probablement à Atonatiuh (soleil d'eau), Chalchiuhtlicue étant la déesse de l'eau.

6. Cette herbe s'appelle aciciutli dans le *Codex Fuenleal*. Formes corrompues de acecentli ou acicintli (compos. de atl-centli, une « herba aquatica » citée par Hernandez) = mauvaise herbe.

7. Cette répétition du même soleil d'eau est probablement due à l'influence de l'idée de pluie. En effet, une de ces périodes cosmogoniques est désignée généralement du nom de Quiauhtonatiuh (soleil de pluie), ou Tlequiavitl, ou encore Tletonatiuh (soleil de feu).

8. Dans le *Codex Fuenleal* : cintrococopi. Formes altérées de cencocopi = ivraie, plante qui ressemble à la tige du maïs (cintli ou centli).

siesme soleill se appelloyt *Yioanoatiuh*[1] que veult dire soleill obscur ou de nuict. Ceux qui vescurent soubs cestuici mangoynt mirre et résine de pins des quels il y a grande abondance en ce païs-là, et ceux-ci moururent de tremblements de terre et furent mangés de bestes saulvages, qu'ils noment *quenamenti*[2] qui veult aussi dire géans des quels en a en ceste nouvelle Espaigne comme nous conterons après. Le quatriesme soleill se nomoyt *Ecatonatuich*[3] que veult dire soleill de air ; ceux qui vesquirent soubs ce soleill se nourrissoint de un fruict qui vient en une arbre nomée *mizquitl*[4], de la quelle a grand nombre en la nouvelle Espaigne, du quel fruict les Indiens font grand estime, et en font de pains pour porter en cheminant, et pour garder pour le long de l'année, et certes cest ung bon fruict ; ceux-ci moururent par tempestes de vents et se changèrent en synges. Chascung de ces soleills ne duroyt que 23 ans et se perdoyt incontinent. Et leur estant demandé puisque le soleil perisoyt avec les hommes, comment après sortoynt et se produisoynt aultres soleills et aultres hommes, respondirent que les dieux faisoynt aultres soleills et hommes. Ils disent aussi que ses ancestres leur ont dict que le monde avoyt esté destruict tout par eaux, et ainsi furent toutes les gens noiés à cause des péchés quils avoynt comis envers les dieux, oultre ce quils estoynt descendus en enfer où les âmes estoynt bruslées, et à ceste

1. Youaltonatiuh. Cette période répond, croyons-nous, à ce que les Annales de Quauhtitlan appellent : Ocelotonatiuh (soleil du jaguar). En effet, le jaguar est l'emblème de la terre, et aussi de la nuit. Dans lesdites Annales, cette période d'obscurité se place avant celle du feu. Cf. *Codex Borgia*, erläutert von Dr Ed. Seler, t. I, p. 92 et 204. Berlin, 1904.

2. Quinametin est le pluriel de quinametli qui signifie géant. Les géants jouent un grand rôle dans les légendes mexicaines. Les détails ici annoncés sur les géants ne figurent pas dans la partie du ms. que nous possédons.

3. Eecatonatiuh. La dénomination de ces diverses périodes, ainsi que leur ordre de succession, diffèrent d'un auteur à l'autre. L'ordre qui semble le plus généralement adopté : 1° Atonatiuh, 2° Tlaltonatiuh (Ocelotonatiuh, ou Youaltonatiuh), 3° Eecatonatiuh, 4° Tletonatiuh, s'écarte assez bien de celui de notre manuscrit. Celui des Annales de Quauhtitlan : 1° Atonatiuh, 2° Ocelotonatiuh, 3° Quiauhtonatiuh, 4° Eecatonatiuh, s'en rapproche davantage.

4. Prosopis dulcis. Arbuste très commun au Mexique, dont le fruit est l'aliment de contrées plus ou moins cultivées, mais ne peut pas être considéré comme l'aliment ordinaire des Indiens du Mexique.



cause ceux qui furent créés après firent brusler touts les corps [1], et gardoynt la cendre pour ce qu'ils attendoynt que *Symitlateutl* [2] qui estoyt dieu des enfers les laissa sortir et que par ainsi resusciteroynt aultre foys. En quoy se voyt bien que le diable leur disoyt une vérité pour leur faire à croire mille mensonges.

Chapitre VII

De la segonde créacion du monde et de l'homme, de la terre et du vin.

Après la destruction du premier monde, comme à la fin du chapitre prochain passé avons compté, ils content la créacion du segonde en telle façon. Après que les eaux eurent passé de desus la terre la quelle ils disent ne avoyr poinct esté destruicte, elle fut f. 84. de rechef adornée et remplie de toutes les choses qui estoynt nécessaires pour l'usaige de l'homme que les dieux créèrent après. Ceste dernière creacion attribuent les Mechiquiens au dieu *Tezcatlipuca* et à ung aultre dict *Ehecatl*, c'est-à-dire aér, les quels disent avoyr faict le ciel en ceste sorte. Il y avoyt une déesse nomée *Tlaltentl* [3] qui est la mesme terre la quelle selon eux avoyt figure de homme, autres disent que de femme, par la bouche de la quelle entra le dieu *Tezcatlipuca*, et ung sien compaignon, dict *Ehecatl*, entra par l'ombrill, et touts deux se assemblèrent au çoeur de la déesse qui est le milieu de la terre et se estant assemblé formarent le ciel fort poisant, à cause de quoy beaucoup de aultres dieux vindrent aider à le monter en hault [4] et après qu'il fut monté là où il est à présent quelques

1. Le chapitre XI nous donne une autre origine de la coutume de la crémation : les serviteurs de Quetzalcouatl brûlèrent son cadavre, et de là cet usage se généralisa.

2. A cet endroit, la *Cosmographie* donne une orthographe plus reconnaissable : Mitlantentli pour Mictlantecutli.

3. Tlalteutli.

4. Le *Codex Fuenleal* (ch. V) rapporte un mythe qui n'est pas sans analogie avec celui-ci. Les dieux font passer quatre chemins par le centre de la terre, et créent quatre hommes pour les aider à remonter le ciel. Tezcatlipuca et Quetzalcouatl (les mêmes dieux créateurs que dans notre ms.) se changent en arbres.

ungs de eux demeurèrent le soubstenant a fin qu'il ne tomba, le quel ils disent avoyr esté faict le premier jour de l'an, mais ils ne savent pas combien il y a que ce fut, toutes fois leur semble qu'il y a cent temps de ceux que nous avons dict, que font 10.200 ans [1]. La segonde année furent faictes les estoiles, par aultres dieux només *Citlaltona* et *Citlaline* [2] sa femme.

La nuict aussi disent avoir esté faicte par aultres dieux només *Yoaltentli*, et sa femme *Yacahuiztli* [3]. Le dieu *Tlaloc*, qui est dieu des eaux, fit ceste mesme année l'eaue, la pluie, et pour ce qu'ils disent que les nuées sortent des monts, ils appellent tous les monts *Tlaloqs* [4] que veult dire seigneurs. *Mitlanteuth* [5], c'est-à-dire dieu de enfer funda l'enfer le huictiesme an. Tout ceci faict, les

M 77-78 (II, 1) T II, 77 (VI, 41) B II, 398-399.

dieux *Tezcatlipuca* et *Ehecatl* délibérèrent de faire homme qui poséda la terre, et incontinent le dict *Ehecatl* [6] descendit en enfer pour demander à *Mitlantentli* de la cendre des morts pour en faire des aultres hommes, le quel dieu de enfer bailla seulement un os de largeur de une aulne [7] et quelque cendre, et incontinent quil luy eust baillé le os, s'en repentit fort, car c'estoit la chose la quelle il vouloy plus que tout ce qu'il avoyt, et par ainsi suivit *Ehecatl* pour lui reprendre l'os ; mais *Ehecatl* fuiant, l'os luy cheut en terre et se rompit, par quoy le homme sortit petit ; car, ils disent que les

A l'aide de ces hommes et de ces arbres, les dieux remontent le ciel. Tezcatlipuca et Quetzalcouatl parcourent le ciel remonté et tracent un chemin qui est la voie lactée.

1. La *Cosmographie* donne ici le chiffre 50.200. Ni l'un ni l'autre de ces chiffres n'est exact, 100 × 52 égalant 5.200 ans. Ce mythe étrange nous montre bien un procédé d'information des premiers missionnaires : ils posent des questions toutes faites, auxquelles les Indiens répondent tant bien que mal.

2. Dérivés de citlallin : étoile. Citlaline est une orthographe fautive pour citlallicue ou citlallin icue. Citlaltonac = étoile brillante (tona = qui jette des feux). Sahagun la considère aussi comme une déesse (trad. Jourdanet, p. 456).

3. Yacauiztli (yacatl-uitztli = épine pointue) est en effet la femme de Youalteutli, dieu de la nuit. Cf. Sahagun (trad. Jourdanet, p. 458).

4. Tlaloque, pluriel de Tlaloc. D'après M. Seler, ce nom dérive du verbe *tlaloa*, faire pousser. La traduction « seigneurs » qui est ici donnée doit provenir d'une confusion avec le mot *tlatoque*.

5. Mictlanteutli (le seigneur du lieu des morts).

6. D'après Mendieta, ce rôle serait joué par Xolotl.

7. D'après la *Cosmographie*, cet os aurait eu une longueur de quatre pieds. La largeur n'y est pas indiquée.

hommes du premier monde estoynt fort grands comme géans ; il donc aporta le reste de l'os et de la cendre et se en alla à ung (*paztli*) [1] que veult dire grand libre, en le quel appella touts les aultres dieux pour la créacion du premier homme, les quels ensemble se sacrifièrent les langues, et ainsi commencèrent le premier jour la créacion de l'homme lui formant le corps, le quel se mouvoyt incontinent, et, le quatriesme jour, estoyt faict l'homme et la femme ; mais ils ne furent pas incontinent touts grands, sinon selon le cours naturel. Après qu'ils furent faicts, les nourrit ung dieu, dict *Cholutl* [2] que veult dire coq des Indes, le quel les nourrit avec pain moullé non pas avec laict. Le nom de ce premier homme ne savent pas, mais disent qu'il fut créé en une caverne en *Tamoanchan* [3] en la province de *Quanhuahuac* [4] que les Espaignols noment *Cuernavaca*, au marquisat du marquis del Valle. Tout ceci estant faict, et aigréable aux dieux, ils dirent entre soy : voici l'homme sera tout triste, si nous ne faisons quelque chose pour le resjouir, et afin qu'il prenne plaisir de vivre en la terra, et qu'il nos loue et chante et danse. Ce que oui par le dieu *Ehecatl*, dieu de air, en son cœur pensoyt ou pourroit-il trouver quelque liqueur pour bailler à l'homme pour le faire esiouir. En quoy pensant, lui vint à la mémoire une déesse vierge, nomée *Mayauetl* [5], la quelle gardoyt une déesse, sa grand mère, nomée *Cicimitl* [6] et se en alla incontinent devers elles, les quelles trouva dourmant, et il esveilla la vierge, et luy dict : « je te viens quérir pour te mener au monde. » A quoy elle acorda incontinent, et ainsi descendirent touts deux, luy la portant sus ses espaules ; et, incontinent qu'ils arrivèrent à la terre, se changèrent en un arbre touts deux, la quelle a deux branches,

1. Lisez *apaztli* qui signifie vase. Très probablement, l'original espagnol a employé le mot *lebrillo*. D'où la fausse traduction de Thévet, « grand livre ». On remarquera, du reste, qu'il a mis le terme *paztli* entre parenthèses, ce qui indique qu'il a hésité dans sa traduction.

2. Xolotl ; coq d'Inde est la tradution de uexocotl.

3. Tamouan ichan est traduit par M. Seler comme « das Haus des Herabsteigens, Haus der Geburt, Urheimat » (Commentaire du *Codex Borgia*, I, p. 184. Berlin, 1904).

4. Lisez Quauhnauac = près des arbres ou près des bois.

5. Mayauel, déesse de l'agave.

6. Tzitzimitl, plur. Tzitzimime. Les Tzitzimime sont des divinités des étoiles, et aussi des esprits des ténèbres, malfaisants.

f. 85. des quelles l'une s'appelle *Quecalhuexotl* [1] que estoit celle de *Ehecatl*, et l'aultre *Choquicauitl* [2] qui estoyt celle de la vierge. Or, sa grand mère qui dourmoyt, quand elle fut esveillée et que elle ne trouva pas sa niesse, appella incontinent des aultres déesses, qui se noment *Cicimime* et descendirent toutes en la terre cherchant *Ehecatl*; et à ceste saison les deux branches de arbres se rompirent l'une de l'aultre, et celle de la vierge fut cogneue incontinent de la déesse vielle, la quelle la print et la rompant bailla à chascune des aultres déesses une pièce, et la mangèrent; mais la branche de *Ehecatl* ne la rompirent pas, mais la laissèrent là; la quelle, aussi tost que les déesses furent montées au ciel, se retourna en sa première forme de *Ehecatl*, le quel amassa les os de la vierge, que les déesses avoint mangé, et les enterra, et de là sortit un arbre qu'ils appellent *metl* [3] de quoy font les Indiens le vin qui boyvent et s'enjvrent; mais, ce n'est pas à cause de ce vin, ains pour quelques racines qu'ils noment *ucpactli* [4] qui mettent dedens. Par les quatre soleills des quels avons compté, ils entendoynt quatre eages, combien que ils ne savent pas bien déclairer, mais nous le déclairerons avant plus amplement. Quelques autres disent que la terre fut créée en ceste sorte : Deux dieux *Calcoatl* [5] et *Tezcatlipuca* aportèrent la déesse de la terre *Atlalteutli* [6] des cieux en bas, la quelle estoyt pleine par toutes les joinctures de ieux et de bouches, avec les quelles elle mordoyt, comme une beste saulvaige, et, avant qu'ils fussent bas, il y avoyt desia de l'eaue, la quelle ils ne savent qui la créa, sur la quelle ceste déesse cheminoit. Ce que voiant les dieux

1. Quetzalhuexotl est composé de quetzalli et huexotl ou uexotl = saule. Le *Codex Fuenleal* (ch. V) parle de la même métamorphose, mais la rapporte à un autre mythe. L'arbre s'appelle incorrectement quezalhuesuch.

2. Lisez xochiquauitl, arbre qui produit un fruit recherché.

3. Ce mythe de l'origine du vin est très intéressant. La place qu'occupe ce mythe dans l'ensemble de cette genèse mexicaine mérite aussi l'attention. La création du vin suit celle de l'homme et la complète : le vin est appelé à réjouir l'homme afin qu'il chante et danse et loue les dieux.

4. Dans la *Cosmographie*, nous lisons tepactli. La véritable orthographe est ocpatli, qui est une herbe servant à la fabrication du vin de maguey.

5. Quetzalcouatl, qui est le même dieu que Ehecatl.

6. Tlalteutli qui s'appelle aussi Ilamatecutli « la vieille déesse ». Cf. Seler, *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, II, p. 1000. Berlin, Asher, 1904.

dirent l'ung à l'aultre: « il est besoing de faire la terre », et ceci disant se changerent touts deux en deux grands serpents, des quels l'ung saisit la déesse depuis la main droicte iusques au pied gauche, l'aultre de la main gauche au pied droit, et la pressèrent tant que la firent rompre pour la moitié, et de la moitié devers les espaules firent la terre, et l'aultre moitié la emportèrent au ciel, de quoi les aultres dieux furent fort fachés. Après ce faict, pour récompanser la dite déesse de la terre du domaige que les deux dieux lui avoint faict, touts les dieux descendirent la consoler, et ordonèrent que delle sortit tout le fruict nécessaire pour la vie des hommes; et pour ce faire, firent de ses cheveux arbres et fleurs et herbes, de sa peau l'herbe fort menue et petites fleurs, des ieux puix et fontaines et petites cavernes, de la bouche rivières et grandes cavernes, du nais valées de montaignes, des espaules montaignes. Et ceste déesse pleuroyt quelques fois la nuict, désirant manger ceurs de hommes et ne se vouloyt taire iusques à ce que l'on luy bailla, ni vouloyt porter fruict, si n'estoyt arrousée de sang de hommes [1].

Chapitre VIII

De la créacion du soleill, selon ceux de Tezcuq.

Ces Indiens affirment avoyr eu une déesse *citlaline*, la quelle envoia du ciel 1600 enfans siens à une vile nomée *Teotihuacan* [2], T II, 76 (VI, 41)
près de *Tezcuq*; les quels, si tost que arrivèrent en la ditte vile périrent. Après ceux-ci, environ 26 ans [3] après que le monde avoyt esté créé, et avoyt demeuré tout ce temps obscurci des ténèbres à faulte de soleill se assemblèrent troys dieux *Tezcatlipuca*, *Ehecatl*

1. Ce mythe curieux a la prétention de donner une explication simple et identique de beaucoup de choses très différentes. Il semblerait d'après lui que le sacrifice humain se rattache, du moins par son origine, au culte agraire.

2. D'après Mendieta (p. 77-78), Citlallicue envoya ses 1.600 enfants à Chicomoztoc. Cela tient à ce que ce fait mythologique y est rattaché à la création de l'homme.

3. C'est sans doute par suite d'une simple négligence que la *Cosmographie* donne ici un chiffre différent : 8 ans ou environ..



M 79-80 (II, 2) T II, 77 (VI, 41) B II, 399. et *Citlalecue* déesse [1], les quels ordonèrent de faire le soleill qui esclaira la terre. En ce temps mesme, y avoyt un aultre dieu, nomé *pilciutentli* [2], et sa femme se appelloyt *Chuquiquecal* [3], les quels avoynt ung fils nomé *Choquipili* [4] et ung aultre qui n'estoyt pas sien, mais le nourrissoint, qui se appelloyt *Nanauaton* [5], du quel le père se disoit *Izpatl* [6], et la mère *Cuzcamianh* [7], les quels prenoint corps de hommes et figure quand bon leur sembloit ; quand donc les dieux vouloynt faire le soleill, touts ces comptes et aultres faisoynt pénitence pour pouvoyr mériter de estre soleill et offroint
f. 86. aux troys grands dieux perles précieuses, encens et aultres choses fort riches. Mais *Nanauaton*, comme il fut pouvre, il ne avoyt rien pour offrir, mais il se sacrifiyoit avec une espine, se piquant à menu et offroit de ce qu'il pouvoyt avoir combien que pouvre. Il se assembla avec ses frères, et fit ung grand feu devant les dieux, les quels dirent que celuy qui se meteroyt dans le feu seroyt soleill. Alors *Nanauaton* se mit dans le feu par art magique, en la quelle il estoit bien savant ; et se en alla en enfer, et de là aporta beaucoup de riches pièces et fut eslu pour estre soleill [8].

1. Autre forme altérée pour Citlallicue (citlallin — icue : sa jupe).

2. Lisez Piltzinteutli. C'est le nom d'un dieu solaire. Cf. Seler, Commentaire du *Codex Féjérvary-Mayer*, p. 22 et 34.

3. Lisez Xochiquetzal (fleur brillante). C'est la déesse des fleurs et de l'amour.

4. Lisez Xochipilli (jeune dieu des fleurs).

5. Forme diminutive de Nanauatl (il buboso).

6. Est-ce une altération de itzpatli ou ixpatli, nom générique de plantes médicinales ? Cela me paraît d'autant plus probable qu'Izpatl nous est présenté comme magicien.

7. Lisez Cozcamiauh (cozcatl : bijou, et miauatl : bouton, fleur, épis de maïs) = collier de maïs en fleur. D'après Sahagun (trad. Jourdanet, p. 75), ce serait un surnom de la déesse de la terre, Ilamatecutli.

8. Ce mythe est rapporté, avec quelques modifications, par de nombreux auteurs : Sahagun (trad. Jourd., 479-482), Mendieta (II, 2), Torquemada (VI, 41), le *Codex Fuenleal* (*Nueva Col.* de Garcia Icazbalceta, III, p. 235-236), Veytia d'après Bustamante (éd. de Gomara, 1826, I, p. 174). Nous en signalons deux essais d'interprétation : M. Bastian (*Culturvölker*, II, p. 408) y trouve l'indication d'une génération descendue du ciel et qui s'est perdue. Les hommes, d'origine souterraine, lui ont succédé. Un homme fait ce qu'un héros n'osait pas faire : il se jette dans le feu, et est élevé à la fonction de soleil. Il exige alors la mort des héros et se montre bienveillant pour les hommes. Cette inter-

Chapitre IX

De la créacion du monde selon ceux de la province de Chalco.

En aultre province, nomée *Chalco*, comptent avoyr esté l'eau la première chose du monde, mais quils ne savent aussi qui la fit. Et que descendirent du ciel quelques diéux només *Cemecatl* [1], *Tezcatlipuca* et *Chiconaui* et *Ehecatl* [2], touts fils de *Atlatime* [3], déesse des estoiles, la quelle disent avoyr faict les estoiles, le soleill et la lune ; et les dieux, ses fils, firent l'homme, mais ils ne savent en quelle année ce fut. Oultre ce disent avoyr neuf ciels, mais quils ne savent où est le soleill, ni la lune, ni les estoiles, ni les dieux. Le blai quils mangent se appelle maïz, fut faict de cette sorte : les dieux descendirent touts en une caverne, où ung dieu nomé *Pieciutentli* [4] se estoyt couché avec une déesse nomée *Choquijceli*, de la quelle nacquist ung dieu, dict *Ciutentl* [5], le quel se mit de soubs la terre, et de ses cheveux sortit le couton, et de ung eouill une fort bonne

prétation est moins basée sur l'étude individuelle de chaque mythe que sur la combinaison de ces mythes dans Sahagun et Mendieta. M. Chavero est allé plus loin : il considère ce mythe solaire dans la version du *Codex Fuenleal*, qu'il juge plus ancienne que celle de Sahagun et de Mendieta. D'après cette version, Quetzalcouatl (dieu de l'étoile matinale) est le père du soleil, et Tlaloc (dieu des nuages) le père de la lune. Cf. *Anales del Museo nac. de Mexico*, I, p. 376 ss.

1. *Ce eecatl*, nom donné à Tezcatlipoca ou à Iztac Mixcouatl. Cf. Seler, *Codex Féjérvary-Mayer*, p. 52, 54, 61, etc. Berlin, 1901.

2. Chiconaui et Ehecatl ne sont pas deux divinités ; mais Chiconaui Ehecatl (9 vents) désigne parfois Quetzalcouatl. Cf. Seler. *Cod. Féjérvari-Mayer*, p. 145.

3. Nous avons déjà dit que la déesse des étoiles s'appelle Citlallicue ou Citlallin icue.

4. Faute d'orthographe pour Piltzinteutli. Ce nom se rencontre fortement mutilé dans le *Codex Fuenleal*; on peut y lire : Picenticli, Pincetuli, Piciciutecli, Pilcetecli. Cf. Garcia Icazbalceta, *Nueva Coleccion*, III, p. 235, 238, etc.

5. *Centeotl* ou *Cinteotl*, de *centli* ou *cintli* = maïs, et *teotl*. Le mythe qui suit est bien conforme aux idées mexicaines sur le maïs.



semence quils mangent volountiers, nomée *Sanctlhqez* [1], de l'aultre un aultre, du nais ung aultre semence, nomée *chia* [2], qui est bonne à bouyre en temps de esté, des doigts sortit ung fruict nomé *camotl* [3] qui est comme des naveaux fort bon fruict, des oungles aultre sorte de maïs large qui est le forment quils mangent à présent, et du reste du corps luy sortit beaucoup de aultres fruicts, les quels les hommes ceuillent et sement : et pour ce estoyt ce dieu aimé des aultres dieux e l'appelloint *Tlacopili* [4] qui veult dire seigneur aimé. Or, est-il temps de savoyr qui estoyt ce *Tezcatlipuca* du quel les Indiens font grand compte, et nous avons parlé si souvant de luy à ceste cause. Ce nom est composé de troys *tezcatl*, qui veult dire mirouer, *tlepuca* [5], composé aussi de *tletl* qui veult dire lumière, et *puctli*, fumée ; et de touts ceux ils ont composé ce nom *Tezcatlipuca*, à cause qu'ils disent qu'il portoyt tousiours ung mirouer fort
M 80-81 (II, 3) T II, 78 (VI, 43). luisant avecques soy, et que fumoyt à cause des encens et choses odoriférantes qu'il portoyt. Disent aussi que ce mesme dieu a créé l'air, le quel [6] aparut en figura noire avec une grand espine toute sanglante en signe de sacrifice, au quel dict le dieu *Tezcatlipuca* : « Viença, vat'an oultre la mair, à la maison du soleill le quel a beaucoup de musiciens et trompetaires avec soy qui luy servent et chantent, entre les quels il y a quelques ungs de troys piés, les aultres qui ont les oureilles si grandes que luy couvrent tout le corps, et, estant arrivé à bord de l'eau, appelleras mes niesses *Esa-*

1. Cette forme est évidemment corrompue. Nous croyons qu'il s'agit ici de la racine comestible appelée *cacatzli* dans l'édition de Kingsborough, et *catateztli* dans l'édition de Bustamante, par Sahagun (Livre XI, chap. 6, par. 9) ? ?

2. Le chia ou chian est une plante dont la graine sert à faire de l'huile et donne par l'infusion une boisson mucilagineuse très agréable, nutritive et rafraîchissante. Cf. R. Siméon, *Dictionnaire de la langue nahuatl.*

3. Le camotli est une racine de la famille des convolvulacées. Cf. Sahagun, trad. Jourdanet, p. 519 et 736.

4. Tlaçopilli, composé de tlaçotla : aimer, et pilli : seigneur. M. Seler (*Codex Féjérvary-Mayer*, p. 64, 98) traduit tlaçopilli par *noble prince*, et le considère comme un surnom de Xochipilli.

5. La *Cosmographie* a omis les mots : « composé aussi de tletl » et traduit tlepuca = lumière. La traduction classique de ce nom est (tezcatl-popoca) brillant miroir.

6. La *Cosmographie* dit : auquel il apparut. Le contexte indique suffisamment, me semble-t-il, que c'est Eecatl qui apparaît comme le serviteur de Tezcatlipoca. Nous nous en tenons donc au texte du manuscrit.

capachtli[1] qui est tortue et à *Acilmatl*[2], qui est demi-femme demi-poiçon, et à *Altcipatli*[3] qui est la valeine et diras à toutes qui se facent ung pont affin que tu puisses passer, et me amèneras de chez le soleill les musiciens avec leurs instruments pour me faire honeur », et, ce dict, se en alla, sens estre plus veu. Alors le dieu de l'air s'en alla au bord de l'eaue et appela les susnomés, et vindrent incontinent et se firent pont par le quel il passa. Le quel voiant venir, le soleill dict à ses musiciens : « Voici venir le meschant; personne ne luy responde, car celuy qui luy respondra, ira avec luy. » Ces dits musiciens estoynt vestus de quatre coleurs : blanc, rouge, geaune et verd. Adonc estant arrivé, le dieu de l'air les appela en chantant; au quel respondit incontinent l'ung d'eux, et s'en alla avec luy et porta la musique qui est celle quils usent à pré- f. 87
sent en ses dances en honeur de ses dieux, comme nous faisons avec les orgues. Ils disent aussi que Tezcatlipuca leur apparoisoit en B II, 389.
figure de singe et parloyt par les espaules. Autres foys en figure de oiseau le quel frapant des aisles faisoyt grand bruict et resveilloit ceux qui dormoint quand il vouloyt parler à eux. Et ainsi leur persuadoit, comme nous recompterons plus emplement en suyvant nostre histoyre[4] de luy faire sacrifice, car il voioyt quils estoynt cruels et se plaisoit du sang des hommes, le quel sacrifice ils faisoint ouvrant le cousté du ceur aux esclaves tout en vie, et leur arrachoynt le ceur, et luy faisoynt manger avant qu'il mourut. Et

1. *Esacapachtli* se présente avec les apparences d'une erreur de lecture, et on le cherche vainement dans les répertoires. Je crois qu'il faut laisser de côté la première syllabe, et lire *acatapachtli*. Ce mot, qui ne figure pas non plus au dictionnaire, s'expliquerait comme composé de *acatl* = roseau et *tapachtli* = coquillage de rivière ou de mer (Sah., trad. Jourd., p. 712). Pour la composition de ce mot, nous nous autorisons d'un terme analogue : acacueyatl, qui désigne une espèce de grenouille. De même, acatapachtli désignerait une espèce de tortue. Mais comment la syllabe *es* est-elle venue se préposer à ce mot? Pour l'expliquer, il suffit de reconstituer le texte espagnol, et de lire par exemple : *la tortuga que es acatapachtli*. Thévet aurait une fois de plus mal coupé les mots, et mal traduit??

2. Lisez aciuatl (atl—ciuatl) = femme d'eau. L'orthographe acihuatl a donné lieu à l'altération acilmatl.

3. Acipactli, composé d'atl = eau et de cipactli = crocodile.

4. Ces développements se trouvent probablement dans la partie que Thévet n'a pas traduite, ou que nous n'avons pas de sa traduction.

ils estimoient celuy meilleur maistre et plus digne de honeur qui faisoint mieux ce sacrifice [1].

Chapitre X

M 82-83 (II, 5) T II, 79-80 (VI, 45) B II, 481-482.

De ung idole, nomé Queçalcoatl, de son origine, euvres et temps qui régna.

Aux histoires de ce peuple sauvage, se trouve qu'il y avoyt ung dieu, nomé *Comachtli* [2] qui print pour femme une déesse, nomée *Chimalma* [3], la quelle eust de luy des enfans entre les quels y avoyt un nomé *Queçalcoatl*, le quel naquit à *Nichatlanco* [4] et fut mené à son grand père et mère qui le nourrirent, car sa mère mourut de couches de luy. Le quel après avoyr esté nourri fust mené chez son père, mais pour ce qu'il estoyt fort aimé de son père, le haisoynt ses aultres frères, tant quils proposèrent de le tuer, et pour ce faire le menèrent avec fraude à une grand roche, nomée *Chalchonoltepetl* [5] qui veult dire roche où l'on faict brusler, et le laissèrent là, et se descendirent en bas, et mirent le feu à l'entour de la roche; mais *Queçalcoatl* se mit dans ung trou, qui avoyt en la roche, et ses frères s'en allèrent pensant l'avoyr tué; mais, eux s'en estant alés, il sortit de la roche avec un arc et des flesches, et tira à une biche et la tua; et la pernant sus ses espaules, la emporta chez son père [6] et arriva plus tost que ses frères, et dona la biche à son père; et ses frères, estant venus, furent émerveillés de le voyr, et pen-

1. Ces détails semblent indiquer que ce n'est pas le culte de Tezcatlipuca qui a inauguré les sacrifices humains.

2. Camaxtli est la même divinité que Mixcouatl (Seler, *Cod. Fejerrary Mayer*, p. 198). Et, de fait, Motolinia donne comme père à Quetzalcouatl, Iztacmixcouatl (*Mem.*, p. 12). Plusieurs traits du récit qui suit font allusion à cette parenté avec le dieu des chasseurs.

3. M. Seler traduit Chimalman par « der liegende Schild » ou « auf einem Schild liegend » (*Cod. Fej. Mayer*, p. 184).

4. Je propose de lire *Michatlauco* (de *michi*, poisson, et *atlauhtli*, gorge).

5. Lisez Tlachinol-tepec. Cf. *Codex Mendoza*, f. 11-11.

6. Les chasseurs étaient les bons serviteurs de Camaxtli.



sèrent le tuer en aultre sorte: et ainsi le menèrent sus ung arbre, luy disant quil tireroyt de là aux oiseaux, luy estant sus l'arbre luy commencèrent à tirer des flesches; mais, comme il estoit discret, se laissa toumber en terre, feignant estre mort. Ce que voiant, ses frères s'en allèrent à la maison; et eux, estant partits, *Queçalcoatl* se leva et tua ung coneill, et le porta à son père, avant que ses frères arrivassent. Le père qui se dobtoit de ce que ses frères luy vouloint faire, luy demanda ou estoynt ses frères; le quel luy respondit qu'ils s'en venoint, et s'en alla de avec son père à une aultre maison. Cependant, ses frères vindrent auxquels le père demanda où estoyt son frère; ils respondirent qu'il venoit. Alors, il les reprint de ce quils vouloyt tuer son frère ; de quoy eux estant faschés, se proposèrent aussi de tuer son père; ce que firent le menant à une montaigne. Après l'avoyr tué, vindrent quérir *Queçalcoatl*, et luy firent croire que son père se estoit changé en roche, ensemble luy persuadoynt qu'il sacrifia et offrit quelque chose à ceste roche, comme lions, tigres, aigles, biches et papillons, pour avoir occasion de le tuer, car il ne pourroit pas trouver ces bestes; à quoy il ne voulant obéir, le voulurent tuer, mais il se eschapa de entre eux, et se en ala sus un arbre, ou, qui est plus veresemblable, sus la mesme roche, et à coups de flèches les tua touts; ce que faict, ses vasaulx, qui l'aimoynt fort, le vindrent quérir honorablement, et prindrent les testes de ses frères et luy ostant le cerveau, de dans firent des coupes à boire, et s'enivrèrent incontinent [1], et de là se vindrent à terre de Mechique, et demeura quelques jours en ung vilaige, nomé *Tulancingo* [2], et de là s'en alla à *Tula*, où on ne savoyt encore que s'estoit de faire sacrifice ; et par ainsi, comme il aporta l'usaige du sacrifice, fut tenu pour dieu, aux quels il enseigna beaucoup de bonnes choses, temples pour luy et aultres choses, et dura 160 ans pour dieu en ce païs.

1. Ni Motolinia, ni Sahagun, ni Mendieta, ni Torquemada ne rapportent cette première partie de la légende de Quetzalcouatl.

2. Tullantzinco. Cette localité aurait aussi servi de résidence aux Culhuas avant leur arrivée à Tullan (*Memoriales* de Motolinia, p. 5).

Chapitre XI

f. 88. *De la venue de Tezçatlipuca à Tula et de comme fit fuir Queçalcoatl.*

Queçalcoatl vivoyt fort à son aise en *Tula*, estant adoré pour dieu; mais, comme la vérité ne se peult long temps tenir cachée, advint que arriva à *Tula* un aultre dieu, du quel nous avons parlé par ici davant *Tezcatlipuca*, le quel en arrivant de envie qu'il avoyt de *Queçalcoatl* tachoyt à faire mal au puple de *Tula* pour ce que le adoroyt et ensemble à *Queçalcoatl*, il entra en *Tula* en figure de pouvre [1], et prenoyt, à toutes heures, diverses figures et faisoit peur à ceux de *Tula* et à *Queçalcoatl*, le quel encores qu'il fust diable aussi bien que luy, toutes fois il y a des diables les ungs plus grands que les aultres ; car, comme ils sont esté faicts de anges, et il y a des anges les ungs plus grands que les aultres, aussi les diables. Or, ce *Queçalcoatl* estoyt moindre que *Tezcatlipuca*, et pour ce le craignoyt-il : ung jour doncques *Tezcatlipuca* alla au temple de *Queçalcoatl*. Là, où estoynt beaucoup de serviteurs qui gardoynt un haustel, où estoyt une efigie de *Queçalcoatl* et ung mirouer que les Indiens estimoynt beaucoup ; car, selon que *Queçalcoatl* leur avoyt faict croire par le moien de ce mirouer, toutes les foys qu'ils auroint à faire de pluie, et luy demanderoynt avec ce mirouer, il leur bailleroynt; entrent donc *Tezcatlipuca* en le temple, il trouva les gardes endormies, et s'en alla droit à l'haustel et desrroba le mirouer, et le cacha desoubs une pallace où couchoynt les gardes; ce que faict, se en alla. Les gardes, estant esveillés, et ne trouvant le mirouer, estoynt fort marrits le cherchant; mais *Tezcatlipuca* trouva une vielle en son chemin, et lui dict : « Vaten au temple et di à ces gardes que ce qu'ils cherchent qu'il est desoubs sa paillace, et tu seras bien aimée d'eux. » Ce que la vielle fit. Cependen *Tezcatlipuça* se changoyt en figures de divers ani-

1. Sahagum raconte en détail les exploits de Titlacauan à Tullan. Trad. Jourd. 209 ss.

maulx et monstres, taschant faire peur aux gens : il se fit aussi couper les cheveux, ce que les Indiens n'avoynt jamais veu, et se en alla au temple de *Queçalcoatl*, et destruict sa figure, la rompant et getant par terre, et ce faisant en diverses figures, frapoyt ses serviteurs, et touts ceux de *Tula*, qui voiant cela se en fuirent et laissèrent la vile, et *Queçalcoatl* voiant ceci eust peur et se enfuit aussi avecques quelques ungs de ses serviteurs ; de quoy Tezcatlipuca fut bien aise. *Queçalcoatl* se en alla de là à *Tenacuia* [1] et demeura là quelque temps, et de là s'en alla en *Cullinacan* [2] où demeura aussi long temps, mais l'on ne sait combien. De là il passa les montaignes, et s'en alla en *Quantiquechula* [3] et dressa ung temple et ung haustel pour soy, et estoyt adoré pour dieu, et ni avoyt que luy, et là demeura 290 ans, et laissa là un seigneur nomé *Maclalchochitl* [4], et s'en alla en *Acholula* [5] où demeura 160 ans, où luy firent ung temple fort magnifique du quel il y a encore grand partie ; car estoyt bien basti et beau, le quel les géans avoyt faict, comme nous dirons après. De là, s'en alla à *Cempoala* [6] vile principale en la mer de Espaigne, où premier arriva le marquis *Don Cortès*, quand il alla en ce païs ; mais, à présant est toute desmolie, comme les Espaignols ont faict à beaucoup

1. Lisez Tenayuca.

2. Je propose de lire Cullivacan ou bien Culhuacan. Dans la dernière hypothèse, Thévet aurait changé *hu* en *lin* ; c'est une erreur de lecture très ordinaire. Dans le premier cas, nous serions en présence d'une forme culiuacan parallèle à Culhuacan. M. Seler rencontra cette forme dans le chant de Ciuacouatl ; pour lui, l'insertion de l'*i* s'explique par le désir d'éviter le choc de 2 consonnes. En effet, le *v* est une consonne qui se prononce comme le *w* anglais (*Ges. Abhandlungen zur Amer. Sprach- u. Alterthumskunde*, II, 1057. Berlin, Asher, 1904).

3. La même localité que celle désignée du nom de Quauviquechula ou Quauhquechula par Motolinia (*Memor.*, p. 104-105). Elle est située à 8 lieues de Huexutzinco.

4. Je crois qu'il faut lire Matlac·xochitl (10 fleurs) qui est le nom d'un jour. Les Mexicains donnaient habituellement à leurs enfants le nom du jour où ils étaient nés. Mais il s'agit peut-être aussi de *matlal xochitl*, fleur d'un bleu foncé.

5. Cholula ou Chalollan. Il s'agit ici du Cholula historique de l'état de Puebla. Ce nom dériverait de choloa = fuir, et signifierait donc : lieu de la fuite.

6. De Cempoalli (vingt) et lan ; ce nom veut donc dire : le lieu des vingt.



de aultres. En ceste vile, demeura 260 ans, et jusques en ce lieu le poursuivoyt *Tezcatlipuca*; le quel se voiant tant persécuté de ce *Tezcatlipuca* s'en fuit en un désert, et tirat un coup de flèche à ung arbre, et se mit de dans le partuis de la flèche, et ainsi mouruf, et ses serviteurs le prindrent et le bruslèrent, et de là demeura la coustume de brusler les corps morts [1]. De la fumée que sortit de son corps, disent avoyr esté faicte une grande estoyle que se appelle *Hesper* [2]. Cestuy *Queçalcoatl* n'eust jamais femme ni enfens [3]. Aultres disent que quand il devoyt mourir sen alla en ung lieu.....

1. Nous avons appelé l'attention plus haut sur une autre origine de la coutume de la crémation. Cf. chap. VI, p. 25.

2. D'après Mendieta, l'âme de Quetzalcouatl se changea en une comète de mauvais présage (II, ch. 5, p. 82-83; cf. Torquemada, *Mon. Ind.*, VI, 45, tome II, p. 79-2).

3. Ce détail est confirmé par Motolinia (*Mem.*, 13) : « No fui casado, ni tomó mujer, antes dicen que vivió honesta y castamente. »

INDEX DES NOMS NAHUATL

E

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

X

GRAMMAIRE DE L'ACCAWAI[1]

Par M. LUCIEN ADAM

Membre de la Société des Américanistes.

PREMIÈRE PARTIE

GENRE

1. La distinction générique est étrangère à l'Accawai, ainsi qu'aux autres dialectes de la famille *caribe*.

1. La présente grammaire a été élaborée sur des textes dont l'auteur est feu le Rev[d] W. H. Brett.

Acavòio indian language.

First part of Genesis and the Gospel of St. Matthew, with supplementary extracts from the other Gospels, including the Parables of Our Lord. P. p. 189.

London : Society for promoting Christian knowledge. Sold at the depositories : 77, Great queen street, Lincoln's inn Fields; 4, Royal exchange ; 48, Piccadilly ; and by all booksellers.

Simple questions on the historical parts of the Holy Bible, for the instruction of the Acawòio indians at the Missions in Guiana.

The Lord's prayer, Apostles' cred, and ten Commandments, with Questions on the Apostles' creed, the holy sacraments, etc ; and short prayers and collects. P.p. 55.

London : Society for promoting Christian knowledge; Northumberland avenue, W-C. 1898.

Chacune de ces publications est précédée de l'avis qui suit :

Rules for pronunciation.

a, as in father	*o*, as in go
e, — — prey	*u*, — oo — too
i, — — ravine	*ai*, — i — mile

N. B. — The dialects of this language vary considerably, owing to the vast extent of country over which it is spoken. There are in it some sounds, both vowel and consonant, which no combination of the letters of the English



Ex. : *Koròra waràio*, cet homme ; *koròra orichàn*, cette femme.
I-jahn, la mère de lui, la mère d'elle.
It-eynà, à lui, à elle.
Tu-yuwuh, la maison de soi, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme.
Eyne-pu ia, il a vu, elle a vu.
I-moka auwia-ma, enlève-le, enlève-là !

NOMBRE

2. Généralement, la pluralité des êtres inanimés n'est point exprimée.

Ex. : *Goliath woh-nin-epu touk ge*, il tua Goliath avec une pierre. *Jew yàmu wia i-wohna-pu touk ge*, les Juifs le tuèrent avec des pierres.

3. La pluralité des êtres doués de vie est, assez souvent, exprimée par la postposition de *yàmu*.

Ex. : *Kàpohn yàmu*, les hommes. *Jew yàmu*, les Juifs. *Israel yàmu*, les Israélites. *Gentile yàmu*, les gentils. *Pharisee yàmu*, les pharisiens. *Apostle yàmu*, les apôtres. *Prophet yàmu*, les prophètes. *Priest yàmu*, les prêtres. *Angel yàmu*, les anges. *Soldaro yàmu*, les soldats. *A-mògo yàmu*, les enfants de toi.

Pakka yàmu, les animaux domestiques. *Pàhgarra yàmu*, les brebis. *Pèro yàmu*, les chiens. *Palyuko yàmu*, les porcs. *Wolf yàmu*, les loups. *Lion yàmu*, les lions. *Torohn yàmu*, les oiseaux.

Orichan-murey-pu, girl : *Orichan-mureypu yàmu*, girls.

4. La pluralité des personnes est quelquefois exprimée par la suffixation de *-amo*, *-yan*, *-an*, *-n*.

Ex. : *Pije*, celui-ci, celui-là, ce ; plur. *pije-amo*, ceux-ci.
Onuh, qui ?, lequel ? ; plur. *onuh-yan*, lesquels ?

alphabet can accurately express. B and P are, in most instances, interchangeable, also G and K, and other consonants as D, T and R in certain words.

The dialect here adopted has been necessarily that spoken at the Missions in the Pomeroon and Moruca districts, by the Acawoios, who have migrated thither from the Barahma, Waini, Cuyani, and other rivers between the Orinoco and Essequibo.

W. H. B.

Indumah-nin, étant pauvre, un pauvre; plur. *indumahnin-an*, les pauvres.

Iwombe-nà-nin, étant affamé, un affamé; plur. *iwombenànin-an*, les affamés.

Mora-pan, comme cela, semblable; *mora-pan-an*, les comme cela, les semblables.

I-korama-nin, le tourmentant; *i-koramanin-an*, les bourreaux.

Wuh kah-on, montagne étant dans le ciel, très haute montagne; plur. *wuh-kakon-an*.

Kàpohn u-n-kabo-tza, l'homme que j'ai fait; *kàpohn yàmu u-n-kabo-tza-n*, les hommes que j'ai faits.

Tu-otù-za you, quand il fut allé; *to-otù-za-n*, les étant allés.

5. La pluralité des personnes est, assez souvent, exprimée par la suffixation des indices *-tun*, *-dun*, *-run*, *-nun*, *-un*.

Ex. : *Ahduh-tun*, les vivants; *waràio-tun*, les hommes; *wahgu-tun*, les bons; *mahga-tun*, les méchants; *seynomari-tun*, les adultères; *pokenna-tun*, les sages; *warreàru-tun*, les gardiens; *ahmah-ek-tun*, les voleurs.

Paitùri-dun, les serviteurs; *nopu-dun*, les épouses; *soldaro-dun*, les soldats; *enji-dun*, les filles; *murey-dun*, les garçons; *ahmiyu-dun*, les petits enfants; *eyboròri-dun*, les maîtres; *turawaso-dun*, les ouvriers. *I-n-eymipà-ni*, celui qu'il enseigne, le disciple de lui; plur. *i-n-eymipà-ni-dun*, ceux qu'il enseigne, les disciples de lui.

Ahmiyu-run, les petits enfants; *kombànta-run*, les grands; *murey-run*, les garçons; *indomiche-run*, les vieillards, les sénateurs; *notsamiche-run*, les vieilles femmes.

Onuhra tu-panna-ge-nun, ceux avec des oreilles, ceux qui ont des oreilles. *Tu-tah-ge-nà-nun*, les avec des pieds, les quadrupèdes. *Tu-pun-zin-yehk t-eynapo-ge-nà-nun*, les plantes avec leurs graines.

Popuhn-un, les insensés; *engotai-nin-un*, les trompeurs; *i-mey-nogah-nin-un*, les écrivants, les scribes. *Mohroh y-ahbichi-nin-un*, les prenants des poissons, les pêcheurs. *Y-ahgon*, le frère de lui; *y-ahgon-un*, les frères de lui.

6. La pluralité des personnes est, assez souvent aussi, exprimée par la suffixation des indices *-gun*, *-nogun*, *-gonogun*.

Ex. : *Hinalyu-na*, véridique; *hinailyuna-gun*, les véridiques. *Peynahro*, ancien; *peynahro-gun*, les anciens. *Eueyrichah-gun*, les morts. *Tamunboròra ark yahbai eweybakà-za-gun*, tous les

étant sortis de l'arche. *Yah-on*, étant dedans ; *yah-on-gun*, les étant dedans.

A-htah, le pied de toi, les pieds de toi; *a-htah-gun*, le pied de vous, les pieds de vous. *Ai-eyboròri*, le maître de toi ; *ai-eyboròri-gun*, le maître de vous.

Towahke a-weyji, tu es heureux ; *towahke aweyji-gun*, vous êtes heureux. *Tuwey-ji-dun*, il sera ; *tu-wey-jidun-gun*, ils seront.

Totsarora-nogun, les premiers. *A-wahbia-nogun*, avant vous. *Au-itu-bura w-ey-ai*, je ne te connais pas; *au-itu-bura-nogun w-ey-ai*, je ne vous connais pas.

A-panna-ya, aux oreilles de toi ; *a-panna-ya-gonogun*, aux oreilles de vous. *Au-poh*, à toi ; *au-poh-gonogun*, à vous.

7. Les indices *i-*, *y-* préfixés à un même thème verbal représentent tantôt une personne, tantôt plusieurs personnes.

Ex. : *I-koramà-chey bura i-weyji-pu,* il ne voulait pas la punir ; *inah wia i-koramà bura man*, nous ne les punissons pas.

It-enzarri y-apùdupù ia, la main d'elle, il la toucha, il toucha sa main ; *t-eyno y-apùdu-pù ia*, ses yeux, il les toucha, il toucha ses yeux.

8. Une même forme verbale peut être des deux nombres.

Ex. : *King wia to-màimo ey-tu-odun*, le roi répondra à la parole d'eux; *wahgu-tun wia i-màimo ey-tu-odun*, les bons répondront à la parole de lui.

Mais la pluralité peut être exprimée par la variation des particules suffixées au thème verbal.

Ex. : *Towahke m-ey-ai*. tu es heureux; *waiyu kazza m-ey-adai*, vous êtes comme le sel.

Koeny-eygamapo-iai, je te demande ; *koeny-eygamapo-adai*, je vous demande.

Mo-tu-iai, tu sais; *mo-tu-iadou*, vous savez. *M-ey-ai*, tu es; *m-ey-adou*, vous êtes.

Ahburingu, fuis ! *áhburin-du-k*, *m-ahburin-dai*, fuyez !

PRONOMS PERSONNELS

9. Sing. I, *Yùra*; II, *Amòra*.
Plur. I, *Inah*; II, *Amiàmo*, *amiàmo-ro*.

Ex. : *Yùra eyze*, le nom de moi ; *yura ootu*, je vais ; *koròra wia yura y-ahnumu*, celui-là moi il reçoit, celui-là me reçoit.

Inah ekiarre, la nourriture de nous; *inàh wioubu-pu*, nous sommes venus; *inah ki-koramai*, ne nous châtie pas.

David moomu amòra, toi fils de David, tu es fils de David ; *amòra wina i-wendu-dun*, il naîtra de toi.

Popuhn-un amiàmo, vous insensés, vous êtes insensés ; *m-eybo-iadai amiàmoro*, vous recevrez, vous.

Ces pronoms et les démonstratifs de la 3e personne (voir § 103) sont le plus souvent suppléés par des indices personnels.

INDICES PERSONNELS PRÉFIXÉS AUX NOMS ET AUX POSTPOSITIONS

Première personne du singulier.

10. Quand le thème a pour initiale une consonne, la première personne du singulier est représentée par l'indice U-.

Ex. : *U-kaibùna*, le père de moi, mon père; *u-maìmo*, ma parole; *u-muinuh*, mon sang; *u-mu*, mon fils; *u-ndah* (pour *u-mundah*), ma bouche; *u-zahn*, ma mère; *u-mògo*, mon enfant; *u-dunbah*, mon compagnon ; *u-paruji*, ma sœur ; *u-bohn*, ma chair, mon corps; *u-htah*, mon pied; *u-paitùri*, mon serviteur; *u-nopu*, mon épouse; *u-damapu*, mon mari; *u-panda*, les branches de moi, mes branches.

U-paitùri-dun, les serviteurs de moi, mes serviteurs; *u-nopu-dun*, mes épouses.

U-sitoro-i, le grenier de moi, mon grenier; *u-purahda-i*, mon argent; *u-mohgo-i*, ma coupe.

U-poh, à moi, contre moi; *u-piyah*, à côté de moi, vers moi; *u-wahbia*, avant moi.

11. Quand le thème a pour initiale une voyelle, la première personne du singulier est représentée par l'indice *Wi-*.

Ex. : *Wi-akwarri*, l'âme de moi, mon âme; *wi-ahgon*, mon frère; *wi-ahbon*, mon siège; *wi-ahne*, ma langue; *wi-ahduh*, ma vie; *wi-eyze*, mon nom; *wi-enji*, ma fille; *wi-eyboròri*, mon maître; *wi-eywon*, mon cœur; *wi-enzarri*, ma main; *wi-ekiarre*,



ma nourriture; *wi-oupu*, mon os: *wi-yuwuh*, *wu-yuwuh*, ma maison.

Wi-ahgon-un, les frères de moi, mes frères.

Wi-akurra, avec moi; *wi-eyná*, à moi; *wi-eymahpu*, derrière moi; *wi-yohno*, sous moi.

Deuxième personne du singulier.

12. Quand le thème a pour initiale une consonne, la deuxième personne du singulier est représentée par les indices *A-*; *Au-*.

Ex. : *A-màimo*, la parole de toi, ta parole; *a-muinuh*, ton sang; *a-ndah*, ta bouche; *a-zahn*, ta mère; *a-dunbah*, ton compagnon; *a-nopu*, ton épouse; *a-damapu*, ton mari; *a-mahgoe*, ton péché.

A-sibarra-i, l'épée de toi, ton épée; *a-worohreta-i*, ta lampe.

A-wahbia, avant toi; *a-yah*, avec toi.

Au-kaibuna, le père de toi, ton père; *au-mu*, ton fils; *au-bohn*, ta chair; *au-nzek* (pour *au-muzek*), tes cheveux; *au-peyra*. ta joue; *au-moda*. ton épaule, tes épaules; *au-yuh*, ta dent.

Au-purahda-i, ton argent; *au-bopa-i*, ta tête; *au-sorohnbamu-i*, ta robe.

Au-poh, à toi, contre toi; *au-piyah*, à côté de toi. vers toi; *au-pona*, sur toi; *au-poe*, de toi; *au-eyboe* (pour *ai-eyboe*, au-dessus de toi).

13. Quand le thème a pour initiale une voyelle, la deuxième personne du singulier est représentée par l'indice *Ai-*.

Ex. : *Ai-ahgon*, le frère de toi, ton frère; *ai-ahbon*, ton siège; *ai-eyze*, ton nom; *ai-enji*, ta fille; *ai-eyboròri*, ton maître; *ai-enzarri*, ta main; *ai-ekiarre*, ta nourriture; *ai-eymahnmin*, ton bien, tes biens; *ai-eyro*, ta cousine; *ai-eyno*, ton œil, tes yeux; *ai-eymu* et *aui-eymu*, ton visage; *ai-yuwuh* (pour *au-yuwuh*), ta maison.

Ai-akurra, avec toi; *ai-eyna*, à toi; *ai-emborrow*, devant toi.

Première personne du pluriel.

14. La première personne du pluriel est très rarement représentée par '*Na-*, *Na-*, indices issus du pronom personnel *inah*.



Ex. : *'Na-kaibuna* et *na-kaibuna*, le père de nous, notre père; *na-eyboròri*, le maître de nous, notre maître.

15. Régulièrement, la première personne du pluriel est représentée par les indices *Ku-*, *Ko-*, *Ki-*, *Kui-*, préfixés au thème affecté de l'un des indices de pluralité *-gun*, *-nogun*, *-gonogun*.

a) Noms et postpositions commençant par une consonne.

Ex. : *Ku-zahn-gun*, la mère de nous, notre mère; *ku-turawasoe-gun*, l'œuvre de nous, notre œuvre, les œuvres de nous, nos œuvres; *ko-mahgoe-gun*, notre péché, nos péchés; *ki-kaibuna-gun* (pour *ku-kaibuna-gun*), notre père.

Ku-pona-nogun, sur nous; *ku-kazza-nogun*, comme nous; *ku-piyah-nogun*, à côté de nous, vers nous; *ko-panna-ya-gonogun*, à nos oreilles.

b) Noms et postpositions commençant par une voyelle.

Ki-eyboròri-gun, le maître de nous, notre maître; *ki-eyzeh-gun*, notre nom; *ki-eywon-gun*, notre cœur; *ki-enzarri-gun*, notre main, nos mains.

Ki-eyna-gonogun et *kui-eyna-gonogun*, à nous.

Deuxième personne du pluriel.

16. La deuxième personne du pluriel est formée par la suffixation des indices de pluralité *-gun*, *-nogun*, *-gonogun* aux thèmes affectés de l'un des indices personnels *A-*, *Au-*, *Ai-*.

Ex. : *A-maimo-gun*, la parole de vous, les paroles de vous, votre parole, vos paroles; *a-mogo-gun*, vos enfants; *a-pàra-gun*, votre ville; *a-panna-gun*, vos oreilles; *a-mahgoe-gun*, votre péché, vos péchés; *a-htah-gun*, vos pieds; *a-dunbah-gun*, votre compagnon; *a-zaki-gun*, vos sacs. *A-sibarra-i-gun*, vos sacs; *a-karaba-i-gun*, votre huile. *A-panna-ya-gonogun*, à vos oreilles.

Au-kaibuna-gun, vôtre père; *au-paituri-gun*, votre serviteur, vos serviteurs; *au-bohn-gun*, votre corps, vos corps. *Au-eyboe-nogun*, au-dessus de vous; *au-piyah-bai-nogun*, d'à côté de vous; *au-poh-gonogun*, à vous, contre vous.

Ai-eywon-gun, le cœur de vous, les cœurs de vous; *ai-eyno-gun*, vos yeux; *ai-eyboròri-gun*, votre maître; *ai-akwarri-gun*, vos

âmes; *ai-ekiarre-gun*, votre nourriture; *ai-yuwuh-gun*, votre maison, vos maisons. *Ai-eyna-gonogun*, à vous ; *ai-yohno-nogun*, au-dessous de vous.

Troisième personne du singulier.

La troisième personne du singulier est représentée par des indices différents, suivant qu'il s'agit d'exprimer la relation « de lui, d'elle » ou la relation « de soi ». Mais cette règle n'est pas toujours observée.

Assez souvent aussi, un indice de la troisième personne du singulier est préfixé, sans que ni l'une ni l'autre de ces deux relations soit exprimée. Dans ce cas, l'indice est une sorte d'article.

PREMIÈRE RELATION

18. Noms et postpositions commençant par une consonne. Indice *I-*.

Ex. : *I-kaibuna*, le père de lui, le père d'elle, son père ; *i-màimo*, sa parole ; *i-rui*, son frère aîné ; *i-mahgoe*, son péché ; *i-paitùri*, son serviteur ; *i-mu*, son fils ; *i-pohn*, son vêtement ; *i-wehn*, son ventre ; *i-ndah*, sa bouche ; *i-pipo*, sa peau ; *i-panda*, sa branche, ses branches ; *i-jahn*, sa mère.

I-sirigu-i, l'étoile de lui, son étoile ; *i-sapatu-i*, ses souliers ; *i-bopa-i*, sa tête ; *i-chorohnbamu-i*, sa robe ; *i-pendana-i*, sa fenêtre ; *i-bakka-i*, son bœuf ; *i-morika-i*, son ânesse.

I-piyah, vers lui, vers elle ; *i-pona*, sur lui, sur elle.

19. Noms et postpositions commençant par une voyelle. Indices *It-*, *Y-*.

Ex. : *It-eyzek*, le nom de lui, le nom d'elle, son nom ; *it-eyboròri*, son maître ; *it-enzarri*, sa main ; *it-eybeypu*, sa récompense ; *it-eybeyro*, son fruit, ses fruits ; *it-enji*, sa fille ; *it-eyzin*, sa gorge ; *it-ouazirre*, son épouse ; *it-ehutah*, son trou.

Y-ahgon, le frère de lui, le frère d'elle, son frère ; *y-ahbon*, son siège.

It-eynà, à lui, à elle ; *it-eyboe*, au-dessus de lui, au-dessus d'elle.

DEUXIÈME RELATION

20. Noms et postpositions commençant par une consonne. Indices *Tu-*, *Ti-*.

Tu-kaibuna, son père; *tu-màimo*, sa parole; *tu-paitùri*, son serviteur; *tu-mu*, son fils; *tu-mògo*, ses enfants; *tu-yuwuh*, sa maison; *tu-nopu*, son épouse; *tù-damapu*, son mari; *tu-moda*, ses épaules; *tu-pohn*, ses vêtements; *tu-pàra*, sa ville. *Tu-sibarra-i*, son épée; *tu-pahgarra-i*, sa brebis, ses brebis; *tu-kopa-i*, sa tête. *Tu-piyah*, vers lui.

Ti-kaibuna, son père; *ti-htah*, ses pieds; *ti-ndah*, sa bouche; *ti-angel-i yàmu*, ses anges. *Ti-piyow*, à son côté.

21. Noms et postpositions commençant par une voyelle. Indice *T*.

Ex. : *T-eyzek*, son nom; *t-enzarri*, sa main, ses mains; *t-eywon*, son cœur; *t-ekiarre*, sa nourriture; *t-enji*, sa fille; *t-ahgon*, son frère; *t-akwarri*, son âme; *t-eymàhmin*, ses biens; *t-ahbirre*, ses ailes; *t-oupu*, son os, ses os. *T-akurra*, avec soi, avec lui, avec elle.

Troisième personne du pluriel.

22. Les indices de pluralité sont quelquefois suffixés aux thèmes affectés des indices personnels *Tu-*, *ti-*, *t-*.

Mais le plus souvent, la troisième personne du pluriel est représentée par l'indice *To-* préfixé aux thèmes commençant soit par une consonne, soit par une voyelle.

a) Ex. : *Tu-synagogu-i-gun*, leurs synagogues; *tu-para-yanogun*, à, dans leur ville; *tu-piyow-nogun*, à côté d'eux, à côté d'elles. *Ti-ndah-gun*, leur bouche. *T-ehpi-gun*, leurs lèvres; *t-eyboròri-gun*, leur maître; *t-eyna-gonogun*, à eux, à elles.

b) *To-mahgoe*, leur péché, leurs péchés; *to-panna*, leurs oreilles; *to-maimo*, leur parole; *to-mudah*, leur bouche; *to-muinuh*, leur sang; *to-piji*, leurs jambes. *To-poh*, à eux, à elles, contre eux, contre elles; *to-piyah*, à côté d'eux, à côté d'elles; *to-korotow*, parmi eux.



To-eyno, leur œil, leurs yeux; *to-ekiarre*, leur nourriture ; *to-eyzek*, leurs noms; *to-eyboròri*, leur maître. *To-eynà*, à eux, à elles; *to-eyboe*, au-dessus d'eux, au-dessus d'elles. *To-enji-dun*, les filles d'eux, leurs filles.

Remarque. — Les formes qui suivent sont irrégulières : *Tu-kai-buna*, leur père; *tu-pohn*, leurs vêtements; *tu-pahgarra-i*, leurs brebis. *Ti-htah*, leurs pieds. *T-ekiarre*, leur nourriture; *t-eyno*, leurs yeux; *t-eymu*, leur visage. *To-para-gun*, leur pays.

Expression emphatique de la personne.

23. Le verbe est suivi ou précédé de *iwara*, *iwarruhra*, affectés d'un indice personnel.

Ex. : *A-damakà-gu au-iwarra*, jette-toi toi-même !

Au-iwarruhra a-s-eymipò-da priest eynà, toi-même va te montrer au prêtre !

Au-n-ehma-dàn-duk au-iwarra-nogun, allez en acheter vous-mêmes.

Awannabailye ti-iwarruhra tu-poh cheynominga, le lendemain pensera à soi-même.

Ku-ka-tun ki-iwara-nogun-na, faisons nous-mêmes.

INDICES PERSONNELS PRÉFIXÉS AUX THÈMES VERBAUX

24. Préfixés aux thèmes verbaux, les indices de la *conjugaison nominale* représentent tantôt la personne qui exerce l'action, tantôt la personne sur laquelle l'action est exercée.

Première personne du singulier.

a) Ex. : *U-jinu-ai*, j'ai eu peur; *u-otu-ro-odun*, j'irai; *au-poh u-sendoma*, j'ai compassion de toi; *u-ka-dai-neh au-poh* (la parole) que j'ai dite à toi.



b) Ex. : *U-konega auwia*, tu me guéris; *u-reba-nin-epu amiàmo ekiarre-ge*, vous m'avez gratifié avec de la nourriture, vous m'avez donné de la nourriture. *U-pohndou nin-a-nu-tzan*, vous m'avez vêtu.

Deuxième personne du singulier.

a) Ex : *Altar bona a-otù-za yow*, quand tu as été à l'autel.
U-mu poh a-sendoma-gu, aie compassion de mon fils.
Mora-bo a-weyruta-ma, tu demeureras là, demeure là.
Au-wioubu nerra, tu viendras encore, tu reviendras.
Murra-bey au-sourogo-ma, ainsi tu parleras.
Au-monotah-ro-odun, tu concevras.
b) Ex. : *Onuhra ai-eynah-nin*, quiconque te prie.
Onuh ai-embarramoe, qui t'a frappé ?
Ai-eyma-wia, je te payerai.

Troisième personne du singulier.

a) Ex. : *I-monotah-pu wahgu y-akwarri-ge*, elle a conçu par le Saint-Esprit.
Mora-bo i-weyrutà-pu, il demeura là.
I-chouro-go-pu, il a dit; *i-weytoama*, il se retourne.
Tègina amahnun tu-monotah-dun, une vierge elle concevra.
Ai-akwari mora yow tu-weyji-dun, ton âme elle sera là.
Tu-pogoe-tai, il fut affligé.
b) Ex. : *I-warreàru-tu-zeyna*, pour le servir; *i-topannut-zeyna*, pour le guérir.
It-eyboròri i-kumah-pu, son maître l'appela.
I-wohni-chey tu-wey-tani, alors qu'il désirait le tuer.
Jesus wia t-enzarri-ge y-apùdu-pu, Jésus le toucha avec sa main.
Towia y-ahbichi-pu, ils le saisirent.

Première personne du pluriel.

a) Ex. : *Ku-woh-dun*, nous tuerons; *ku-kà-tun*, faisons !

Mora-i-yow kàpohn yàmu ku-jine-taino, alors nous aurions à craindre les hommes, le peuple.

Kwi-eynwiow-nogun, nous nous souvenons.

Ku-z-ootu-dun, nous irons.

Ozhéro-'ji tokey pùramo ku-z-eybo-iadou, où trouverons-nous beaucoup de pains?

To-màimo ku-z-endakahnoma-dan-dun, nous irons confondre leur langage.

Ki-z-ey-tun pohre pey, pour que nous soyons joyeux.

I-rahdoe poh ko-s-okoro-tun, passons de l'autre côté.

b) Ex. : *Azand-ow ki-youroka ia yow*, dans le chemin quand il nous parlait.

Deuxième personne du pluriel.

28. *a*) Ex. : *Towahke a-weyji-gun-ma amiàmoro*, vous serez heureux.

It-ow a-otu-gun-ma, allez dedans, entrez !

Au-tsouro-to-odun-gun, vous direz.

Au-weyri-kabo-gun, vous mourrez.

Au-eypohrimah-gun-ma, réjouissez-vous !

b) Ex. : *Au-kaibuna-gun au-korama-gun*, votre père vous châtiera.

Au-itu-bura-nogun w-ey-ai, je ne vous connais pas.

Koròra wia ai-emborrokwà-ro-gun, celui-là vous baptisera.

Ai-eyrutàn-tu-gun wia, je vous ferai reposer.

Troisième personne du pluriel.

29. *a*) Ex. : *Towahke tu-weyji-dun-gun*, ils seront heureux.

Tokey kàpohn yàmu tu-youbu-dun-gun, beaucoup d'hommes viendront.

Tu-weyrutà-dun-gun piyow Abraham, ils se reposeront à côté d'Abraham.

Towahke to-weyji-pu, ils ont été heureux.

To-otou-pu, ils allèrent.



To-odahkurra-pu i-poh, ils se moquèrent de lui.
b) Ex. : *To-eygamapo-pu ia*, il leur demanda.
To-ennogo-pu ia, il les envoya.
John wia to-emborrokwà-pu, Jean les baptisait.
Tamunbòro to-konega-pu-ia, tous il les guérit.

INDICES PERSONNELS PROPRES A LA CONJUGAISON VERBALE

Première personne du singulier.

11. Dans les exemples qui suivent, la première personne du singulier est représentée par les indices *Si-*, *shi-*, *chi-*, *s-* que la grammaire comparée des dialectes caribes montre avoir primitivement représenté la troisième personne du singulier, lorsque l'action est exercée sur celle-ci par la première.

Pije orichàn si-pekata-iai, je guérirai cette femme.
Kiamòro nerra shi-ney-ai, et ceux-ci je les amènerai.
Odoboro shi-moka-i, j'ôterai la poussière.
A-n-eymipà-ni-dun eynà chi-ney-tai, je l'ai présenté à tes disciples.
Yura serra s-eygama-iai, moi je dis ceci.
S-enno-yai yura, je l'envoie ; *s-eyma-iai*, je le paierai.
S-eynahbu-i, je l'ai mangé.

31. Dans les exemples qui suivent, la première personne du singulier, objet de l'action, est représentée par les indices *Ku*,- *ko-*, *ki-*, *ku-y-*, *ki-y-*.

Ku-reba, donne-moi ! *ko-reba-dai-neh*, que tu m'as donné.
Ko-momo-gu, attends-moi !
Ki-eyda-duk, écoutez-moi !
Ki-eymaika-i, établis-moi, traite-moi !
Ki-eyn-gu et *ku-y-en-gu*, regarde-moi !
Ki-y-apu-duk, touchez-moi !

Remarque. — Cet indice entre dans la formation de la première personne du pluriel des noms et des postpositions. Voir § 15.



Deuxième personne du singulier.

32. Dans les exemples qui suivent, la deuxième personne du singulier est représentée par les indices *Mu-*, *mo-*, *m-*, que la grammaire comparée des dialectes caribes montre avoir primitivement représenté la troisième personne du singulier, lorsque l'action est exercée sur celle-ci par la seconde.

Murra-bey mu-ka-iai, ainsi tu as dit.

Murra-bey mu-souro-iai, ainsi tu as parlé.

Oru poh mu-seynominga-ian, que penses-tu là-dessus ?

Kàpohn yâmu eymahmin nagin-nà mo-tu-iai, tu connais seulement les affaires des hommes.

Oru pey mo-tu-yan serra poh, que sais-tu sur cela ?

Eyge pey m-abura-iai, tu as cru grandement.

Ipohn bura m-ey-ai, tu es sans vêtements.

Ozhe m-ey-an, où es-tu ?

M-eykonega-i, tu es guérie.

M-ioubu-i serra yah, tu es venu ici.

Pije orichan beh m-anin-yam, prends-tu cette femme ?

33. Dans les exemples qui suivent, la deuxième personne du singulier, objet de l'action, et la première personne du singulier, auteur de l'action, sont représentées par les indices *Koenye-*, *koeny-*, *kainy-*, *koen-*.

Yura koenye-tù-iai amora saman pey, moi je te savais toi dur.

Tokey-ra mahmin eyboròri pey kòenye-maika-iai, je t'établirai maître de beaucoup d'affaires.

Koeny-eycyamapo-iai, je te demande.

Yura amora kainy-ani-yai u-nopu-be, moi toi je te prends comme mon épouse.

Amora koen-youroka-iai, toi je te dis.

Deuxième personne du pluriel.

34. Généralement, la deuxième personne du pluriel se distingue de la deuxième personne du singulier par la substitution des finales

-iadai, *-yadai*, *-iadou*, *-adou*, *-tai*, *-dai* aux finales *-iai*, *-ai*, *-i*, *-ian*, *-yan*.

a) Ex. : *Oru-pey i-weyji poh mu-souro-iadai*, pourquoi est-ce vous dites?

Mahgoe wey-korama-nero m-eybo-yadai, vous trouverez le châtiment du péché.

A-mahnim-bai-bura m-ey-adai, vous n'avez pas voulu danser.

Serra m-eyn-yadai-neh, ce que vous avez vu.

Oru pey 'ji serra poh mo-tu-iadou, quoi est vous savez sur cela ?

I-konega poh burahra m-ey-adou, vous êtes à ne pas faire.

M-eydada-tai beh, avez-vous entendu ?

Eyregupan-an mu-konega-dai, guérissez les lépreux !

M-ahburin-dai, fuyez !

b) Ex. : *Koèny-enno-iadai pahgarra yàmu kazza amiamòro*, je vous envoie comme des brebis vous.

Troisième personne du singulier.

35. Dans les exemples qui suivent, la troisième personne du singulier est représentée par les indices *Nu-*, *n-*

a) *Oru pey i-weyji poh Moses serra main nu-ka-ian*, pourquoi Moïse a-t-il dit cette parole?

Serra orichàn nu-go-iai-neh, ce que cette femme a fait.

Murra-bey n-eyji, il est ainsi.!

Orurah n-eybakà-yai-neh i-ndah-bai, ce qui sort de la bouche.

b) *Makonaima n-ahnumù-pu*, Dieu le prit.

John Baptist n-emborrokwà-pu, Jean Baptiste le baptisa.

Troisième personne du pluriel.

36. Dans l'exemple qui suit, l'indice *N-* est pluralisé par la suffixation de *-gun* au verbe.

Gentile yàmu n-abura-dun-gun koròra eyzeh, les gentils ils croiront le nom de lui, les gentils croiront en son nom.

L'indice de pluralité peut d'ailleurs n'être pas suffixé, lorsque la

pluralité des auteurs de l'action est suffisamment indiquée. Ex. : *Priest yàmu nu-korama-dun yura*, les prêtres me tourmenteront. *Oruh nu-ka-ian kàpohn yàmu wia*, que disent les hommes?

PRÉFIXATION DE DEUX INDICES PERSONNELS

37. Assez fréquemment, deux indices personnels sont préfixés aux thèmes verbaux.

Ex. : *Kàpohn yàmu u-n-kabo-tzan*, les hommes que j'ai faits.

A-n-ahbichi-dun, tu le recevras.

Te-n-kabo-neh (pour *tu-n-kabo-neh*) *waràio*, l'homme qu'il avait fait.

To-ku-pekaturi-no beyn-na, nous ne les aurions pas aidés.

To-nu-wohno-dun, ils le tueront.

Jesus pey au-n-eyzadu-dun, tu le nommeras Jésus.

Iponopo i-n-ànu-kabo-dun, la paille il la brûlera, il brûlera la paille.

To-m-emborrokwà-dai, baptisez-les !

To-m-eymipà-dai, enseignez-les !

Voir d'autres exemples, au § 172.

LA PARTICULE « WIA, IA »

38. L'Accawai est un des dialectes caribes dans lesquels la fonction de pronom personnel est remplie, sous différentes formes, par une particule qui a été originairement une simple postposition. Voir *Grammaire comparée des dialectes de la famille caribe*, § 49.

Au-wia.

39. Postposé au verbe, *au-wia* représente la deuxième personne du singulier.

Ex.: *Eybeyro eynah-tza au-wia*, tu as mangé le fruit.

Eyboro au-wia, tu trouveras.

Tah au-wia ai-ahgon poh, tu dis à ton frère.

To-itu-ro-odun au-wia, tu les connaîtras.

Mora y-ahnumà au-wia-ma, cela tu le prendras, tu prendras cela.

I-moka au-wia-ma, ôte-le !

Au-wia-nogun, *au-wia-gun.*

40. Postposés au verbe, *au-wia-nogun* et *au-wia gun* représentent la deuxième personne du pluriel.

Ex. : *Tokey it-eybeypu y ahbi-to-odun au-wia-nogun*, une abondante récompense vous la recevrez, vous recevrez une abondante récompense.

Y-abura beh au-wia-nogun, le croyez-vous ?

Eygamà au-wia-nogun-ma, dites !

I-nunga au-wia-nogun ponahrura, jusqu'à ce que vous le quittiez.

Oruhra muh-za au-wia-gun-i yow, quand vous aurez lié quelque chose.

Ko-wia-nogun.

41. Postposé au verbe *ko-wia-nogun* représente la première personne du pluriel.

Ex. : *Wahgu it-eybeypu y-ahbicha ko-wia-nogun* son juste prix nous l'avons reçu, nous avons reçu son juste prix.

Y-abura pey ko-wia-nogun, nous le croyons.

Tah ko-wia nogùn-i yow, si nous disons.

Tamunboro wahgu konega ko-wia-nogun-ma, faisons tout le juste !

To-wia, *to-wia-nògun.*

42. Postposés au verbe, *to-wia* et *to-wia-nogun* représentent la troisième personne du pluriel.

Ex. : *Mùre eyne-pu to-wia*, ils virent l'enfant.
Eydah to-wia, ils entendent.
Tah-pu to-wia, ils dirent.
Korrokori-ge i-reba-pu to-wia, ils le gratifièrent avec de l'or.
Au-embey-za-gun to-wia- yow, quand ils vous auront chassés.
Murra main eydà to-wia-nogun, ils ont entendu cette parole.

Tù-ia, Ia.

43. Postposés au verbe, *tù-ia* et *ia* représentent la troisième personne du singulier.
Ex. : *A-màimo eydà tù-ia yow*, si il entend ta parole.
To-eyn-za tù-ia iatai, quand il les vit.
Tègina pearl eybo-za tù-ia yow, quand il a trouvé une perle.
To-eygamapo-pu ia, il leur demanda.
Soldaro-dun ennogo-pu ia, il envoya des soldats.
Nazareth nunga-pu ia, il quitta Nazareth.
I-kisma-pu ia, il le baisa.
I-changa-za ia yow, quand il le semait.
Cruzo y-ahnumu ia-ma, la croix qu'il la prenne, qu'il prenne la croix !

W-ia.

44. Postposé au verbe, *w-ia* représente la première personne du singulier.
Ex. : *Tah-ro-odun w-ia to-poh*, je dirai à eux.
Tamunbòro serra tùri w-ia ai-eyna, tout cela je donne à toi.
Tah w-ia-i yow, si je dis.
Ai-eyrutantu-gun pey w-ia, je vous ferai reposer.
Ai-engotuh w-ia bura m-an, je t'ai trompé il n'est pas, je ne t'ai pas trompé.
Prophet yàmu ennogo w-ia ai-eyna-gonogun, j'envoie des prophètes à vous.
U-pahgarra-i eybo-za w-ia poh, parce que j'ai trouvé ma brebis.

Wia.

45. Postposé à des noms, à des déterminatifs, à des pronoms interrogatifs, et à des pronoms personnels, *wia* est une sorte d'indice de la relation dite du « Nominatif ».

Ex. : *Herod wia pokenna-tun kumah-pu*, Hérode appela les mages.

Tah-pu angel wia Joseph poh, l'ange dit à Joseph.

Satan wia Satan embey-za-i yow, si Satan chasse Satan.

Makonaima wia y-ahburimba-mipo-pu, Dieu le fit s'enfuir.

Koròra wia yura y-ahnumu, celui-là me reçoit.

Koròra wia tu-paituri-dun konega-ro-odun, celui-ci sauvera ses serviteurs.

Onuh wia tah-za au-poh-gonogun, qui a dit à vous ?

Au-pohndou-pu inah wia, nous t'avons vêtu.

Inah wia ai-eyné-pu, nous t'avons vu.

Eynahbo inah wia, nous mangeons.

Yura wia tah, je dis.

Yura wia au-reba, je te donne.

Au-ma.

46. La deuxième personne du singulier est parfois représentée par l'indice *au-* préfixé à *ma* indice du futur-impératif.

Ex. : *Au-weyramutà-dibo-hra eygi yougo-dun au-ma*, après que tu auras sué tu mangeras du pain.

Tu-zarra-dun au-ma au-borobo yoh, *odobòro eynahbu-dun au-ma*, tu marcheras sur ta poitrine, tu mangeras la poussière.

POSTPOSITIONS ET INDICES CASUELS

47. AKURRA, *ahkurru-hra*, avec.

Ex. : *Uzze-ku wi-akurra*, viens avec moi.

Ootu-n poh ai-akurra, pour aller avec toi.

Y-akurra to-otou-kàbo-pu, ils allèrent avec lui.

T-akurra tu-yù-tzan, les venus avec lui.

James y-ahgon nerra bàto yah-on-gun tu-kaibuna y-akurra-nogun, Jacques et son frère étant dans le bateau avec leur père.

Yohi y-akurra, avec des bâtons.

Nohn y-akurru-hra, avec la terre.

48. Bai, hors de, de. Cette postposition se suffixe à quelques noms et à plusieurs des postpositions ci-dessous.

Ex.: *Murey-dun mudah-bai praise eymabotù-za auwia*, tu as provoqué la louange hors de la bouche des enfants.

Jesus otou-pu owtuh dah-bai, Jésus alla de dedans de la maison, hors de la maison.

Mora talent i-moka-kà-duk it-eynah-bai, ce talent ôtez-le de à lui. ôtez-lui ce talent.

Tona kah-bai Jesus weynogo-pu, Jésus monta de dedans la rivière, hors de la rivière.

Mahgoe-tun menga-ro-odun towia wahgu-tun korotah-kai, ils sépareront les méchants d'entre les bons.

Mia itou-gà-tuk upiyah-bai, allez d'à côté de moi!

Ti-sitoro-i tah-bai, de dedans son grenier.

Nohn yah-bai, de dedans la terre, hors de la terre.

49. Be, Bey, Pey. Postposés à des noms, *be*, *bey*, *pey* peuvent être considérés comme autant d'indices des relations dites de « l'Essif » ou du « Translatif ».

Ex.: *Mary yah ey-ku a-nopu-be n-eyji*, sois avec Marie, elle est ton épouse.

Y-ahnumu-pu ia tu-nopù-be, il la prit pour son épouse, comme son épouse.

Mora atai Herod weyji-pu king-be, en ce temps Hérode était roi.

Puklican yàmu dunbah-be n-ai, il est le compagnon des publicains.

Sey-bey Jesus wendu-pu, comme cela Jésus naquit.

Murra-bey burra a-weyji-gun-i yow, si vous n'êtes pas ainsi.

Jesus pey au-n-eyzadu-dun, tu le nommeras Jésus.

Makonàima wia serra touk ka-kàbo Abraham mògo pey, Dieu fera ces pierres enfants d'Abraham.

Makonàima moomu pey a-weyji yow, si tu es fils de Dieu.

Seynomàri pey bura ey-ku, ne sois pas adultère !
Israel yàmu u-paituri-dun warreàru pey tu-weyji-dun, il sera le gardien des Israélites mes serviteurs.

Mahgoe pey m-an, il est mauvais.

Wahgu pey yohi i-kah-gu, l'arbre est bon, dis-le, dis que l'arbre est bon.

Wahgu pey-ra mu-ka-iai, tu as dit bien.

Oru-pey-ra kàpohn wia au-konega ichey a-weyji kazza, murra nerra pey to-poh a-weyji-ma, comme tu veux quelque chose les hommes te fassent, aussi comme cela sois à eux, fais à eux.

50. Postposé à des verbes, *Pey* remplit la fonction de la conjonction « pour que ».

Ex.: *Inah man ai-eygamàpo poh serra-iwina a-otu-ro pey*, nous sommes à te demander pour que tu t'en ailles d'ici.

Ai-enzarri tu-dani-gu i-ponà ahduh pey i-weyna-ro pey, mets ta main sur elle pour qu'elle devienne vivante.

Au weytoemà-ro-gun pey mahgoe namai, pour que vous vous détourniez du mal.

I-wohro pey tùia, pour qu'il le fasse périr.

Dans les exemples qui suivent, la fonction de *Pey* est difficile à spécifier.

Koròra wia ai-enborrokwa-ro-gun pey wahgu y-akwarri-ge, celui-lè vous baptisera par le Saint-Esprit.

Mora atai tah-ro pey w-ia u-turawasoe-gun poh, en ce temps je dirai à mes ouvriers.

51. Bo, Po, à, dans, sur (sans mouvement) ; Bo-NA, à, dans, sur (avec mouvement) ; Po-NA, sur (avec, et sans mouvement), pour.

a) Ex. : *Jesus wendu-pu Bethlehem bo Judea nohno-bo*. Jésus naquit à Bethlehem dans le pays de Judas.

Tahbon bo tumbe, couché dans son lit.

Tamunbóro morò para bo, dans tout ce lieu.

Wotsuk bo, sur le sable.

Eyrutà-duk nohn bo-hra, asseyez-vous sur la terre !

Eyrutah-duk wahna-po, asseyez-vous sur l'herbe !

Serra touk po u-church-i un-ahmà-dun, sur cette pierre mon église je la bâtirai.

b) Ex. : *Pokenna-tun wioubu-pu Jerusalem bona*, des mages vinrent à Jérusalem.

Bethlehem bona to-ennogo-pu ia, il les envoya à Jérusalem.

Israel nohno bona endà, va dans le pays d'Israel.

Temple nagahbo bona i-turi-pu ia, il le mit sur le sommet du temple.

Kah-on wuh pona imawàri wia Jesus yàra-pu, le diable porta Jésus sur une haute montagne.

Yura n-ùri-dun wi-akwarri i-pona, je mettrai mon esprit sur lui.

Towia y-àtupu-kàbo-pu cruzo pona, ils l'attachèrent sur la croix.

Wahgu pey para au-pona iweyji, il est meilleur pour toi.

I-puradaiying kàpohn pona m-an saman, il est dur (difficile) pour un homme riche.

52. Dah, Tah, dans (avec mouvement). Dow, Ta-ow, Tow, dans (sans mouvement).

a) Les postpositions *Dah*, *tah*, correspondent aux postpositions *Da-ca*, *ta-ca* de plusieurs autres dialectes caribes.

Ex. : *Owtuh dah to-weywon-ze*, ils entrèrent dans la maison.

Ai-yuwuh tah m-oodu-i, va dans ta maison.

Wahgu ahnai tù-ro-odun ia i-sitòro e tah, il mettra le bon blé dans son grenier.

b) Les postpositions *Ta-ow*, *tow*, *dow* correspondent aux postpositions *Ta-u*, *da-u*, *ta-we* de plusieurs autres dialectes caribes.

Ex. : *Koròra king yuwuh taow tu-koman-zin*, celui-là est vivant dans la maison du roi.

Yuwuh tow, dans la maison; *temple tow*, dans le temple; *tu-synagogu-i tow*, dans leurs synagogues.

Wi-eyrutà-nin-e pu ai-yuwuh-gun dow, vous m'avez reçu dans vos maisons.

Serra owtuh dow mahnuh pey i-weyji-ma, que la paix soit dans cette maison !

Remarque. — Les formes *Ità* « into », *itow* « dedans » correspondent aux formes caribes *Eta-ca*, *etu-u*. Voir *Grammaire comparée des dialectes caribes*, § 19.

53. Emborrow, devant.

Ex. : *Makonàima emborrow*, devant Dieu.

Kàpohn yàmu emborrow, devant les hommes.

54. Endah, en plus de, plus de.

Ex. : *Yura serra s-eygama-iai murra endah*, en plus de cela je dis ceci.

Murra endah-ra i-weyji yow mahgoe pey man, si il y a en plus de cela c'est mal,

Azarun-puda legion endah-ra, plus de douze légions.

55. Eybòe, Eybòe para, Eyboe-no para, au-dessus de, très au-dessus de, plus.

Nohn eybòe, au-dessus de la terre; *sikondura eybòe*, au-dessus de la barque.

Tamunbòro pakka eybòe, au-dessus de tous les animaux.

Karòrewa eyboe tona kòbo-pu-ia, il fit un firmament au-dessus de l'eau.

Wi-ininga tùia eybòe, plus qu'il ne m'aime.

I-meynogah-nin-un eybòe para a-weyji-gun-ma wahgu-ge, soyez très au-dessus des scribes par la justice.

Sacrifice eybòe para, très au-dessus du sacrifice, bien plus que le sacrifice.

Serra yow temple eybòe-no para yura, maintenant je suis bien au-dessus du temple, bien plus que le temple.

Au-pohn eybòe-nopara beyn bey au-bohn, ton corps n'est-il pas bien au-dessus de ton vêtement?

56. Eygari-poh, Eygare-poh, vers, à.

Ex.: *Wi-eygàri-poh*, vers moi, à moi.

Onuhra ootu namai yohi ahduh eygàre-poh, de peur que quelqu'un aille à l'arbre de vie.

Itá-tzat-gun pahgarra eygàri-poh enno-tza yura, j'ai été envoye vers les brebis perdues.

Kiamòro m-an wiou-na poh ai-eygàri-poh-gonogun, ceux-ci sont à venir vers vous.

57. Eykwanna, au milieu de, parmi.

Ex.: *I-nurunba-nin wioubu-pu tare pun-zeyna ahnai eykwanna*, l'ennemi est venu semer de l'ivraie parmi le blé.

58. Eymah-dak, au-devant de, pour.

Ex.: *Endàn-duk it-eymahdak*, allez au-devant de lui.

It-eymahdak a-weykonega-ko-ma, soyez prêts pour lui!

Imahdu-beyn-na ahpo nowàta i-weykonega-ka-tzah yak imawàri eymahdak, imawàri angel-i yàmu eymahdak nerra, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable, et pour les anges du diable.

Tamunbòro m-an i-weykoneya-ka-tza i-wohwu-zak eymahdak, tout a été préparé pour le mariage, pour la noce.

59. EYMAH-PU, EYMAH-PU TOW, derrière, après.

Ex. : *Tègina waràio m-an wiou-na poh wi-eymàpu-be*, un homme est à venir derrière moi, après moi.

Ai-eymahpu-gun pey tu-wey-tzan, les étant derrière vous, vos descendants.

Jesus eymàpu tow itou-pu, elle alla derrière Jésus.

60. EYMORO-NA, devant (?).

Ex. : *Muratta y-ahkokah-gu inah eymoro-na*, ouvre la porte devant nous.

61. *Eynah*, *eynà*, à.

Ex. : *I-n-eymipa-ni-dun wia i-tùri-pu kàpohn yàmu eynah*, ses disciples les donnèrent aux hommes.

Onuhra ai-eynah-nin eynà tùri auwia-ma, donne à quiconque te demande !

Serra tùri w-ia ai-eynà, je donne cela à toi.

Eymipò-pu ia it-eynà, il montra à lui.

To-eynà, à eux ; *pero eynà*, aux chiens.

T-eynà-gonogun kah pàra wey-tù-ro-odun, à eux le royaume du ciel sera donné.

Remarque. — L'idée verbale de « avoir » s'exprime aux moyens de cette postposition.

Ex. : *Wi-eynà m-an soldaro-dun*, des soldats sont à moi, j'ai des soldats.

Koròra eynà i-mùre tu-weyji-dun, à celle-ci un fils sera, elle aura un fils.

Tègina waràio eynà m-an azara i-mogo, à un homme étaient deux enfants, un homme avait deux enfants.

62. EYCHINA vers, à (quand il est question de l'heure).

Ex. : *Itosòrowànu hour eychina*, vers, à la troisième heure.

63. EYTAHBORAH NOW, entre.

Ex. : *Temple altar eytahborah now*, entre le temple et l'autel.

Karòrewa weyji-ma tona eytahborah now, qu'un firmament soit entre les eaux.

64. GE, KE, KEY, avec, par.

Les deux premières sont employées comme indices casuels dans plusieurs dialectes caribes : toutes trois sont issues d'une postpo-

sition *Ake-re* à laquelle correspond l'Accawai *Akurra*. Voir § 17.

a) Ex. : *Korrokori-ge towia i-reba-pu*, ils le gratifièrent avec de l'or.

Tona-ge koeny-emborrokwa-adai yura, je vous baptise avec de l'eau.

Pije osòurogo mahgoe main-ge, celui-ci parle avec une mauvaise parole.

A-maimo-ge sey touk i-kagu eygi pey, par ta parole ces pierres fais-les pains !

Nohn-ge tu-tsouro-tse bura, qu'il ne jure pas par la terre.

Takorokenan muin-ge, malade par le sang.

Tù-bohn-ge w-ey-i t-oupu-ge nerra, je suis avec un corps et avec des os.

Tu-tah-ge-nà-nun, les avec des pieds, les quadrupèdes.

Tu-pun-zin yehk t-eynapo-ge-nà-nun, les plantes, les avec leurs graines.

Torohn yàmu tu-bun-ge-nà-nun, les oiseaux avec leurs nids, les oiseaux ayant des nids.

Torohn-yàmu t-ahbirri-ke-nà-nun, les oiseaux avec leurs ailes, ayant des ailes.

Oru-key'ji i-waiyu-tu auwia-nogun, avec quoi est-ce vous le salerez ?

Itù-ro-yaie-key tu-nabondai bura, il ne la couvre pas avec ce dans quoi on mesure, avec le boisseau.

Tamunbòro makonàima maimo rugin waràio okoman-duh i-key, l'homme se nourrit seulement toute parole de Dieu avec elle, avec toute parole de Dieu.

b) Dans les exemples qui suivent *ge* se suffixe au verbe, avec la signification de « parce que ».

Ex. : *Murra-bey a-weyji-ge*, parce que tu es ainsi.

An-abura bura a-weyji-gun-ge, parce que vous ne croyez pas.

c) *Imawàri y-ahbueheydu eyboeno-ge to-rebà-pu ia to-embey-ro i-key ge*, parce qu'il les a gratifiés pour les chasser avec une force au-dessus de celle des démons.

Dans cet exemple, la postposition *ge* qui suit la postposition *i-key* régit le verbe *to-rebà-pu ia*.

65. Kah, Kwah, dans (avec mouvement). Ka-ow, dans (sans mouvement).

Éx. : *Tamunbòro to-omata-kàbo-pu tona kah*, tous ils périrent dans l'eau.

Enda paràho-kwah, va dans la mer !

Tu-za yow paràho kaow, quand il a été mis dans la mer.

66. Kaicharra. La signification exacte de cette postposition est indécise.

Ex. : *I-n-eymipa-ni weyji yow t-eymipa-nin kaicharra*, *i-paitùri nerra weyji yow t-eyboròri kazza-hra*, *t-ezerregéhra man marra-pan*, si l'enseigné est comme l'enseignant, si le serviteur est comme son maître, cela suffit comme cela.

Eyge pey bura m-an, *inah kaicharra rugin m-an ai-eynak-on bura*, elle (l'huile) n'est pas abondante,....... nous seulement est, pas étant à vous (Math., XXV, 9).

67. Kazza, comme.

Ex. : *Waiyu kazza m-ey-adai*, vous êtes comme le sel.

Oukoe kazza, comme le serpent ; *wakoka kazza*, comme la colombe ; *wiyénu kazza*, comme le soleil.

68. Korotah, parmi, entre, dans (avec mouvement) ; Korotow, parmi, entre, dans (sans mouvement).

Ex. : *Koeny-enno-iadai pahgarra yàmu kazza amiàmoro wolf yàmu korotah*, je vous envoie comme des brebis parmi les loups.

Mia ko-otou-run pailyuko korotah, que nous allions dans les porcs.

Uggi-pey bura m-ey-ai Juda eyborò-ro-dun koròtow, tu n'es pas petite entre les principales (villes) de Judas.

69. Nah, dans (avec mouvement); Now, dans (sans mouvement).

Ex.: *I-tahmokà-za yow it-ehutah nah*, quand elle est tombée dans un trou.

Eywarrapu now, dans la nuit.

70. Namai, de ; de peur que.

a) Ex. : *Eytoemà-duk a-mahgoe-gun namai*, détournez-vous de vos péchés !

Adam wetsonàma-pu makonàima eymu namai, Adam se cacha du visage de Dieu.

Eynia-pokenna-tun namai serra yunun-za auwia, tu as caché cela des sages, aux sages.

b) Ex.: *Yura poh itu namai towia*, de peur qu'ils me connaissent.

Onuhra ootu namai, de peur que quelqu'un aille.

71. NOTAH, entre.

Ex. : *Adam wetsonàmapu tu-nopu yah kurara taw-on yohi notah*, Adam se cacha avec sa femme entre les arbres étant dans le jardin.

72. NOWATA, dans (quand il est question du feu).

Ex. : *Ahpo nowata eynoma-kabo-dun*, sera jeté dans le feu.

73. PAN, comme.

Ex. : *Serra-pan on-em-bùn-un inah*, nous n'avons pas vu comme cela, ainsi.

Mora-pan yah towia i-tù-za yow, si ils l'ont mis dedans comme cela, ainsi.

Publican yàmu beh mora-pan-an beyn, les publicains ne sont-ils pas comme cela.

74. PARA-BEY, avant. Se postpose aux verbes.

Ex.: *Wahgu main itu parabey*, avant de lire la bonne parole, l'évangile.

Eyge tona wioubu parabey, avant que vînt la grande eau, le déluge.

75. PARA-PU YAH, PARAPU-I YOW, à la place de, après que.

a) *Onuh tùri-pu'ji apostle-pey Judas-pàrapu yah*, qui fut mis apôtre à la place de Judas ?

Makonaima u-reba-dai tùronu nerra u-mu-ge Abel Cain nu-wohna-pu pàrapu yah, et Dieu m'a gratifié d'un autre fils à la place d'Abel que Cain a tué.

Ti-kaibuna Herod pàrapù-i yow, à la place de son père Hérode.

b) Ex. : *Tamunbòro to-weyri-chah pàrapu-i yow*, après qu'ils furent tous morts.

To-otu-za pàrapu-i yow, après qu'ils furent allés.

To-weynahpo-ka-tza pàrapu-i yow, après qu'ils furent retournés.

76. PIYAH, à côté, vers, à, devant (avec mouvement) ; PIYOW, à côté, devant, parmi (sans mouvement).

a) *Ke-nahpo-dou Herod piyah*, ne retournez pas à côté d'Hérode, vers Hérode !

Angel wioubu-pu Joseph piyah, l'ange vint vers Joseph.

Jesus otou-pu to-piyah, Jésus alla vers eux.

Uzze-tuk u-piyah, venez à moi !

Gobonoro piyah, devant les gouverneurs.

b) *Abraham piyow*, à côté d'Abraham.

Jesus piyow, à côté de Jésus.

I-wohwuh-zak weyji poh tu-piyow-nogun, parce que le marié est à côté d'eux.

Onuhra u-piyow ey-pahn, celui qui n'est pas de mon côté.

Muratta piyow, à côté de la porte, devant la porte.

Au-piyow-nogun, parmi vous.

77. Poé, hors de, de. Correspond aux postpositions *Po-i*, *po-u*, *pu-ey* de plusieurs autres dialectes caribes.

Ex. : *Egypt pòe u-mu kumà-za w-ia*; j'ai appelé mon fils d'Égypte.

Eymoka-gu cruzo pòe, ôte-toi de la croix !

Odobòro itou-tu-kabo auwia-nogun a-htah-gun pòe, faites aller la poussière de vos pieds !

A-amahgoe moka-ka-tza man au-pòe, ton péché a été ôté de toi.

Imàwari m-embey-dai to-pòe, chassez d'eux les démons.

78. Poh, à, contre, au sujet de ; à, parce que.

a) Ex. : *Tah-pu Herod wia to-poh*, Hérode dit à eux.

Tah-pu angel wia Joseph poh, l'ange dit à Joseph.

Tah-za ia au-poh-gonogun, il a dit à vous.

Tah auwia ai-ahgon poh, tu dis à ton frère.

Wahgu y-akwarri poh, contre le Saint-Esprit.

Mahgoe-tùn weyji yow au-poh-gonogun, quand les méchants seront contre vous.

Makonaima poh, contre Dieu.

Opogoeta to-poh, il s'affligea à leur sujet.

Murra poh i-weynanjika-pu, il fut troublé à ce sujet.

b) Ex. : *Pohnwey y-ahrinàtu poh tu-wey-tzan*, ils étaient à raccommoder les filets.

Tègina waràio wiou-na poh, un homme est à venir.

Kombànta king pàra pey i-weyji poh, parce qu'elle est la ville du grand roi.

Ko-poh-gonogun kopondu-pudi poh, parce qu'elle criaille contre nous.

79. Pokòmbe, avec.

Ex. : *Tu-mogo pokòmbe*, avec ses enfants.

Tn paitùri-dun pokòmbe, avec ses serviteurs.

Publican yàmu pokòmbe, avec les publicains.

Tah-pu towia tu-dumbah pokòmbe, ils dirent avec leurs compagnons, ils dirent entre eux.

80. Pokurra, derrière.

Ex. : *Kàpohn yàmu i-wahbia tu-otu-zan*, *i-pokurra nerra tu-yù-tzan*, les hommes allant devant lui et les venant derrière lui.

81. Ponahruhra, jusqu'à.

Ex. : *Serra ponahruhra*, jusqu'à cela, jusqu'à maintenant.

I mahdu ponahruhra, jusqu'à finir, jusqu'à la fin.

Kah weynunga ponahruhra, jusqu'à ce que le ciel passe.

John wioubu ponahruhra, jusqu'au venir de Jean, jusqu'à la venue de Jean.

82. Wahbia, devant, avant.

a) Ex. : *To-wahbia*, devant eux, avant eux.

Mora wahbia, avant cela, auparavant.

A-wahbia-nogun, avant vous.

David wahbia-ru-gun, les avant David, les prédécesseurs de David.

b) *T-uzeyweygu-gun wahbia*, avant qu'ils mangent.

Au wioubu wahbia, avant que tu viennes.

83. Warrai, comme.

Ex. : *Prophet Jonas warrai*, comme le prophète Jonas.

Yohi warrai, comme un arbre.

Koròra popuhn waràio warrai, celui-là est comme un homme insensé.

Kiamòro warraï-nogun, les comme ceux-ci, les semblables à ceux-ci.

84. Weynai, à cause de, à cause que.

a) Ex. : *Rachel ukarahwu tu-mògo weynai*, Rachel pleure à cause de ses enfants.

Wi-eyge weynai, à cause de mon nom.

Au-mahgoe-gun weynai, à cause de vòs péchés.

Oru weynai 'ji i-wohna-pu ia, à cause de quoi le tua-t-il ?

b) *Tah John weynai*, à cause que Jean avait dit.

Wahgu-pey to-weyji weynai, à cause qu'ils sont justes.

85. Wohi, autour.

Ex. : *Havilah nohno wohi*, autour de la terre de Havilah.

I-wohi, autour d'elle ; *to-wohi*, autour d'eux.

86. Wina, Iwina, de.

Ex. : *Mary wina Jesus wendu-pu*, Jésus naquit de Marie.

Yahpo wina, du dehors ; *wuh wina*, de la montagne.

Kah wina, du ciel ; *to-mògo wina*, de leurs enfants ; *amòro wina*, de toi.

Oroai wina to-otou-kàbo-pu, ils sortirent des sépulcres.

To-eywon ohno-ukuru wi-iwina, leurs cœurs sont très loin de moi.

Ohnu burahra to-iwina, pas loin d'eux.

Weynahpo-iai wi-ùtza-na-neh iwina yah-ru-màra, je retourne (dans le lieu) d'où je suis je venu.

87. WINA-GUI, jusque.

Ex. : *Wiyenà-eyma wina wiyènu-ootu-ze wina-gui*, d'où le soleil luit jusqu'où le soleil s'en va, de l'Orient jusqu'à l'Occident.

To-otu-za-gun-i yow Jerusalem wina-gui, lorsqu'ils allaient jusqu'à Jérusalem, lorsqu'ils approchaient de Jérusalem.

88. WURIYAH, par la volonté de.

Ex. : *Caiaphas priest eyboròri, turono-gun priest yàmu nerra indomiche-run, Jew yamu nerra, tamunbòro kiamòro wuriyah Jesus wohna-pu*, Jésus fut mis à mort par la volonté de tous ceux-ci, Caïphe le prêtre chef, et les autres prêtres et les sénateurs juifs.

Kah pàra eymahmin amiamoro i-tu-nin-un makonàima wuriyah, les affaires du royaume du ciel vous les connaissez par la volonté de Dieu.

Jesus wuriyah imawàri wia i-nunga-pu, par la volonté de Jésus le diable le quitta.

Mora-dibo ti-iwarruhra Judas wundou-pu imawàri wuriyah, après cela Judas se pendit lui-même par la volonté du diable.

89. YAH, IYA, YA, à, dans (avec mouvement), avec. YA-OW, IYOW, YOW, dans (sans mouvement).

a) Ex. : *Sikondura yah Jesus weynogo-pu*, Jésus monta dans la barque.

Kah pàra mògo eynoma-dun-gun eywarrapu yah, les enfants du royaume du ciel seront jetés dans les ténèbres.

Kàpohn yàmu weji eymenah wine on-e-bura peyna-ro i-pipo-botoro yah, les hommes ne mettent pas le vin nouveau dans de vieilles peau-bouteilles, dans de vieilles outres.

To-weynahpo kàpo-pu to-pàra-gun iya, ils retournèrent dans leur pays.

Enda a-pàra iya, va dans ton pays.

A panna-ya gogogun, à, dans vos oreilles

Ai-ahgon yah, avec ton frère ; *tu-kai bunayah*, avec son père.

Koròra orichàn yah a-weji, tu n'es pas avec cette femme.

Mary yah ey-ku, sois avec Marie !

Yah éy-pura iweji-pu, ils n'avaient pas été avec (elle).

b) *Ooma yaow*, dans le champ; *ark yaow*, dans l'arche.

Ai-eyno iyow, *ai-eyno yow*, dans ton œil.

It-enzarri yow, dans sa main; *kareta yow*, dans le livre; *ooma yow*, dans le champ; *eyge parabi yow*, dans un grand plat; *t-eywon-i yow*, dans son cœur.

Remarque. — Postposé aux verbes, *yow* sert à former un conjonctif. Ex. : *I-weyruta-za yow*, quand il fut assis. *Eybo-za tùia yow*, si il le trouve. Voir § 167.

90. YAIE, dans, de; NAIE, dans.

a) *Tèginan ewëyu yaie*, dans un jour, en un jonr.

Murra mohgo yaie, dans cette coupe.

T-eywa yaie, dans son front.

Oru 'yaie w-ey-an, dans quoi serai-je, quel vêtement aurai-je ?

Murra m-eydadà-dai-neh a-panna-gun yaie, ce que vous avez entendu dans vos oreilles.

Wey naie, dans la lumière.

b) *Totsaròna orichan yaie i-wendu-pu*, il naquit de la première femme.

Wuh yaie paràho kwah otou-pu ia, il alla de la montagne dans la mer.

I-paituri-dun wia i-pendana-i yaie eynomà-pu, ses serviteurs la jetèrent de sa fenêtre.

91. YAILYE, WAILYE, AILYE, dans.

Ex. : *Tègina soldàro wia y-aboroka-pu yawo yailye ranza-ge*, un soldat le perça dans le flanc avec une lance.

Kàpohn yàmu eyno wailye, dans les yeux des hommes, aux yeux des hommes.

Tah-pu ia tamunbòro kàpohn yàmu panna-ailye, il a dit dans les oreilles des hommes.

92. YAHBÒRO-PO, YAHBORO-PU, au milieu.

Ex. : *To-yahbòropo*, au milieu d'eux.

Eywarrapu yahbòro-pu, au milieu de la nuit.

Paràho yahbòropu, au milieu de la mer.

93. YAINO, de.

Ex. : *Onuhru 'ji orichàn yaino*, ceux qui sont (nés) de la femme.

Touk yaino tonà-ge to-rebà-pu ia, il les gratifia avec de l'eau (sortie) du rocher.

94. Yawo, Yawu, à travers, par, le long de.

Ex. : *Itow a-otu-gun-ma eytakka-muratta yawo*, allez dedans à travers la porte étroite, par la porte étroite.

It-eyunah yawo ahduh-ge i-pòjima-pu ia, à travers son nez il lui souffla avec la vie.

Ooma ahnai para yawu, le long d'un champ de blé.

95. Yawurra, conformément à, selon, suivant.

Ex. : *Angel maimo yawurra i-weyji-pu*, il fut conformément à la parole de l'ange.

Wi-eywon yawurra-na koròra, celui-là (est) selon mon cœur.

To-weynahpo-kàbo-pu to-para-gun iya turòna yawurra, ils retournèrent dans leur pays suivant un autre (chemin).

Moses n-eygamà-pu yawurra, conformément à ce que Moïse a dit.

Tah-pu tùia yawurru-hra , conformément à ce qu'il a dit.

96. Yohno, sous.

Ex. : *Kah yohno*, sous le ciel.

Karòrewa yohno, sous le firmament.

Koròra ai-yohno-gonogun turi-dun, celui-là sera mis au-dessous de vous.

97. Yowkòe, sous.

Ex. : *Karratuga wia tu-mògo kumah t-ahbirre yowkòe*, la poule appelle ses petits sous ses ailes.

98. Yuh, sur.

Ex. : *Moriku yuh*, sur une ânesse.

99. Ow, qui se suffixe à plusieurs des postpositions ci-dessus, peut être suffixé aux noms.

Ex.: *Wàkoka wioubu-pu olive-yarri i-ndà-ow*, la colombe vint une feuille d'olivier dans son bec.

Relation dite du « Génitif ».

100. Ainsi qu'on a pu le remarquer, un certain nombre des noms affectés d'indices personnels sont allongés par la suffixation d'une voyelle *-i*. Ex.: *U-sitoro-i*, le grenier de moi; *u-purahda-i*, l'argent

de moi; *u-mohgo-i*, la coupe de moi; *a-sibarra-i*, l'épée de toi· *a-worohreta-i*, la lampe de toi; *au-bopa-i*, la tête de toi; *i-sapatu-i*, les souliers de lui; *i-bakka-i*, le bœuf de lui.

Dans les exemples qui suivent, le nom « possédé » est allongé par la suffixation de la même voyelle *-i*. *Jésus cruzo-i*, la croix de Jésus. *Gobonoro soldaro-i*, les soldats du gouverneur.

Ce double ordre de faits concorde avec la constatation que, dans la plupart des dialectes caribes, le nom affecté d'un indice personnel et le nom « possédé » par un autre nom, sont plus ou moins régulièrement allongés par la suffixation des mêmes particules. Voir *Grammaire comparée des dialectes caribes*, § p. 48.

Actuellement, la relation dite du Génitif est presque toujours exprimée par la simple postposition du nom régi au nom régissant.

Ex.: *Abraham moomu*, fils d'Abraham; *Mary damapu*, époux de Marie; *Ki-eyboròri-gun angel*, l'ange de notre seigneur. *Jew yàmu king*, roi des Juifs. *King maimo*, la parole du roi. *Kah pàra*, le royaume du ciel. *Temple nagahbo pona*, sur le sommet du temple.

ADJECTIFS VERBAUX DÉRIVÉS DES POSTPOSITIONS

101. Ces adjectifs sont formés par la suffixation de *-on*, *-un*, *-hn*; *-bon*, *-kon*.

a) Ex.: *Tah-on*, étant dans: *It-uwuh tah-on-gun*, les étant dans la maison.

Ta-w-on, étant dans; *Tamunbòro-ra kurahra tawon yohi*, tous les arbres étant dans le jardin; *Church tawon-gun*, les étant dans l'église.

Kah-on, étant dans. *Tona kahon-kun*, les étant dans l'eau.

Korotà-on, étant parmi. *Kàpohn yàmu korotàon-gun*, les étant parmi les hommes.

Piyah-on, *piyah-w-on*, étant à côté; *Galilee paràho piyahon*, étant à côté de la Galilée. *Tègina Jesus piyahon*, un étant à côté de Jésus. *Owtuh piyawon*, étant à côté de la maison.

Yah-on, *ya-on*, *iya-on*, *yaw-on* étant dans. *Bàto-yahon-gun*, les étant dans le bateau. *Sikondura-yaon-gun*, les étant dans la barque.

I-pàra iyaon-gun, les étant dans la ville de lui. *Oukoe yawon imawari*, le diable étant dans le serpent.

Po-g-on étant dans, étant sur. *U-pogon*, l'étant en moi. *Au-pogon-gun-be w-ey-ai*, je serai l'étant en vous. *Au bopa-i pogon* l'étant sur la tête.

b) Ex. : *Win-un*, étant de. *Wahgu y-akwarri winun i-mùre*, son fils étant du Saint-Esprit. *Cesar winun*, l'étant de César. *Abraham winun-gun*, les étant d'Abraham, les descendants d'Abraham.

Yawrr-un, étant selon. *Prophet maimo-repu yawurrun*, l'étant selon l'ancienne parole du prophète.

c) *Bo-hn*, *bò-n*, étant dans, étant sur. *Juda nohno bohn*, étant dans le pays de Juda. *Mora pàra paràho eypih bohn*, cette ville étant sur le bord de la mer. *Jerusalem bòn-gun*, les étant dans Jérusalem, les habitants de Jérusalem.

Po-hn, *pò-n*, étant dans. *Au-kaibuna kah-pohn*, ton père étant dans le ciel.

Kah pohn-gun angel yàmu, les anges étant dans le ciel. *Makonàima wia kah kabo-pu*, *nohn*, *paràho nerra*, *tamunbòro i-pòn-gun nerra*, Dieu a fait le ciel, la terre et la mer, et tout l'étant dans eux.

Yahbòrropò-n, étant au milieu. *Mora yohi eybeyro kùrahra yahbòropòn*, le fruit de cet arbre étant au milieu du jardin.

d) Ex. : *Eynà-bon*, *eynà-k-on*, étant à. *It-eynàbon i-moka-kabodun it-eynà-poe*, l'étant à lui sera ôté de lui. *Miararo-mara-na talent it-eynàbon eynà tu-duk*, donnez cinq talents étant à lui, donnez à l'ayant cinq talents. *Onuhra it-eynabòn-ge-nà-nun*, ceux qui ont ; *onuhra it-eynabon-bùn-un*, ceux qui n'ont pas. *Serra nohno ai-eynà ch-iai a-mògo yàmu eyna-kon pey nerra*, je donne cette terre à toi et étant à tes enfants.

102. La postposition *Jika* « de » se suffixe à quelques-uns de ces adjectifs.

Ex. : *Kah-on wuh pòn-jika itou-pu*, il alla du haut de la montagne.

Temple nagahbo pòn-jika towia eynoma-pu nohn bona, du sommet du temple ils (le) jetèrent sur la terre.

Hell yawòn-jika kahgoe eyne-pu ia, de l'enfer dans lequel il était il regarda en haut.

Serra yawòn-jika, à partir de maintenant.

DÉMONSTRATIFS ET PRONOMS DE LA TROISIÈME PERSONNE

103. Kora, Koròra, ce, cette, celui-ci, celui-là, lui, il, elle.

Ex.: *Kora waràio*, *koròra waràio*, cet homme.

John Baptist beyn beh kora, celui-ci n'est-il pas Jean-Baptiste ?

Koròra John, ce Jean.

Koròra orichàn, cette femme.

Koròra wia tu-paitùri-dun konega-ro-odun, celui-ci sauvera ses serviteurs.

Koròra eyna, à celui-ci, à celle-ci, à lui, à elle.

Koròra wina Cain wendu-pu, de celle-ci, d'elle Cain est né.

Joseph koròra damapu, Joseph époux de celle-ci, époux d'elle.

104. Kiamu, Kiamò-ro, ces, ceux, celles, ceux-ci, ceux-là, celles-ci, ils, elles, eux.

Ex.: *Kiamòro angel yàmu*, ces anges.

Kiamòro rugin-na, ceux-ci seulement, eux seulement.

Kiamòro kazza bura ey-tuk, ne soyez pas comme ceux-ci.

Kiamòro eweykonegà-za-gun weytàtu-kàbo-pù y-akurra, celles qui s'étaient préparées entrèrent avec lui.

Ahnai pùn-in-un beyn kiàmu, ceux-ci ne sèment point.

Kiamòro wawombude synagogue tow, ils se tiennent debout dans la synagogue.

105. Pije, ce, celui-ci, celui-là. *Pije-àmo*, ces, ceux-ci, ceux-là.

Ex. : *Pije waràiò*, cet homme ; *pije Jesus*, ce Jésus.

Pije kazza, comme celui-ci ; *pije poh*, à celui-là.

Pije-'ro ji ù-mu, celui-ci est mon fils.

Pije-àmo-hru kàpohn yàmu, ces hommes.

Pije-àmo, ceux-là.

Tah-pu pije-àmo wia, ceux-ci disaient.

106. *a*) Mora, ce, cela.

Ex.: *Mora eyzek*, ce nom ; *mora owtuh*, cette maison ; *mora pàra*, ce lieu, cette ville ; *mora weyu*, ce jour.

Mora tamunbòro pùramo, tout ce pain, tous ces pains.

Mora eyne-pu kàpohn yàmu, les hommes virent cela.

Mora kah poh i-muh-odun, cela sera lié dans le ciel.

Mora eybòe, au-dessus de cela, plus que cela.

b) MURRA, ce, cela.

Ex. : *Murra weyu*, ce jour ; *murra mohgo*, cette coupe ; *murra u-maimo*, cette parole de moi.

Joseph wia murra eydà-pu, Joseph entendit cela.

Murra weynai, à cause de cela.

c) SEY, SERRA, ce, cela.

Ex. : *Sey wuh*, cette montagne ; *sey touk*, ces pierres.

Sey poh ey-ku, sois à cela, fais cela !

Serra nohn, cette terre ; *serra touk*, ces pierres.

Tamunbòro serra mahmin, toutes ces choses.

NOMS DE NOMBRE ET COLLECTIFS

107. TÈGINA, un.

Tègina miararoe (une main. Voir § 110), cinq.

Tègina puda, un orteil, six.

Tègina puda rahdoe, un orteil de l'autre côté, seize.

Tègina kàpohn, un homme, vingt.

Tègina kàpohn i-pona tègina, vingt sur lui un, vingt et un.

Tègina kàpohn i-pona miararoe-mara, vingt, mains sur lui dix, trente.

Tègina hundred, cent ; *tègina hundred i-pona tègina kàpohn*, un cent sur lui vingt, cent-vingt.

108. AZARA, *azar-un azar-un-gun*, deux.

Ex. : *Azàra eyge-dun ahkwa-dun*, deux grands luminaires. *Serra azàrun main*, ces deux commandements. *U-mògo azarùn-gun*, mes deux fils.

Azàra ney azàra ney, deux à deux.

Azàra miaràroe, deux une main, sept.

Azàra puda, deux orteils, douze.

Azàra puda rahdoe, deux orteils de l'autre côté, dix-sept.

Azàra kàpohn, deux hommes, quarante.

Azàra kàpohn i-pona miararo-màra, quarante sur lui dix, cinquante.

109. OSOROWA, trois.

Ex. : *Osorowa itekwa*, trois fois.

Osorowa-on-gun, waràio-tun wahgu-tun, trois hommes bons.

Serra it-osorowà-nu tumohn pey, cette troisième année.

Osorowa-miararoe, trois cinq, huit.

Osorowa puda, trois orteils, treize.

Osorowa-puda rahdoe, dix-huit.

Osorowa-o-kapòhn, trois hommes, soixante.

Osorowa-o-kàpohn i-pona miararo-màra, soixante dix sur, soixante et dix.

Tègina hundred tumohn i-pona osorowa-kàpohn i-pona azara, deux sur soixante sur cent années, cent soixante deux ans.

110. ASAGORONE, *asagorenan*, quatre.

Ex.: *Asagorenan-gun evangelist*, les quatre évangélistes.

Asagorone-miararoe, neuf.

Asagorenan-puda, quatorze.

Asagorenan-puda rahdoe, dix-neuf.

Asarogone kàpohn, quatre-vingts.

MIARAROE, main, cinq. (Dans quelques dialectes caribes, « la main » est dite *Emiar*.)

Ex : *Miararoe-pukin*, cinq ; *i-miaràroe-pukinà-nu eweyu*, le cinquième jour.

Miaràroe-màra, miaràro-màra-nogun, dix.

111 TOTSARÒ-RA, *totsarò-na*, premier.

Ex. : *Totsaròrona ewey*, le premier jour ; *totsaròrona i-mu*, son premier fils

Totsaroro-nogun, les premiers.

112. Y-AHGON, le frère cadet, le second.

Ex. : *Y-ahgon eweyu*, le second jour ; *y-ahgon kabui*, le second mois.

Y-ahgon-tekwa-be, la seconde fois.

I-weji y-ahgon i-panda eyzeh Gihon, Gihon est le nom du second fleuve.

Remarque. — Dans quelques dialectes caribes, *Acono* signifie : compagnon, frère voisin, prochain, le second. Voir Voc. comp. 6.

113. YAHMO, le dernier.

Totsororo-nogun eyma auwia-ma yahmo pey, paie les premiers en dernier !

Yahmo-dun eyma auwia-ma, paie les derniers !

114. TOKEY, *tokw-on, tokwon-gun*, nombreux, abondant, beaucoup.

Ex. : *Tokey au-mògo-dùn,* que tes enfants soient nombreux !

Tokey-oukuru, très nombreux ; *tokey-ouk m-an mahmiu ai-eyna*, de très nombreuses choses sont à toi.

Tokwon ahnai wey-tani, *kàpohn i-poh tu-weyturawaso-zan m-an tokey bura*, alors que le blé est abondant, les hommes qui y travaillent ne sont pas nombreux.

Tokwon-gun kàpohn, de nombreux hommes, *tokwòn-gun pai-lyuko*, de nombreux porcs.

Tokey-dekwa-ra inah m-an uzeywey bura, de nombreuses fois, nous ne mangeons pas, nous jeûnons.

115. Tamunbòro, *tamunbòro-ra*, tout, tous.

Ex. : *Tamunbòro serra*, tout cela ; *tamunbòro yehk*, tout arbre.

Tamunbòro-ra Galilee, toute la Galilée.

Tamunbòro Jerusalem bòn-gun, tous les étant dans Jérusalem.

PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS

116. Onuh-ra, quiconque, quelqu'un, quelques-uns, celui qui, ceux qui.

Ex. : *Onuhra woh-za ia*, quiconque a tué.

Onuhra tègina uggi-pokoro-rukwoa main kwo-tzaia, celui qui a violé le moindre commandement.

Onuhra i-tu-za auwia-i yow, si tu as jugé quelqu'un.

Onuhra u-piyow ey-puhn, celui qui n'est pas de mon côté.

Onuhra u-poh tah-on-an, ceux qui me disent.

Onuhra tu-panna-ge-nun, ceux avec des oreilles.

Onuh wia-ra ai-eyruta-nù-tza-gun-i yow, si quelqu'un vous a fait vous reposer.

117. Oruh-ra, quoi que ce soit, quelque chose, toutes les choses.

Ex. : *Oruhra tùri auwia-i yow*, quand tu donnes quelque chose.

Oruhra poh wi-eygamapo auwia-i yow, quoi que ce soit que tu me demandes.

Onuhra eynà oruhra mahmin tu-wey-tzin, celui à qui est une chose quelle qu'elle soit.

Tamunboròra oruh-rugin-na eynominga kàpohn yàmu wia t-eywon-gun-i yow mahgoe-rugin-na, toutes les choses (auxquelles)

seulement le hommes pensaient dans leurs cœurs (étaient) mauvaises seulement.

118. Tègina, un, l'un, l'autre. Voir § 107.

Ex. : *Tègina*, *waràio*, un homme.

Tègina i-popori-pu towia, *tègina i-wohna-pu towia*, *tègina touk-ge towia i-pogà-pu*, ils fouettèrent l'un, ils tuèrent l'autre, ils tirèrent l'autre avec des pierres.

Tègina i-nurunba-i-ma tègina i-ninga-i-ma, il haïra l'un, il aimera l'autre.

Tègin-jà, seul.

119. Turona, *tùronu*, autre, un autre, une partie. *Turun-gun*, autres, les autres, quelques.

Ex. : *Tùrona pàra*, un autre lieu, une autre ville.

Tùrona serra s-eygama-iai, ceci autre je dis.

Tùrona nerra meynogah m-an, une autre (parole) aussi est écrite.

Tùronu tahgowaitae, une autre parabole.

Tùronu it-eynahpo otàhmokà azandah, une partie de la semence tomba sur le chemin.

Turonun nerra i-n-eymipa-ni, et un autre disciple de lui.

Turonun nerra poh taho wia-i yow, si je dis à un autre.

Turone-hra otàmokà touk pona, une autre partie tomba sur la pierre.

Tùrone-hra au-n-wohno-dun-gun tùrone-hra au-no-popò-ro-dun, les uns vous les tuerez, les autres vous les fouetterez.

Tùrun-gun kàpohn yàmu, les autres hommes.

Tùrun-gun i-meynogah-nin-un, quelques scribes.

INTERROGATIFS

120. Onuh, qui, quel, quelle? *Onuh-yan*, quels? Voir § 116.

Ex. : *Onuh eyze-ge*, par le nom de qui?

Onuh wia i-kàbo-pu tamunbòro, qui a tout créé?

Onuh wia John Baptist tùri-pu parikichin tah, qui mit Jean-Baptiste dans la prison?

Onuh oji Adam, qui fut Adam?

Onuh oji Isaac mògo, qui furent les enfants d'Isaac?

Onuh oji apostle wia « Christ eyna-bon beyn yura » tah-pu, quel apôtre dit : « Je ne suis pas au Christ? »

Onuh pey oji it-eyzek weyji-pu mora-dibo, quel fut son nom après cela?

Onuh-yan oji prophet yàmu, qui furent les prophètes?

Onuh-yan oji weyji-pu cruzo piyow, lesquels furent à côté de la croix?

121. Oruh, *oru*, que, quoi? Voir § 117.

Ex. *Oruh ichey m-ey-an*, que veux-tu?

Oruh ai-eynà n-aii, quoi est à toi, qu'as-tu?

Oru weyu yaie ji wahgu y-akwarri otoù-pu Christ n-eymipa-nidun pona, en quel jour le Saint-Esprit vint-il sur les disciples du Christ?

Oru-key oji Stephen wohna-pu Jew yàmu wia, avec quoi les Juifs tuèrent-ils Étienne?

Oru-ge ki-emborrokvapo-gun, avec quoi baptisons-nous?

Oru nu-ga-i au-poh, que t'a-t-il dit?

Oru tah-pu'ji makonaima mora-dibo, que dit Dieu après cela?

Oru poh m-eyji, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?

Oru poh oji w-ey-an, à quoi serai-je, que ferai-je?

122. Naii, *nai nai-lye*, quel, lequel?

Ex. : *Naii koro-hra-ko oji i-dunbah pey*, lequel a été son prochain?

Nai eweyu yaie yuwawamo-pu, en quel jour est-il ressuscité?

Nai-lye ouko eyge pey para main n-ai, quel est le plus grand commandement?

Nai-lye ouko saman be bùra yoùromà-ro yow n-ai, lequel est le plus difficile à dire?

123. Oru weynai'ji ; Oruh-ro-pey, *oru'ru-pey*, *oru-pey'ji poh ; oru-pey i-weyji-poh ji* ; Otu-pey-mui-lye ; Oru-kon, *oru-kan*, *oru-kan ji*, à cause de quoi, pourquoi?

a) Ex. : *Oru weynaï'ji i-wohna-pu ia*, pourquoi le tua-t-il?

Oru weynaï'ji y-ahbichi-pu ia, pourquoi le saisit-il?

b) *Oruh-ro-pey makonàima wia ti-mu ennogo-pu serra nohn bona*, pourquoi Dieu a-t-il envoyé son fils sur cette terre?

Oru'ru-pey ai-eyboròri-gun ozeyweygù publican yàmu pokombe, pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains?

Oru-pey ji poh itou-bai bura a-weyii, pourquoi ne veux-tu pas aller ?

Oru-pey i-weyji poh'ji Saul weytoéma-pu Christ y-aburai-nin-pey, pourquoi Saul se convertit-il croyant au Christ ?

c) Ex. : *Otu-pey-mui-lye au-pohn poh au-tzeynominga*, pourquoi t'inquiètes-tu au sujet de ton vêtement?

d) Ex. : *Oru-kon a-otu*, pourquoi iras-tu ?

Oru-kan au-wiu-tzak, pourquoi es-tu venu ?

Oru-kan'ji i-youbu, pourquoi viendra-t-il?

124. Nai-pey'ji, *naii-pey'ji naii-pey oji*, comment?

Ex. : *Nai-pey'ji i-pàra weyji*, comment son royaume est-il, subsiste-t-il ?

Nai-pey'ji to-kiz-eyzah-iadou gospel meynogah-nin-un, comment les nommons-nous, les écrivains des évangiles ?

Naii-pey oji Abraham i-tù-pu makonàima wia, comment Dieu éprouva-t-il Abraham ?

Naii-pey oji John wohna-pu, comment Jean fut-il tué ?

125. Oru-atai, *or-atai-ji* ; Oeahtai, *oeahtai-lye*, *oeahtaï'ji*, quel temps, quand ?

a) Ex. : *Oru-atai a-otù*, quand t'en iras-tu ?

Or-ataï'ji Jesus sourogo-pu murra-bey, quand Jésus parla-t-il ainsi ?

Or-atai-ji tu-youbu-dun nerra, quand viendra-t-il encore?

b) Ex. : *Oeahtài serra tu-weyji-dun*, quand cela sera-t-il ?

Oeahtài-lye nahmo ai-eyboròri-gun wiou-tuh a-no-tu bura a-weyji-gun, vous ne savez pas quand votre seigneur viendra ?

Oeahtaï'ji sirigu wioubu-pu, quand l'étoile est-elle venue ?

Oeahtaï'ji inah wia ai-eyne-pu i-wombe a-weyii, quand t'avons-nous vu tu étais affamé ?

126. Ozhe, *ozhe'ji*, *ahsoh'ji* ; *Naii-yow'ji*, *nachinà oji*, où ?

a) Ex. : *Ozhe m-ey-ai*, où es-tu ?

Ozhe n-ai ai-ahgon Abel, où est ton frère Abel ?

Ozhe'ji mùre wendu-pu n-ai Jew yàmu king-mui pey, où est né l'enfant il est roi des Juifs?

Ahsah'ji itou-pu, où est-il allé ?

b) *Naii yow'ji Christ y-aburai-nin-un to-n-eyzà-de-ne christians*, où les croyants au Christ furent-ils nommés chrétiens ?

Nai-ow'ji Jesus-Christ wendu-pu, où naquit Jésus-Christ ?

Nachinà oji inah weykonega ichey a-weyji, où veux-tu que nous préparions ?

127. OUTOWA, *outowo-rra*, *outowa-rrun'ji*, *outowa-rrom*, combien ?

Ex. : *Outowà pùramo n-ai-ai-eyna-gonogun*, combien de pains sont à vous ?

Outowà eweyu makonai ma wia kah kàbo-pu nohn nerra, (en) combien de jours Dieu fit-il le ciel et la terre ?

Outowà itehkwa-hra a-mògo wioubu-chey w-ey-an u-piyah, combien de fois ai-je voulu tes enfants venir à moi ?

Outowarra Jesus wia to-ennogo-pu mora-dibo, combien Jésus en envoya-t-il après cela ?

Outowarrun'ji epistle-kareta Saint-Paul ne-meynogah-pu, combien Saint-Paul écrivit-il d'épîtres-lettres ?

Outowarrom sacrament-ge Jesùs-Christ wia ko-reba-pu-gun, de combien de sacrements Jésus-Christ nous a-t-il gratifiés ?

128. Là où les interrogatifs sont suivis du verbe *oji'ji*, « est », il eût peut-être fallu traduire plus rigoureusement que je ne l'ai fait. Ex. : *Onuh oji apostle wia*, qui fut l'apôtre ? *Oru-key oji*, avec quoi fut-ce ? *Oru-weynaï'ji*, pourquoi est-ce ?

AUGMENTATIFS ET DIMINUTIFS

129. OUKURU, *-ukuru*, *-kuru*, *-ouk*, très.

Ex. : *Eyge*, *eyge-pey*, grand ; *eyge-pey-oukuru*, très grand ; *eyge-dun-kuru waràio-tun*, des hommes très grands, des géants.

Saman, *saman-pey*, dur, difficile ; *saman-pey-oukuru*, très dur, très difficile.

Wahgu, *wahgue-pey*, bon ; *wahgu-pey-oukuru*, très bon.

Tukwon it-eybey, un grand prix : *tègina pearl tukwon-kùrù it-eybek*, une perle d'un très grand prix.

Eynia-pokenna, *eynia-pokenna-pey*, sage ; *eynia-pokenna-pey-oukuru i-weji*, il est très sage.

Towahke, heureux ; *towahke-oukurù-ra*, très heureux.

Ohno, loin ; *to-eywon ohno-ukuru wi-iwina*, leurs cœurs.

Tokey, nombreux ; *tokey-oukuru*, *tokey-ouk*, très nombreux.

130. -Pokòro, très.

Ex. . *Ahbue-key-na*, avec force, fort; *ahbuekeyna-pokòro-ra*, très fort.

Uggi, petit; *tègina uggi-pokòro i-meyno*, une très petite lettre; *uggi-pokòro purahda*, un très petit argent. une très petite pièce d'argent.

131. -Rukwoa, *-kwoa*, petit.

Ex. : *Mohroh-rukwoa*, de petits poissons. *Ahmiyu-dun-rukwoa*, de petits enfants.

Murey-dun-kwoa, les petits garçons.

Uggi-tun-kwoa torohn azarun-gun, deux tout petits oiseaux.

Uggi-pokòra rukwoa kàpohn, le plus petit homme.

132. *-Para*, très.

Ex. : *Uggi-para ahkwa*, le très petit luminaire, le plus petit luminaire.

I-meynogah-nin-un eyboè-para, très au-dessus, bien au-dessus des scribes.

133. Très fréquemment les pronoms, les noms, les postpositions, etc. sont affectés de particules qui, à l'origine sans doute, ont eu une valeur augmentative ou emphatique, mais qui aujourd'hui paraissent être « d'ornement ». Voici les principales:

a) *-Hra*, *-'ra*, *-ra*. Ex. : *Yura*, moi, *yuru-hra*. *Amòra*, toi, *amorò-hra*. *Y-akurra*, avec lui, *y-akuru-hra*. *Turona*, autre, *turone-hra*.

Wahgu, *wahgu-hra*, bon. *Tu-mu*, *tumu-hra*, son fils. *Pije-àmo*, *pije-àmo-hra*, ceux-ci.

Towia eydà, *towia-hra eydà*, ils entendent. *Tokey*, *tokey-'ra*, nombreux.

A-maimo-ge, *a-maimo-ge-hra*, par ta parole. *Yow*, *yoa-'ra*, dans.

Tamunboro, *tamunborò-ra*, tout.

b) *Hru*, *-hro*, *-ru*. Ex. : *Pije-àmo-hru*, ceux-ci. *Paràho poropo-hru*, *poropo-hro*, sur la mer. *Oru-pey*, *oro'ru-pey*, quoi ? *Nohn po*, *nohn po-hru*, sur la terre. *T-eyniapo*, *t-eyniapo-hru*, il comprend, etc.

c) *-Ku*, *-ko*, *-go*. Ex. : *Paràho eypih-bo-ku*, sur le bord de la mer. *Amiamòro kazza-ko*, comme vous. *Prophet-ko*, prophète. *Amòra Christ-kow*, tu es le Christ. *A-weykonega-ko-ma*, soyez prêts. *N-eygamà-ia-go-neh*, qu'il a dit.



d) *-Nà*. Ex.: *T-ahgon-na*, son frère; *W'ahgu-tun-na*, les bons. *I-para-iyo òn-gun-na*, les étant dans la ville. *Beyn*, *beyna*, pas, point, non.

Tu-tah-ge-nà-nun, les avec des pieds. *Mura eyn-za auwia-nogun-nà-neh*, ce que vous avez entendu. *Makonáima rugin-na*, Dieu seulement.

e) *-Ka*, *-wa*. Ex.: *Tona-pey-ka n-ey-an-wa*, il y aura de l'eau. *Eyko auwia bura-ka i-weyʼi-wa*, tu ne réponds pas. *Màkonaima moomu au-mo-wa*, tu es le fils de Dieu.

f) *-Màra*. Ex.: *Azàra-màra t-eyboròri*, deux maîtres. *Au-pona-hru-màra*, jusqu'à vous.

g) *-Hra-ku*. Ex. : *Yura*, *yuru-hra*, *yuru-hra-ku*, moi.

h) *-Ru-ku*. Ex. : *Serra-ruku konega auwia-nogun-ma*, faites cela!

Barabas-ruku eygamapò-uk, demandez Barabbas!

i) *-Na-ku*, *-na-ka*. Ex.: *I-chorohnbamu-i eypih-na-ku*, le bord de sa robe. *Ootù-iai-na-ku*, je vais. *Popuhn-un-na-ka*, insensé.

j) *-Ru-mara*. Ex.: *Mahgoe-pey*, *mahgoe-pey-ru-màra*, mauvais. *Yah yah'-ru-màra*, dans.

k) *-Lye*. Ex.: *Mahgoe-lye yehk*, mauvais arbre. *Yaie*, *yai-lye*, dans. *Oeahtài*, *oeahtai-lye*, quand?

ADVERBES ISSUS DES DÉMONSTRATIFS

134. Un certain nombre d'adverbes de lieu et d'adverbes de temps sont formés des démonstratifs *Mora*, *murra*, *moro*, *serra*, *sey*, par la postposition ou la suffixation d'un certain nombre de postpositions.

Ex.: *Mora yow*, en ce (lieu), là; *mora-iyow*, en ce (temps), alors.

Morà yahbài, de ce (lieu) de là; *mora yahbai*, de ce (temps), dès lors, aussitôt.

Mòra-bo, *mòra-bona*, là; *mòra-yawo*, par là; *mora-pòe*, de là.

Mora wahbai, avant cela, auparavant.

Mora yaffiurru-hra, à la même heure; *moru-hra-mara*, ensuite.

Mura-yawon-jika, à l'instant.

Jesus rugin-na weyii-pu moro, Jésus seulement était là.

Kàpohn yàmu moro-nogun-na, des hommes qui étaient là.

Serra yow, *sey yow*, dans ce lieu, ici; *serra iwina*, d'ici; *serra-ponahruhra*, jusqu'à présent; *serra-yawon-jika*, désormais.

Serra-bey serra-bey-ra, aujourd'hui; *serra-bey-oukuru*, à l'instant.

135. Sont formés de la même manière les adverbes *Murra-bey*, *sey-bey*, ainsi.

Mora-pan serra-pan, comme cela, ainsi.

136. Postposés ou suffixés à des démonstratifs, *-àtai*, *dibo et dani* forment des adverbes. Ces particules se suffixent aux thèmes verbaux. Voir §§ 168, 169, 170.

Mora atai Jesus wioubu-pu, (en) ce temps Jésus vint.

Mora-dibo Babylone bona to-yara-pu, après cela ils furent conduits à Babylone.

Mora-dani mahgoe-pey bura-hra tu-wey-tzan, néanmoins ils n'ont pas été coupables.

AUTRES ADVERBES

137. *Tah-ra*, *tà-ra*, ici. *Tahra bura m-an*, il n'est pas ici; *tàra m-an*, il est ici.

138. *Mia*, *mià-ra*, là, là-bas.

Ex. : *Eyrutah-duk sey yow ootù-dani mia uzeyna-zeyna*, reposez-vous ici tandis que je vais prier là.

Miàra ootu-iai, j'irai là; *mia enda*, va là-bas, va-t-en !

Mia kàpohn yàmu ennogu, envoie les hommes là-bas !

Kàpohn yàmu weyji-pu miara-wia-gui itou-bai bura, les hommes ne voulaient pas aller par là.

Miau-wia-gui to-ennogo-dibo, après les avoir renvoyés.

Miàra wi-eyboròri, là mon maître, salut à mon maître.

139. *Monahmi*, plus loin; *Ohnu*, loin; *Akkobe*, proche.

Ex. : *Mora-i yow itou-pu monahmi pey*, alors il alla plus loin.

Ohnu i-youbu-dani i-kaibuna wia eyne-pu, tandis qu'il venait loin son père (le) vit.

Akkobe m-an kah pàra, le royaume du ciel est proche.

140. *Awanna-bai-lye*, le lendemain.

Ex. *Awanna-bai-lye-hra poh tu-tseynominga-i bura*, ne pense pas au lendemain.

Murra-wannabaïlye awannahwu kombànta para bona tu-weynahpoe yow, le lendemain matin quand il revint à la grande ville.

141. *Komahmeou*, hier ; *mako-komahmeou*, avant-hier.

Komamo-dani kàpohn yàmu wioùbu-pu imawàri n-ahchi-ni-dun, le soir vinrent des hommes que le diable avait saisis, des possédés.

Komam-bura mora-bo i-weyji-pu tègin-jä-hra, le soir étant venu en ce lieu il fut seul.

I-koman-ka-tza m-an eweyu m-an o-koman-gà-nu poh, il est tard, le jour est sur son déclin.

142. *Yehwai*, oui ; *Kahne*, non.

Ex. *Yehwai yehwai, kahne kahne, murra-bey au-sourogo-ma*, oui oui, non non, ainsi dites.

143. *Buhn* (*bùn*, *mùn*). *Bura* (*mura*), pas, point, sans. *Beyn*, non.

Ces adverbes se postposent ou se suffixent aux thèmes verbaux (voir § 201, 202) ainsi qu'aux noms, rendus ainsi caritifs. Voici quelques-uns de ces derniers :

Màimo, parole ; *i-màimo-bùhn*, sans parole, muet ; plur. *i-maimo-bùn-un*.

Dàmapu, époux ; *i-dàmapù-bun-un*, les sans mari, les veuves.

Pàra, ville ; *pàra-buhn*, sans ville, désert.

Bohn, chair ; *i-bohn-buhn*, sans chair.

Oupu, os ; *y-oupu-buhn*, sans os.

Eyga-neh, qui est juste ; *eygah-mùn-un*, les injustes.

Ahbue-key, avec force, fort ; *ahpui--mùn-un*, les paralytiques ; *ahbue-muin*, *apui-mura*, sans force, faible.

Enzarri, main ; *t-enzarri-bura*, manchot ; *t-enzarri-bùn-un*, les manchots.

Htah, pied ; *i-htah-bura*, sans pieds.

Pohn, vêtement ; *i-pohn-bura*, sans vêtement.

Hinailye, vraiment, en vérité, véridique ; *hinalyù-na-gun beyn-na*, hypocrites.

CONJONCTIONS

144. *Nerra*, et, aussi, encore.

Ex. : *Kah nohn nerra*, le ciel et la terre.

Ahmon-yatai aiko-yatai nerra, le temps de la sécheresse et le temps de l'humidité.

Mora-dibo au-wioubu nerra-ma, après cela tu viendras encore.

145. *Gahdu*, ou *Kanondu*, mais.

Ex. : *Kah wina kàpohn wina gahdu*, du ciel ou de l'homme?

Ichey w-eytuh tu-weyji-dun beyn, *ichey a-wey-tuh kanondu tu-weyji-dun*, ma volonté ne sera pas, mais ta volonté sera.

(*Sera continué*).

MIGRATIONS PRÉCOLOMBIENNES
DANS LE NORD-OUEST DE L'ARGENTINE

Par M. Eric BOMAN
Membre de la Mission Créqui Montfort-Sénéchal de la Grange.

On a beaucoup écrit sur les migrations des différents peuples américains avant la découverte du Nouveau-Monde et pendant les premiers siècles de sa conquête par les Européens. Cependant les théories émises sur ce sujet ne sont pas, en général, basées sur des faits concrets. C'est cette circonstance qui m'a conduit à choisir comme thème de cette étude deux preuves de déplacement de peuples sud-américains, relevées au cours de mes voyages dans l'extrême nord de la République Argentine.

Dans cette région, des cimetières anciens où des cadavres d'adultes, renfermés dans de grandes urnes funéraires, d'une fabrication grossière, ont été enterrés, tout à fait comme sont enterrés les actuels Tupis-Guaranis du Brésil, démontrent que cette race, à une époque plus ou moins reculée, a habité le territoire connu sous le nom de « Vallées Calchaquies », certainement avant les tribus diaguites de race andine[1] que les Espagnols y trouvèrent à leur arrivée dans ce pays.

Inversement, la civilisation « calchaquie » qui est andine, analogue à la civilisation péruvienne, et qui, à l'époque de la conquête espagnole était bornée aux vallées interandines, paraît dans un temps antérieur avoir été répandue jusque dans les plaines du Grand Chaco. Car, au Chaco, j'ai trouvé une de ces nécropoles si caractéristiques des Vallées Calchaquies, qui contiennent un nombre d'urnes à décors anthropomorphes, ne renfermant que des squelettes de petits enfants. Le Grand Chaco était à l'époque de la

1. Au sens où le prend d'Orbigny, dans *L'Homme américain*.

conquête et il est encore peuplé par des tribus guaycurues sauvages, n'ayant aucune affinité avec les peuples de la race andine.

Ces deux faits semblent démontrer que les peuples andins auraient supplanté les Guaranis dans les Vallées Calchaquies et que la civilisation calchaquie, une fois répandue jusque dans le Grand Chaco, a dû à son tour reculer devant la pression des tribus guaycurues.

I. — *Anciens cimetières guaranis dans les vallées de San-Francisco et de Lerma.*

La mission scientifique suédoise, dirigée par le baron Erland Nordenksjöld, dont je faisais partie, séjourna en 1901, pendant trois semaines, à San-Pedro sur le Rio San-Francisco, dans la province de Jujuy. Bien que nous fussions surtout occupés d'études ethnographiques sur les Indiens Matacos du Chaco qui, au nombre de 1.500 environ, travaillaient dans la récolte des grandes plantations de canne à sucre de ces parages, j'ai pu, cependant, employer quelques heures disponibles à examiner sommairement les urnes funéraires anciennes qu'on exhumait accidentellement pendant le labourage des terrains.

J'ai vu dans des endroits différents huit ou dix de ces urnes, faites de terre assez mal cuite, façonnées d'une manière grossière, sans aucun décor. Les parois avaient environ 1 centimètre d'épaisseur; les dimensions étaient d'environ 80 centimètres de hauteur sur 50 à 60 centimètres de diamètre. Le contenu était toujours un squelette d'adulte, mais en si mauvais état de conservation, en raison de l'humidité, que les os tombaient en poussière aussitôt qu'on les touchait. D'ailleurs les urnes elles-mêmes se séparaient en petits morceaux, une fois exposées à l'air. Chaque urne funéraire était toujours surmontée d'une autre urne renversée qui lui servait de couvercle, ayant à peu près la même forme que celle qui contenait les restes humains. Le croquis de la *fig. 1* montre approximativement la forme d'une de ces urnes.

Elles se trouvaient toujours au nombre de deux ou de plusieurs ensemble et, parfois, la grande quantité de morceaux de poterie épars dans leur voisinage démontrait que les travailleurs avaient

brisé plusieurs urnes, en ouvrant la tranchée. En quelques endroits, une dizaine d'urnes avaient été certainement inhumées ensemble.

En 1904, je visitai pour la seconde fois l'extrême nord de la République Argentine, cette fois comme membre de la *Mission scientifique française dans l'Amérique du Sud* de MM. le comte G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de la Grange. J'étais, pour

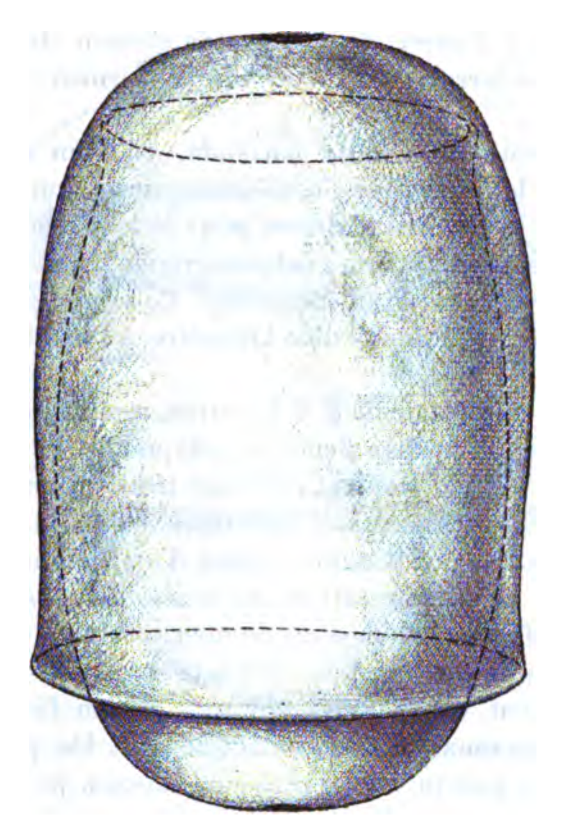


Fig. 1. — Urne funéraire de San Pedro (1/10 grandeur naturelle).

mon compte, chargé des études archéologiques de cette mission, dans la partie argentine du territoire qu'elle avait assignée à ses recherches.

Je fus, à ce moment, surpris de trouver dans la vallée de Lerma, à un degré au sud-ouest de San-Pedro, un cimetière d'urnes funéraires du même genre que celles dont je viens de parler. La vallée de Lerma appartient au territoire que les publications archéolo-

giques désignent sous le nom de «région calchaquie ». C'est une vallée d'une longueur de 60 kilomètres environ du nord au sud, sur une largeur de 25 kilomètres, dans sa partie la plus large. Elle est encaissée entre les derniers échelons orientaux de la Cordillère des Andes.

Le cimetière d'urnes funéraires que j'y ai trouvé est situé à environ 25 kilomètres au sud-sud-ouest de la ville de Salta [1] et à 5 kilomètres à l'ouest de la ligne de chemin de fer de Salta à Zuviria, sur les terrains de l'*hacienda* El Carmen (département de Cerrillos).

Je me trouvais dans cette *hacienda*, en train d'organiser ma caravane pour le voyage que j'allais entreprendre sur le haut plateau de la Puna, et j'avais fixé le départ pour le lendemain, lorsque l'un des métis du pays m'apporta quelques grands fragments de poterie en me disant qu'il y avait beaucoup de *vilques* [2], contenant des ossements, enterrés à moins d'un kilomètre, à l'ouest de l'habitation de l'*hacienda*.

Je songeai immédiatement à des urnes semblables à celles de San-Pedro et je me rendis à l'endroit indiqué. J'y vis les excavations faites par le métis qui, voulant exhumer trois ou quatre des urnes, avait naturellement tout cassé. Ces urnes avaient été mises au jour par un ruisseau qui avait miné le bord d'un chemin, en formant une fondrière, où apparaissaient les urnes. Elles se trouvaient à 50 cm. de profondeur au-dessous du niveau actuel du sol.

Je commençai des fouilles soigneuses, mais qui eurent un médiocre résultat, car la poterie, humide et ramollie par le temps, tombait en morceaux au seul contact de l'air. De plus, je n'avais guère le temps, puisque, pour plusieurs raisons, je ne pouvais pas ajourner mon départ. Si j'avais eu cinq ou six jours à ma disposition, peut-être aurais-je réussi, par une méthode spéciale, à extraire quelques urnes entières.

Cependant, j'ai pu examiner trois urnes et je donne ici le croquis de l'une d'elles (*fig. 2*). Sa forme est reproduite fidèlement, moins les contours exacts du couvercle qui recouvrait l'urne jusqu'à la moitié de sa hauteur environ, car il n'en restait que les bords ; le

1. 24° 46' 20" latitude sud ; 67° 44' 33" longitude ouest de Paris.

2. *Vilque* est un mot quichua dont se servent les indigènes et qui signifie « grand pot en terre cuite » ancien ou moderne.

fond avait été détruit par la pression de la terre. La ligne pointillée qui marque sur la figure cette partie du couvercle est donc conventionnelle.

L'urne, comme toutes les autres, était semblable à celles de San-Pedro, c'est-à-dire faite d'une terre assez mal cuite, modelée d'une manière grossière, sans ornements d'aucune sorte. Elle était pourvue de deux grandes anses latérales, placées un peu au-dessous de

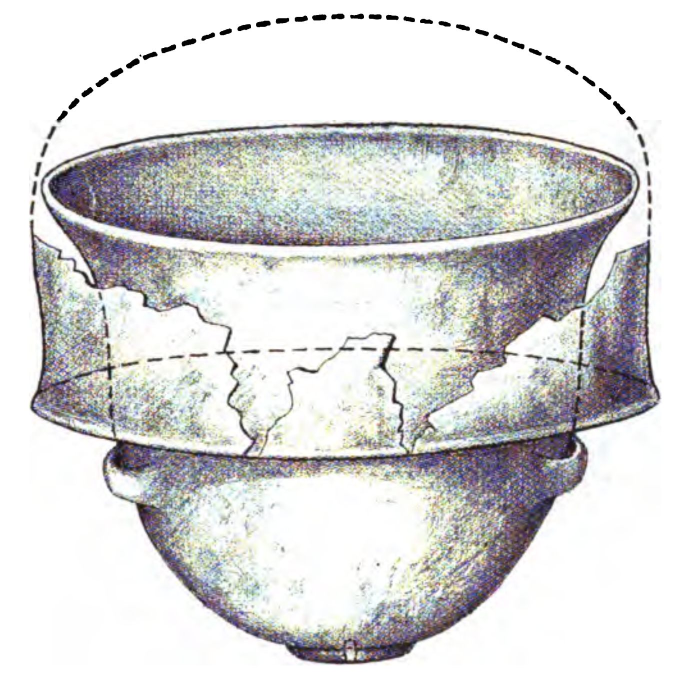


Fig. 2. — Urne funéraire de El Carmen (1/10 grandeur naturelle).

sa mi-hauteur. Les parois avaient environ un centimètre d'épaisseur. La *fig. 3* montre quelques fragments de la panse de l'urne (*a*), de son bord (*b*, *c*), et du bord du couvercle (*d*). Sur le grand fragment, on aperçoit très clairement les stries laissées par le racloir qui a servi à lisser la poterie. L'ouverture de l'urne était de 80 centimètres, et sa hauteur, de 55 centimètres. Le fond était perforé au centre, le diamètre du trou était d'environ 25 millimètres.

L'urne était remplie de terre qui avait dû pénétrer, quand le couvercle s'était brisé. En examinant cette terre, j'y trouvai les

débris du crâne et de la plupart des os d'un squelette d'adulte. Bien que ces os fussent dans un état de décomposition presque complète, je pus constater qu'ils se trouvaient *in situ* et que le cadavre avait été placé entier dans l'urne, dans une position accroupie, les jambes et les bras repliés sur la poitrine, la tête inclinée en avant.

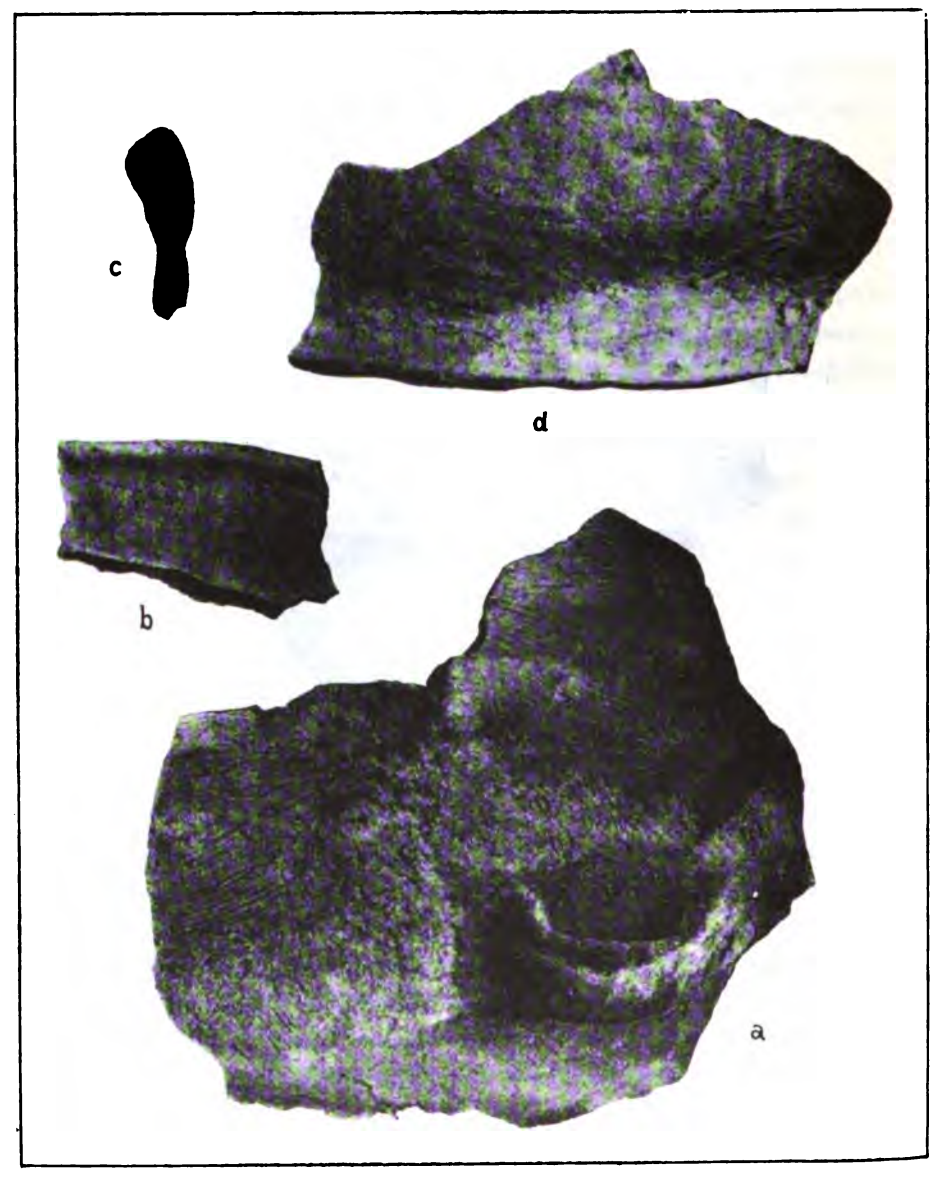


Fig. 3. — Fragments d'une urne funéraire et de son couvercle. Cimetière de El Carmen (1/4 grandeur naturelle).

Deux autres urnes que j'ai exhumées étaient presque de la même forme et en tout point analogues à celle que je viens de décrire.

Les urnes du cimetière étaient placées très près les unes des autres, espacées d'environ un mètre. J'ai vu des débris d'une dizaine d'urnes sous le bord du chemin où j'effectuai mes fouilles; beaucoup d'urnes doivent avoir été emportées par le ruisseau, et, de l'autre côté du chemin, dans une excavation faite pour le réparer, j'ai également trouvé des fragments d'urnes, à une distance de quinze mètres des premières. Le cimetière continuait sûrement au-dessous du chemin, et en calculant sa superficie, on peut estimer à une centaine le nombre d'urnes enterrées là.



Fig. 4. — Objet en terre cuite trouvé dans le cimetière de El Carmen (1/4 grandeur naturelle).

Avec les urnes de El Carmen, je n'ai trouvé d'autres objets qu'une curieuse pièce de poterie en forme de tonneau sans fonds, de la même qualité de céramique que les urnes, et striée sur la surface comme l'urne que je viens de décrire. Cette pièce est représentée par la *fig. 4*. Elle a 16 centimètres de hauteur, et 17 centimètres de diamètre maximum. Il n'est pas facile de formuler une théorie sur sa destination. A ma connaissance, c'est le premier objet en terre cuite de cette forme rencontré par l'archéologie du Sud-Amérique.

En deux autres endroits de la vallée de Lerma, il existe des cimetières d'urnes funéraires en tous points analogues à celui de El Carmen. A Carbajal, dans la partie sud de la vallée, j'ai entendu parler d'un grand nombre d'urnes de cette même catégorie, et à La

Cañada, au pied des montagnes qui bornent la vallée à l'est, on avait aussi découvert deux de ces urnes.

En dehors de ces urnes funéraires, les débris préhispaniques de la vallée de Lerma indiquent qu'ils proviennent de peuples appartenant à la race andine. Les ruines et les objets sont analogues à ceux des Vallées Calchaquies et la poterie diffère parfaitement de celle des urnes funéraires de San-Pedro et de El Carmen. Entre celle-ci et la céramique calchaquie ou celle du Pérou, aucun rapport. Il est très aisé de distinguer l'une de l'autre.

*
* *

L'habitude d'employer comme cercueils des urnes en terre cuite est sans doute particulière aux peuples tupis-guaranis. D'après ce que nous connaissons actuellement de l'ethnographie sud-américaine, nous pouvons dire qu'ils ont pratiqué et pratiquent encore ce mode d'enterrement, en plaçant dès la mort le cadavre entier dans l'urne. Au contraire, chez les peuples appartenant aux groupes des Tapuyas, des Aruacs et des Caraïbes, l'enterrement dans les urnes n'est qu'un second enterrement : le corps est d'abord mis quelque temps dans la terre. C'est lorsque la putréfaction est achevée que les os sont ramassés et déposés définitivement dans les urnes.

Les peuples de la race andine n'employaient pas d'urnes pour leurs morts, à part quelques cas particuliers, comme les cimetières de petits enfants des Vallées Calchaquies. Cette différence entre la coutume funéraire des Tupis-Guaranis et celle des populations andines résulte de faits déjà connus que je demande la permission de rappeler rapidement.

Déjà d'Orbigny, dans l'*Homme américain*[1], signale que les Guaranis, entre autres modes d'enterrement, placent leurs morts dans un vase de terre cuite, spécialement destiné à cet usage.

C.-F. Hartt[2] décrit d'anciennes sépultures de ce genre, décou-

1. Alcide d'Orbigny : *Voyage dans l'Amérique méridionale*. Paris, 1844, t. IV, page 93.

2. Carlos Federico Hartt : *Contribuçoes a ethnologia do Valle do Amazonas*. « Archivos do Museu nacional de Rio de Janeiro », vol. VI, 1885, pages 14 et 27.



vertes par lui à Cafezal, sur le Rio Tapajoz, et dans l'île de Pacoval, dans l'Amazone, territoires que l'ethnographie considère comme guaranis.

M. le Dr Hamy [1], dans son bel ouvrage, *Galerie américaine du Trocadéro*, donne la figure d'une urne de l'île Marajo, d'une forme semblable à celle de l'urne de El Carmen que j'ai décrite. Il parle d'une autre urne, de la même île, qui figurait à l'Exposition universelle de 1889, et qui contenait les ossements d'un adulte.

Le voyageur français J.-B. Debret [2] dit, en parlant des Indiens « Coroados » du Rio Paraïba : « Les Coroados avaient anciennement la coutume d'enterrer leurs chefs d'une manière particulière : la dépouille mortelle de ce chef révéré était renfermée dans un grand vase en terre cuite nommé *camucis* que l'on enfouissait assez profondément au pied d'un grand arbre. On en découvre quelquefois aujourd'hui dans les défrichements. Ces momies revêtues de leurs insignes sont parfaitement intactes, et sont toujours placées dans leurs urnes funéraires, de manière à conserver l'attitude d'un homme assis sur ses talons, position habituelle du sauvage qui se repose. » Debret publie la reproduction d'une de ces urnes funéraires dans laquelle on voit le cadavre.

D'autre part, le Dr H. von Ihering [3] décrit des urnes funéraires de São Paulo, nommées *igaçabas*, contenant des squelettes d'adultes dans la position assise. Il les attribue aux Tupis.

M. J.-B. Ambrosetti [4] a aussi exhumé des urnes funéraires analogues sur les rives du Rio Alto Paraná, dans le territoire argentin Misiones, et dans la République du Paraguay. J'ai vu moi-même au Musée national de Buenos-Ayres quelques-unes de ces urnes qui présentent beaucoup d'analogie avec celles des vallées de Lerma et de San-Francisco. Le territoire où elles ont été trouvées a toujours été habité par des Guaranis.

1. E.-T. Hamy : *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro*. Paris, 1897, 2e partie, pl. LVI.

2. J.-B. Debret : *Voyage pittoresque et historique au Brésil*. Paris, 1834, t. I, page 20.

3. H. von Ihering : *The Anthropology of the State of S. Paulo, Brazil*. S. Paulo, 1904.

4. J.-B. Ambrosetti : *Los cementerios prehistóricos dèl Alto Paraná*. « Boletin del Instituto Geográfico Argentino », tomo XVI. Buenos-Ayres, 1885.

Les Guaranis qui, de nos jours, sont les plus proches voisins de ces vallées, sont les Chiriguanos habitant au nord du Rio Pilcomayo, entre Tarija et la partie bolivienne du Grand Chaco. Ils enterrent encore aujourd'hui leurs morts dans de grands vases en terre cuite, surmontés d'un autre vase renversé formant couvercle, absolument comme dans les cimetières de El Carmen et de San-Pedro.

Le P. Franciscain Alejandro Maria Corrado [1] donne une description très minutieuse des enterrements des Chiriguanos. Selon lui, l'urne est d'abord placée dans la terre et le cadavre y est mis ensuite,

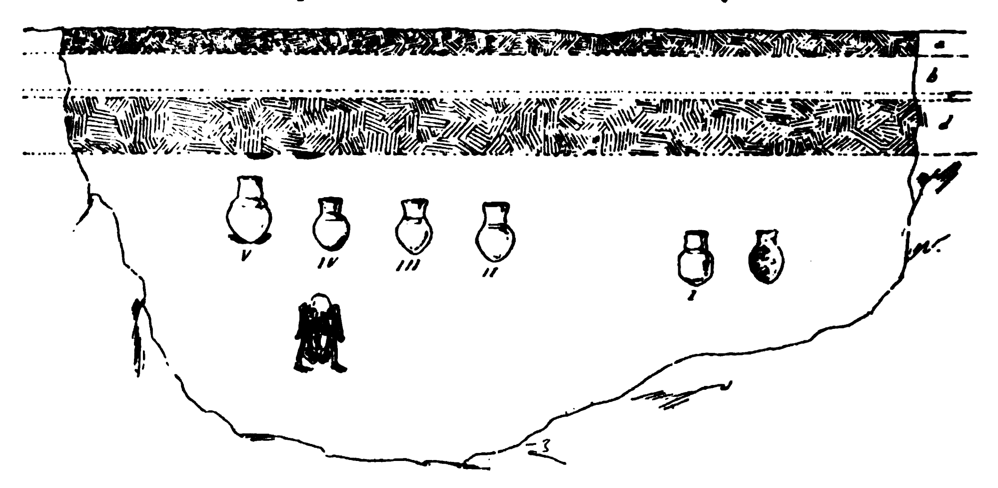


Fig. 5. — Coupe verticale de la partie fouillée du cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio (Échelle 1/60).

habillé de ses plus beaux vêtements, orné de ses bijoux, la figure peinte comme pour une fête [3]. Les Chiriguanos appellent les grands vases en terre cuite des *yambùis*. Un *yambùi* renversé sert, d'après Corrado, de couvercle à celui qui contient le cadavre

Ce mode de sépulture est ancien chez ces Indiens. Dans les *Lettres édifiantes* [3] est insérée une lettre du Jésuite Ignace Chome qui donne les mêmes renseignements que le P. Corrado sur la

1. Fr. Alejandro Maria Corrado et Fr. Antonio Comajuncosa : *El Colegio Franciscano de Tarija y sus misiones*. Florence, 1884, page 52.

2. *Cartas edificantes*. Édition espagnole. Madrid, 1756, t. XIV, page 186.

3. Les Chiriguanos se peignent la figure et d'autres parties du corps avec l'*urucu*, couleur extraite des fruits de *Bixa Orellana* Lin.

manière d'enterrer les morts chez les Chiriguanos de Caiza (Rio Pilcomayo).

Weddel [1], de son côté, dit de ces Indiens : « Lorsque l'un d'eux vient de mourir, on place son cadavre dans un pot de *chicha* [2], avec ses armes, ses ornements, du maïs, une cruche d'eau et du bois pour faire du feu; on le recouvre ensuite avec un autre pot ou une dalle, et on le dépose dans le sol même de sa maison. »

Enfin M. Erland Nordenskjöld [3] a trouvé en 1902, dans la même région, un cadavre de Chiriguano, avec la chair encore en décomposition, enterré dans un grand vase recouvert par un autre vase.

Ainsi, les témoignages, actuels ou lointains, sont d'accord pour démontrer que le mode d'enterrement des adultes dans des urnes en terre cuite appartient aux peuples tupis-guanaris et non à la race andine. En dehors de la littérature citée ci-dessus, je pourrais encore invoquer à l'appui de cette proposition l'opinion du Dr Paul Ehrenreich, l'un des ethnographes les mieux informés sur le Brésil, que j'ai consulté à ce sujet.

Les cimetières de El Carmen et de San-Pedro sont donc guaranis. Ils prouvent qu'à une époque préhistorique, une population guaranie a habité cette région très distante du Rio Pilcomayo où se trouvent, de nos jours, les Guaranis les plus proches. Dans un temps très reculé, cette race s'est vue obligée d'abandonner ce territoire, puisque les conquérants espagnols n'y rencontrèrent que des tribus diaguites et des Guaycurus errants du Chaco, et qu'après la conquête, nous savons que les Indiens habitant le territoire de la vallée de San-Francisco jusqu'à Oran, étaient des Tobas et des Mataguayos [4]

Il est très probable que l'on découvrira encore de nouvelles traces de Guaranis, plus à l'intérieur des Vallées Calchaquies.

Par exemple, le cimetière de Chañar-Yaco, décrit par M. Lafone-

1. H.-A. Weddel : *Voyage dans le sud de la Bolivie*. Paris, 1851, page 311.

2. *Chicha* (en quicha *azua* ou *ashua*) est la bière des pays andins, préparée avec du maïs et de la salive humaine comme ferment.

3. *Globus*, B. LXXXIX, p. 179. Braunschweig, 1903.

4. Adrian Fernandez Cornejo : *Descubrimiento de un nuevo camino desde el Valle de Centa hasta la villa de Tarija* (Écrit 1791). Pedro de Angelis : « Coleccion de obras y documentos relativos á la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata. » Buenos-Ayres, 1836, tomo IV.



Quevedo [1], appartient peut-être à des Guaranis. La forme de certaines des urnes funéraires de ce cimetière rappelle en effet celle des urnes de El Çarmen.

II. — *Un cimetière d'enfants « calchaqui », au bord du Grand Chaco.*

Il y a quelques aunées, les débris préhispaniques des provinces interandines de la République Argentine commencèrent d'être l'objet d'investigations scientifiques. L'une des nombreuses vallées longues et étroites qui séparent les différentes chaînes de la Cordillère des Andes s'appelle la *Vallée Calchaquie*. Les auteurs ont étendu le nom à tout le territoire interandin et ils ont baptisé « Calchaquis » tous ses habitants préhispaniques, que les chroniqueurs du XVI[e] siècle nommaient les *Diaguites*.



Fig. 6. — Urne funéraire n° 1 du cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio.

L'on s'est ainsi habitué à nommer « civilisation calchaquie » toute la civilisation précolombienne de la partie andine du territoire argentin.

Certains archéologues se sont attachés à présenter cette ancienne civilisation comme spéciale à ce territoire, quoique, en fait, les ruines et les objets d'industrie préhispanique trouvés démontrent qu'elle n'est que l'ancienne civilisation commune à toute la partie andine de l'Amérique du Sud. Cependant, les diverses tribus andines semblent avoir au moins différé au sujet de pratiques religieuses, et les habitants préhispaniques de la région calchaquie doivent avoir possédé des rites propres.

1. S.-A. Lafone-Quevedo : *Catálogo descriptivo é ilustrado de las huacas de Chañar-Yaco*. « Revista del Museo de La Plata », tomo III, pages 33 et suiv. La Plata, 1892.

On trouve, entre autres, dans cette région, des cimetières ne contenant que des cadavres d'enfants en bas âge, renfermés dans des urnes funéraires de forme particulière et avec des ornements en apparence symboliques.

Le comte H. de la Vaulx [1] a fait l'excavation méthodique d'un de ces cimetières et ses recherches démontrent la différence entre ces enterrements caractéristiques de petits enfants et les modes ordinaires de sépulture. Je trouve très vraisemblable son opinion que les enfants déposés dans ces urnes ont été sacrifiés pour implorer la clémence des dieux, et qu'il ne s'agit pas d'enterrements après mort naturelle. S'il n'en était pas ainsi, il serait, en effet, bien étonnant qu'on ait enterré uniquement de cette manière spéciale et dans des endroits réservés *ad hoc* des enfants âgés d'environ un an.

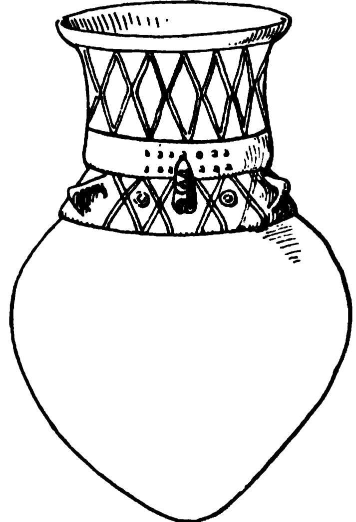


Fig. 7. — Urne funéraire n° 2. Arroyo del Medio.

Ces cimetières sont sans doute propres à la civilisation calchaquie. On n'en a trouvé ni au Pérou ni ailleurs, dans l'Amérique du Sud. Parmi tous les sacrifices humains de la conquête du Pérou par les Espagnols, énumérés par les chroniqueurs, nous ne trouvons nulle part la mention de sacrifices d'enfants de bas âge.

*
* *

Les recherches archéologiques et les renseignements des auteurs contemporains de la conquête espagnole de ces régions font considérer la vallée de Lerma comme la limite nord de la civilisation calchaquie. A ce titre, c'est donc une découverte intéressante que j'ai faite, quand, en 1901, je trouvai dans le Grand Chaco un de ces cimetières spéciaux de petits enfants disposés dans des urnes funéraires [2].

1. H. de la Vaulx : *Excursion dans les Vallées Calchaquies.* V. *Journal*, t. III, p. 168 et sqq.

2. Sur ce cimetière, j'ai déjà publié un travail en espagnol : *Enterratorio*

Ce cimetière est situé dans un lieu nommé Arroyo del Medio[1], à l'est de la sierra Santa Barbara, dans la partie du Chaco qui appartient à la province de Jujuy. Cette localité est composée de trois chaumières de métis qui s'occupent à la garde du bétail. La région est couverte de forêts vierges. Le sol est composé de *loess*, qui forme le terrain de tout le Grand Chaco. Les chaumières des métis sont situées sur les bords d'une petite rivière, l'Arroyo del Medio, de laquelle la localité a pris son nom. Cette rivière a creusé son lit très profond dans le sol, et ses bords sont formés par des berges de huit mètres environ de hauteur. En un point où la rivière forme un angle et dans les crues, de grands morceaux de la fondrière sont emportés par les eaux. Là se trouve le cimetière et, d'après les habitants, un grand nombre de ses urnes a été enlevé par la rivière.

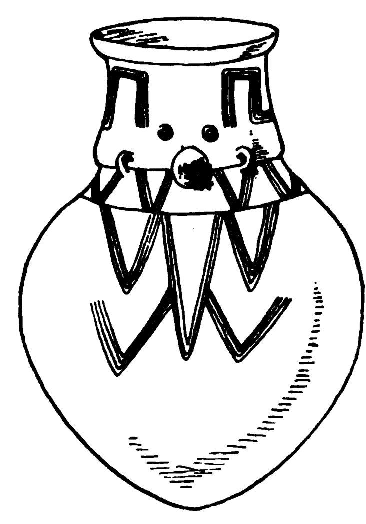


Fig. 8.— Urne funéraire n° 3. Arroyo del Medio.

La *fig. 5* montre une coupe verticale de mes excavations.

Le terrain se compose des couches suivantes :

a) 20 centimètres de terre noire végétale.

b) 30 centimètres de terre rouge, sablonneuse, provenant d'une sédimentation moderne.

c) 2 centimètres de sable blanchâtre, très mélangé avec de la terre végétale.

d) 46 centimètres de terre noire végétale.

e) 6 mètres (jusqu'au lit de la rivière) de terre rougeâtre, sablonneuse, poreuse (*loess*).

J'ai exhumé quatre urnes, désignées sous les numéros 2 à 5, et l'un des métis en avait, avant mon arrivée, déterré une autre, le numéro 1. On voit, sur la coupe, à la droite de celle-ci, l'impression

prehistórico en Arroyo del Medio. « Historia », tomo I, page 42 et suiv. Buenos-Ayres, 1903. Voir aussi Erland Nordenskjöld : *Praecolumbische Wohn- und Begraebnissplaetze an der Suedwestgrenze von Chaco.* « Kongl. Svenska Vetenskapsakademiens Foerhandlingar », Band 36, Stockolm, 1903.

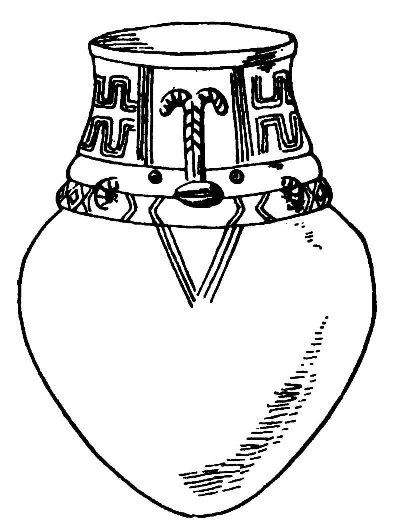
1. A environ 23° 50' latitude sud et 66° 42' longitude ouest de Paris.

laissée par une sixième urne que le métis avait cassée, en la voulant extraire. Ces urnes étaient placées dans une ligne presque droite et à des profondeurs de 2 mètres (n° 1) à 1m 70 (n° 5). Toute la rangée des urnes, y compris celle dont il ne restait que l'impression, a une longueur de 4m 50.

Les dimensions des urnes sont les suivantes :

	Hauteur totale :	Diamètre maximum :	Hauteur du goulot :	Diamètre intérieur du goulot :
Urne n° 1 (*fig. 6*)	0m43	0m29	0m11	0m14
— 2 (*fig. 7*)	0m47	0m33	0m15	0m14
— 3 (*fig. 8*)	0m44	0m33	0m14	0m13
— 4 (*fig. 9*)	0m44	0m33	0m14	0m13
— 5 (*fig. 10*)	0m55	0m35	0m18	0m16

Les urnes sont de terre cuite, d'une pâte fine et d'une cuisson parfaite. Leur décor, comme celui des urnes trouvées dans les cimetières d'enfants caractéristiques de la région calchaquie, consiste en une grotesque figure humaine sur le goulot de chacune d'elles. Cette figure a les yeux, le nez, les lèvres en relief. L'urne n° 1 a aussi de grandes oreilles en relief, tandis que les autres ont de petits bras rudimentaires. En dehors de cette figure humaine, l'ornementation consiste en lignes gravées formant différentes combinaisons autour du goulot et sur la panse des urnes.


Fig. 9 — Urne funéraire n° 4. Arroyo del Medio.

Toutes les urnes avaient l'orifice couvert d'une écuelle en terre cuite, mais ces écuelles étaient brisées par la pression de la terre, excepté celle de l'urne n° 5, représentée par la *fig. 11*. Elle était décorée avec des têtes de serpent et des lignes gravées en zigzag. Elle était placée sur l'urne, le fond en bas, tandis que les autres étaient renversées sur la bouche des urnes.

Toutes les urnes contenaient des squelettes d'enfants d'environ

un an. Deux de ces squelettes avaient des colliers en petites perles circulaires, faites de coquillages. On trouvait aussi dans l'intérieur des urnes des morceaux de charbon, et quelques-uns des os étaient légèrement carbonisés à la surface, ce qui semble démontrer que les petits cadavres avaient été déposés dans les urnes avec des braises ardentes. Il y avait aussi des coquilles, dont plusieurs exemplaires d'une coquille marine (*Oliva sp.*), ce qui donne une preuve du commerce actif qui, aux temps préhistoriques, existait entre les peuples sud-américains.

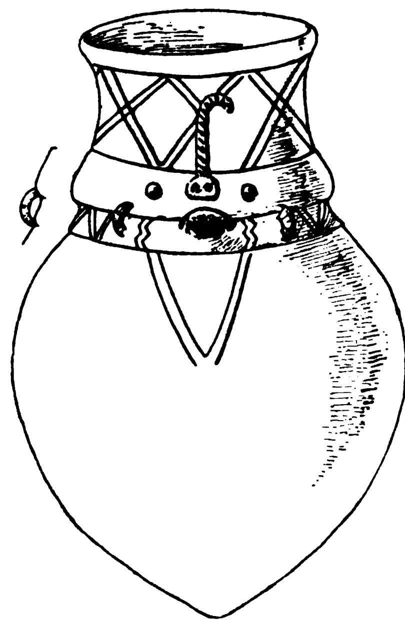


Fig. 10. — Urne funéraire n° 5. Arroyo del Medio.

Le comte de la Vaulx[1], dans le cimetière d'enfants de la province de Tucuman fouillé par lui, n'a trouvé que des crânes dans les urnes. Il y aurait là une différence avec le cimetière d'Arroyo del Medio, où je trouvai les squelettes entiers. Cependant j'incline à croire plutôt que les premières avaient contenu des squelettes entiers, mais que ceux-ci avaient été totalement détruits par la décomposition qui n'aurait respecté que des fragments de crânes. Des squelettes anciens d'enfants, le crâne est toujours la partie qui résiste le plus longtemps. Toutes les urnes funéraires d'enfants de la région calchaquie que j'ai eu l'occasion d'examiner, contenaient des fragments de différentes parties du squelette.

A $0^m 30$ au-dessous de l'urne n° 4 était un squelette d'adulte en position accroupie (voir la *fig. 5*). Il était pourvu d'un collier en perles de coquillage. C'est le seul squelette d'adulte qui existait dans le cimetière. Probablement il aura été enterré dans le cimetière d'Arroyo del Medio pour quelque raison spéciale, mais sa présence ne me semble pas empêcher de classer le cimetière comme

1. *L. c.*, page 170.

cimetière spécial aux enterrements d'enfants en bas âge dans des urnes caractéristiques.

A quelque 15 centimètres au-dessus des urnes nos 4 et 5 s'étendaient deux pierres plates d'environ 0 m 20 × 0 m 15. Ce sont les seuls objets trouvés dans le cimetière, en dehors des urnes et des squelettes.

*
* *

Je dois avouer que les urnes ne sont pas tout à fait de la même forme que celles usitées pour le même usage dans les cimetières d'enfants des Vallées Calchaquies. Il y manque notamment ces dessins polychromes qui couvrent celles-là. Ceci ne me semble pas

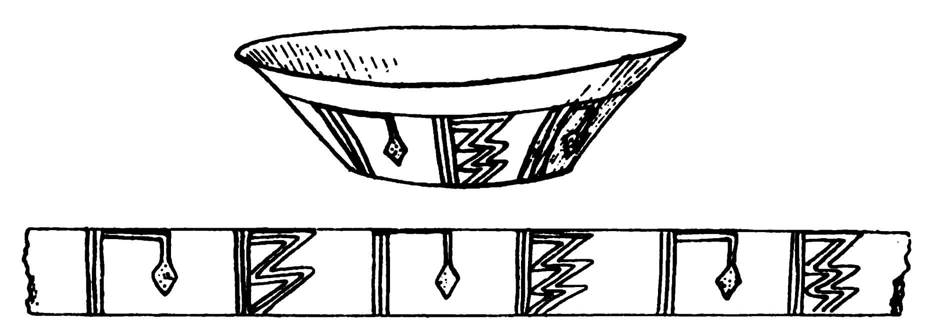


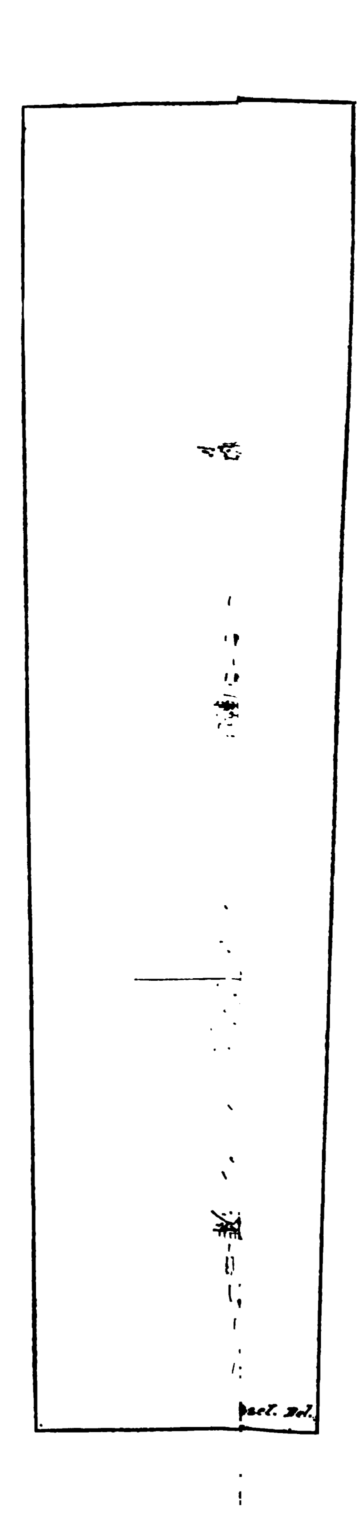
Fig. 11. — Écuelle servant de couvercle à l'urne n° 5. Arroyo del Medio. — Développement de son décor.

empêcher que le cimetière d'Arroyo del Medio n'appartienne sans doute à la même catégorie. Si, comme j'en suis convaincu, ce mode de sépulture était propre aux habitants précolombiens des Vallées Calchaquies, ma découverte à Arroyo del Medio démontrerait que ce peuple, à une certaine époque, était répandu jusqu'au Grand Chaco ou au moins jusqu'à la frontière sud-ouest de cette immense forêt.

Le Chaco était, à l'époque de la conquête par les Espagnols, habité par des tribus guaycurues. Avant celles-ci, comme nous le prouvent les cimetières des vallées de Lerma et de San-Francisco, décrits ci-dessus, les Guaranis avaient occupé la région. Mais notre cimetière d'enfants d'Arroyo del Medio est une indication que les Guaranis auraient été précédés eux-mêmes par des tribus andines,

celles-là même qui ont laissé les débris de la « civilisation calchaquie », et qui, plus tard, ont été refoulées par les Guaycurus.

Au résumé, à moins que de nouvelles découvertes ne viennent. modifier le sens des faits que j'ai décrits, nous nous trouverions, dans mes observations, tenir la preuve de deux migrations distinctes et successives des peuples. Un premier courant guarani venu du centre de l'Amérique du Sud se serait dirigé vers les vallées du nord de l'actuel territoire argentin. Une expansion postérieure des tribus andines se serait produite dans la direction contraire, suivie d'une régression de ces tribus andines vers leurs montagnes.



NOTES D'ARCHÉOLOGIE MIXTÉCO-ZAPOTÈQUE

(TUMULUS ET CAMPS RETRANCHÉS)

Par M. Léon DIGUET

Chargé de Missions du Muséum d'histoire naturelle,
Membre de la Société des Américanistes.

Toute la région comprenant la partie sud de l'État de Puebla et la presque totalité de l'État de Oaxaca, région que l'on désignait jadis sous les noms de Mixtecapan et Zapotecapan, est couverte de constructions précolombiennes. Quelques-unes de ces constructions, telles que celles de Mitla, Monte Alban, Chila, Guingola, sont aujourd'hui assez connues pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici. Elles montrent que les anciens peuples mixtéco-zapotèques étaient de bonne heure parvenus à un degré de culture élevé. Mais, à côté de ces ruines célèbres qui indiquent l'emplacement de centres autrefois très peuplés et où, à certaines époques de l'année, devaient affluer les foules pour les fêtes religieuses, s'en trouvent d'autres de moindre importance qui désignent l'emplacement de simples villages.

Ces vestiges historiques, d'après leur situation, peuvent se diviser en deux groupes bien tranchés : celui des constructions sur les crêtes escarpées des montagnes ; celui propre aux régions moins accidentées, telles que vallées ou plateaux. Au premier groupe correspondent les deux ruines qui se trouvent à proximité de Zapotitlan de las Salinas et qui sont connues sous les noms de Cuta et de la Rinconada. Ces deux anciennes constructions, sur deux assez hauts sommets, dominent complètement les vallées qui, au nord, donnent accès au pays des Mixtèques. Elles représentent vraisemblablement les camps fortifiés qui, aux époques des invasions, ont servi d'asile et de retranchements aux populations des plaines. Les indigènes actuels précisent cette hypothèse d'après leur traditions :

les cerros de Cuta et de la Rinconada furent des centres de résistance locale contre les Aztèques, à l'époque où ces derniers entreprirent la conquête des riches provinces du sud de l'Anahuac. Leurs ruines rentrent donc dans la catégorie des ruines de Guingola, de Chila, de celles qui existaient à la sierra de Huizo et à la sierra de Zimatlan et que l'histoire nous indique comme ayant été les fortifications où les Zapotèques entretenaient des garnisons pour empêcher les incursions mixtèques sur leur territoire.

Ces deux camps fortifiés, d'où se découvre un vaste panorama, présentent une disposition toute spéciale qui consiste en assises étagées les unes au-dessus des autres, de façon à former une série de terrasses parfaitement régulières auxquelles donnaient accès des escaliers ou des moyens plus simples d'escalade.

Sur ces terrasses, souvent dallées et encastrées dans des talus verticaux en maçonnerie, s'élèvent quelques édifices pyramidaux, dont le mode et les détails de construction présentent un certain intérêt. Ainsi, l'un de ces édifices assez bien conservé qui se trouve sur le bord du terre-plein dominant toute la montagne de Cuta, affecte la forme d'un tronc de pyramide quadrangulaire d'une hauteur de six mètres. La section tronquée présente une plate-forme de un mètre quatre-vingts de côté. Cette pyramide aurait, détail à noter, si elle était complète, une hauteur égale à l'arête de sa base.

Une excavation pratiquée depuis longtemps sur l'un des flancs permet d'y pénétrer et de comprendre la structure interne. C'est une crypte, semblable à celles que l'on a rencontrées dans les divers monuments de la région, c'est-à-dire affectant un plan cruciforme. Une salle centrale quadrangulaire de un mètre soixante de large sur deux mètres de long et deux mètres de haut est flanquée, par côtés, de quatre pièces ou loges de dimensions un peu moindres, dont l'une peut-être offrait un couloir d'accès, qu'il est, d'ailleurs, dans l'état de dégradation du monument, difficile de reconstituer aujourd'hui. Le plafond est formé par un solivage de prismes basaltiques. Cette roche ne se rencontre pas dans les environs ; elle a dû être apportée de loin par les constructeurs. Le corps de la pyramide consiste en pierres plus ou moins taillées ou en moellons assemblés par du mortier. Un dallage en pierres de taille recouvre le tout et forme les faces de la pyramide.

Sur le cerro de Cuta, on n'observe que cette seule pyramide.

Placée sur l'un des angles de la plate-forme supérieure, elle domine d'un côté un précipice.

Au cerro de la Rinconada, on rencontre les vestiges de deux pyramides. Du reste, en l'état actuel, l'informe amoncellement des pierres laisse voir à peine la forme primitive de l'édifice.

A part les pyramides, le reste de ces deux constructions de montagne est assez bien conservé dans son ensemble, quoiqu'il disparaisse en grande partie sous la végétation arborescente, peu élevée, épineuse, mais caractéristique de la flore de ces hautes régions, continuellement battues par les vents.

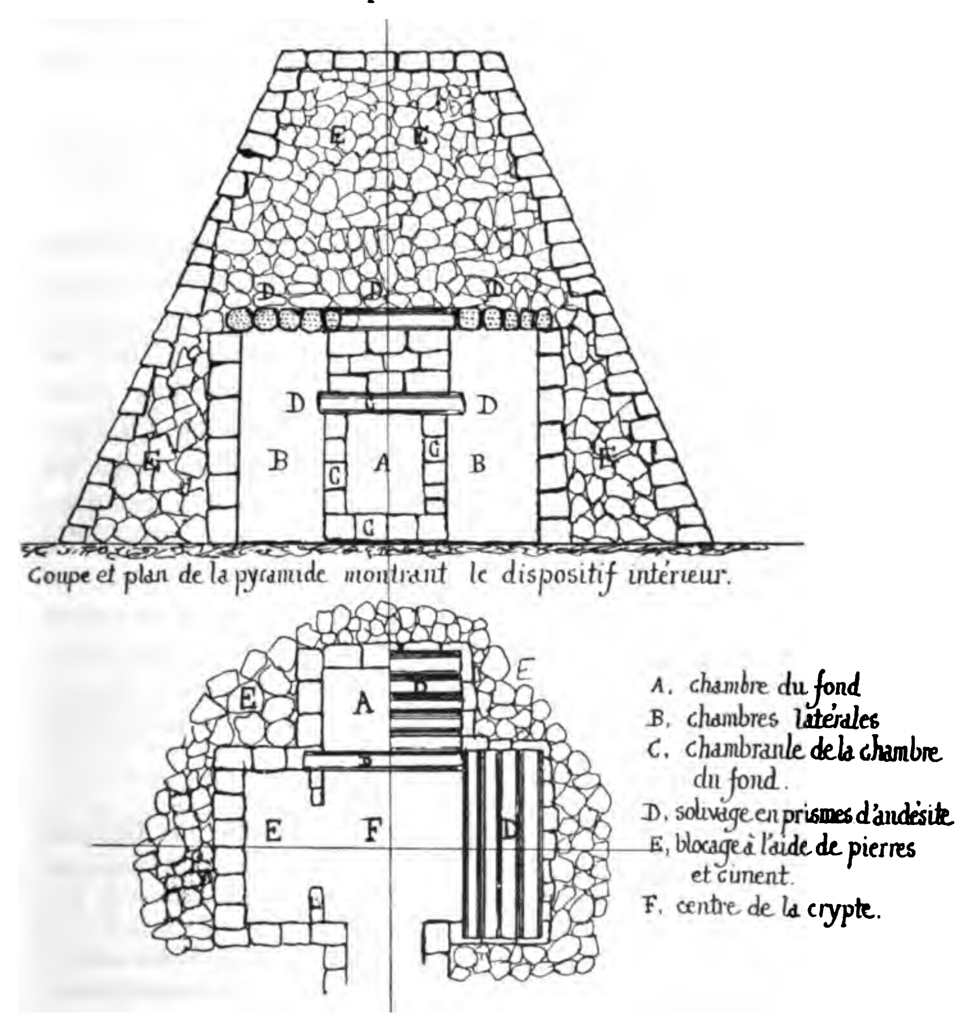


Fig. 2. — Pyramide du Cerro de Cuta.

Quant au second groupe de ruines mixtéco-zapotèques, on les rencontre fréquemment dans les vieux centres populeux de la plaine. Ce sont des tumulus. Leur ressemblance avec des collines naturelles les a fait désigner par les indigènes actuels sous le nom de *mogotes*. Ces monuments, construits pour la plupart en briques crues, devaient avoir eu à leur origine des formes géométriques définies, qu'une couche de stucage, souvent renouvelée, sans doute, entretenait et préservait contre la dégradation atmosphérique. Mais ils sont abandonnés depuis des siècles. Leur couche protectrice a fini par disparaître et les formes primitives se sont alors peu à peu effacées, au point que ces vestiges d'une architecture toute spéciale ne semblent plus maintenant que des monticules recouverts par une flore herbacée.

La constitution intérieure des ces *mogotes* n'a commencé à être à peu près connue que récemment, par les fouilles de notre collègue M. Marshall H. Saville, dans les environs de Oaxaca [1].

Jusque-là, on ne savait à ce sujet que ce qu'en rapportent le P. Burgoa et Antonio Gay [2]. Ce dernier dit, dans son *Historia de Oaxaca :*

« Quelques villages avaient un panthéon particulier. C'était un morceau de terrain disposé en carré parfaitement orienté, aux côtés duquel s'élevaient des éminences ou collines artificielles. Il était situé au milieu d'une vallée ou sur la cime d'une colline. Chacun des monticules contenait dans son intérieur le sépulcre d'un cacique. En pratiquant une excavation, on rencontre, au centre, une salle habituellement quadrangulaire, avec une porte d'entrée, et, au milieu des murs, une niche où se trouvent des récipients ou autres objets de poteries, plus, un buste de métal ou de poterie représentant des figures humaines. On a cru que c'étaient des idoles. Mais il est plus probable que c'était le portrait du personnage enseveli dans l'endroit. »

1. Saville, *Cruciform Structures near Mitla*, in : « Bulletin of the American Museum of natural history », november 1900. — Cf. *Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca*, par Léon Lejeal, in : « Journal de la Société », t. IV, 1re série, n° 2, p. 174.

2. Burgoa, *Geografica descripcion de la parte septentrional del polo arctico y nueva iglesia de las Indias occidentales.* — Jose Antonio Gay, *Historia de Oaxaca*, 2 vol. in-8, 1881, t. I, p. 137.

Jointes aux explorations de M. Saville, mes recherches apportent cette certitude que l'intérieur d'un *mogote* recèle un caveau central dont le plan est à peu près toujours le même. Il forme une chambre rectangulaire avec, habituellement, *deux loges ou niches pratiquées sur les côtés, de façon à former une crypte cruciforme*. Ce dispositif en forme de croix paraît, au surplus, du moins dans la plupart des cas, n'avoir pas de sens symbolique. En tous cas, l'opinion qui la rattache au culte du Dieu Tlaloc n'est qu'une supposition. Les niches latérales étaient destinées, sans doute, à recevoir les objets qui accompagnaient le mort dans sa dernière demeure ; c'est ce qui a été constaté dans les *mogotes* explorés. Il était donc naturel de déposer

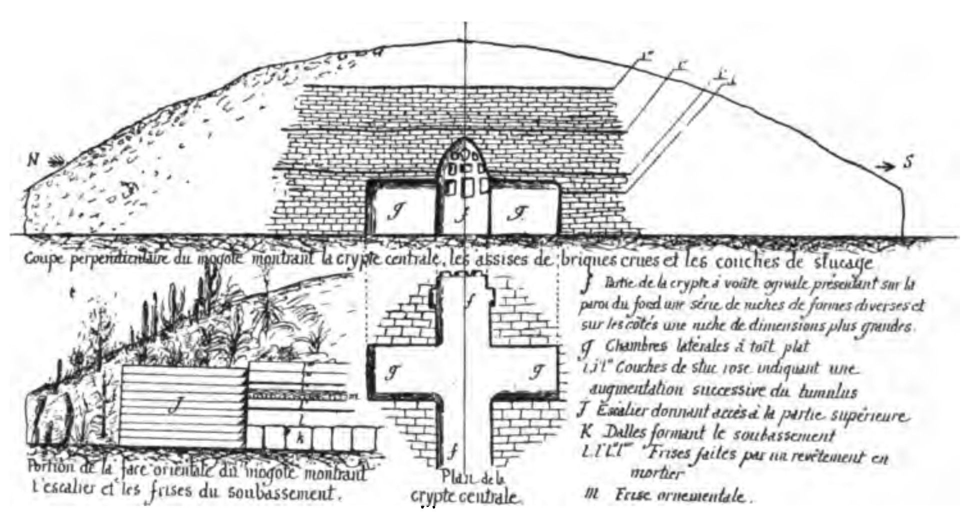


Fig. 3. — Mogote d'Ejutla.

symétriquement ces objets dans un endroit approprié. Certaines cryptes de *mogotes* présentent à leur partie antérieure qui forme la porte d'entrée, un linteau en pierre quadrangulaire portant gravées des figures mystiques, emblématiques ou simplement décoratives [1].

1. Nombre de ces linteaux, extraits de leurs *mogotes*, se rencontrent dans les villages des environs de Oaxaca où ils servent à différents usages. A Zaachila, ancienne capitale du royaume zapotèque, on peut en voir deux, l'un à la maison municipale, l'autre, encastré dans l'église.

Bon nombre de *mogotes,* détruits par le vandalisme des indigènes, ont permis de constater que ces édifices n'ont pas été élevés en une seule fois, mais qu'à des époques différentes, les constructeurs ont ajouté de nouvelles assises de briques, de façon à augmenter les proportions du monument. Par exemple à Ejutla, petite ville située à environ cinquante kilomètres de Oaxaca, un grand *mogote* a été à moitié détruit et coupé de façon à former un mur.

Sur la section ainsi mise à jour, on voit clairement que l'édifice fut agrandi à trois reprises différentes. Cet accroissement successif est constaté par des couches de stucage disposées parallèlement dans la construction[1]. Le *mogote* d'Ejutla, de forme hémisphérique, d'une hauteur de six mètres, d'un diamètre de base de quarante mètres, recouvre (fig. 3) en son centre une crypte cruciforme d'assez vaste dimension, mais qui selon toutes probabilités a été retouchée, elle aussi, après coup, quand on a augmenté les proportions de l'édifice.

Elle offre cette particularité que la partie centrale, orientée de l'E. à l'O. (et dont la moitié seule existe aujourd'hui), est en forme de nef avec une voûte ogivale, les deux autres chambres formant transept paraissent seulement avoir eu une voûte à peine cintrée, presque moitié plus basse que le reste. Le fond de la nef, c'est-à-dire la partie qui regarde l'Orient, présente sur sa paroi, à mi-hauteur, une série de petites niches de différentes grandeurs et de formes variées. A proximité de ce fond et sur les côtés, se trouvent deux grandes niches creusées dans la paroi latérale. Les parois de la crypte laissent voir distinctement la brique crue de la construction, sans trace d'un revêtement. L'ogive du haut ne paraît pas avoir été construite, mais taillée, du moins en partie, dans les assises de briques crues que l'on avait ajoutées lors d'une seconde augmentation de l'édifice. C'est du moins ce que prouverait, à mon sens, une trace de stucage, visible encore à une certaine hauteur dans le mur.

Cette crypte, comme dans la plupart des *mogotes*, a dû être une chambre funéraire. Mais les indigènes n'ont pas conservé le souvenir de ce que l'on trouva, lorsqu'on y pénétra

1. Ces stucs représentent autant de glacis externes. A chaque agrandissement, au lieu de les détruire, on construisit par-dessus.



pour la première fois. Depuis longtemps, le propriétaire avait disposé de la chambre interne fort vaste de ce *mogote* pour l'usage domestique et en avait fait un magasin, et c'est seulement depuis quelques années, afin d'agrandir une cour, qu'on en a détruit la moitié. La face externe orientale du *mogote* permet de voir, sur une certaine longueur, ce que fut la base de ce monument dont la forme était quadrangulaire et verticale, du moins sur une hauteur de trois mètres cinquante. Un escalier d'une largeur de cinq mètres, dont il ne reste plus que quelques marches de trente centimètres sur trente-cinq, donnait accès à la partie supérieure de l'édifice qui, probablement, à son sommet, portait une plate-forme assez vaste pour les cérémonies religieuses.

Toute la partie extérieure mise à jour a montré la décoration dont était ornée la base de l'édifice. Sur une hauteur de quatre-vingts centimètres, des pierres calcaires taillées formaient le soubassement de ce socle. Il se continuait en hauteur par une série de frises en stuc épais, parfaitement travaillé. Une seule de ces frises présentait un motif d'ornementation.

Les *mogotes* qui se trouvent dans les grandes vallées de l'État de Oaxaca ne sont pas toujours isolés. Dans certains endroits on les rencontre réunis en groupe et, quelquefois, sur une éminence ou un tertre élevé, par exemple à Etla et à Miahuatlan (Oaxaca). Ces tumulus aux vastes proportions doivent comporter certaines particularités utiles à connaître. Il faut donc espérer qu'un jour des fouilles exécutées méthodiquement en feront connaître la structure intime. Ces fouilles, au surplus, ont un réel caractère d'urgence.

Car le vandalisme indigène n'est plus aujourd'hui retenu par la crainte superstitieuse qui, seule, a permis à ces vestiges de civilisations mortes de nous parvenir. Et, par suite, ils risquent de complètement disparaître, renversés dans l'unique but de se procurer des matériaux ou les éléments de nouvelles adobes.

Or, de leur exploration parfaite défend l'élucidation d'une intéressante énigme archéologique. Nous croyons que les *mogotes*, de même que les pyramides camps retranchés, étaient des monuments funèbres, c'est-à-dire des sépultures, et, tout à la fois, les autels d'un culte des morts. Les plus importants (tel celui de Miahuatlan, Oaxaca), comme les plus humbles, furent, dans l'origine, sans doute, des mausolées



individuels. Puis, la population s'étant accrue, il fallut les augmenter, pour leur permettre de donner asile à d'autres défunts. L'agrandissement s'expliquerait aussi par l'importance croissante du culte rendu au locataire primitif. Et, pour cette double raison, le *mogote* devint à la longue comme un téocalli. Comme aux téocallis, la foule, à certaines époques, devait y affluer.

Mais cette manière d'expliquer les *mogotes* n'est encore qu'une hypothèse. Au fond, nous avons peu d'indices de leur utilisation. Comme l'ont dit les auteurs qui nous ont précédé sur cette question, les *mogotes*, situés dans les vallées, à portée de la route des conquistadores, ne fournissent aucun objet propre à éclairer vraiment leur destination ancienne. Sans doute, ils furent pillés par les Espagnols qui voulaient s'en approprier le contenu. Pour pouvoir déclarer formellement que *mogote* est, en toute circonstance, synonyme de tombeau, il est donc indispensable d'explorer ceux de la haute Mixtèque, plus écartés et vierges encore de toute profanation. Quelques-uns, en ces dernières années, ont pu être ouverts. Ils fournirent, avec des ossements, tout un matériel funéraire *in situ*. Des fouilles scientifiques complètes, pratiquées avec méthode sur toute cette catégorie de monuments, sont indispensables avant toute conclusion définitive.

SUR L'ORIGINE DU MOT « KALALEK »

NOM POPULAIRE DES GROENLANDAIS

Par Mme Signe RINK.

Inuit et *Yuit* (les hommes), voilà, on le sait, le nom générique que se donnent les Eskimos de toutes les régions. Mais, avec ce qualificatif commun à toute la race, les Eskimos du Groenland [1], pour se désigner plus spécialement, emploient le terme de *Kălâlek* (pluriel : *Kălâtlit*) [2], que les Européens des établissements danois ont fini par appliquer eux aussi aux indigènes. Ce vocable, qu'on trouve également au Labrador, peut donc être considéré comme propre à la plus grande partie des « Inuits » orientaux

Son origine et sa signification ont fait l'objet de nombreuses recherches et de longs débats. Les savants danois, pour la plupart, considèrent la discussion comme close. Mon avis est tout différent, et je vais essayer de le justifier.

L'opinion communément adoptée quant à l'origine du nom *Kălâlek*, est celle du missionnaire morave S. Kleinschmidt, considéré comme le maître de la linguistique groenlandaise. Ce célèbre lexicographe fait dériver *Kălâlek* de l'appellation laissée aux Eskimos par les « Vikings » norvégiens-islandais, c'est-à-dire du mot *Skraeling*. *Skraeling*, c'est la peau, c'est l'écorce, la pelure dont on dépouille le fruit, avant de le manger, le légume, avant de le cuire et, par extension, quelque chose d'inutile, de négligeable, un objet de dédain. *Skraeling*, au surplus, par une bouche vraiment groenlandaise, ne saurait être prononcé que « Sa-kălâlek » ou

1. Sur les quatre ou cinq tribus d'Inuits qui peuplèrent, à différentes époques et par des voies diverses, la terre groenlandaise, on me permettra de dire ici que je prépare un travail détaillé.

2. Il est bien entendu que ă désigne ici un « a » court et bref.

« Si-kălâlek »[1]. Et comme, d'autre part, le terme *Kălâlek*, — ajoute en substance notre auteur, — n'est constaté comme nom national que dans les parties du Groenland où les anciens Islandais avaient fondé des colonies, nous sommes en droit de conclure que ce mot vient des Vikings. Ils en usèrent vis-à-vis des Eskimos, entrés dans le Groenland, par allusion méprisante à la petite taille de leurs adversaires.

Tel est, dans ses grandes lignes, le raisonnement de Kleinschmidt. Remarquons d'abord la faiblesse de l'argument qu'il tire des déformations que les gosiers indigènes auraient fait subir au mot *Skraeling* corrompu par eux en *Kălâlek*. On pourrait aussi bien dériver *Kălâlek* de « Groenlander » ou de « Groenlaending » (cette dernière forme du nom de la « Terre verte », plus spécialement islandaise et employée dans les « Sagas »), car « Groenlaending », dans la phonétique indigène, donne *Kălângleng*, lui-même assez voisin de *Kălâlek*. Quelle apparence, d'ailleurs, que les Eskimos du Groenland aient consenti à ramasser, pour s'en parer, un sobriquet inventé par les Vikings? Ce serait admettre que des vainqueurs, — car les *Kălâtlit*, on le sait, devaient finir par l'emporter sur les Islandais, — consentent à se laisser baptiser par les vaincus. Il faudrait admettre aussi que, pour prendre un nom, les Eskimos eussent attendu le moment où ils se trouvèrent, par hasard, en contact avec quelques étrangers. Il est plus naturel de supposer que ces mots *Kălâlek*, *Kălâtlit* étaient usités longtemps avant la rencontre des Eskimos et des Scandinaves.

Il y a d'ailleurs, à notre sens, dans la théorie du missionnaire morave, une erreur de fait. De *Skraeling* à *Kălâlek*, le passage aurait été, dit-il, la forme « Sa-kălâlek » ou « Si-kălâlek ». Or, à notre connaissance, historiens, voyageurs, ethnographes, missionnaires, linguistes n'ont jamais constaté l'existence de cette forme. Les indigènes non plus ne la connaissent pas, même historiquement, c'est-à-dire même comme ayant été employée par leurs ancêtres.

D'autre part, il semble bien que Kleinschmidt ait négligé, dans son explication, quelques circonstances très importantes. D'abord ce fait, mis en lumière par MM. Erdman Warmor[2], qu'à côté d'une

1. Kleinschmidt ici fait allusion à la difficulté bien connue qu'éprouvent les Groenlandais à émettre deux consonnes accouplées et, encore plus, trois, comme dans le mot « *Skraeling* ».

2. Voir *Lexicon Labrado-Eskimo*.

forme en *l* des mots *Kălâlek* et *Kalâtlit*, une forme en *r* était et est encore usitée, et spécialement dans le Labrador. Puis cette autre particularité que ce fut précisément en terre américaine, sur le sol continental, dans le « Vinland » ou dans d'autres contrées orientales du continent que se produisit, au XI[e] siècle, le premier choc des Vikings et des Eskimos, très antérieur à l'invasion de ceux-ci dans le Groënland au XIV[e] siècle. Enfin, détail très important, qui résulte de l'orthographe adoptée par le célèbre américaniste, D[r] Will. H. Dall, l'*a* de la prononciation indigène des Eskimos n'est pas l'*a* des Européens, mais une voyelle mixte, participant de l'*a* et de l'*o*. Sur ces prémisses, édifions notre solution personnelle.

Au pays labradorien où les Vikings trouvèrent pour la première fois les Eskimos, comme dans le Groenland, il n'est pas douteux que les mots en « Kălâk » et « Kărâk » désignent les Eskimos en tant qu'hommes de petite taille, par opposition aux gros et grands Indiens qu'ils trouvèrent sur le sol américain. Ceci résulte d'innombrables légendes racontant les luttes des Eskimos et des Indiens. Toujours le petit Eskimo est opposé à l'Indien de grande taille, que le Folk-Lore eskimo ridiculise un peu. Mais d'autres légendes visent des temps antérieurs à ces conflits et narrent le passage de la race d'île en île, à travers l'Océan, jusqu'au continent américain. Ce folk-lore raconte les croisières des *Inuits* dans les « eaux vertes » de « *Ania-Bia* » (les parages de la mer de Bering), avant d'aborder la côte d'Alaska où les « petites gens » subirent l'attaque des « gros » Indiens. D'autres récits encore nous disent que, dans cet exode, le peuple *Kălâlek* ou *Kărâlek* ne marchait pas seul, mais accompagné d'un peuple frère, les *Tchu Kichi*, qui le suivit jusqu'au bout.

Si, à ce folke-lore des Eskimos d'Amérique et de Groënland, j'oppose celui de leurs congénères d'Asie, les *Koriaks* et les *Tchoutches*, je trouve, d'après Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, des histoires identiques de migrations semblables, accomplies par ces peuplades, bien loin vers l'Est. Et, dès lors, tout s'explique. Il y a parenté de nos Kălâk et Kărâk, *Kălâtlit* ou *Kărâtlit* d'Amérique avec ceux d'Asie. A cette parenté correspond une identité dans les noms. Comme je l'ai observé, dans la phonétique de ces peuples, *a* et *o* s'équivalent. C'est donc des *Koriak* de l'Asie que les Eskimos du Groenland doivent tenir le nom qu'ils se donnent,

lequel n'a rien à voir avec le mot « Skraeling » des Islandais. Au surplus, encore aujourd'hui, dans les veillées d'hiver, les *Kălâtlit* groenlandais aiment à deviser d'un « oncle » ou « ancêtre » qu'ils possèdent bien loin dans l'Ouest. Leurs idées, à cet égard, sont assez courtes. De cet oncle ils ne savent point détailler les hauts faits, comme la plupart des peuples le font pour leurs chefs d'origine, pour leurs héros, comme ils le font eux-mêmes pour *Kàgsàgssùk*, *Kàgssuk*, *Akigssiak* et plusieurs autres. Cette sécheresse, cette pauvreté de détails n'indiqueraïent-elles point qu'il s'agit d'un *oncle* collectif, d'un *peuple*, et n'achèveraient-elles point de prouver l'origine véritable des mots *Kălâlek* ou *Kărâek*, issus en droite ligne du *Koraek* ou *Koriak* du steppe asiatique ?

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 MAI 1904

PRÉSIDENCE DE M. LE D[r] T.-E. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du 12 avril, qui est adopté ; puis il dépouille la correspondance qui comprend : 1° les numéros courants du *Globus* (16 et 17); 2° les *Proceedings of the Academy of natural Sciences of Philadelphia* (4e trimestre 1903); 3° les *Proceedings of the American Philosophical Society* de Philadelphia (May-December 1903) ; 4° l'*Annual Report of the American historical Association for the year 1902.*

M. le Président annonce le nouveau départ de M. le D[r] RIVET vers des régions péruviennes très différentes de celles visitées antérieurement par notre collaborateur. Il met ensuite aux voix les candidatures, précédemment posées, de MM. Luis GARCIA PIMENTEL et Auguste MOIREAU, qui sont admis comme membres titulaires.

Enfin, M. le comte DE CRÉQUI MONTFORT prend la parole pour le récit de son voyage dans les zones andines du Chili, de l'Argentine, du Pérou et de la Bolivie. Il en indique d'abord brièvement le but et l'économie. Conçu avec une certaine ampleur, le plan comprenait des recherches distinctes, effectuées par des spécialistes différents, sur le sol et le sous-sol, les productions naturelles, l'anthropologie, l'ethnographie ancienne ou actuelle et la linguistique des Hauts-Plateaux andins, depuis le Titicaca jusqu'à la région de Jujuy. C'est ainsi que les organisateurs, MM. de Créqui et Sénéchal de la Grange, furent amenés à s'adjoindre divers auxiliaires, entre autres nos compatriotes, MM. Courty et de Mortillet, et M. Boman, ancien collaborateur d'Erland Nordenskjöld. L'entreprise se présente donc comme une des plus vastes enquêtes qui aient été dirigées sur l'homme, tant moderne que précolombien, et sur son habitat, dans les Andes méridionales. Bornant son exposé aux seuls résultats archéologiques de l'exploration, M. de Créqui Montfort insiste sur la campagne de M. Boman, au nord-ouest de la République Argentine (Puna Argentina et Vallées Calchaquies). Il montre qu'à premier examen, les objets recueillis dans les fouilles de la *Quebrada del Toro*, de la *vallée de Lerma*, de la *Salina Grande*, etc., permettent de croire à la superposition de trois races ou de trois civilisations distinctes en ces pays, parmi lesquelles la civilisation

dite « calchaquie » paraît la plus avancée. L'une des deux autres (dans la vallée de Lerma) comporte des *mounds* de dimensions médiocres, qui ne sont pas des tombeaux. Toutes trois se distinguent par un mode spécial de sépultures. De nombreux pétroglyphes ont été relevés par M. Boman ; ceux de la Puna sont une véritable nouveauté archéologique. M. de Créqui Montfort consacre la seconde partie de sa communication aux recherches de MM. Adrien de Mortillet et Courty sur les antiquités de Tiahuanaco. Comme il a déjà été indiqué dans le *Journal de la Société* (voir t. I, nouv. sér., p. 262 et p. 321), les explorateurs ont pu dresser des célèbres ruines une topographie plus exacte et plus complète que les précédentes. D'autre part, ils ont pu mettre au jour, sous la colline artificielle, dite de *Acapana*, des restes d'édifices et tout un matériel ethnographique, beaucoup plus anciens que les vestiges observés à la surface, ce qui recule d'autant le passé de cette contrée, passé trop souvent limité par certains savants à la seule période incasique.

Après M. de Créqui Montfort, ses deux compagnons de voyage, MM. DE MORTILLET et COURTY, veulent bien commenter le plan qu'ils ont dressé de l'édifice souterrain de la pyramide de « Acapana ». Enfin, M. de Créqui invite les membres de la Société à visiter l'exposition des collections qu'il doit prochainement ouvrir au Trocadéro.

M. le Dr HAMY, au nom de la Société, félicite et remercie chaudement les trois explorateurs, et de leurs succès et du compte rendu si vivant qu'ils ont bien voulu nous faire. Il lève la séance à 6 h. 10.

SÉANCE DU MARDI 7 JUIN 1904

PRÉSIDENCE DE M. HENRY VIGNAUD, vice-président.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 3 mai qui, après observations de M. Gonzalez de LA ROSA, est adopté sans modifications.

Le Secrétaire transmet les excuses de MM. le Dr HAMY, le comte DE CHARENCEY, FROIDEVAUX, le duc DE LOUBAT, Aug. MOIREAU, le marquis DE PERALTA, empêchés d'assister à la réunion. Il procède ensuite au dépouillement de la correspondance. La correspondance imprimée comprend : 1° les numéros courants du *Globus* (18, 19, 20, 21) dans lesquels M. LEJEAL signale des articles américanistes d'ethnographie, anthropologie, géographie et statistique de MM. Fehlinger, Lehmann-Nitsche, Sievers et Weissenberg; 2° le *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Peru* (nos 4, 5, 6, 7, 8, 9) ; 3° une brochure de M. Juan B. Ambrosetti (*Cabeza humana preparada según el procedimiento de los Indios Zivaros del Ecuador*).

La correspondance manuscrite ne comporte que deux lettres d'accusé de réception du *Lesueur* et des relevés de factures.

MM. le duc DE LOUBAT et LEJEAL présentent la candidature comme membre

titulaire de M. James, H. Hyde, ancien président-général de la Fédération de l'*Alliance française* aux États-Unis. Vu la proximité des vacances, il est immédiatement statué sur cette présentation qui est accueillie à l'unanimité. M. Hyde affirme l'intention de se faire inscrire comme donateur.

La Société décide de tenir une dernière séance au début du mois de juillet, pour recevoir notre collègue, le Dr Montané de La Havane, qui annonce son arrivée à Paris. La lecture du mémoire de M. Jules Humbert sur les Welser est renvoyée à cette réunion.

M. Lejeal, au nom du Dr Hamy, donne l'analyse d'une lettre récente de M. Léon Diguet sur son dernier séjour au Mexique. Il résume aussi les informations qui lui sont parvenues de Mexico sur l'odyssée du *Lienzo de la Peregrinacion Azteca*, heureusement retrouvé et replacé dans les collections du Museo nacional, après de nombreuses années d'oubli.

M. Luis Garcia Pimentel, après avoir remercié la Société de son élection, dépose en hommage sur le bureau son édition des *Memoriales* de Motolinia, celle plus ancienne de la « Descripcion » de l'ancien « Arzobispado de México » et la réimpression récente des *Obras* de son oncle, D. Francisco Pimentel. M. Lejeal, à ce propos, indique brièvement l'importance du texte des *Memoriales* et croit devoir attirer l'attention de la Société sur le service méritoire que M. Garcia Pimentel rend aux études mexicanistes, en poursuivant la publication des portefeuilles inédits du grand érudit, Garcia Icazbalceta, son père.

L'ordre du jour appelle la communication de M. Henry Vignaud. Ce travail explique, par les relations entre les familles Colon et Toledo, l'origine du fonds d'archive colombien de la maison d'Albe. Il analyse, d'après les publications faites en ces dernières années par la duchesse d'Albe, quelques-unes de ces pièces, qui se distinguent tout à fait des documents du monastère de Las Cuevas. Il en suit les diverses vicissitudes et s'efforce, surtout, de démontrer qu'elles furent, en partie tout au moins, transportées à Saint-Domingue par Maria de Toledo. Il examine la question de la mise en œuvre des papiers de Colomb par Las Casas et, en appendice, étudie le rôle de Fernand Colomb dans l'affaire des faux Toscanelli.

L'assemblée vote l'insertion du mémoire de M. Vignaud dans le *Journal* (voir nouv. sér., t. I, p. 273) et se sépare à 5 heures 45.

SÉANCE DU MARDI 5 JUILLET 1904

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après lecture du procès-verbal de la séance du 7 juin qui est adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance.

La correspondance imprimée comprend : 1° les numéros courants du *Globus*.



(t. 85, nº 24; t. 86, nº 1); 2º les *Anales del Museo nacional de México* (3ª Epoca, t. I, nº 5, Marzo 1904) qui contiennent, entre autres, le texte de la *Guerra de los Chichimecas* de Gil Gonzalez d'Avila et de nombreuses planches relatives à la sculpture chez les Nahuas.

La correspondance manuscrite, outre les lettres d'excuses, comporte une lettre du Comité du « Congrès international des sciences géographiques », invitant la *Société des Américanistes* à se faire officiellement représenter à la VIIIᵉ session (Washington). M. Henri Cordier veut bien accepter le titre de délégué.

M. Luis Garcia Pimentel fait hommage de sa dernière publication (*Relacion de los obispados de Tlaxcala, Michoacan, Oaxaca, y otros lugares en el siglo XVI*).

Après quelques mots de M. Diguet sur son récent voyage dans les régions occidentales du Mexique, l'ordre du jour appelle la communication de M. le Dʳ Louis Montané, membre correspondant, sur l'archéologie précolombienne de Cuba. L'orateur commence par donner un inventaire détaillé des fouilles auxquelles il procéda, il y a une vingtaine d'années, dans la grotte de *Santi Spiritu*. Il explique les raisons qui empêchent de conclure au caractère ancien (en l'espèce, quaternaire) de cette station. Le site a subi des phénomènes non équivoques de glissement. D'autre part, l'arrangement intentionnel des corps semble dénoncer une époque néolithique. M. Montané complète cette monographie par un rapide examen des principales découvertes préhistoriques, faites, plus ou moins récemment, dans l'île. Il insiste sur les explorations entreprises dans les grottes de la sierra de Cotillas (Cuba occidental), sur celles du cap Maysi (crânes aborigènes, présentant cette déformation qu'on a longtemps appelée *déformation caraïbe* et qui est, en réalité « palenquéenne »), enfin, sur l'examen des « caneyes » ou « mounds » à ossuaires, rencontrés à l'intérieur de l'île. Une troisième partie de la communication est consacrée aux survivances indigènes à Cuba. M. Montané rappelle les observations de D. Rodriguez Ferrer sur la famille Rojas, famille d'Indiens non mélangés, établie, vers 1847, dans une vallée de la sierra Maestra, entre Gnantanamo et Tiguabo. Personnellement, notre collègue a pu étudier, dans la même région orientale, mais plus près de Santiago, une autre famille de race pure, les Mendoza. Les Mendoza, comme les Rojas, ont émigré à l'intérieur de la sierra forestière, pour éviter l'impôt et le contact des blancs et des métis. D'après leurs caractères anthropologiques, M. Montané, approuvé par MM. Hamy et Verneau, inclinerait à voir, dans ces petits groupes familiaux, les derniers représentants de la race des Cebuneys-Igneris, apparentée aux populations continentales de la Floride et du Yucatan et, en tous cas, nettement distincte de l'élément caraïbe qui avait envahi les îles sud-orientales de l'archipel des Antilles.

La parole est ensuite donnée à M. Lejeal : 1º pour un compte rendu des dernières publications de M. Clarence Moore sur les *mounds* floridiens (voir : *Journal*, nouv. sér., t. I, p. 350); 2º pour un bref résumé du mémoire de M. Humbert de Bordeaux (voir : *Journal*, nouv. sér., t. I, p. 309), où l'auteur réfute, textes en main, la tradition qui présente la concession du Venezuela aux

Welser comme le résultat d'un prêt d'argent consenti à Charles-Quint par les banquiers d'Augsbourg.

En fin de séance, M. DE CRÉQUI MONTFORT offre à ses collègues de leur faire lui-même les honneurs de son exposition. Cette aimable proposition est acceptée et rendez-vous est pris au Trocadéro pour le vendredi 8 juillet, à 10 heures du matin.

La réunion se sépare à 6 heures 25.

SÉANCE DU MARDI 8 NOVEMBRE 1904

PRÉSIDENCE DE M. LE D[r] E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la séance du mardi 5 juillet 1904 étant lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance manuscrite qui comprend, outre cinq lettres d'excuses et les accusés de réception de l'envoi du *Lesueur* : 1° trois notices analytiques de M. le comte de Turenne, sur des périodiques américains (*Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. XVI; *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. XLII ; *Annual Report of the American Historical Association*, année 1902) ; 2° une lettre de notre associé correspondant, M. Karl von den STEINEN, relative à l'échange du *Journal* de la Société avec le *Zeitschrift* de la *Berliner Anthropologische Gesellschaft;* 3° deux lettres à propos d'un mémoire philologique offert pour le *Journal;* 4° deux lettres de candidature, l'une de M. Jules HUMBERT, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux (présenté par MM. Hamy et Lejeal), l'autre de M. Édouard DE JONGHE, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Louvain, lauréat et boursier de voyage du ministère belge de l'Instruction publique (présenté par MM. Hamy et Lejeal) ; 5° une lettre du prince Roland BONAPARTE, remerciant de l'envoi du tirage à part sur les Welser.

La correspondance imprimée se compose : 1° d'une circulaire de MM. HAMY et VERNEAU, au nom du Comité d'organisation du « Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », qui doit se tenir à Monaco pendant les vacances de Pâques de 1906; 2° d'une circulaire de la « Ligue latine de France et des républiques latino-américaines », envoyée par M. Désiré PECTOR; 3° des numéros courants du *Globus* (t. 86, 2 à 17 inclus) ; 4° de listes de publications émanées de la « Smithsonian Institution » et du « National Museum » de Washington ; 5° des *Proceedings of the American Antiquarian Society* (Meeting de Boston, 27 avril 1903); 6° du numéro courant de l'*American and Oriental Journal* (september and october 1904, vol. XXVI, n° 5) ; 6° du *Bulletin of the New York public Library for 1904*; 7° de l'*Annual Report* des Directeurs de la « Redwood Library » de Newport ; 8° des échanges habituels du *Museo nacional de México* (*Boletin* n° 10-12; *Anales*, 2ª Época, t. I,



nos 6-7, *Biblioteca*, no 4); 9o de divers hommages adressés à la Société par ses correspondants, MM. K. von den Steinen (*Diccionario de la lengue Sipibo*) et Juan B. Ambrosetti (*Congresso de Americanistas*, New-York, 1902; *Viaje a la Puna de Atacama; Apuntes sobre la arqueologia de la Puna de Atacama; Insignia litica de Mando de tipo Chileno; Hacienda de Molinos* [*valles Calchaquies*]); 10o enfin, de la *Rivista de Archivos do Museu nacional de Rio de Janeiro* (vol. 8, 9, 10, 11, 12), offerte par M. de Pisa, ministre du Brésil à Paris.

Après un court résumé des travaux du Congrès de Stuttgart auquel il a pris part avec deux membres de la Société, M. le Dr Hamy donne lecture de son mémoire, annoncé à l'ordre du jour, sur *J. N. Brard*, un « voyageur oublié », ami et compagnon de Dombey, l'un des plus anciens correspondants du Museum aux Antilles. Cette intéressante notice exhume, entre autres pièces curieuses, une série de lettres de Bernardin de Saint-Pierre.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Léon Diguet pour sa communication sur l'archéologie zapotèque (v. *Journal*, nouv. sér., t. II, no 1, p. 109). Dans ce travail, l'auteur étudie spécialement les « cryptes cruciformes » qu'il a pu examiner dans la région de Xoxo. M. Diguet montre que la plupart des chambres en forme de croix étaient surmontées d'un *mogote*.

Cet exposé, appuyé sur des photographies et des dessins, provoque une courte discussion à laquelle prennent part MM. Hamy, de La Rosa et Lejeal. M. de La Rosa conteste le terme de *mogote*, employé par M. Diguet. C'est pourtant, comme le fait observer M. Hamy, l'expression locale, aussi légitime qu'en d'autres régions celle de *mound*, de *tépé*, de *tumulus*, dont elle est à peu près l'équivalent. M. Hamy appelle d'autre part l'attention de M. Diguet sur la structure que les plans présentés par lui attribuent à la « chambre cruciforme ». Une voûte, construite comme l'a indiqué le dessinateur, s'écroulerait d'elle-même. Il importe donc de modifier ces épures. Enfin, M. Lejeal fait remarquer que les recherches de M. Diguet complètent heureusement les travaux de M. Saville. La superposition de la crypte cruciforme et du mogote augmente la probabilité d'une destination funéraire, déjà entrevue par Dupaix.

M. le duc de Loubat donne lecture de la lettre qu'il a adressée, pendant la session du Congrès de Stuttgart, à M. von den Steinen, président du Congrès, et résume l'état actuel de la publication des actes du Congrès de New-York.

M. Luis Garcia Pimentel fait don à la Société du *Codice Mariano Jimenez*, récemment publié par le Dr Nicolas León. M. Garcia Pimentel annonce son prochain départ pour México et se met à la disposition du Bureau pour toutes démarches utiles à notre œuvre, pendant son séjour au Mexique.

M. le Dr Hamy remercie notre collègue et dirige son attention sur les échanges à obtenir des établissements scientifiques mexicains.

La séance est levée à 6 h. 20.

SÉANCE DU MARDI 6 DÉCEMBRE 1904

PRÉSIDENCE DE M. LE D[r] E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du 8 novembre qui est adopté, puis il analyse la correspondance.

La correspondance manuscrite se compose, outre des lettres d'excuses de MM. DE CHARENCEY, Henry FROIDEVAUX et VIGNAUD : 1° d'une dépêche ministérielle, relative au service du *Journal* à la « Bibliothèque des Sociétés savantes » ; 2° de lettres concernant l'échange des publications et émanant des institutions ou périodiques suivants : *Archiv für Anthropologie* de Münich, *Numismatic and Antiquarian Society*, *American Philosophical Society*, *Berliner Anthropologische Gesellschaft*, *University of California*, *Landes-Bibliothek* de Stuttgart, *Société d'Anthropologie de Paris*, *Museon* de Louvain ; 3° d'accusés de réception des derniers envois du Bulletin ; 4° d'une lettre circulaire de la « Ligue Celto-Slave » ; 5° d'une lettre de M. le comte DE LAUGIER-VILLARS qui voyage, en ce moment, en Amérique.

La correspondance imprimée comprend 25 périodiques ou ouvrages offerts en hommage : *Mittelmarikanische Reisen und Studien*, par M. Karl Sapper ; *20th Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, 1898-99, offert par M. Désiré Charnay ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de minas del Peru*, n[os] 11-12-13 ; *El Bronce en la Region Calchaqui*, par M. Juan B. Ambrosetti ; *American Antiquarian and Oriental Journal*, nov.-dec. 1904, vol. XXVI, n° 6 ; *Proceedings of the Numismatic and Antiquarian Society*, Philadelphia, 1902-03 ; une monographie de l'Université de Wisconsin ; les numéros courants du *Globus*, 18, 19, 20 et 21 ; les publications récentes du *Museo nacional de México* (n[os] 8 et 9 des *Anales*, 9 du *Boletin*) ; le *Journal of Anthropological Institute of Great Britain*, vol. XXXIV, January-June 1904 ; les années 1902, 1903 et 1904, 1[re] partie, des *Würtenbergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, publiés par la Bibliothèque royale et nationale de Stuttgart ; les *Bulletins et Mémoires de la la Société d'Anthropologie de Paris*, 1904, n[os] 1 et 2 ; les *Transactions and Proceedings* de la « Royal Society of Canada » (1903) ; l'hommage par M. Éric Boman, de sa brochure sur les « tumulus préhispaniques de la vallée de Lerma, République Argentine » ; enfin un catalogue américaniste).

M. BOMAN veut bien accepter le compte rendu du travail de notre collègue Ambrosetti, sur le bronze en pays calchaqui ; M. LEJEAL se charge d'analyser le livre de M. Sapper.

M. le Président met aux voix la régularisation des échanges proposés ou acceptés par l'*Anthropological Institute* de Londres, le *Berliner Anthropolo-*



gische Gesellschaft, la *Société d'Anthropologie de Paris*, l'*Université de Berkeley* et le *Museon*. Conformément à l'offre adressée par la « Société d'Anthropologie » de Berlin, l'échange entre cette association et la nôtre aura effet rétroactif. M. Hamy communique, d'autre part, une demande d'échange qu'il a reçue de la *Société des Antiquaires du Canada*. Elle est accueillie à l'unanimité.

Le prince Roland Bonaparte dépose sur le bureau, au nom de M. le Ministre du Mexique à Paris, un exemplaire du *Mexique en 1900*, la publication entreprise par la Légation mexicaine, avec le concours d'un grand nombre de savants ou publicistes français et sous le patronage de M. le général-président Porfirio-Diaz. Le Prince analyse cet ouvrage en insistant sur les notices historique, ethnographique et géographique qui concernent plus spécialement les travailleurs occupés du Mexique ancien.

M. Hamy remercie notre vice-président de sa communication et le félicite de la part qu'il a prise personnellement à l'œuvre collective de l'ambassade du Mexique à Paris, en rédigeant la partie consacrée aux races indigènes. Il sera, d'autre part, écrit à notre collègue, M. de Mier, pour lui accuser réception de l'hommage fait à la Société.

Avant d'aborder l'ordre du jour de la séance, le Président annonce la mort récente de trois américanistes connus, MM. le marquis de Nadaillac, Gabriel Gravier et le R. P. Hamy dont il résume rapidement les travaux. Le *Journal* publiera prochainement des articles nécrologiques sur ces trois regrettables savants, dont le premier, M. de Nadaillac, après avoir été un des fondateurs de la Société, ne se sépara d'elle qu'à cause de son grand âge.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures précédemment posées de MM. Jules Humbert et Édouard de Jonghe. MM. Humbert et de Jonghe sont élus membres titulaires de la *Société des Américanistes de Paris*.

La parole est donnée à M. Éric Boman par la lecture de son mémoire sur « les Migrations précolombiennes dans le nord-ouest de la République Argentine ». Ce travail dont la publication est décidée (v. *Journal*, nouv. sér., t. II, n° 1, p. 91), est le compte rendu très méthodique des fouilles pratiquées par l'auteur, en diverses nécropoles de l'Argentine septentrionale. Dans les pays dits de « culture calchaquie », M. Boman a retrouvé des procédés d'inhumation appartenant nettement à d'autres peuples que les Calchaquis, et tout à fait semblables aux habitudes funéraires que l'on constate chez les Guaranis. Inversement, dans un territoire, habité présentement par les Mataccos, l'explorateur a mis au jour des sépultures du type calchaqui, notamment des sépultures d'enfants. On peut voir, dans cette pénétration des coutumes, la preuve de mouvements et de pénétrations réciproques des deux groupes ethniques américains, probablement très dissemblables.

Après cette lecture vivement appréciée et qui provoque quelques observations ou questions de M. le Dr Verneau, notre nouveau collègue, M. Edouard de Jonghe, communique une étude sur *André Thévet, mexicaniste*. Le point de départ de ce mémoire est le manuscrit français 19031, de la Bibliothèque Nationale de Paris, tout entier écrit de la main de Thévet et intitulé *Histoire du Mechique*.



M. DE JONGHE démontre qu'il s'agit là de la traduction d'une chronique espagnole, entreprise par le célèbre cordelier pour être utilisée dans sa *Cosmographie universelle*. Après avoir analysé sommairement cette œuvre, il se demande quel en peut être l'original. L'examen minutieux de la partie chronologique du manuscrit, celle relative au calendrier mexicain et aux dates majeures de l'histoire des Aztèques, permet de supposer que cette *Histoire du Mechique* d'André Thévet ne serait autre chose qu'une version française du *Tratado de antigüedades*, aujourd'hui perdu, d'Andrès de Olmos, ou tout au moins le *Sumario* de ces « Antiquailles », utilisées par Mendieta et Torquemada pour leurs grands ouvrages et si souvent vantées par toute l'historiographie monastique du Mexique précolombien. A ce titre, et en attendant la découverte toujours possible du texte même d'Olmos, celui de son traducteur semble mériter toute l'attention des mexicanistes.

MM. HAMY et LEJEAL, après quelques réserves ou rectifications de détail sur l'exposé de M. le Dr de Jonghe, s'associent à ses conclusions, et, sur la propositions de M. Hamy, l'assemblée décide d'accueillir dans le *Journal* (v. nouv. sér., t. II, n° 1, p. 1) l'édition critique de l'*Histoire du Mechique*, préparée par M. de Jonghe.

En fin de séance, M. DIGUET présente à la Société le moulage d'une jadéite de la Mixtèque, appartenant à la collection du Dr Sologuren, d'Oaxaca.

La réunion se sépare à 6 heures.

NÉCROLOGIE

EMMANUEL DOMENECH

On le croyait mort. Il n'était que disparu, menant à Lyon, sa ville natale, dans d'humbles fonctions ecclésiastiques, — aumônerie de couvent, je crois, — une vie très obscure. Quelques mois avant de mourir, — définitivement, — à l'âge de soixante-dix-huit ans, il eut le tort de rappeler son existence, en prenant part à une manifestation politico-religieuse qu'on nous dispensera d'apprécier. A cette occasion, les journalistes, moyennant quelques recherches dans le Larousse et à travers la presse satirique de 1860, ressuscitèrent la malencontreuse histoire du *Livre des Sauvages*. Évoquer à notre tour cette mésaventure qui couvrit de ridicule le bon abbé, non sans atteindre la dignité des études américaines en général et, par surcroît, la personne de quelques hauts fonctionnaires du régime impérial, protecteurs de Domenech, est-ce bien utile. Tous nos lecteurs connaissent, sans doute, le détail de cette comédie.

Tout ce qu'il y a à dire maintenant, c'est, sans vouloir réhabiliter le « manuscrit pictographique américain », découvert par Domenech dans la Bibliothèque de l'Arsenal, que son erreur comportait quelques circonstances atténuantes, dont ses deux principaux adversaires, Petzholdt et Ludovic Lalanne, n'ont pas su ou pas voulu tenir compte. Que certaines de ces grossières esquisses soient d'une main allemande, celle, probablement, d'un enfant, fils de colons fixés au Texas, personne n'a jamais pensé à le nier, même l'éditeur qui avait signalé les mots allemands surchargeant certaines pages de son prétendu document historique. Mais pour qui s'est donné la peine d'examiner, planche par planche, les images en question, et de les comparer à d'authentiques pictographies indiennes, l'origine indigène du plus grand nombre apparaît assez évidente. On ne doit même point faire exception pour les scènes scatologiques ou contre nature qui déchaînèrent, il y a quarante-cinq ans, les plaisanteries faciles des caricaturistes et des petits journaux. Tout récemment, livrant au public une édition en fac-similé d'un très curieux et très authentique manuscrit mexicain, la pudeur de nos confrères du « Peabody » a cru devoir en supprimer certains détails trop expressifs. De ces détails concluons-nous que leur *Libro de la vida de los Indios* soit apocryphe? Non, nous nous souvenons simplement de l'inconsciente obscénité, familière à l'art et à l'esprit général de l'ancien Mexique. Bref, on peut penser que Domenech a étrangement erré, quand il s'imaginait avoir mis la main sur le livre sacré et très-ancien d'une tribu de Peaux-Rouges, mais il se trompait beaucoup moins en voyant, dans son *Livre des Sauvages*, l'œuvre d'un scribe américain. Et, sans doute, ses contradicteurs ont-ils été un peu trop

sévères pour lui. C'est peut-être que ni eux ni lui ne connaissaient bien les choses dont ils parlaient.

Domenech n'était ni ethnologue, ni paléographe. Mais son zèle pour la science, quoique brouillon, a rendu quelques services et il n'était point sans talent d'écrivain. Le Muséum lui doit une intéressante collection anthropologique et il y a des pages assez fraîches à la Chateaubriand dans ses récits de missionnaire [1]. Enfin, malgré les erreurs de jugement dont sa vie tout entière témoigne, l'homme était aussi, je crois, un brave homme. Associé à la lamentable fondation de l'empire maximilianiste au Mexique [2], il eut, au moins, le mérite de rester fidèle jusqu'au dénouement du drame à l'archiduc Maximilien. Et son rôle comme aumônier militaire en 1870-71 fut des plus honorables.

L. L.

Gustavo BAZ

En la personne de M. Gustavo Baz, premier secrétaire de la légation du Mexique à Paris, officier de la Légion d'honneur, notre Société a perdu un de ses membres les plus dévoués.

Gustave Baz, né le 3 septembre 1852, à México, y fit ses premières études qu'il vint compléter en Europe. Fils d'un collaborateur actif du président Juarez, il débuta de bonne heure dans la vie politique. En 1876, à l'âge de vingt-quatre ans, il était élu membre du Congrès national. Cinq ans plus tard, il se tournait vers la diplomatie, occupant avec distinction les postes successifs d'attaché de légation à Paris, puis de secrétaire à Madrid et, ensuite, à Lisbonne. En 1885, il retournait au Mexique, comme chef du secrétariat particulier du ministère des relations étrangères. En même temps, il était, pour la seconde fois, élu député. En 1888, il était nommé premier secrétaire de la légation de Paris, qu'il ne devait plus quitter et où, à plusieurs reprises, il devait remplir les fonctions de chargé d'affaires. Cultivé autant qu'actif, il aimait à représenter son pays dans les Congrès artistiques et littéraires. A Dresde, à Berne, Turin, Heidelberg, Monaco et Paris, on le vit, dans ces assemblées, s'efforcer de signaler les moyens que la législation mexicaine offre aux auteurs et compositeurs européens pour la défense de la propriété intellectuelle. Dans les comités mexicains de nos deux Expositions universelles de 1889 et de 1900, il joua un rôle prépondérant. En dernier lieu, il prit la meilleure part aux négociations relatives à la convention internationale du mètre.

Ses loisirs se consacraient volontiers à la littérature. Et c'est ainsi qu'on a de lui une adaptation moderne de la fameuse comédie, *Los Empeños de una casa*

1. *Journal d'un missionnaire au Texas* (Paris, 1857); *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde* (1861), etc.

2. Comme directeur du cabinet de l'empereur, puis aumônier de l'armée impériale.



où la nonne Juana Inès de la Cruz fait avec tant de verve le procès des *Gachupines* et de la vieille société espagnole de México. Comme américaniste, il ne voulut être, il aurait pu être beaucoup plus qu'un amateur, car il était très au courant du passé précolombien et colonial de son pays. Les procès-verbaux de nos séances constatent son intervention, toujours très instructive, dans nos discussions. Il se donnait volontiers la tâche de nous renseigner sur le mouvement archéologique à México et se montrait heureux de nous en apporter les nouvelles les plus fraîches. Sa fin soudaine et prématurée a excité les plus vifs regrets dans notre Compagnie qui conservera de lui un souvenir ému.

L. Diguet.

Le Marquis de NADAILLAC

Jean-François-Albert du Pouget, marquis de Nadaillac, naquit à Londres le 16 juillet 1818. Il était l'aîné des quatre enfants de Sigismond du Pouget de Nadaillac, général inspecteur de cavalerie, et de Marie Mitchell. La maison du Pouget qui remonte, semble-t-il, au milieu du XIe siècle, est une des plus qualifiées du Quercy et du Périgord. Vers 1476, Pierre du Pouget devint seigneur de Nadaillac. Après lui, sa famille compta nombre d'officiers généraux, gouverneurs de province, évêques et cardinaux.

Le marquis de Nadaillac qui vient de mourir, fut reçu, en 1838, après de brillantes études faites à Paris, à l'École militaire de Saint-Cyr, mais il n'y entra point et se tourna d'abord vers l'étude du droit. Fidèle à la tradition légitimiste, ami d'enfance de M. le comte de Chambord, il passa dans la retraite les années de l'Empire. En 1871, M. Thiers, faisant appel à son patriotisme, lui confiait la préfecture des Basses-Pyrénées. Le tact et l'énergie qu'il déploya dans les difficultés soulevées sur la frontière espagnole par l'insurrection carliste, marquèrent le début d'une carrière administrative utile et brillante, qui finit avec la présidence du maréchal de Mac-Mahon, en 1877. Depuis lors, soit à Paris qu'il habitait l'hiver, soit dans sa terre de Rougemont (Loir-et-Cher), où il passait la belle saison, M. de Nadaillac poursuivit sa vie de travail désintéressé. Les problèmes sociaux, la géographie, l'histoire, l'attiraient aussi et lui inspirèrent des écrits fort estimables. Les statisticiens et les démographes font cas de ses études sur la natalité de la France et le mouvement de la population du globe. Ses articles de revue sur les expéditions polaires, le développement de l'Amérique et des colonies anglaises, le négus Ménélik, l'ethnographie chinoise et japonaise, etc., rencontrèrent les suffrages des spécialistes comme du grand public. En ces dernières années, il avait commencé d'écrire un grand ouvrage sur une des gloires de sa famille, le cardinal du Pouget, légat du pape Jean XXII, dans la Haute-Italie.

Mais la meilleure part de son activité intellectuelle fut consacrée à la préhistoire. D'après un témoin de sa vie, il avait été entraîné de ce côté par une



circonstance purement fortuite : la découverte d'une hache polie, survenue en surveillant un labour. Le hasard fait bien les choses. Les livres de M. de Nadaillac sur l'*Ancienneté de l'homme* (1870), *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* (1881), *Les mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (1888), sont des ouvrages d'une lecture attachante, où le talent littéraire de l'auteur, servi par une connaissance solide des langues étrangères et de l'anglais, en particulier, a su mettre à la portée des gens cultivés, sur les questions les plus graves et les plus hautes, les meilleures recherches des savants de tous pays. Dans cet ordre d'idées, on comprendra que nous attachions un prix particulier à l'*Amérique préhistorique*, publiée en 1883, depuis plusieurs fois rééditée ou traduite en différentes langues. C'était le premier travail d'ensemble sur cette partie si captivante et si mystérieuse de la science archéologique. En Europe, comme au delà de l'Atlantique, il obtint le plus vif succès. Et s'il appelle certaines réserves de doctrine, on peut bien dire qu'il n'a pas été jusqu'ici remplacé comme « hand-book », comme manuel de vulgarisation sérieux. Au surplus, plusieurs américanistes éminents des deux mondes ne se font pas faute d'avouer qu'ils lui doivent leur vocation et leur première formation.

Tant de travaux ouvrirent à M. de Nadaillac les portes de l'Institut de France. Élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 26 décembre 1884, il se vit successivement conférer le même honneur par l'Académie royale de Belgique (1888), l'Académie royale des sciences de Madrid (1889), l'Académie de Turin (1890). Les publications de ces savantes Compagnies prouvent combien il prenait à cœur les devoirs de l'académicien. Il s'associait avec la même ardeur à la vie des sociétés libres qui ne firent jamais en vain appel à son concours. Les associations scientifiques les plus célèbres : Sociétés d'anthropologie de Paris, de Bruxelles et de Londres, Société des antiquaires du Nord, Société de géographie de Paris, Société scientifique belge, Société de l'Histoire de France et tant d'autres qui le comptèrent comme adhérent actif, le choisirent comme président, vice-président, membre de leur conseil. On sait que, parmi nous, il fit partie du groupe des fondateurs et siégea dans notre comité directeur jusqu'au moment où, par scrupule, il craignit que son grand âge ne diminuât son assiduité Avec le même zèle il aimait à encourager le mouvement de l'érudition provinciale. Et je relève dans la liste de ses titres celui de membre de deux sociétés archéologiques du Vendômois, — sa petite patrie d'adoption —, qu'il porta pendant quarante années. Les grandes initiatives le trouvaient toujours prêt à se dévouer. Donnons-en la preuve en indiquant ici les grandes commissions, quelques-unes internationales, où il eut à jouer un rôle :

1878. Membre de la commission de l'art ancien à l'Exposition universelle de Paris.

1885. Président de la section des sciences naturelles au deuxième Congrès des catholiques.

1886. Vice-president of the international Congress medical of Washington.

1888. Membre du comité d'organisation de l'Exposition universelle rétrospective du travail et des sciences anthropologiques de 1889.

1888. Vice-president of the international Congress of anthropology of New-York.

1889. Président de la section des sciences anthropologiques, ethnographiques et linguistiques au Congrès des sciences géographiques de Paris.

1889. Membre du comité d'organisation des sciences ethnographiques.

1890. Vice-président de la commission d'organisation du Congrès des Américanistes et vice-président de ce Congrès.

1891. Membre du comité d'organisation des Congrès internationaux d'anthropologie, d'archéologie et de zoologie de Moscou.

1891. Membre du comité du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique.

1892. Membre du conseil du Congrès des religions de Chicago.

1900. Membre de la commission du Congrès pendant l'Exposition universelle de Paris de 1900.

Cette énumération dit suffisamment la grande notoriété que son érudition très variée et son talent d'écrivain avaient acquise à notre regretté collègue. Toutefois, mon esquisse de la carrière de Nadaillac serait incomplète et inexacte, si je n'ajoutais ici les deux articles suivants :

1888-1891. Vice-président des Congrès internationaux des catholiques, tenus à Paris; vice-président et président de la section d'anthropologie de ces Congrès.

1893. Membre du comité de patronage de l'Institut catholique de Paris.

Ceci suffit à caractériser les tendances philosophiques de l'œuvre de M. de Nadaillac. Il était de ces chrétiens convaincus qui croient à la possibilité de l'accord entre la raison et la foi. Faire le bien et défendre ses croyances, telles ont été, en dernière analyse, les deux grands ressorts de cette belle vie. Notre vénérable ami n'était pas de ces savants qui s'enferment dans la tour d'ivoire; chacun de ses écrits portait la trace d'une préoccupation apologétique et morale. On le savait, et cependant, dans les milieux les plus opposés à ses idées, sa parole était accueillie avec intérêt et déférence. C'est peut-être la preuve de sa valeur et c'était, en tout cas, un juste hommage rendu à un libéralisme scientifique, à une élévation de caractère et de principes dont je connais peu d'exemple aussi éclatant.

Comte DE CHARENCEY.

LISTE DES ÉCRITS DU MARQUIS DE NADAILLAC

1870. *Ancienneté de l'homme* (1 vol. in-12).
1872. *Le transformisme* (brochure).
1878. *Du mouvement de la population en France* (Correspondant).
1881. *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* (2 vol. in-8°).
1882. *Empreintes des pieds humains dans la carrière de Carson* (brochure).

1883. *L'Amérique préhistorique* (1 vol. in-8°).

1884. *De la période glaciaire et de l'existence de l'homme pendant cette période en Amérique.*

1884. *L'Anthropophagie* (Revue des Deux-Mondes).

1885. *Anciennes populations de la Colombie* (brochure).

1885. *Les pipes et le tabac* (brochure).

1885. *Affaissement progressif de la population en France, ses causes, ses conséquences* (Revue des questions scientifiques de Belgique).

1886. *La Guadeloupe préhistorique.*

1886. *Découvertes dans la grotte de Spy.*

1887. *La poterie dans la vallée du Mississipi.*

1888. *Origine et développement de la vie sur le globe* (Correspondant).

1888. *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (1 vol.).

1889. *Les premières populations de l'Europe* (Correspondant).

1890. *Le péril national* (Correspondant).

1891. *Les progrès de l'anthropologie* (Correspondant).

1891. *Les plus anciens vestiges de l'homme en Amérique* (brochure).

1892. *La dépopulation en France* (Correspondant).

1892. *L'homme* (Correspondant).

1892. *Intelligence et instinct* (Correspondant).

1893. *L'évolution du mariage* (Correspondant).

1893. *Les dates préhistoriques* (Correspondant).

1893. *Le Préhistorique américain* (Revue des questions scientifiques).

1894. *Un cri d'alarme* (Correspondant).

1894. *Le Mashawoland* (Correspondant).

1894. *Les populations lacustres de l'Europe* (Revue des questions scientifiques).

1895. *La dernière élection municipale de Pompéi* (Correspondant).

1895. *Foi et science* (Correspondant).

1895. *Les Mound-builders* (Revue des questions scientifiques).

1895. *Un diplomate anglais au début du siècle* (Correspondant).

1896. *Expéditions polaires* (Correspondant).

1895. *L'abbaye de Saint-Marcel du Pouget* (Sciences catholiques).

1896. *L'évolution et le dogme* (Correspondant).

1896. *Les archives de Drapmore* (Correspondant).

1896. *Les Cliff-dwellers* (Revue des questions scientifiques).

1897. *Les mines d'or du Yucon* (Correspondant).

1897. *Colonies françaises et colonies anglaises* (Correspondant).

1897. *La fin de l'humanité* (Correspondant).

1897. *Statue en terre cuite provenant de la vallée de Mexico* (Bulletin de l'Académie royale de Belgique).

1898. *Le royaume de Bénin. Massacre d'une mission anglaise* (Correspondant).

1898. *Ménélik II, Négus-Negusti* (Correspondant).

1898. *Agglomérations urbaines* (Correspondant).

1898. *L'homme et le singe* (Revue des questions scientifiques).
1898. *L'Amérique préhistorique, d'après un livre nouveau du professeur Cyrus Thomas* (Anthropologie).
1898. *The Unity of the human Species from Smithsonian report for 1897* (Washington).
1899. *Les progrès des États-Unis* (Sciences catholiques).
1900. *Les trépanations préhistoriques* (Revue des questions scientifiques).
1900. *Les élections anglaises* (Correspondant).
1900. *Les Chinois* (Correspondant).
1900. *L'Art préhistorique* (Correspondant).
1900. *Le crâne de Calaveras* (Revue des questions historiques).
1901. *L'Irlande préhistorique* (Revue des questions historiques).
1901. *Les Eskimos* (Anthropologie).
1901. *Auf dem Wege zum Pole* (Deutsche Revue).
1901. *Los primos Americanos* (Revista nacionale).
1901. *Les Séris* (Correspondant).
1900-1901. *La Chine et les Chinois au début du XXe siècle* (Sciences catholiques).
1902. *Unité de l'espèce humaine* (Sciences catholiques).
1902. *L'âge du cuivre* (Revue des questions scientifiques).
1903. *Le Trans-Africain* (Revue des questions scientifiques).
1903. *Die Märtyrer des Nordpoles* (Deutsche Revue).
1903. *Du Cap au Caire* (Correspondant).
1904. *Nordenskjöld* (Deutsche Revue).
1904. *L'Uganda et l'Est africain* (Revue des questions scientifiques).
1904. *Les Japonais chez eux* (Correspondant).

Gabriel GRAVIER

Gabriel Gravier s'est éteint à Rouen, à l'âge de 78 ans. C'est assez tard qu'il s'était occupé de géographie et il avait déjà publié dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* quelques mémoires qui n'avaient pas passé inaperçus, lorsqu'il s'établit à Rouen qu'il ne quitta plus.

C'est à lui qu'est due la fondation de la Société de géographie de cette ville et il en fut successivement le secrétaire général et le président d'honneur. Par cette création, il a rendu un véritable service à la science et il a mérité les éloges que vient de lui décerner notre collègue M. Henri Froidevaux dans la notice nécrologique qu'il a lue ces jours-ci à la Société de géographie. Grâce à son inlassable activité, grâce au soin et au goût qu'il avait apportés à la publication du *Bulletin de la Société normande de géographie*, cette Revue s'est mise au premier rang des travaux analogues faits par les sociétés provinciales. C'est là que Gabriel Gravier a publié la plupart de ses études.

Ce sont les voyageurs originaires de Normandie qui intéressèrent le plus par-

ticulièrement Gravier. Il y a chez lui un petit coin de patriotisme de clocher qu'il est bon de signaler, car il l'a, une fois au moins, poussé un peu trop loin. Qu'il s'occupe des découvertes faites par les Northmen dans l'Amérique du Nord ou de Cavelier de La Salle, c'est l'illustration de sa province, de sa ville qu'il a en vue et c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer, dans l'histoire de la découverte du Mississipi, le rôle prépondérant qu'il attribue à La Salle et qui le pousse à rabaisser et presque à méconnaître la part brillante que le P. Marquette et Joliet ont prise à ces explorations. Mais si ce patriotisme un peu étroit est l'une des causes qui ont toute sa vie influé, plus ou moins volontairement, sur les travaux de Gabriel Gravier, il en est une autre que nous devons signaler, c'est sa haine des jésuites, et de la sorte s'est continuée jusqu'à nos jours la lutte entre les Récollets, partisans de Cavelier de La Salle, et les jésuites qui soutinrent Joliet.

Gravier a publié quantité de travaux de géographie ; mais nous rappellerons seulement ceux qui ont pour nous, américanistes, un intérêt particulier. Ses trois études sur Cavelier de La Salle, de 1870, 1871 et 1885, sa Relation du voyage des Ursulines de Rouen à la Nouvelle-Orléans, en 1872, sa Découverte de l'Amérique par les Normands au xe siècle d'après les travauxs candinaves, en 1874, son Mémoire sur la carte inconnue de Joliet dressée après son exploration du Mississipi en 1673 avec le P. Marquette, sa Route du Mississipi, en 1879, en 1898, son étude sur le voyage de Verrazano à la côte de l'Amérique septentrionale, enfin sa vie de Samuel Champlain, en 1900.

Pierre Margry est le véritable initiateur de notre histoire coloniale en Amérique ; c'est en 1862 qu'il a publié ses premiers articles dans le *Journal de l'Instruction publique*, articles qui résumaient les innombrables documents qu'il devait commencer à publier un peu plus tard et qui constituent encore aujourd'hui l'arsenal où tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Nouvelle France sont venus puiser. Margry avait été suivi presque aussitôt dans cette voie féconde par Parkman dont les *Pioneers* datent de 1865.

Gravier mit à profit les travaux de ces devanciers. Ce n'est pas un savant, il n'a pas fait de découvertes dans les archives et il s'est contenté de développer en un récit agréable les conclusions auxquelles Pierre Margry était arrivé par l'étude des sources et des documents originaux. Gravier n'est donc qu'un vulgarisateur, mais ses publications, il faut le reconnaître, ont rendu un grand service à l'histoire coloniale, en répandant le goût de ces études et en donnant une popularité posthume bien méritée à tous ces pionniers de la civilisation, à ces modestes héros peu ou mal connus de la génération actuelle. C'est là le véritable titre de Gabriel Gravier et nous ne pouvions laisser passer inaperçue la perte sensible que fait en lui l'Américanisme.

Gabriel MARCEL.

ADAN QUIROGA

Adan QUIROGA, mort à Buenos-Aires, le 10 novembre 1904, âgé d'environ quarante ans, n'était pas un archéologue de carrière, mais un poète, un légiste et un homme politique qui se délassait de la jurisprudence et des affaires par l'archéologie. Sous ces divers points de vue, c'est une figure très distinguée de la jeune société argentine qui disparaît. Nous n'avons point qualité pour apprécier la valeur littéraire et la science juridique de notre confrère. Mentionnons seulement son passage comme juge à Catamarca et à Tucuman; son livre *Delitto y pena*, primé à l'Exposition universelle de Paris en 1889; son brillant recueil des *Flores del Aire*, si répandu dans l'Argentine. Son rôle politique échappe également à notre compétence. Il semblait, au surplus, appelé à exercer une action prépondérante dans la vie nationale de son pays, puisqu'il venait d'être appelé aux fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur.

L'archéologue nous appartient. Quiroga prit le goût de nos études dans de longs voyages à travers les vallées et les montagnes des provinces de Catamarca et de Tucuman. Il s'y passionna et tous ses loisirs, depuis une quinzaine d'années, avaient été employés à éclaircir l'histoire ancienne du territoire andin de la République Argentine. Il lui consacra de nombreux travaux, généralement publiés par le *Boletin del Instituto geográfico Argentino*. Nous rappellerons seulement : *Antigüedades Calchaquies* (1896); *Excursiones por Poman y Tinogasta* (1896); *Folk-Lore Calchaqui* (1897); *Monumentos megaliticos de Cololao* (1898); *El simbolismo de la cruz y el falo en Calchaqui* (1898); *Ruinas de Anfama* (1899); *Hayra puca* (1899); *Como vestian los Calchaquis* (1903). Comme on le voit, c'est la culture dite « Calchaquie » qui l'occupa tout entier. Un de ses premiers ouvrages porte ce simple titre : *Calchaqui* (1897). Ce sont des recherches sur les antiquités précolombiennes des vallées de Catamarca et l'ancienne littérature espagnole qui les concerne.

Dans les dernières années de sa vie, la vive imagination de Quiroga se tourna insensiblement de l'archéologie proprement dite vers les études de mythologie et de symbolique. L'interprétation des signes gravés sur les rochers des « Vallées Calchaquies » et sur la céramique des mêmes régions était devenue un de ses sujets favoris. Il fut ainsi entraîné à écrire sa monographie sur *La Cruz en America* (1901) dans laquelle il a rassemblé, avec beaucoup de zèle, des exemples connus de la Croix autochtone américaine. Dans ce livre, il essaye de démontrer que la croix est le symbole de l'eau et de la pluie.

Collectionneur obstiné, Adan Quiroga avait réuni des séries précieuses qui, acquises par son gouvernement, furent offertes au nom de la République Argentine au gouvernement italien et se trouvent actuellement à Rome. Il laisse un

nombre considérable de documents, beaucoup de travaux en préparation. Parmi ses portefeuilles, doit se trouver une collection de plus de 250 dessins de pétroglyphes, appartenant à la région « Calchaquie ». Tout cela sera-t-il perdu? Espérons que non pour l'Américanisme et pour la mémoire de ce travailleur acharné qui partage avec Moreno, Ameghino, Lafone-Quevedo, Lehmann-Nitsche, Ambrosetti et Outes, l'honneur d'avoir commencé l'étude scientifique du passé préhispanique de la République Argentine.

E. Boman.

BULLETIN CRITIQUE

William THALBITZER. *A Phonetical Study of the Eskimo Language.* Copenhagen, Printed by Bianco Luno, 1904, in-8 de XVII-405 p. avec carte et répertoires hors texte, fac-similé, mélodies notées, etc., etc. (Reprint from « Meddelelser om Groenland », vol. XXXI).

On jugera de l'importance de ce livre, véritable encyclopédie, sous un mince volume, de la question des Esquimaux, par les quelques détails suivants sur son contenu. L'introduction (p. 3-66) nous raconte d'abord le voyage de l'auteur au Groenland pendant les années 1900-1901 et nous initie à ses méthodes d'investigation qu'il compare aux méthodes de ses devanciers. Viennent ensuite les faits historiques sur les Inuits orientaux, dont la connaissance préalable s'impose à toute recherche philologique. M. Thalbitzer nous donne aussi une bibliographie systématique et très substantielle de la littérature de son sujet qui prouve, dans sa forme succincte, à quel point il se l'est assimilée. Encore plus instructif est le chapitre intitulé : « *The intellectual Culture of the Greenlanders* » rempli de curieux détails sur l'organisation scolaire de la contrée.

La première partie (p. 69-178) de l'œuvre proprement dite s'appelle : « Enquête phonétique sur le langage nord-groenlandais ». Articulation des sons, dynamique des sons, combinaisons des sons, telle est l'économie des trois chapitres qui composent cette « phonetical investigation ». L'auteur, qui a le sens philologique très délié, est un adepte de la méthode comparative. Dans une seconde partie (p. 183-269), il se livre donc à l'étude des différences phonétiques entre les divers parlers des Esquimaux, différences dont il essaye, dans son paragraphe dernier, fort important, de rendre compte historiquement.

La troisième partie (p. 273-387) est consacrée à fixer la place du Groenland et, spécialement, du Groenland septentrional dans la constitution du Folk-Lore

esquimau. Les contes populaires, les chants anciens, les rondes enfantines sont l'objet de copieux développements. Des monographies sur les noms de lieux esquimaux et leur étymologie et sur la musique esquimaude (cette dernière accompagnée de restitutions mélodiques) terminent le volume.

On voit, par ce succinct résumé, la valeur de ce travail, poursuivi *con amore*, après les recherches les plus sérieuses, non pour écrire un livre, mais pour combler une lacune de notre connaissance. C'est la phonétique qui, en fixant la parenté des diverses tribus d'Inuits, nous fournira la meilleure clé de leur histoire primitive. Mais, pour établir les lois de cette phonétique, il n'y a que l'enquête sur place et cela ne suffit même point, il y faut une délicatesse d'oreille et un soin dont, seuls, ceux qui, comme moi, sont nés au Groenland et ont été élevés au milieu des jeunes gens du pays, peuvent peut-être se rendre compte. L'étude des légendes apparaît comme une seconde condition pour résoudre le problème des origines. Nul ne me paraît, sur ce côté du sujet, avoir porté un coup d'œil d'ensemble aussi net.

Enfin les développements historiques ont pris, entre les mains habiles de M. Thalbitzer, un caractère original, grâce à l'emploi de documents peu connus ou, en tout cas, peu utilisés. Je ne croyais point qu'on pût rendre si attrayante une matière assez monotone en soi, puisqu'elle doit revenir à chaque instant, sur les innombrables rencontres des émigrés islandais (*Vikings*) avec les Esquimaux est-américains et groenlandais.

J'attire tout particulièrement l'attention du chercheur sur les informations des pages 32 sqq. Il s'agit de la vieille carte de Nancy dont une mention tend à faire croire que, quelque part, en Groenland habitaient des Carèles païens (*Carelorum infidelium regio maxime septentrionalis*). Pour la première fois, elle est expliquée d'une manière satisfaisante par l'auteur de *A Phonetical Study*, qui a deviné qu'elle se rapporte, non aux Carèles finlandais, mais, ce qui est beaucoup plus naturel, aux *Carâles* groenlandais. C'est un renseignement très précieux pour les recherches ultérieures, relatives aux rapports des Esquimaux et de leurs voisins pendant le moyen âge.

Ajouterai-je qu'en dehors de sa précision scientifique, le livre de M. Thalbitzer est écrit dans un style aimable, dans un esprit généreux et libéral qui, autant que la rigueur de l'exposé, achèvent de conquérir le lecteur ?

Signe Rink.

G. T. Emmons. *The Basketry of the Tlingit.* New York, the Knickerbrocker Press, 1903, in-4° de 49 p., 14 pl. h. t. et 72 fig. (*Memoirs of the American Museum of the Natural History*, Whole Series, vol. III, Anthropology, vol. II.

Après cinq ans passés comme chef de poste chez les Tlingit des côtes et îles de l'Alaska du sud-est, le lieutenant G. T. Emmons consacre ici au plus perfectionné de leurs arts une monographie minutieuse. En ces quarante-neuf pages, il

étudie successivement l'origine de la vannerie des Tlingit ; ses caractères chez les différentes tribus du groupe ; les matières qui entrent dans sa composition (la principale est fournie par la racine d'une épinette) et la préparation de ces matières ; les divers procédés de tressage ; les principaux types de « Baskets » et, enfin, leur ornementation. Cette partie du mémoire se termine par une classification méthodique des motifs de décor. Il est curieux de voir que les Tlingit fassent remonter l'industrie du « Basket-maker » aux premiers jours du monde et la considèrent comme une révélation bienfaisante du Dieu créateur (en l'espèce *Yehl*, le dieu corbeau). Sur ce point, ils se rencontrent avec quelques autres peuplades du Nord-Amérique. Mais chez ces dernières, les modèles et les décors de vannerie sont, en général, spécialisés. Telle forme, tel décor, est la propriété d'une tribu ou d'un clan, et les autres n'oseraient jamais employer cette forme ou ce décor. Selon M. Emmons, les Tlingit ignoreraient cette monopolisation ; toutes leurs tribus, indifféremment, fabriquaient et fabriquent les vingt-trois espèces de paniers dont l'auteur nous donne la description systématique et, pour le profit des linguistes, l'appellation indigène ; toutes les enrichissent des mêmes dessins, obtenus soit par des combinaisons de tressage, soit par la peinture (les couleurs étant empruntées à quelques variétés de végétaux), soit par de fausses « embroideries », c'est-à-dire des reliefs, des appliques, confectionnés à l'aide d'arêtes de poissons, dents de requins, écailles, petits joncs taillés et teints. Ces dessins dérivent des choses familières, conventionnellement représentées, mais M. Emmons ne croit pas qu'il faille leur attribuer un sens symbolique ou religieux. D'après lui, les *schémas* d'animaux, en particulier, ne comportent aucune signification totémique. Quant à la valeur technique ou artistique de toutes les « Baskets » des Tlingit, je ne saurais mieux faire que de renvoyer aux très belles planches qui illustrent le présent travail. Quelques types de tressage (notamment celui qui imite le « salmon-berry », l'œuf de saumon), quelques formes d'objets offrent une véritable originalité. Il était bon de la signaler. Car il s'agit, là comme ailleurs, d'une industrie condamnée à la décadence. Depuis que l'Alaska est devenu un but de voyage de noces ou d'excursions à l'usage des clients de l'agence Cook, les « Basket-makers » Tlingit se mettent à confectionner le souvenir pour touristes. Ils y gagnent, mais la qualité, l'élégance, la solidité du produit y perdent certainement et les traditions seront, à bref délai, remplacées par la fabrication industrielle.

L. Lejeal.

Memoriales de Fray Toribio de Motolinia, manuscrito de la coleccion del señor Don Joaquin García Icazbalceta. *Publicalo por primera vez su hijo Luis* García Pimentel. Paris, A. Donnamette, 1903, in-8° de x-364 p., 1 pl. h. t.

Ce livre est le tome second d'une série qui, nous l'espérons bien, continuera.

Le premier volume, la *Description del Arzobispado de México hecha en 1570* [1], parut il y a huit ans; le troisième, qui fera l'objet d'un prochain compte rendu, *Relacion de los Obispados de Tlaxcala, Michoacan y otros lugares* [2], date de quelques mois. Ce sont les portefeuilles inédits de son père que publie ainsi notre collègue, M. L. Garcia Pimentel, fils du grand érudit, Garcia Icazbalceta. Le présent ouvrage reste jusqu'à présent la perle de cette collection qui semble renfermer encore bien des richesses. On connaît l'importance, pour le mexicanisme, de la *Historia de los Indios* de Fray Motolinia. Jusqu'à la découverte, toujours possible, du reste, mais hélas! incertaine, en quelque « archivo » d'Espagne ou du Mexique, des « Antigüedades » de son confrère, Andrès de Olmos, le traité du « pauvre » frère demeurera (certaines courtes « relaciones » mises de côté) l'œuvre la plus ancienne, léguée par l'historiographie monastique espagnole sur les choses précortésiennes.

Or, ces *Memoriales* que nous devons à l'initiative intelligente et libérale de notre collègue, complètent sur bien des points la *Historia*. Ils ne sont point, comme on l'a cru longtemps, une production indépendante de la première. Pas davantage, il ne faut y voir, comme l'avaient pensé, sur la foi du titre, d'autres américanistes ou bibliographes, le recueil désordonné des notes et des matériaux réunis par l'auteur en vue de son grand ouvrage. C'est, bel et bien, la rédaction originale de la *Historia*.

Celle-ci se compose, on s'en souvient, de trois « tratados », le premier, en quinze chapitres, consacré à la « relacion de las cosas, idolatrias, ritos y ceremonias » de la Nouvelle Espagne ; le second (dix chapitres), intitulé « De la conversion y aprovechamiento de los Indios » ; le troisième, raconte surtout la vie des « varones apostolicos », des héros apostoliques qui ont réalisé la « conquista espiritual. » Or, tout au moins pour les deux premières de ces parties, « ritos » et « conversion », les *Memoriales* nous présentent, sauf quelques interversions ou suppressions, mais, dans un ordre sensiblement identique, la même économie que la *Historia*. Il est plus malaisé d'y retrouver le troisième traité, la « vida de los varones », notamment en ce qui concerne la biographie si copieuse de Martin de Valencia, le vertueux chef des « douze ». Cependant, les pages que cette troisième partie de la *Historia* consacre (d'une manière assez inattendue en cette place) à la description du Mexique et de ses produits naturels, existent en germe dans les « mémoriaux », après le récit même de la conversion. Dans les étroites limites d'une analyse bibliographique, il m'est difficile de donner le détail de ces concordances. Je les ai, du reste, relevées ailleurs [3] avec soin, et j'ai, de plus, signalé que Motolinia, dès la première version de son livre, avait eu l'idée de le dédier au seigneur de sa ville natale, D. Antonio Pimentel, comte de Benavente. Quant aux différences, il en doit exister évidemment, sinon il serait difficile d'expliquer pourquoi le bon moine a refait, deux fois, son ouvrage. Ce sont d'abord des différences de style qu'un linguiste seul pourrait apprécier

1. Mexico, Jose Joaquin Terrazas e hijas, in-8° de IV-461 p.
2. Paris, Donnamette, 1904, in-8° de II-190 p.
3. Dans une communication faite au Congrès de Stuttgart, le 19 août 1904.



à coup sûr. Les *Memoriales*, considérés comme texte primitif de la *Historia*, s'en distinguent par ce ton oratoire, cette allure de sermon ou d'homélie qui caractérisent beaucoup d'écrits du même temps et de la même veine. D'un autre côté, l'érudition biblique et profane tient, dans le livre que nous devons à M. Garcia Pimentel, une place beaucoup plus grande que dans l'édition définitive. En outre, les « mémoriaux » sont beaucoup plus abondants, — et c'est ce qui nous les rend précieux, — dans l'exposé des traditions mexicaines. Je citerai l'origine et l'histoire des tribus et l'étude du comput, parmi les sujets que Motolinia, voulant, sans doute, rendre plus facile la lecture de son œuvre, a eu la mauvaise inspiration de réduire, à la révision. Enfin, toute une série de chapitres (elle porte, d'ailleurs, dans les *Memoriales*, un numérotage spécial), exactement vingt-neuf chapitres, se chercherait vainement dans les documents que publiaient, en 1858, MM. Garcia Icazbalceta et J.-F. Ramirez. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'édition actuelle que de nous les avoir restitués. Coutumes funéraires, éducation, mariage et famille, élection du roi, chevalerie tollèque, coutumes guerrières, esclavage, commerce, chorégraphie liturgique, telle est, en substance, cette série dont mes simples mentions disent l'intérêt. On sait, d'après Motolinia lui-même, que la *Historia* devait comprendre un quatrième traité. Les pages complètement inédites dont je viens de parler ne seraient-elles point la première ébauche de cette quatrième partie, dont l'érudition cherchait vainement à déterminer le caractère?

Je n'insisterai pas plus longtemps sur le gain en connaissances précises que nous apporte ce livre. Que si, maintenant, après l'avoir examiné pour lui-même, nous le comparions aux écrits ultérieurs (*Historia eclesiastica* de Mendieta, *Monarquia indiana* de Torquemada) qui avouent s'être inspirés des travaux de Fray Toribio, nous nous persuaderions que le profit est égal et que, par la publication des « mémoriaux », l'histoire des traditions monastiques sur l'ethnographie mexicaine vient de faire un grand pas. C'est très probablement aux *Memoriales*, encore plus qu'au texte émondé et bien peigné de la *Historia*, que font allusion Mendieta et Torquemada, quand ils disent avoir eu entre les mains le manuscrit de leur devancier. Tel est le résultat des comparaisons auxquelles j'ai pu me livrer dans l'étude plus haut citée en note. Je considère, d'autre part, comme très probable, que Motolinia lui-même devait beaucoup à Andrès de Olmos. J'en ai donné à Stuttgart diverses preuves qui me portent à croire que, par le présent volume, nous pouvons remonter, dans une certaine mesure, jusqu'à l'œuvre perdue du premier historien des antiquités précortésiennes.

Mon dernier mot ne peut donc être qu'un remerciement très vif et très sincère à l'adresse de l'éditeur. Me permettra-t-il toutefois une critique sur ses procédés d'édition ? Sa publication manque un peu trop d'appareil scientifique. On cherche, en vain, des index, des arguments analytiques et des commentaires guidant le lecteur dans l'exploration de ce texte un peu touffu. L'histoire du manuscrit se réduit à quelques lignes sur sa découverte et son acquisition à Madrid en 1860. C'est trop sommaire. Ce n'est pas au fils d'Icazbalceta que

j'apprendrai les exigences du public contemporain en matière d'érudition. Et je regrette aussi que les *Memoriales* nous soient présentés sous un titre fautif. Notre moine était « de Benavente », non « de Motolinia ». Mon collègue et ami aurait dû avoir le courage de renoncer à cette forme, accréditée par les éditeurs de 1858!

L. Lejeal.

Karl Sapper. *Mittelamerikanische Reisen und Studien*. Braunschweig, Vieweg, 1902, in-8° de 425 p., 1 pl. hors texte, 60 ill., 4 cartes.

La première partie de cet ouvrage comprend des voyages ou des études présentées sous formes de voyages ; quelques chapitres en ont paru comme articles dans le *Globus* ou comme suppléments au Journal de Munich. C'est dire assez que M. Sapper ne s'adresse pas exclusivement à un nombre de savants, mais aussi au grand public. Son livre est écrit en ce style élégant qui cherche à plaire et à intéresser. La première partie surtout réserve, à côté des observations faites, une grande place aux impressions de l'auteur

Les études de la seconde partie sont présentées d'une façon plus objective ; l'auteur s'y est plus effacé. Le premier chapitre donne la géographie de l'isthme américain. Celui-ci, comme aspect général, se subdivise en quatre régions principales : 1° le Yucatan ; 2° le Chiapas, Guatémala, Salvador, Honduras anglais ; 3° le Honduras espagnol et le Nicaragua ; 4° le Costa Rica et le Panama. M. Sapper étudie successivement la géologie, l'orographie, les sites pittoresques, l'hydrographie, la climatologie et la bio-géographie. Ces différentes études se trouvent résumées dans les statistiques savantes et dans les cartes minutieusement travaillées qui terminent le livre. Outre ces études de géographie proprement dite, la seconde partie s'occupe des productions du sol, du canal de l'Amérique centrale, de son commerce, surtout au point de vue allemand, de la monnaie, de la culture du café, du caoutchouc et de l'indigo. Comme le montre l'énumération de ces chapitres, elle intéresse moins l'ethnographie que la géographie coloniale. Le dernier chapitre, qui s'occupe de certaines recommandations à ceux qui visitent pour la première fois ces pays, peut, cependant, rendre aussi des services aux voyageurs ethnographes. Ils y trouveront des indications utiles sur l'emploi des langues, sur le choix des habits, des chapeaux, des chaussures, des manteaux, des armes portatives, sur les relations avec les indigènes, sur les conditions de transports, etc.

Mais ce qui intéresse le plus les ethnographes, ce sont assurément les visites faites par M. Sapper a des peuplades jusqu'ici fort peu connues et qu'il nous décrit en détail dans certains chapitres de sa première partie. Ce sont les *Payas* du Honduras (p. 71 sqq.), les *Chirripos* et les *Talamancas* (p. 173 sqq.) et les *Guatusos* du Costarica (p. 222 sqq.), les *Sumos* et les *Mosquitos* du Nicaragua septentrional (p. 251 sqq.).



Déjà en 1889, M. Sapper publia dans le *Globus* (n° 5) quelques détails sur les Payas. Ils habitent à l'est du Honduras. Leur principal village est *Culmi*. Le missionnaire espagnol Subirana y bâtit une église en 1861 et substitua au nom de *Culmi* celui de *Dulce Nombre*. Les Indiens n'habitent le village que le dimanche. Pendant la semaine ils occupent les fermes dispersées aux environs. M. Sapper fut introduit dans une de leurs réunions dominicales et en profita pour faire une petite enquête linguistique et ethnographique. Comme les Indiens du Guatemala, les Payas attachent une grande importance au rêve. Quand un malade rêve d'une personne déterminée, on croit généralement que celle-ci est cause de la maladie. Aussi, dans l'ancien temps, elle était tuée; mais l'énergie du gouvernement a mis fin à cette coutume barbare. Les médecins recourent à l'incantation et à l'hypnotisme, mais ils n'ignorent pas l'usage souvent efficace des plantes médicinales. A certaines grandes fêtes, les Payas se livrent encore à des danses antiques autour desquelles ils font le plus grand secret.

En 1899, M. Sapper visita les Chirripos et les Talamancos et publia un article à leur sujet dans le *Globus* (1900, n[os] 1 et 2). Il s'intéressa beaucoup à la construction et à la disposition de leurs maisons. Leur nourriture principale consiste en une espèce de grandes bananes, appelées *platanos*, et en maïs; ils mangent aussi des *yucas* et les fruits du *péjivalle*. Ils se livrent à la chasse et à la pêche, à l'élevage de porcs et de volailles; les plus riches élèvent aussi du bétail. Pour le transport, ils se servent de filets suspendus par une courroie qui leur passe autour du front et par une autre qui s'applique sur la poitrine.

Chez les Guatusos qu'il visita également en 1899 (cf. *Globus*, t. 76, n° 22), M. Sapper observa un culte des ancêtres. Comme les Kekchis, ces Indiens considèrent le serpent comme un serviteur de Dieu, exécuteur de sa justice. Aussi l'homme qui meurt d'une morsure de cet animal ne participe pas à la vénération dont les morts sont l'objet. Il n'est pas enterré à l'intérieur de la maison; la nuit qui suit sa mort est passée en veille; sa veuve ne peut pas se remarier. Chez cette peuplade, l'élément masculin l'emporte en nombre sur le féminin, ce qui donne lieu à une certaine polyandrie de fait. Les Guatusos ne sont christianisés qu'apparemment; à côté du soleil, ils reconnaissent un esprit méchant.

En remontant le Rio Boco, M. Sapper atteignit le territoire des Sumos et des Mosquitos. Il y trouva d'anciens dessins sur roche. Il nous renseigne sur les habits, les instruments, la religion de ces peuples. Il eut l'avantage d'être mis en rapport avec un *Suquia* ou médecin magicien, duquel il obtint des renseignements importants sur leur médecine, leurs rites mortuaires, leurs purifications, leurs mariages, etc. Les Mosquitos ont une conception très bizarre du droit: l'argent peut expier la plupart des délits, et faire disparaître toute offense; les blessures occasionnées sont réparées par une assez forte somme, l'adultère, par le don de deux vaches; le meurtrier expie son crime par le suicide; s'il cherche à s'y soustraire, un des parents de la victime se charge de le tuer.

Par ces quelques notes rapides, j'ai voulu appeler l'attention sur la diversité et l'importance des informations contenues dans l'ouvrage de M. Sapper. Géographe et ethnographe de profession, M. Sapper aime et connaît les peuples

centro-américains au milieu desquels il vécut plus de dix ans. Son livre est fait pour communiquer au lecteur cet amour réel et cette connaissance exacte de la géographie et de l'ethnographie de l'Amérique centrale.

Ed. DE JONGHE.

Juan B. AMBROSETTI. *El Bronce en la Region Calchaqui.* Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (Tome XI des *Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, p. 163-314, 102 fig.).

A ses déjà nombreuses publications sur l'archéologie de la République Argentine, M. Juan B. Ambrosetti vient d'ajouter un travail, très intéressant comme récapitulation de tout ce qu'il nous avait antérieurement fait connaître sur le matériel d'objets préhispaniques en cuivre, provenant de la région andine du territoire argentin, et, aujourd'hui, réunis dans les musées de La Plata et de Buenos-Aires, ainsi que dans plusieurs collections particulières du pays. Outre les pièces en question, l'auteur, dans le présent volume, a étudié un certain nombre d'ustensiles, conservés au Musée royal d'ethnographie de Berlin, sur des photographies communiquées par le professeur Karl von den Steinen. On ne peut qu'approuver l'idée première de cette synthèse qui rendra de réels services à tous les Américanistes.

L'ouvrage commence par une énumération d'exploitations minières anciennes dans les provinces actuelles de Salta, Catamarca, La Rioja et sur le haut plateau de la Puna. Mais il s'en faut de beaucoup que toutes les mines dont M. Ambrosetti fait mention puissent être rangées avec certitude dans la catégorie de celles que l'antiquité préhispanique exploita. A regarder d'un peu près les choses, il n'y a que deux cas authentiquement antérieurs à la conquête espagnole. Pour préciser, la mine de la Sierra de Capillitas, en Catamarca, est authentiquement datée par les restes de *huayras* qu'y a trouvés M. Lafone-Quevedo. Avec une égale certitude, se présentent les sites miniers du Catamarca et de la Puna, signalés par le Dr F.-P. Moreno et où il a rencontré des moules pour couler des haches et disques en cuivre. Les deux *marays* (grandes pierres à broyer le minerai), figurés et décrits par M. Ambrosetti, après M. Lafone-Quevedo, constituent d'autres indices d'exploitation. Ainsi donc, les vestiges authentiques de la *mineria* préhispanique sont assez rares. M. Ambrosetti me permettra-t-il de lui en désigner deux que j'emprunte à mes souvenirs personnels et de noter ici qu'au cours de mon dernier voyage sur le haut plateau, j'ai rencontré, avec un *maray* et des moules, les fondations de deux *huayras*, près d'une mine de la Puna de Jujuy.

Le paragraphe suivant de la présente étude, « métodos de fundicion », examine les procédés de l'antiquité indigène pour le traitement des minerais cuprifères. A ce propos, M. Ambrosetti reproduit les renseignements que donnent sur la question Garcilaso de La Vega, Fray Baltasar de Ovando, Baltasar Ramirez



et le P. Bernabé Cobo. L'auteur d'*El Bronce* part donc de ce principe que les méthodes métallurgiques du Pérou et du Mexique étaient usitées aussi dans les Andes de l'Argentine. On doit le lui accorder, en ce qui concerne les *huayras*, puisque, nous l'avons vu, on a trouvé des restes de ces fourneaux. Je ne comprends pas, d'ailleurs, pourquoi M. Ambrosetti, à propos des *ollas de barro* dont parle le P. Cobo, en fait la base d'un procédé primitif, distinct des *huayras*. Ces deux expressions, dans le texte de Cobo, me semblent tout à fait équivalentes.

Après ces préliminaires, M. Ambrosetti entre dans une description du matériel d'objets de cuivre, accompagnée de figures. Nous passons ainsi successivement en revue les catégories suivantes : poinçons, couteaux, ciseaux, *hachuelas* (haches plates rectangulaires, emmanchées comme nos herminettes), spatules, « *tumis* » (tranchets semi-lunaires à queue centrale), aiguilles, *topos* (épingles à grande tête plate qui servaient à agrafer les vêtements), bagues, bracelets, plaques diverses et objets de parure, clochettes (*campanillas*), épiloirs, petites boules de forme variée, casse-tête, « haches cérémonielles », « sceptres », « *manoplas* » (sorte de cestes), cloches (*campanas*), plaques « pectorales et frontales », disques. M. Ambrosetti, en étudiant chaque catégorie d'objets, donne son opinion personnelle sur leur usage, leur sens symbolique ou le symbolisme des dessins que les objets présentent. J'avoue me séparer de notre confrère sur l'identification des objets qu'il dénomme *campanillas*, les soi-disant petites cloches, formées d'une lame de cuivre, pliées quadruplement en rayons (p. 229-230). M. Ambrosetti suppose que, pourvues d'un battant, ces *campanillas* s'attachaient au cou des lamas. Or, celle que j'ai trouvée moi-même dans une grotte funéraire de Pucará de Rinconada (Puna de Jujuy) servait d'ornement à un cadavre, auquel elle tenait par un fil de suspension encore intact, recouvert de petites perles de malachite. Elle n'avait point de battant et j'ai donc toute raison de croire que ce n'était pas une clochette destinée à produire le son, mais simplement une pendeloque.

M. Ambrosetti, dans l'étude du matériel ethnographique en cuivre, aborde aussi la question de l'emmanchure des instruments. Quelques-unes des figures qu'il donne à ce propos sont très intéressantes et significatives. C'est qu'elles représentent les pièces avec leurs manches originaux, tels qu'ils furent exhumés. Dans le cas contraire, je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude devant certaines reconstitutions qui me paraissent tout à fait arbitraires, par exemple, à propos des *tumis* (p. 203 sqq.). Ces tranchets à queue centrale, notre auteur les munit d'un manche court, espèce de gaine recouvrant la queue, et leur donne ainsi l'aspect du tranchet des cordonniers modernes. Or, nous connaissons des exemples de ces instruments emmanchés comme des haches, la queue traversant une hampe de bois dans le sens perpendiculaire, de telle sorte que l'ensemble a un peu l'aspect d'une hallebarde [1]. Et quant au nom *tumi* qui est de l'initiative de M. Ambrosetti, il l'a pris de Montesinos, mais est-ce aux instruments en question que ce mot correspond ? Autre exemple de ces reconstitu-

1. Cf. *Hafted Copper Implements from Peru* par E. H Giglioli. « Man », n° 52, London, june 1904.

tions arbitraires : celle des haches à oreilles. M. Ambrosetti les représente (fig 26 *a*) comme encochées dans le manche qu'il a fait construire. Or le Musée du Trocadéro possède une hache non encochée dans le manche et, d'autre part, un vase [1] figurant un homme porteur d'une hache de la même catégorie, laquelle n'est pas *encochée*, mais simplement *attachée* au manche.

Pour la partie d'*El Bronce* qui concerne la composition chimique du métal ancien, elle est très intéressante. Elle s'appuie sur un grand nombre d'analyses, émanées de chimistes d'une compétence reconnue, tels le Dr J.-J. Kyle et le Dr Herrero-Ducloux. Nous regretterons toutefois de chercher dans ces pages les localités d'où proviennent les objets analysés.

Le cuivre est toujours allié à une petite quantité d'étain. Les objets analysés sont les suivants :

1° Trois haches à oreilles avec 7.38, 5.73 et 3.34 °/₀ d'étain, respectivement ;

2° Un tranchet à queue centrale (*tumi*), 3.80 °/₀ d'étain.

3° Une cloche, 6 °/₀ d'étain ;

4° Dix-sept disques dont la proportion d'étain atteint, en général, 2 à 3 °/₀, chiffre surpassé seulement par cinq disques, dont la richesse respective en étain est de 16.53, 8.67, 6.64, 5.66 et 5.43 °/₀.

En trois cas seulement, l'on a trouvé du soufre dans les échantillons analysés. Mais il faut noter que ce n'étaient que des traces.

Les analyses référées par M. Ambrosetti sont, d'ailleurs, en correspondance avec celles que M. le comte de Créqui Montfort a fait exécuter, avec les meilleures garanties d'exactitude scientifique, sur le métal des objets rapportés par la « Mission française en Amérique du Sud ».

Et, tout pesé, de ces différents faits, on peut tirer les conséquences suivantes : 1° Les Indiens préhispaniques de la région « calchaquie » ne traitaient point les sulfates et sulfures de cuivre ; 2° ils obtenaient leur cuivre du cuivre natif, assez commun dans la région, et des carbonates de cuivre (malachite, azurite, etc.), qui sont assez faciles à fondre dans les *huayras* ; 3° ils mélangeaient dans leurs fourneaux les minerais de cuivre avec une certaine quantité de minerai d'étain, probablement la cassitérite, afin d'obtenir un métal plus dur que le cuivre pur ; 4° les proportions d'étain constatées sont si variables que l'on peut conclure que les indigènes en question ignoraient l'art de graduer l'alliage selon la destination des objets. C'est empiriquement et au juger qu'ils ajoutaient la cassitérite pour la fusion, parce que l'expérience leur avait enseigné cette manière de durcir le métal.

Dans les objets de cuivre qu'il a examinés, M. Ambrosetti croit trouver des preuves de l'autonomie de la culture dite « calchaquie », par rapport à celle du Pérou et des autres parties de la Cordillère américaine. J'adopterais volontiers la thèse toute contraire. Les pièces « calchaquies » ont, presque sans exception, leurs équivalents absolus dans le matériel découvert au Pérou. S'il y avait des objets spécifiques du territoire andin de l'Argentine, ce ne serait que les *manoplas*, les cloches et les disques. Mais, en août 1904, au dernier Congrès des

1. Ce vase est donné par le M. le Dr E.-T. Hamy dans sa *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie*, pl. XXXIV, fig. 107.



Américanistes, tenu à Stuttgart, j'ai eu l'occasion de voir une pièce tout à fait semblable aux « cestes » calchaquis, entre les mains du Dr A. Plagemann qui l'avait rencontrée auprès de Tarapaca, sur la côte du Pacifique, en plein territoire Yunca. Les « Vallées Calchaquies » semblent même menacées dans l'exclusive propriété des cloches dont il a été plus haut parlé. En effet, tout dernièrement, M. E. Sénéchal de la Grange en a trouvé un modèle en bois, tout à fait équivalent quant à la forme, dans le cimetière préhispanique de Calama, sur les confins du Chili et de la Bolivie. Il est donc probable qu'un avenir prochain nous réserve aussi la rencontre de cloches en métal au Pérou ou en Bolivie. Quant aux disques calchaquis, ils portent, en effet, une ornementation très caractéristique. Mais nous connaissons aussi des disques circulaires décorés, provenant d'autres régions sud-américaines. Ainsi, la civilisation des pays calchaquis est connexe de la culture préhispanique des Andes en général, et la lecture d'*El Bronce* contribue à démontrer l'unité archéologique de toute cette vaste zone.

E. Boman.

Henry Vignaud. *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes...* Paris, Welter, 1905, in-8° de xvi-543 p.

On me demande s'il y a beaucoup de nouveau dans l'ouvrage dont je vais vous entretenir. C'est du nouveau, toujours du nouveau qu'il faut à notre époque fiévreuse et ennuyée. Du nouveau ? Non, si vous entendez quelqu'une de ces découvertes sensationnelles qui, d'un coup de baguette magique, changent l'aspect d'un sujet ou d'un événement; peu, en effet, pour nous autres qui sommes au courant de ces études, mais beaucoup pour le public, le gros public qui en est resté à tout ce que les livres anciens jusqu'à Washington Irving nous racontent de la vie du découvreur de l'Amérique.

Il faut nous y résigner : ce qu'on a cru jusqu'aux abords du xxe siècle être l'histoire véritable de Colomb, parce que c'est son fils Fernand, parce que c'est Las Casas qui eut à sa disposition tous les papiers de famille, qui l'ont écrite ; — justement parce que ce sont eux, les intéressés, qui l'ont écrite, toute cette histoire, disons-nous, n'est qu'une légende artistement arrangée, un roman machiné par un habile metteur en scène. Cette façade somptueuse, richement décorée, amoureusement sculptée, cache les pauvretés, les misères et les vices d'un aventurier comme il s'en rencontrait en si grand nombre à cette époque; d'un homme qui, né dans la position la plus humble, se donne pour appartenir à une famille riche dont certains membres ont occupé des charges et des situations importantes; qui se dit, au sortir de l'Université de Pavie, avoir navigué toutes les mers alors peu ou prou fréquentées et qui n'avait au contraire, après des études primaires, quitté Gênes, où il était tisserand et tavernier, que tardivement pour courir les aventures. Toujours, quand il arrive à

Colomb de parler de lui-même, c'est à mots couverts, par allusions, et non en ces termes précis qui dénotent l'homme honnête, scrupuleux, ami de la vérité.

Ce Colomb nouveau, le public ne le connaît guère et c'est lui que M. Vignaud a voulu nous peindre, tel qu'il résulte des actes officiels, des témoignages contemporains rapprochés, comparés, éclairés par la critique la plus fine et la plus aiguisée. Ne vous attendez donc pas à trouver ici un ouvrage de vulgarisation, mais bien un livre savant, d'immense et consciencieux labeur, œuvre saine et impartiale qui cherche à mettre toute chose au point; qui, suivant la recommandation de Sainte-Beuve, veut avant tout la vérité, rien que la vérité, fût-elle ruineuse pour la réputation scientifique, pour la valeur morale de Colomb. C'est, en réalité, une instruction judiciaire bien plutôt qu'un réquisitoire. Le procureur n'abandonne pas les régions sereines de l'impartialité. Ce sont les faits, les faits seuls qui démontrent la réalité de l'accusation.

Du nouveau ! vous voyez donc qu'il y en a et de très passionnant dans cette affaire. « Il n'y a pas d'histoire définitive, a pris soin de nous dire M. Vignaud; on a vingt fois écrit l'histoire de la Grèce et celle de Rome, non pour y ajouter des faits nouveaux, mais pour montrer que ceux que l'on connaît doivent être vus d'une autre manière, ce qui conduit à des conclusions différentes. » Tout le livre de M. Vignaud s'explique et se justifie par cette seule phrase.

Aussi l'auteur n'a-t-il pas la prétention d'écrire un ouvrage définitif. En effet, il y a encore, il y aura peut-être toujours encore, comme le disait il y a vingt-cinq ans mon excellent ami Fernandez Duro, bien des *nébuleuses* dans la vie de Colomb; mais il nous donne le résultat de ses recherches, de ses confrontations et des réflexions qu'elles lui ont inspirées.

Non-seulement c'est un travailleur obstiné que M. Vignaud, mais c'est aussi un passionné, nn passionné à froid; je m'explique. Il cherche avec acharnement les témoignages qui, à la distance où nous sommes des faits à examiner, sont peu faciles à retrouver. Il les compare entre eux, les étudie à la loupe, les laissant pour les reprendre un peu plus tard, s'efforçant d'en faire jaillir par cette patiente, inlassable et insatiable enquête ce qu'il croit être la lumière et la vérité. A la recherche de l'absolu, Balthasar Claes ne déployait ni plus de fougue ni plus de passion. Aussi, quand il a pu élucider un point contestable, éprouve-t-il l'intime satisfaction et la joie débordante de l'inventeur.

Est-ce à dire que, même pour la période si courte de la vie de Colomb qu'il étudie, M. Vignaud ait trouvé la solution de tous les problèmes qu'elle soulève, deviné toutes les énigmes qu'elle fait naître ? Non, mais il a cherché tant qu'il a pu et il ne s'est décidé à publier le résultat de ses investigations que le jour où il a été convaincu d'avoir épuisé le sujet. Il ne dit pas : voilà tout ce que vous saurez jamais, mais bien : voici tout ce que j'ai pu apprendre.

Et certes c'est beaucoup. Jugez-en plutôt. C'est en 1451 que Colomb est né, non en 1435, 1436, 1446 ou 1447, dates contradictoires qui résultent de ses propres déclarations, date que Las Casas, qui avait en mains tous ses papiers, n'a jamais voulu donner. Il appartenait à une humble famille de tisserands et ne compte parmi les siens aucun amiral, contrairement à ce qu'il le déclare. Ceux auxquels il fait allusion et qui s'appelaient l'un Coulon et était français, l'autre

Bissipat et était grec naturalisé français, furent tous deux connus sous le nom le Colomb. Il n'a pas été à l'université de Pavie, comme le déclare Fernand et n'a reçu d'autre éducation que celle des ouvriers Il n'a pas été marin dès l'âge de 14 ans, car on le trouve encore tisserand à Savone à l'âge de 22 ans, après avoir été marchand de vins avec son père. Il n'a donc jamais fait campagne ni commandé un navire pour le roi René. Il déclare être allé à Chio, ce que paraît confirmer la disparition de son nom dans les registres des notaires. En 1476, il rentre à Gênes et en repart pour un voyage de commerce en Angleterre. Au cours de ce voyage, les quatre navires qui voguaient de conserve sont attaqués par Coulon; deux prennent feu et Colomb gagne à la nage la côte de Portugal. C'est le 13 août 1476 que se produit cet événement, et non en 1470, comme il le donne à entendre... Il continua cette même année, à ce qu'il semble. son voyage en Angleterre sur les autres navires génois qui avaient échappé; mais il n'alla certainement pas en Islande, car tous les renseignements qu'il donne sur cette île sont erronés. On pense, mais sans être certain, qu'il se maria en 1477 en Portugal, et c'est de là qu'il partit à la fin de 1484 ou au commencement de 1485, pour se rendre en Espagne avec un fils âgé de 5 à 6 ans.

Tels sont les faits. Telles, les rectifications apportées à ce qu'on savait de la jeunesse de Colomb d'après ses propres déclarations ou d'après les écrits de son fils et de Las Casas; elles portent sur toutes leurs allégations à tous trois et entachent si gravement la moralité de Colomb que sur tous ces faits on le surprend en état de mensonge. N'en sera-t-il pas de même pour toutes les autres circonstances de sa vie ? Et, voyez un peu le singulier état d'esprit de cet homme; il veut tromper tout le monde par orgueil et pour donner à sa découverte le mobile scientifique qui lui faisait défaut. N'aurait-il pas été plus glorieux d'avouer qu'il était parti de rien et de montrer qu'à la force du poignet il avait su s'élever et devenir presque l'égal de son roi? Aujourd'hui que le mensonge est percé à jour, au lieu du savant qu'il s'est proclamé, de l'apôtre qu'il s'est flatté d'être, nous n'avons plus qu'un aventurier ignorant et qu'un imposteur qui a su se servir des circonstances et qui ne fut jamais embarrassé de scrupules.

N'était-il pas intéressant de discuter et de résumer toutes les conclusions auxquelles est arrivée la critique depuis trente ans, d'y ajouter ses remarques personnelles et ses découvertes particulières ? C'est à ce rôle modeste qu'a entendu se borner M. Vignaud; nous croyons que ce n'est pas assez dire, et qu'avoir, avec tant d'instruction et de sagacité critiqué la critique, cela mérite le titre de véritable historien de Colomb.

Gabriel Marcel.



MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les Indiens Guatos de Matto-Grosso (E. Monoyer). — *La France à Terre-Neuve. — American historical Association. — American Philosophical Society. — American antiquarian Society. — Un précurseur français de l'Américanisme : le capitaine Champion. — La pierre de Netzahualcóyotl. — Mouvement mexicaniste à Mexico. — Le « Huicho » des Indiens Colorados. — Histoire des religions américaines. — « Amerikanisten-Klub » de Berlin. — Bibliothèque nationale de Paris : un monument bibliographique. — Prix et Concours.*

Les Indiens Guatos du Matto-Grosso. — La race Guato que j'ai eu l'occasion d'observer au cours d'un séjour à Matto-Grosso, pendant les années 1900, 1901 et 1902, se rencontre sur les rives du Paraguay supérieur et du Rio Sao Lourenço, dans la région marécageuse qui borde ces rivières entre les 17e et 19e degrés de latitude sud. Essentiellement pêcheurs, ils habitent le bord des rios et vivent par familles et non par tribus.

Physiquement, c'est une des belles espèces humaines du Sud-Amérique. Les hommes sont grands, ont les épaules larges et les membres bien proportionnés. Le visage est de forme assez régulière, malgré la saillie prononcée des pommettes. Il ne présente aucun prognathisme. La couleur rouge bronzé de l'épiderme est plus claire que celle des peuplades voisines (Bocoros, Coroados et Chiquitos). Les cheveux, assez fournis, sont noirs et lisses. Le système pileux est peu développé, quasi nul même, sur le corps. Les hommes faits portent une barbiche assez longue, mais peu fournie.

Jeunes, les femmes à la longue et noire chevelure, sont très bien faites de corps. Elles ont les seins fermes et réguliers de forme, et, à part la rudesse des traits et l'épaisseur des lèvres, elles mériteraient, pour la beauté et l'ampleur des lignes, la qualification de Vénus de bronze. Mais les rudes travaux auxquels elles sont astreintes les dégradent précocement, et, dès l'âge de 25 ans, elles n'ont plus aucun des attraits physiques de leur sexe. L'abus de la « caña » ou « caxas », dont elles partagent le goût désordonné avec leurs époux, pères ou frères, contribue également à hâter cette décadence.

La taille moyenne est, pour les hommes, de 1^m 65 à 1^m 75, et de 1^m 55 à 1^m 70, pour les femmes. Ces dernières sont fécondes et les cas de stérilité sont pour ainsi dire inconnus. Les familles atteignent le chiffre de 6 à 8 enfants. Il s'est produit

des croisements génériques avec des Brésiliens, des Boliviens ou même des Européens. Les produits ont conservé généralement les signes caractéristiques de couleur, de forme de tête et de corps de la race Guato.

Les Guatos sont doux. Rarement on a occasion de se plaindre de leur voisinage. Ils mènent la vie patriarcale sous l'autorité du plus vieux qui est très respecté, même des hommes mûrs. Les vieillards sont bien traités. Lors de leurs transactions ou achats, ces pauvres gens recommandent toujours la vieille grand'mère aveugle ou l'aïeul infirme à la bienveillance des personnes auxquelles ils ont affaire, pour l'obtention d'un don spécial de tabac ou d'alcool.

La pêche, comme il a été dit, est leur principale occupation ; aussi sont-ils tous possesseurs d'un léger canot, taillé dans un tronc d'arbre, et qu'ils manient avec une adresse merveilleuse. Tout en restant debout sur leurs esquifs, ils se servent de leurs grands arcs et atteignent le poisson au moyen de longues flèches de 2 mètres environ de longueur, prouesse qui serait très difficile en opérant sur la terre ferme. Le « pacu », sorte de carpe, d'une longueur de 30 à 40 centimètres, est le poisson le plus fréquemment pêché de cette manière. Les Guatos s'adonnent aussi à la chasse des cerfs, des loutres, des tatous, des tamanoirs et surtout des crocodiles noirs et de petite taille (*jaquarés*), très abondants dans la région. La queue du jaquaré est un mets de prédilection. Ils ne craignent pas de s'attaquer au jaguar, dont l'espèce mouchetée compte au Matto-Grosso des représentants de grande taille. La chasse se fait au moyen de chiens assez petits, au museau pointu, qui harcèlent l'animal jusqu'à ce qu'il soit acculé au pied d'un rocher ou d'un arbre. Là, les Guatos l'abattent au moyen de leurs flèches, ou, s'il bondit sur eux, l'attendent de pied ferme pour le recevoir au vol sur la pointe d'une lance appuyée en terre. Rarement ils manquent leur coup ; quelques-uns d'entre eux portent néanmoins des cicatrices, souvenirs de rencontres malheureuses.

Le Guato est paresseux. Il ne peut s'astreindre à un travail manuel ou physique. Il reste libre et insouciant, refusant tout emploi dans les *fazendas* existant dans ses parages. Quelques jeunes Guatos pourtant, recueillis dans ces établissements et élevés dès la plus tendre enfance, rendent de bons services comme *peons* [1] ou comme guides. Ils font même preuve d'adresse comme cavaliers et dans le maniement du lazzo.

Mais l'instinct reprend souvent le dessus et ils disparaissent momentanément pour reprendre la vie libre et insouciante des leurs. Le Guato montre assez d'ingéniosité dans la fabrication des objets de première nécessité : arcs, flèches, canots, lances, gourdes, chapeaux de paille, etc., et, même, il parvient à confectionner des instruments de musique : guitare ou mandoline, avec un certain art.

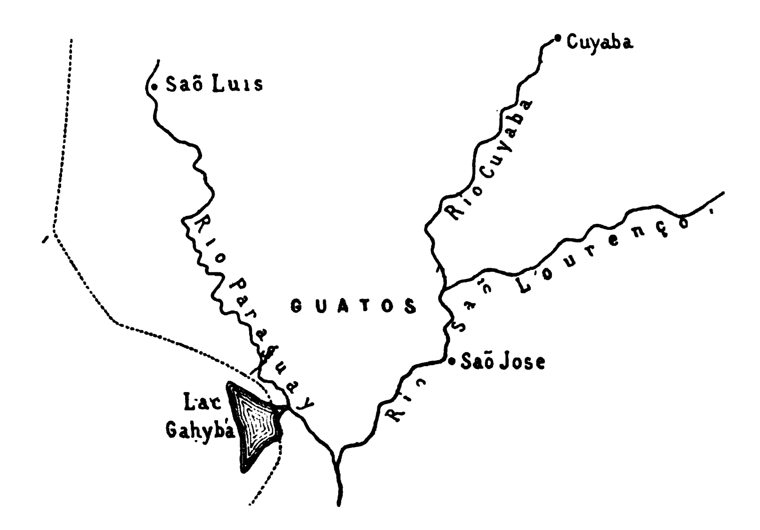
L'habitation « guato » est des plus rudimentaires : un simple toit de feuilles

1. Le mot *peon* signifie homme de peine (c'est-à-dire qui font n'importe quel travail), à moins qu'il ne soit muni d'une désignation. Ex : *Peon de mano*, serviteur qui est toujours sous la main de son patron ; *Peon de a caballo :* serviteur à cheval ; *Peon de arada*, serviteur de labour ; *Peon de acha*, serviteur du travail de la hache, etc., etc.



de palmiers (wacouwas), sur quatre piliers reliés entre eux ou, plus souvent, un simple auvent double. Les familles ont, d'ailleurs, ordinairement deux résidences : l'une pour la saison des eaux, plus éloignée du rio, et l'autre au bord même de la rivière pour l'époque de la sécheresse. Malgré son insouciance et sa paresse, le Guato entreprend quelquefois une petite plantation de manioc (*mantioca*) ou de canne à sucre pour sa consommation personnelle. Il couche sur le sol, mais en le couvrant d'un tapis de paille (*coléra*) de sa fabrication.

Dans l'intimité, les Guatos, hommes et femmes sont presque nus. Les hommes portent une bande d'étoffe qui, après avoir entouré les reins, passe entre les jambes, en couvrant les organes sexuels. Les femmes ont un petit jupon très court. Lorsqu'il se rend dans les localités ou dans les *fazendas*, le Guato revêt une chemise et un pantalon de toile ou de coton. La femme sait se composer,



avec les étoffes indiennes qu'elle achète, un costume simple, mais convenable. Ces objets sont achetés par échange aux traitants qui parcourent le rio ou aux magasins de certaines *fazendas* (plantations ou propriétés où se fait l'élève du bétail).

Les Guatos ont des notions musicales naturelles et savent tirer un naïf parti des instruments qu'ils fabriquent et qui sont copiés sur ceux qu'ils ont vus dans les fazendas. Les cordes, en boyaux de singe, donnent l'accord harmonique. Le musicien règle lesdits instruments sans avoir aucune instruction musicale. Les jours de fête (et la présence d'une certaine quantité d'alcool suffit pour les susciter), on danse le « courourou » et le « siriri ».

Le « courourou » est une sorte de farandole dans laquelle l'assistance marche en chantant le refrain d'une chanson dont les strophes sont dites par un des chanteurs. C'est une mélopée sur trois notes constantes. Le sujet du chant est le commentaire d'une situation ou d'un fait, et surtout la louange du bienfaiteur qui leur rend le mauvais service de leur offrir l'alcool qu'ils boiront jus-

qu'à extinction de force et de raison, si raison il y a. Dans le « siriri », chaque danseur, à tour de rôle, traverse la chaîne formée par les autres en exécutant une série de bonds et de figures qui rappellent fort certaines danses des Indiens de l'Amérique du Nord.

Si le niveau intellectuel de la race n'est pas très élevé, il n'est pas non plus d'une infériorité marquée. Malheureusement, là comme ailleurs, l'alcool agit, et sa néfaste influence sera, si elle ne l'est pas déjà, le meilleur facteur de dégénérescence et de disparition. Aucun indice extérieur de croyance, de culte, n'a pu être observé, mais, pour conclure sur ce point, il y aurait besoin d'investigations patientes, pouvant fournir des éclaircissements.

Les Guatos sont, du reste, théoriquement convertis au christianisme, sans que cette conversion les ait amenés à l'observation d'aucune règle ou pratique. Ils se sont soumis à la religion du blanc comme aux autres nécessités de la domination.

San José (Rio Sao Lourenço), août 1904. E. MONOYER.

La France à Terre-Neuve. — La *Revue historique* de janvier-février 1904 (p. 207) analyse la publication de M. Georges Musset, *Les Rochelois à Terre-Neuve*, qui est particulièrement intéressante pour l'histoire des relations de l'Ancien Monde avec le Nouveau, dès le commencement du XVIe siècle. M. Musset a insisté dans ce travail sur l'activité déployée par les Rochelois, du côté de Terre-Neuve. Aux cinquante-quatre expéditions à Terre-Neuve et au Canada, relevées par M. Harrisse, et conduites par les marins des diverses nations européennes, M. Musset en a ajouté *soixante-huit* faites par les seuls Rochelois. Il a exposé l'organisation économique et technique de ces expéditions, et montré que, pendant deux siècles, les Français ont pêché dans ces eaux américaines toutes sortes de poissons et de crustacés, et qu'ils y ont eu des établissements de toutes sortes, sans être jamais inquiétés. Ils étaient là chez eux, et le traité d'Utrecht n'a fait que rétrécir le champ de leur activité.

E. H.

American Historical Association. — Le rapport annuel pour 1902 de l'*American Historical Association* (1 vol. in-8°), contient un ensemble de communications de haute valeur. La publication de ces documents constitue un titre nouveau à la reconnaissance que toute personne, s'intéressant aux études historiques, doit à cette importante association dont les statuts ont été dictés par le Congrès en 1889. Toutes ces communications n'ont pas exclusivement trait à l'histoire des États-Unis ou du Continent américain, mais celles qui rentrent dans cette double catégorie sont naturellement les plus nombreuses et c'est de celles-là seulement qu'il peut être fait mention ici. Leur analyse exigerait une place considérable, et c'est avec regret que nous nous bornerons à en indiquer les auteurs, les titres et, succinctement, parfois, les points saillants.

Dans le premier volume, il faut signaler tout d'abord l'allocution prononcée à l'Assemblée générale par le Président de l'association pour 1902, M. Alfred

Thayer Mahan, Doctor of civil Law and Doctor of Laws. « *Subordination in Historical Treatment* », tel en est le sujet, qu'on peut traduire : « De la méthode à suivre pour traiter les questions historiques ». L'auteur, avec une grande force de style et de pensées, commence par établir que transmettre aux autres ce que l'on a acquis soi-même, sous une forme quelconque, est plus qu'un droit, c'est un devoir. Si, avec une certaine apparence de logique, on a parfois prétendu que mourir riche c'est offrir matière à critique, celui-là mérite plus de reproches encore, qui meurt sans vouloir, de propos délibéré, laisser derrière lui le bénéfice à tirer de ses travaux, de son expérience. La richesse représentée par de l'or, par exemple, ne suit pas le mort dans la tombe, et, en d'autres mains, elle trouvera son emploi ; mais celle qui est le produit du travail de l'intelligence disparaît avec son auteur si, avant de mourir, celui-ci n'a pas eu le soin de transmettre à d'autres le fruit de ses efforts intellectuels. A cette condition seulement, il peut être considéré comme un rameau de l'arbre de vie. Le mémoire se termine par un examen plus long, mais moins original, des conditions essentielles de l'histoire et de la méthode à suivre dans la critique des témoignages. Nos lecteurs n'y apprendraient rien qu'ils ne sachent.

Je passe donc à la communication ayant pour titre : *The antecedents of the declaration of Independence*, du Dr James Sullivan. Elle montre dans quels documents fort antérieurs apparaît la majeure partie des principes philosophiques émis dans la » Déclaration «. L'auteur de cette thèse historique s'attache principalement aux écrits des plus anciens, Protagoras, Socrate, Aristide, Platon, et fait observer que, dès le ive siècle avant notre ère, les préceptes qui forment la base de la « Déclaration » ont été énoncés.

Le professeur John Franklin Jameson, de l'Université de Chicago, a contribué à ce numéro par une note importante sur des lettres de divers membres de la Convention fédérale de 1787 et autres documents de la même période qui seront utiles à consulter pour quiconque voudra bien comprendre les travaux de la Convention.

A M. le professeur William Mac Donald de « Brown University », on doit une étude qui a pour titre : « *A Neglected Point of view in American Colonial History : the Colonies as dependencies of Great Britain* ». Après avoir rendu justice au zèle et à l'activité avec laquelle les érudits de son pays ont poussé, en ces dernières années, l'histoire de la période coloniale, M. Mac Donald reproche à tous les travaux publiés sur la matière d'être trop exclusivement des monographies historiques d'une région et d'une colonie, prise isolément. Il y a là une étroitesse regrettable de méthode. On ne devrait pas oublier que les colonies américaines faisaient partie de l'Empire britannique ; leurs progrès devraient donc être étudiés en fonction de l'histoire générale de la colonisation anglaise. C'est ainsi seulement qu'on peut arriver à l'intelligence des origines de l'Union.

Il y a lieu, en terminant, de faire une mention toute spéciale du rapport sur les *Archives de Bexar*, dû à la Commission des Archives publiques. Ces *Archives de Bexar* constituent un véritable trésor au point du vue de l'histoire du continent américain. Elles comprennent une immense quantité de documents,

pour la plupart manuscrits, représentant près de 400.000 feuillets, dont environ un quart du format de papier ministre. Dans presque tous, l'écriture est parfaite. Le document le plus ancien examiné par le rapporteur est de 1734, mais il suppose qu'il y en a d'antérieurs. L'histoire de l'occupation du Texas (qui constitue l'ancien département de Bexar) par les Espagnols est inséparablement liée à celle de l'occupation de la Louisiane par les Français, ce qui donne pour nous une valeur toute spéciale à ces archives.

La dernière partie, et de beaucoup la plus considérable, du premier volume du rapport annuel pour 1902, de l'*American Historical Association*, concerne l'histoire contemporaine, en dehors des limites traditionnelles de l'Américanisme. Il en est de même du second volume, consacré tout entier à Samuel Portland Chase, le collaborateur financier de Lincoln. On voit d'ailleurs, par ce court aperçu, que l'*American Historical Association* soutient sa renommée déjà bien établie de savoir précis, de curiosité historique et d'activité.

Comte Louis de T.

American Philosophical Society. — Le vol. XLII des procès-verbaux des séances tenues à Philadelphie pendant le second semestre de 1903, par la *American Philosophical Society* pour l'avancement des connaissances utiles, nous apporte deux communications spécialement intéressantes pour nos études. La première de ces communications, faite le 6 novembre 1903, est due à la collaboration de MM. J. Dyneley Prince, professeur à l'Université Columbia, et Frank J. Speck, l'un de ses élèves. M. Speck, dans le cours de l'été 1903, a eu la bonne fortune de tomber sur une Réserve indienne de petite étendue, et peu connue, située sur la rive ouest de la rivière Housatonic, à 2 milles environ au sud de Kent, dans le comté de Lichtfield, en Connecticut. Cette Réserve est habitée par seize Indiens Skaghticokes, chez lesquels on peut constater l'existence d'un mélange très appréciable de sang noir et de sang blanc. Ils descendent, disent-ils, de diverses tribus du Connecticut. Leur clan aurait été fondé par un certain Gédéon Mawehu qui était soit un Pequot, soit un Wampanoag. Ultérieurement, des rôdeurs et des réfugiés d'autres tribus seraient venus s'adjoindre aux premiers occupants, si bien qu'en 1731 on pouvait compter dans le « Settlement » cent cinquante guerriers.

De Forest signale parmi ces éléments étrangers des Potatucks de Newton et de Woodbury, des Pangussets de la partie supérieure de la région housatonique, des Indiens Salisbury et Sharon, venus de Windsor. Ce mélange de races est démontré par l'existence, dans le langage des Skaghticokes, de mots empruntés à la Nouvelle-Angleterre, ainsi que le fait voir le professeur Prince dans son analyse des 23 mots et des trois phrases que M. Speck a recueillis de la bouche d'un de ces Indiens, James Harris, qui se dit pur de race et dont la peau offre bien la teinte rouge foncé caractéristique des races algiques de l'Est. Cet Harris n'a qu'une notion restreinte de sa langue maternelle. Le peu qu'il en sait, il l'a appris dans sa première enfance, de sa grand'mère. Quant aux autres Skaghticokes, ils ne sont plus Indiens que de tradition.

La seconde communication, due à M. Albert S. Ashmead, docteur en méde-



cine, et intitulée : *Testimony of the Huacos* (*Mummy grave*) *Potteries of old Peru*, est consacrée à l'examen des diverses questions pathologiques que peut soulever l'étude des objets et des vases découverts dans les anciennes sépultures du Pérou. Le docteur Ashmead, dans ces reproductions en terre cuite de têtes humaines et de corps humains, constate la figuration très exacte des effets produits par diverses maladies trop répandues et par des opérations chirurgicales. Sans devoir accepter aveuglément les théories du docteur sur la transmission aux premiers Aymaras, par leurs animaux de bât, les llamas, du virus de la syphilis, ou sur celle du lupus par des insectes nourris de perroquets morts de la tuberculose, on lira avec intérêt ses observations sur nombre de figures des musées du Trocadéro, de La Plata, etc.

Comte Louis de T.

American antiquarian Society. — Le volume XVI des *Proceedings* de la Société des antiquaires d'Amérique (*American antiquarian Society*) renferme une note intéressante de M. Henry Stedman Nourse, ancien membre de la Société, mort le 16 novembre 1903. Cette note traite de la période qui a précédé l'introduction de la première machine à tisser dans le comté de Worcester (Massachusetts) et de l'introduction de cette machine dans le comté.

Il convient aussi de parler, non seulement pour le citer, mais pour le résumer, d'un article très documenté, publié dans le même volume, par M. Alexander F. Chamberlain sur la part contributive de l'Indien d'Amérique à la civilisation (*Contributions of the American Indian to civilisation*). M. Chamberlain constate qu'après quatre siècles écoulés depuis que Colomb a débarqué, il y a actuellement (bien que les timides habitants des Lucayes qui lui avaient fait un si amical accueil aient disparu depuis longtemps) aux États-Unis et au Canada, quatre cent mille descendants de la race que le grand navigateur a fait connaître à l'Europe, sans parler de la population indienne, infiniment plus nombreuse, dispersée au Mexique, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Sud, celle-ci estimée à 15 ou 20 millions, non compris les métis.

A tous la destinée a été rigoureuse. Au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou, une civilisation indigène remarquable a été brutalement arrêtée en son plein développement. Sur le reste de la vaste surface du Nouveau-Continent, la race dite supérieure a soufflé comme un vent mortel sur celle qu'elle considérait comme race inférieure.

A la période d'oppression et de massacres inaugurée par les Espagnols, imités trop souvent par les premiers colons des autres pays d'outre mer, a succédé un siècle de honte dont les pratiques se sont, sans motifs, perpétuées jusqu'à nos jours, ainsi que l'ont trop démontré des enquêtes récentes. Certain soldat, en raillant, a dit un jour : « Il n'y a de bon Indien que l'Indien mort », et cette assertion, aussi fausse que laconique, paraît s'être gravée dans l'esprit public. La plupart des gens en sont encore, sur les Indiens aborigènes, aux idées émises par Pope et cependant les recherches des savants, les travaux des missionnaires

nous ont ouvert des horizons étendus sur les langues, les arts, les idées religieuses, les institutions sociales de l'Homme Rouge.

Et M. Chamberlain rappelle ce que le monde doit à l'Indien, à cette race à laquelle a été arraché un continent tout entier. La dette est grande, à commencer par celle des langues qui règnent en Amérique aujourd'hui et qui sont redevables à celles qu'elles ont supplanté d'un nombre infini de noms d'États, de provinces, de comtés, de villes, de hameaux, de montagnes, de vallées, etc. Humoristiquement, l'auteur fait observer, en passant, que jamais les Peaux-Rouges les plus doués d'imagination n'auraient pu se figurer quel emploi les Blancs feraient un jour des noms géographiques en usage chez eux, et il cite une vallée appelée « Apapuzinkasiquiuichiquasaqua », dans l'ouest-sud américain, dont, d'après Surmermann, le nom servirait en Allemagne comme exercice de prononciation pour les paroles embarrassées. Ce ne sont pas seulement des noms propres que les langues des aborigènes ont transmis aux langues modernes. Elles leur ont cédé également des centaines de noms communs et, particulièrement au Mexique, dans l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, des expressions et des phrases entières. M. Chamberlain en donne de nombreux exemples. Puis passant à un autre ordre de faits, il constate que les différentes littératures d'Europe dans tous les genres sont débitrices des Indiens, ainsi qu'en témoignent les pages consacrées à ceux-ci par tant d'écrivains illustres comme Shakespeare, Dryden, Sacchini, Sheridan, Alonzo de Ercilla, Longfellow, Defoe, Fenimore Cooper, Chateaubriand, Marmontel, etc.

Si l'on abandonne, maintenant, l'examen des choses de l'esprit pour celui des choses matérielles, on devra encore reconnaître que c'est aux aborigènes que les premiers pionniers ont dû de pouvoir cheminer dans le Nouveau-Monde inconnu. En certaines régions, c'est à eux encore que doivent avoir recours les explorateurs modernes. Aux États-Unis, au Canada, la trace laissée par le buffalo, adoptée comme piste par l'Indien, est devenue le sentier du trafiquant et du trappeur. Ce sentier s'est à son tour transformé en route et cette route s'est métamorphosée en voie ferrée. Le même phénomène s'est produit au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. Les postes de traite auxquels aboutissaient les sentiers se sont substitués aux campements ou aux villages indiens, dont le choix avait été la conséquence de la disposition des lieux et ces postes de traite, placés de façon à utiliser les voies fluviales, sont devenus des villes comme Albany, Chicago, Pittsburg, etc. La même évolution se poursuit encore maintenant au Pérou, dans le Centre et le Sud-Amérique.

Comme l'a fait remarquer le professeur Turner, dit plus loin M. Chamberlain, le développement ethnique de la population européenne aux États-Unis a, jusqu'à un certain point, été soumis aux conséquences du lent recul de la frontière civilisée à l'ouest. Si la résistance des populations aborigènes n'y avait pas mis obstacle, les représentants de la race blanche auraient sans doute rapidement envahi la contrée ; on n'aurait pas vu les « Settlers » constituer ces Amériques successives qui ont commencé par le Massachussetts et la Virginie pour finir par la Californie, l'Orégon, l'Alaska, et donner naissance au type américain, un amalgame du Puritain, du Pécunier et de toutes les races qui sont venues

se fondre les unes dans les autres. C'est la traite des fourrures qui a été en France et en Angleterre l'origine d'un commerce considérable et de spéculations aussi importantes que celles des Espagnols, motivées par l'or découvert aux Indes occidentales. Aux premiers colons les aborigènes ont appris nombre de procédés de chasse et de pêche, certaines méthodes de culture, l'emploi du guano, de la fumure avec les débris de poissons. Nous leur devons aussi le quinquina, le maté, la pomme de terre, le maïs, etc., etc.

M. Chamberlain consacre de longues pages des plus instructives à l'inventaire de tout ce dont nous sommes redevables aux premiers habitant du Nouveau-Monde et, en terminant, il rappelle l'inscription gravée sur la tombe de l'architecte de la cathédrale de Saint-Paul à Londres : « Si monumentum requiris, circumspice ». On en peut faire l'application à l'Indien qui a précédé la conquête. Comte Louis DE T.

Un précurseur français de l'Américanisme; le capitaine Champion (1580). — Dans son travail si documenté et si instructif sur *Les Origines du Musée d'Ethnographie*, le Dr E.-T. Hamy a montré comment, en France, dès le XVIe siècle, rois, grands seigneurs et simples particuliers avaient tourné leur curiosité du côté des choses exotiques, et avaient commencé à se constituer de véritables collections zoologiques et ethnographiques dans lesquelles l'Amérique tenait une large place [1]. Ajouter un nouveau fait à ceux qu'a déjà signalés en grand nombre le président de la Société des Américanistes de Paris, tel est l'objet de cette courte note.

Une des premières pièces relatives au Nouveau-Monde qui sont analysées dans la série coloniale des *Calendars of State Papers* [2], est un très curieux rapport de quelques voyageurs ayant visité, antérieurement à l'année 1580, les rivages de la partie des États-Unis qui portait alors les noms de Floride et de Caroline. Au milieu de renseignements précieux à plus d'un titre, fournis par différentes personnes, on n'est pas peu surpris d'y voir un nommé David Ingram, déposer qu'un certain capitaine Champion, du Havre-de-Grâce, lui avait acheté 100 pièces d'argent une des enseignes, un des étendards de guerre des indigènes des abords de la Rivière de Mai [3].

Dans quel but le capitaine Champion avait-il fait cette acquisition ? Lui-même ou l'un des siens avait-il été mêlé aux expéditions, encore assez récentes, de Jean Ribaud, de René de Laudonnière ou de Dominique de Gourgues ? Est-ce à titre de souvenir, ou, simplement, à titre de curiosité qu'il avait acheté cet étendard ? Il est impossible de le dire, la biographie de ce personnage nous étant totalement inconnue. Il convient toutefois, de la brève mention faite par David Ingram dans sa déposition, de déduire deux indications nouvelles :

1. *Les Origines du Musée d'Ethnographie*, passim.
2. *Calendar of State Papers*. Colonial. *West Indies and America*. Vol. 1 (1574-1660), p. 1-2.
3. « One Capt. Champion, of Newhaven in France, had given to him [David Ingram] 100 pieces of silver for one of their ancients or war flags. » (Id., *ibid*.)

1° Vers 1580, des Français s'intéressaient encore aux choses de la Floride, où nous ne connaissons cependant pas de tentative d'expédition postérieure à celle (récemment signalée par le Dr E.-T. Hamy) de René de Laudonnière en l'année 1572[1].

2° A cette époque, un officier français, — un Normand selon toute vraisemblance, — n'a pas hésité à débourser une somme importante pour se procurer un objet ethnographique provenant de la Floride qui, pour des raisons de nous inconnues, avait pour lui une réelle valeur et un intérêt considérable.

Henri FROIDEVAUX.

La pierre de Netzahualcóyotl. — L'ingénieur D. Luis G. Becerril, membre de la « Sociedad Cientifica Antonio Alzate », nous donne dans les « Memorias y Revista » de cette Association (t. XX, p. 69-71 ; pl. II et II b) une intéressante contribution archéologique. M. Becerrol est allé visiter en décembre 1903, à Coatlinchan, État de México, la grande statue de pierre désignée sous les noms de *Piedra de Netzahualcoyotl* ou de *Piedra de los Tecomates* (*tecomatl*, petit pot, cupule). Le bas de la face de la statue est couvert d'une sorte de masque, creusé de douze cupules, disposées en deux rangées. Cette pierre, couchée par terre et que détériorent de plus en plus les intempéries, attend, paraît-il, son transport au Musée national de México. C'est le plus volumineux des monolithes travaillés qu'on ait trouvé au Nouveau-Monde, puisqu'il a 7 mètres de long sur 3 m. 80 de large et 1 m. 50 d'épaisseur. L'ingénieur D. J. Villarello vient de déterminer sa nature et sa densité et a calculé son poids. La roche est une *hornblend*, et le poids atteint 28 tonnes[2].

La pierre de Coatlinchan a été déjà figurée dans plusieurs ouvrages américains, tels que les *Anales del Museo Nacional* (T. III, p. 28), ou encore le livre de notre collègue Chavero, *México a traves de los siglos* (p. 664)[3]. M. Jesus Sanchez y voit une représentation de la déesse de l'Eau, *estatua colosal de la diosa del Agua*. Mendoza et Chavero partagent cette opinion. L'ensemble des *tecomates* pourrait être en effet regardé comme une sorte de bouche d'arrosoir, symbole pluvial, très intelligible pour les nombreux pèlerins qui venaient adorer sur les monts Tlaloc et sa compagne. E. H.

Mouvement mexicaniste à México. — L'année qui vient de s'écouler nous a apporté plusieurs autres intéressants travaux, publiés par les divers périodiques du « Museo nacional » de México. Nous noterons, entre autres : les « Notas

1. *Le capitaine René de Laudonnière.* Nouveaux renseignements sur ses navigations, 1561-1572 (*Bull. Géog. Hist. et Descr.*, 1902, p. 53-65). — On peut même se demander s'il est bien légitime de ranger les rivages de la Floride parmi les « autres costes et escalles » où devait se rendre, après avoir gagné les « Indes occidentales du Pérou » (Id., ibid., p. 59), la *comtesse Testu*, le bâtiment de Laudonnière.

2. Nous voilà bien loin des 150 tonnes imaginées par M. Batres!

3. Ce dernier est, d'ailleurs, revenu sur le sujet dans une brochure (*El monolito de Coatlinchan*), dédiée au Congrès de Stuttgart, et qui sera analysée dans notre compte-rendu, en préparation, de ce Congrès.



acerca de los *Tzauhtli* orquideas mexicanas », du botaniste bien connu, M. Manuel Urbina (*Anales del Museo*, 2ª epoca, I, p. 51-84), copieuse monographie qui complète, par de nombreuses recherches personnelles, les indications de Sahagun et de Hernandez sur les espèces d'orchidées connues des Aztèques et les usages médicinaux ou industriels qu'ils en faisaient, et les trois études du Dr Nicolas León, intitulées : « Los Matlaltzinca » (*Boletin del Museo*, 2ª epoca, I, p. 59-82), « Noticia de un dialecto nuevo del Matlaltzinca » (*Boletin*, I, p. 201-204) ; enfin « Los Tarascos » (*Boletin*, I, p. 113-129, 132-149, 153-169, 185-201, 217-233). Le premier de ces mémoires traite des noms de jours et de mois dans le calendrier des Matlaltzinca, qui paraît avoir été aussi celui de tout le Michoacan. Le second a pour point de départ une lettre de Mgr Plancarte, le savant évêque de Cuernavaca, qui signale le « pueblo » de San-Francisco, situé à sept lieues de Temascaltepee, sur la route de Toluca, et où se conserve, en pleine zone linguistique mexicaine, un dialecte absolument distinct du Nahuatl. Selon Mgr Plancarte, ce serait un reste, — le dernier subsistant, — de la langue matlaltzinque. Après confrontation des cent vingt-six mots dont le prélat a dressé la liste, avec un ms. matlaltzinca du P. Basalenque et avec les travaux philologiques du P. Miguel de Guevara, le Dr León conclut à l'affinité de ce « parler » de San-Francisco avec l'*ocuilteca*, « dialecto del Matlaltzinga que se habla en Ocuila, distrito de Tenancingo ». Quant à la monographie sur les Tarasques, c'est une introduction historique au catalogue des antiquités de Michoacan que possède le « Musée national ». L'auteur a pris pour base la « Relacion » de Michoacan, le plus ancien document connu sur la population tarasque, ainsi que divers mss. iconographiques, relatifs aux pérégrinations des tribus indigènes.

Ultérieurement, M. Nicolas León a publié, en fac-similé, aux frais de notre collègue, M. Charles P. Bowditch, de Boston, une peinture figurative nahuatle, sur papier européen, à laquelle il a donné le nom de *Codice Mariano Jimenez*, en mémoire de l'ancien gouverneur des États de Michoacan et d'Oaxaca. Ce curieux document postcortésien (1549) est un rôle des tributs payés par les « pueblos » d'Otlazpan et Tepexic, en 8 grandes planches doubles in-fol. Comme dans la plupart des documents de ce genre, une glose castillane, signée et certifiée des « señores y principales » de la localité, accompagne les figures aztèques qui relatent les objets du tribut, et l'époque du payement. L'introduction de l'éditeur (10 p. in-fol.) élucide quelques-unes des questions de toponymie soulevées par le texte et en compare les données à celles de la « Matricula de los tributos » du *Mendocino*.

Pour en finir avec ces « nouvelles » mexicaines, M. le duc de Loubat nous apprend le projet, formé par le gouvernement de la République, d'une exploration complète à San-Juan-Teotihuacan. En vue de la découverte certaine de fresques, notre zélé président d'honneur a cru devoir communiquer à qui de droit un procédé de conservation qui fit merveille à Pompéi et Delos. Cette recette, encore peu connue, nous semble mériter la publication. Nous la donnons ci-dessous :

1° Faire un mélange de *benzine* aussi pure que possible et de *cire blanche*



de première qualité, un peu granuleuse, dans les proportions de 700 grammes par 10 litres, en procédant de la manière suivante : mettre dans un récipient de terre émaillée ou vernissée *neuf*, toute la cire et 4 à 5 litres de benzine, faire bouillir à feu lent (pas de flammes, de peur que la benzine ne prenne feu) ; au bout de 7 *minutes d'ébullition*, retirer et y ajouter, en remuant doucement, le reste de la benzine. Le mélange refroidi, le mettre en bouteilles afin d'éviter l'évaporation de la benzine ;

2° Pour se servir de cette composition, l'étaler sur le stuc avec un gros pinceau rond, puis frotter d'abord avec une brosse un peu étroite, de crin souple, et, enfin, avec un chiffon de laine.

La benzine une fois évaporée, une mince couche de cire subsiste et protège le stuc en fixant la couleur.

Les fresques doivent, bien entendu, être protégées de la pluie. L.

Le « Huicho » des Indiens Colorados. — En attendant l'étude d'ensemble sur les Indiens Colorados (N.-O. de la République de l'Ecuador) de M. le Dr Rivet, que le *Journal* publiera dans son prochain fascicule, signalons la note très particulière, mais très intéressante, donnée par notre collaborateur aux *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie* de Paris (1904, n° 2, p. 116). Il s'agit du « Huicho » ou maladie du sommeil, propre à la région de Santo Domingo. En fait, d'après M. Rivet lui-même, les Colorados seraient les moins fréquemment atteints de cette affection qui, beaucoup plus souvent, frappe les blancs et, plus souvent encore, les Indiens étrangers à l'immense zone frontière comprise entre le rio Esmevaldas, au N. et le rio Daule au S. Outre l'irrésistible tendance au sommeil, la fièvre, les battements artériels, l'inflammation du globe oculaire, une paralysie de l'intestin inférieur, seraient les principaux symptômes du « Huicho », dont la mort, au bout de quelques jours, est la terminaison fatale. Parmi les causes, les indigènes placent l'insolation, l'abus des fruits verts, le sommeil en plein air sous l'humidité. Le « Huicho » ne paraît pas contagieux. Les Indiens, qui abandonnent sans pitié tout varioleux, ne fuient pas l'individu atteint de cette affection. Ils prescrivent comme remède un mélange hétéroclite et peu séduisant de camphre, de vinaigre, de piment, de poudre de coquillages terrestres et d'urine humaine. Il était utile, au moment où l'attention du monde médical est attirée sur la maladie africaine du sommeil, d'en signaler un équivalent américain.

L.

Histoire des religions américaines. — M. K. Th. Preuss, sous le titre « Religionen der naturvölker », dans *Archiv für Religionswissenschaft*, VII (Leipzig, Teubner, 1904, p. 232-263), passe en revue la littérature des années 1902-03, relative aux religions de l'Amérique et spécialement de l'Amérique du Nord. M. Preuss s'est borné aux ouvrages concernant la religion. Il examine d'abord les publications se rapportant aux religions américaines, en général, puis, il passe en revue les différentes régions, en allant du Nord vers le Sud.

On peut regretter que la critique tienne ici un rôle prépondérant, parfois aux dépens de l'analyse. Mais cette remarque s'adresse bien moins au savant américaniste qu'au caractère même du *Bericht*. Dans ce genre de composition, l'auteur ne peut pas rendre isolément compte d'un certain nombre de livres ; il doit avant tout comparer entre eux les différents ouvrages et trouver leur point de contact, pour ménager les transitions. De ce fait, le compte rendu peut devenir purement subjectif et donner au lecteur une idée peu exacte ou fausse des livres. Je m'empresse d'ajouter que M. Preuss a su éviter cet écueil. Il nous présente sous une forme agréable une matière qu'il s'est admirablement assimilée, comme peut le faire un homme aussi familiarisé que lui avec les civilisations américaines.

J'ai jugé utile de dresser ici une liste alphabétique de ceux des ouvrages appréciés dans ce *Bericht*, qui n'ont pas encore été signalés dans le *Journal :*

BESSLER. *Altperuanische Kunst.* Beiträge zur Archäologie der Inkareiches. Berlin, 1902/3, 165 Taf., fol., mit 471 Abb.

CULIN (Stewart). *American Indian Games.* (*Amer. Anthrop.*, 1903, pp. 58-64).

DIXON. *System and sequence in Maidu mythology.* (*Journ. Am. Folkl.*, XVI, 1903, pp. 32-36).

DORSEY. *The Dwamish Indian spirit Boat and its use.* (*Bull. of Free Mus. Science a. Art*, III (1902), pp. 227-238).

— *The Osage Mourning-War Ceremony.* (*Am. Anthrop.*, 1902, pp. 404-411).

— *Wichita Tales.* (*Journ. Amer. Folkl.*, 1902, pp. 215-239).

DORSEY a. VOTH. *The Mishongnovi Ceremonies of the Snake and Antilope Fraternities.* (*Publication 66 of the Field Columbian Mus.*, Anthrop. ser., III, n° 3, Chicago, 1902, pp. 165-261).

FEWKES. *Notes on Tusayan Snake and Flute Ceremonies.* (*XIX*th *Rep. of the Bur. of Am. Ethnol.*, pp. 963-1011).

— *Sky-Tod Personations in Hopi Worship.* (*Journ. Am. Folkl.*, XV, 1902, pp. 14-32).

— *Minor Hopi Festivals.* (*Amer. Anthrop.*, 1902, pp. 482-511).

— *Tusayan Migration Traditions.* (*XIX*th *An. Rep.*, pp. 577-633).

FLETCHER (Alice C.). *Star Cult among the Pawnee.* (*Amer. Anthrop.*, 1902, pp. 730-736).

— *Pawnee Star Lore.* (*Journ. Am. Folkl.*, 1902, pp. 215-239).

FÖRSTEMANN. *Zur Madrider Mayahandschrift* (*Cod. Tro-Cortesianus*), Dantzig, 1902.

— *Zur Pariser Maya Handschrift* (*Cod. Peresianus*). Dantzig, 1903.

HEWITT. *Orenda anda Definition of Religion.* (*Amer. Anthrop.*, 1902, pp. 33-46).

KROEBER. *Prelim. Sketch of the Mohave Indians.* (*Amer. Anthrop.*, 1902, pp. 276-285).

LEON. *Los Comanches y el Dialecto Cahuillo de la Baja California.* (*Anales del Mus. nac. de México*, 1902, VII, pp. 263-278).

MATHEWS. *Myths of Gestation and Parturition.* (*Amer. Anthrop.*, 1902, pp. 735-742).

MATHEWS. *The Night chant, a Navaho Ceremony* (*Mem. am. Mus. nat. Hist.*, VI, 1902, xv-332, I-576).

PREUSS. *Das Reliefbild einer Mex. Todes-gottheit* (*Zeitschr. f. Ethnol.*, 1902, pp. 445-467).

SCHURTZ. *Altersklassen und Männerbünde. Eine Darstellung der Grundformen der Gesellschaft.* Berlin, 1902. IX-458, 8°.

SELER. *Codex Vaticanus n° 3773 erlaütert.* Berlin, 1902, XI-356, 4°.

— *Gesammelte Abhandlungen zur Amer. sprach- und altertumskunde*, I, Berlin, 1903, XXVIII-862 pp.; II, Berlin, 1904, XXXVI-1107 pp. gr. in-8°.

Ed. DE JONGHE.

« *Amerikanistenklub* » *de Berlin.* — La Société berlinoise des Américanistes se compose d'une vingtaine de membres et tient ses réunions mensuelles dans un salon de restaurant. Cette circonstance peint bien l'organisation du club. Dans ces réunions règne un doux laisser-aller ! On s'entretient d'intérêts scientifiques, on s'instruit mutuellement, on écoute l'exposé de quelque question à l'ordre du jour, on prend part à la discussion subséquente, et l'on ne manque jamais d'arroser ces divers plats d'un verre d'excellente bière ! Mais cette absence d'organisation, qui a son charme, présente aussi quelques inconvénients.

La séance de février promettait d'être particulièrement intéressante. La carte d'invitation annonçait une communication de M. le professeur Seler, directeur-adjoint du Musée d'Ethnographie, sur son tout récent voyage au Mexique, et une conférence de M. le docteur Lehmann, assistant au même Musée, sur l'histoire des Codices mexicains. Or, par suite d'un malentendu avec le patron de l'établissement, la salle de réunion habituelle avait été mise à la disposition d'une autre Société, et nous fûmes forcés de siéger, sous les regards ahuris des profanes, dans le restaurant même. Nous nous bloquâmes de notre mieux pour examiner à notre aise les précieux objets que M. Seler avait apportés à notre intention. C'étaient pour la plupart des reproductions fidèles de vases, dont un grand nombre se trouvent dans la collection du Dr Sologuren, à Oaxaca. Ils proviennent de la Mixtèque. Quelques-uns, richement ornés, aux couleurs brillantes, ressemblent d'une façon frappante aux figures des mss. pictographiques. Les sujets sont des plus variés ; on y trouve des types complètement nouveaux, des représentations de divinités, des hommes se servant de l'*atlatl*, des formes typiques de quadrupèdes, etc.

Les circonstances que l'on sait ne permirent pas au Dr Lehmann de donner sa conférence le même soir, mais le sujet fut jugé assez intéressant pour qu'on organisât une séance extraordinaire. Celle-ci eut lieu huit jours plus tard, le 23 février. Avant d'aborder l'histoire proprement dite des Codices, M. Lehmann rappela quelques passages capitaux des anciens historiens du Mexique relatifs aux documents indigènes. Se basant ensuite sur un quippu trouvé par Boturini, à Tlaxcalla, et sur l'étymologie du mot *Xiuhmolpilli*, confrontée avec un hiéroglyphe de la mappe de Tepechpan, il établit qu'une écriture par nœuds a précédé au Mexique l'écriture pictographique. Il entra ensuite dans la technique même de la pictographie mexicaine, et cette partie ne fut pas la moins intéres-

sante. Les Mexicains écrivaient sur des matières végétales ou animales qu'ils avaient différentes façons de préparer. Ils ont su tirer grand parti des couleurs et de leurs nuances. Ils se servaient de pinceaux pour peindre les grands champs et, probablement, de plumes pour tracer les contours. L'usage du papier était très répandu; on payait des tributs en papier, et ceux-ci pour certains villages montaient à 160.000 feuilles. Du temps de Motecuzoma, on comptait au Mexique quelque 3.000 peintres. De l'immense stock de documents qu'ils ont dû amonceler, une minime partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Peu après la conquête, quelques documents furent envoyés en Europe; mais un grand nombre furent détruits. L'histoire mentionne déjà une destruction sous Itzcouatl; puis viennent les Tlaxcaltèques et, enfin, les Espagnols, parmi lesquels surtout Zumarraga et Landa (telle est du moins l'opinion courante et M. Lehman l'adopte), procédèrent à l'anéantissement systématique des restes de l'ancienne culture. Une autre partie des documents resta heureusement entre les mains des indigènes. Quelques-uns furent acquis dans les siècles suivants par des collectionneurs, et il n'est peut-être pas impossible, encore aujourd'hui, d'en trouver qui soient conservés dans certaines familles.

Le contenu de ces manuscrits est très varié; ils traitent de l'histoire, de l'astrologie, de la mythologie, du calendrier, du rituel, de la topographie, de généalogie, de procès, du cadastre, de la botanique, etc. Leur valeur est fort inégale. Il importe de déterminer s'ils sont antérieurs ou postérieurs à la conquête; dans le dernier cas, ils ont beaucoup de chances de n'être que des copies.

M. Lehmann distingue des manuscrits principaux, des manuscrits secondaires et des interprétations ou adaptations de manuscrits. Dans la dernière catégorie, il range des documents mexicains : *Codex Zummarraga* ou *Fuenleal* et *Anales de Quauhtitlan*, et des documents mayas : *Popol-Vuh*, *Annales des Caqchiquels*, *Livres de Chilan-Balam*, *Chroniques de Nacue Pech*, etc. Les manuscrits secondaires sont en trop grand nombre pour qu'il puisse être question de les comprendre dans cette étude.

Les manuscrits indiqués comme principaux sont divisés par M. Lehmann en trois groupes : mexicains, mixtéco-zapotèques, mayas. Le groupe mexicain comprend deux sous-groupes. Dans le premier se rangent le *Codex Vaticanus A*, le *Telleriano-Remensis*, le *Mendoza*, le *Libro de Tributos* et quelques fragments de la *Collection Poinsett* de Philadelphie. Le contenu en est surtout historique et chronologique. Ce sont, en dehors des deux derniers, des copies faites sur papier européen, et ils ont chacun leur histoire spéciale. Les manuscrits du second sous-groupe sont exclusivement religieux et renferment le calendrier divinatoire des représentations des divinités et de leurs fêtes. Ce sont le *Codex Borgia*, le *Vaticanus B*, le *Cospianus*, le *Laud* et le *Féjérvary-Mayer*. L'histoire du *Vaticanus B* est la même que celle du *Vaticanus A*. A ce groupe on peut rattacher le *Tonalamatl Aubin* qui est un tonalamatl (13×20) complet, ainsi que le *Borbonicus* qui comprend en outre les fêtes.

Le groupe mixtéco-zapotèque comprend le *Vindobonensis*, le *Nuttall*, le *Selden*, le *Bodlejanus*, le *Colombino* (codex Dorenberg), le *Becker*, et son

parent, le *Manuscrit du Cacique*, le *Lienzo de Zacatepec*, le *Codice Porfirio Diaz*, le *Dehesa*, le *Codex Walcker-Gotter* (codice Zapoteco), le *Baranda*, le soi-disant *Culte rendu au soleil* de la coll. Aubin, etc. Les Codices *Vindobonensis* et *Nuttall* ont à l'origine la même histoire; ils furent envoyés par Cortès à Charles V et arrivèrent à Florence où leurs destinées se séparèrent. Le *Codex Becker* et le *Dorenberg* sont probablement deux fragments d'un même manuscrit. Quant au *Codex Boturini*, à la *Mapa de Tepechpan*, au *Geroglifico de Siguenza* et au *Codex* de *1576* (*Aubin*), ils se rangeraient plutôt parmi les mss. secondaires (historiques).

Le groupe maya comprend le *Codex Dresdensis*, le *Codex Peresianus*, le *Codex Tro-Cortesianus* et peut-être quelques autres.

Les limites de ce petit rapport ne me permettent pas d'entrer dans de plus amples détails sur l'histoire de ces manuscrits et sur leurs rapports entre eux. Je laisse la parole à M. Lehmann lui-même qui se propose de soumettre aux lecteurs du « Journal des Américanistes », dans un prochain numéro, une petite esquisse sur ce sujet, dont tous les américanistes apprécient l'importance.

A la séance du 16 mars, M. Ule a rendu compte à la Société d'un voyage qu'il fit, il y a quelques années, dans l'Amérique du Sud pour le Jardin botanique de Berlin. Il visita l'Amazone, le rio Negro, le rio Purus et d'autres affluents; il passa ensuite les montagnes pour entrer au Pérou. Son but était d'étudier dans ces régions la production du caoutchouc et sa préparation pour le commerce d'exportation. Il observa deux méthodes dans la récolte du caoutchouc : les Brésiliens font des entailles dans l'écorce des arbres pour en prendre le suc, tandis que les Péruviens coupent simplement les arbres. On comprend aisément que ces méthodes de récolte, si elles ne sont pas soumises à une certaine réglementation, peuvent présenter un péril sérieux pour l'avenir des arbres à caoutchouc. M. Ule distingue environ 16 espèces de ces arbres, entre autres l'*Hevea Brasiliensis*; il trouva même certaines espèces nouvelles, comme l'*Hevea Ule*.

En sa qualité de botaniste, M. Ule s'intéressa à la flore tropicale en général et fit une ample collection d'excellentes photographies. Sous certains arbres, il observa aussi les curieux « jardins », de fourmis faits en forme de balles poreuses de terre, dans lesquelles ces petits animaux cultivent certaines plantes exclusivement à leur usage.

Dans cette même séance, M. Lehmann aborda ensuite l'interprétation des manuscrits n° 20 et n° 21 de la collection Aubin. Le n° 21 est une copie faite par León y Gama du n° 20. Ce dernier est un original de la collection de Boturini ; Veytia l'eut à sa disposition. A la mort de celui-ci (1769), il passa entre les mains de Gama, et en 1803, entre celles de Pichardo. Ici, nous en perdons les traces jusqu'à Aubin qui en fit l'acquisition entre 1830 et 1840. On a voulu y voir un culte rendu au soleil. La date *ce oçomatli* qui fait partie de la figure centrale du manuscrit, fut interprétée par M. Boban comme un phénomène astronomique, et le même interprète était tenté de voir dans l'ensemble une représentation des quatre destructions du soleil. En réalité, cette feuille importante, qui est probablement de provenance zapotèque, représente les

5 *ciuateteo* ou femmes mortes en couches de l'Ouest, et les 5 *uitznaua* ou divinités du Sud dont la principale est *Macuilxochitl.*

Le critère qui permet de l'affirmer est tiré du *Tonalamatl.* En effet, le troisième et le quatrième quart du *Tomalamatl* (4 × 65) correspondent à l'Ouest et au Sud; et les premiers jours du troisième quart représentent les dates *ce maçatl, ce quiauitl, ce oçomatli, ce calli, ce quauhtli,* respectivement les 27e, 79e, 131e, 183e, 235e jours). Or, ces dates que M. Lehmann trouve sur le no 20 d'Aubin sont précisément les dates connues des femmes mortes en couches. De même dans le quatrième quart du *Tonalamatl,* les cinquièmes jours sont datés : *macuilli cuetzpalin, macuilli cozcaquauhtli, macuilli tochtli, macuilli xochitl, macuilli malinalli* (respectivement les 44e, 96e, 148e, 200e, 252e jours) et ces dates sont aussi les noms des divinités du Sud qui se groupent autour de *Macuilxochitl.*

M. Lehmann compare avantageusement à cette feuille les f. 77, 78 et 79 du *Codex Vaticanus* B et les f. 47 et 48 du *Codex Borgia.* Elles ne diffèrent du manuscrit Aubin, que par la disposition alignée des personnages, qui sont, dans le ms. Aubin, groupés autour d'une figure centrale. Les feuilles visées du Codex Borgia portent à la colonne supérieure les cinq divinités du Sud ; à droite se trouve une représentation de Xolotl entourée des dates *naui quiauitl, naui oçomatli, naui calli, naui quauhtli, naui tochtli* qui précèdent précisément les dates des cinq divinités du Sud. Les relations entre *Macuilxochitl, Xolotl-Nanauatzin* et *Quetzalcouatl* sont des plus intéressantes, et M. Lehmann se propose d'en entretenir prochainement la Société d'anthropologie.

Ed. DE JONGHE.

Bibliothèque nationale de Paris : un monument bibliographique. — Il est juste d'attirer l'attention du lecteur américaniste sur l'œuvre considérable entreprise par M. Barringer, bibliothécaire des Imprimés à la Bibliothèque nationale. C'est le catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire de l'Amérique, conservés dans l'établissement de la rue Richelieu. Il doit comprendre trois gros volumes in-4o.

Le premier a paru en 1903 sous le titre de : *Bibliothèque nationale. Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de l'Amérique,* par George A. BARRINGER, bibliothécaire au département des Imprimés. I, Paris, 1903, in-4o, 854 pages in-4o a 2 col. + 2 ff. p. l'Index, autogr.

Il comprend les trois articles : *P.* Chap. I, Amérique en général; *Pa.* Chap. II, Canada; *Pb.* Chap. III, États-Unis.

Chacun de ces chapitres est à son tour divisé de la manière suivante :

I. *Amérique en général.* — Bibliographie. — Descriptions générales. — Découverte : préliminaires ; généralités ; Pré-Colombiens ; Colomb ; compagnons de Colomb; Vespuce ; origine du nom ; Pinzon et Cabot; Corte Real; Cortez; Magellan et Pigafetta ; Verrazano; Addenda ; Oviedo (1525) et suite des descriptions générales par ordre chronologique. — Ethnographie. — Histoires générales. — Boucaniers. — Détails de l'histoire. — Périodiques. — Publications des Sociétés historiques. — Histoire religieuse. — Esclavage. — Mœurs et coutumes. — Archéologie.



II. *Canada.*

III. *États-Unis.* — Descriptions générales. — Histoires générales. — Détails de l'histoire : guerre de l'Indépendance ; guerre de Sécession ; suite des détails de l'histoire. — Périodiques. — Publications des Sociétés historiques. — Histoire religieuse : généralités ; église catholique ; églises protestantes ; Icarie ; Mormons. — Histoire constitutionnelle : constitution ; élections ; messages présidentiels. — Congrès : bibliothèque du Congrès ; cour suprême ; cour des réclamations ; district de Columbia ; Smithsonian. — Sénat : règlements ; généralités ; détails des séances ; notices nécrologiqnes ; comités et commissions ; documents. — Chambre des représentants : règlements ; généralités ; détails des séances ; notices nécrologiques ; comités et commissions ; documents. — Assemblées d'États : Alabama, Arkansas, Californie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Connecticut, Delaware, Floride, Géorgie, Idaho, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiane, Maine, Maryland, Massachussetts, Michigan, Minnesota, Mississipi, Montana, Nebraska, New-Hampshire, New-Jersey, New-York, Ohio, Pennsylvanie, Rhode-Island, Tennessee, Texas, Vermont, Virginie, Washington, Wisconsin.

Le second volume, qui comprend l'histoire administrative des États-Unis, est en ce moment (mars 1905) à l'autographie et 524 exemplaires sont tirés. Le troisième volume sera consacré à l'Amérique du Sud.

Il est regrettable que cette œuvre considérable, qui forme un excellent manuel de bibliographie américaine, soit, faute de fonds, autographiée au lieu d'être imprimée. Je crois, dans tous les cas, devoir recommander le savant travail de M. Barringer à l'examen des membres de la commission du Prix Angrand.

Henri Cordier.

Prix et concours. — Dans sa dernière séance, le Comité de la *Société de Géographie de Paris* a décerné le prix Jomard à notre vice-président, M. Henry Vignaud, pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire de Christophe Colomb, et le prix Ducros-Aubert à notre collègue, M. Léon Diguet, pour ses explorations scientifiques et archéologiques dans le N.-O. et l'O. du plateau mexicain. On applaudira avec nous à ces distinctions si parfaitement méritées.

Erratum. — Deux erreurs de mots se sont glissées dans la biographie du major Powell, publiée dans notre dernier numéro : Page 340, ligne 15, au lieu de « steamboats », prière de lire « boats », — c'est-à-dire, en français : *bateaux* ; — même page, ligne 34, au lieu de « Ethnologist in charge », lire « *directeur* ». L' « Ethnologist in charge » est, en effet, le « chief assistant » du directeur, dans l'organisation actuelle du « Bureau of American Ethnology ».

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1904

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur....... M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-présidents d'honneur.. M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
— M. Jules OPPERT, membre de l'Institut.
Président................ M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents........... S. A. le Prince Roland BONAPARTE.
— M. le marquis DE PERALTA.
— M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général......... M. Léon LEJEAL.
Trésorier................ M. le duc DE BASSANO.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
Désiré CHARNAY.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
Désiré PECTOR.
le comte Louis DE TURENNE D'AYNAC.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr HAMY.
le comte DE CHARENCEY.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
LEJEAL.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms distinguent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.
ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.
AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.
ARMOUR (AllisonV.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

Bassano (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.
Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.
Blanc (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.
Bonaparte (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.
Bourget (Paul), membre de l'Académie française, 20, rue Barbet-de-Jouy, Paris.
Bourgeois (Commandant), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.
Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm.
Bowditch (Charles-P.), 38, State Street, Boston, Mass., U. S. A.
Cameron (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.
Capitan (Dr), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.
Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
Charnay (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.
Chavero (Alfredo), *C.*, inspector general del Museo nacional, 27, Avenida Madrid, Mexico.
Cordier (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.
Créqui Montfort (Comte G. de), 56, rue de Londres, Paris.
Diguet (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.
Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris
Ehrenreich (Paul), *C.*, Dr med. et phil., Berlin.
Fabre (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.
Förstemann (Dr E.), *C.*, Dresden.
Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.
Garcia y Pimentel (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.
Gatschet (Albert S.), *C.*, 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A).
Génin (Aug.), *C.*, Mexico.
Giglioli (Enrico), *C.*, professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.
Gonzalez (Général Manuel), *C.*, Mexico.
Grasserie (Raoul de La), juge au tribunal, 14, rue de Gigant, Nantes.
Hamy (Dr E.-T.), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.
Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

HERRERA (Carlos), *C.*, Mexico.
HOLMES (W.), *C.*, National Museum, Washington, D. C. (U. S. A.).
HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 30, rue de Grenelle, Paris.
HUMBERT (Jules), professeur agrégé au Lycée, 5, rue Cousin, Bordeaux.
HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.
IZCUE (José A. de), *C.*, Lima.
JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, Santbergen, Flandre orientale (Belgique).
KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.
LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).
LAUGIER-VILLARS (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.
LEJEAL (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.
LOUBAT (Duc de), *H. D.*, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.
LUMHOLTZ (Carl), *C.*, Consulat de Suède, New-York.
MALER (Capitaine Teobert), *C.*, Tikal, Yucatan (Mexico).
MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.
MARIN (Louis), professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.
MASPERO (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.
MAUDSLAY (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.
MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.
MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.
MITRE (Général B.), *H.*, Buenos-Ayres.
MOIREAU (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.
MONNIER (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.
MONTANÉ (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.
MORENO (Fr.), *C.*, directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).
NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).
OPPERT (Jules), *H.*, professeur au Collège de France, 2, rue de Sfax, Paris.
PASO Y TRONCOSO (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), 61, via Ricasoli, Firenze.
PECTOR (Désiré), consul général, 51, rue de Clichy, Paris.
PERALTA (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

POIX (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

REGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

REISS (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungs rath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), *C.*, Department of State, Washington, D. C. (U. S. A).

ROSA (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 24, rue de Vouillé, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu.

SAUSSURE (Henri de), *C.*, Genève.

SAVILLE (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

SELER (Dr Eduard), *C.*, professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STEINEN (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl Museum für Volkerkunde, 24, Hardenbergstaasse, Charlottenburg (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

THAYER (S. Van Rensselaer), 11, avenue d'Eylau, Paris.

TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

URIOSTE (A. DE), secrétaire de Légation, 48, avenue Victor-Hugo, Paris.

VANDERBILT (W.-K.), *D.*, 133, avenue des Champs-Élysées, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAUX (Comte Henri de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

VERNEAU (Dr), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 148, rue Broca, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LES INDIENS COLORADOS

RÉCIT DE VOYAGE ET ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

PAR M. LE Dr RIVET,

Médecin de la Mission française géodésique de l'Équateur.

Les Indiens Colorados, ainsi appelés par les Espagnols en raison de l'habitude qu'ils ont de se peindre le visage et le corps en rouge, appartiennent aux peuplades indiennes qui vivent dans la région occidentale de la République de l'Équateur, sur les vastes plaines qui s'étendent entre les derniers contreforts de la Cordillère occidentale et le Pacifique, région tropicale et presque entièrement vierge, entre deux foyers de civilisation, la Sierra d'une part, la Costa de l'autre. Avec les Cayapas, auxquels ils semblent se rattacher par des affinités étroites, les Colorados sont les derniers survivants des habitants primitifs qui, au moment de la conquête, peuplaient, maîtres incontestés, ces vastes forêts. Mais l'invasion nègre venue de la côte, l'immigration blanche, qui peu à peu descend de la région interandine, les ont refoulés insensiblement, diminuant chaque jour leur domaine. La maladie, la petite vérole surtout, et cette étrange décadence qui lentement, mais sûrement, atteint la race indienne mise en contact avec une autre race, les ont décimés.

Bientôt, — demain, — avec la dernière parcelle de forêt vierge, disparaîtra, sans laisser de traces, une race intéressante, pourvue de mœurs et d'une langue spéciales, emportant avec elle le mystère non éclairci de ses origines et de son passé. En effet, ces Indiens occidentaux n'ont pas eu l'heur d'attirer l'attention des voyageurs. Beaucoup semblent les avoir ignorés. Je ne parlerai pas des Cayapas qui, plus voisins de la côte, plus accessibles, grâce aux voies navigables, ont été quelque peu étudiés. En ce qui concerne

les Colorados, je ne trouve dans la belle œuvre de Wolf[1] que quelques lignes qui leur soient consacrées. Leur langue a été étudiée par M. Ed. Seler[2], d'après des vocabulaires recueillis par Wolf et par M. A.-N. Martinez, de Quito.

En raison de la rareté des renseignements sur cette race indienne, je désirais faire, depuis longtemps, un voyage dans la région qu'habitent les Colorados. Cette excursion m'était d'ailleurs rendue facile. Un propriétaire français, M. Giacometti, établi depuis longtemps à Santo-Domingo de los Colorados, m'offrait de me servir de guide et l'hospitalité m'était assurée dans son « hacienda ». Connu depuis longtemps des Indiens, il se faisait fort de me mettre en contact avec eux et de les amener à se laisser mensurer. Un prétexte seul me manquait pour m'éloigner ainsi du centre d'opérations de la mission, c'est-à-dire de la région interandine. Le capitaine Maurrani, chef par intérim de la mission en Ecuador, voulut bien me la fournir, en m'offrant d'aller chercher vers Santo-Domingo un point pouvant se rattacher géodésiquement à la triangulation de la Cordillère, et susceptible de fournir une différence de longitude avec Quito. Un heureux hasard vint encore me favoriser. A la même époque, mon ami, le Dr Melo, m'apprit qu'un Indien Colorado, détenu à la prison de Quito, avait dû être admis dans son service à l'hôpital. J'allai aussitôt le voir. Il s'appelait Quiterio Aguavili. Le climat froid de la Sierra, le séjour en prison avaient altéré sa santé : il avait une forte bronchite et du rhumatisme aux genoux. Après l'avoir mis en confiance, je lui fis me raconter son histoire. Au cours d'une orgie indienne où il se trouvait, un nommé Candelario Aguavili, son oncle, avait été tué d'un coup de fusil. On l'avait accusé du crime. Dénoncé par sa propre famille, il avait été, sur l'ordre du « teniente politico » de Santo-Domingo, arrêté et amené sous escorte à Quito, et depuis deux ou trois mois, il attendait qu'on statuât sur son sort. Naïvement résigné, presque insouciant, mais avec je ne sais quoi de triste, de nostalgique dans ses grands yeux étonnés, il me disait sa mésaventure si simplement que j'eus pitié

1. Wolf, *Geografia y Geologia del Ecuador*, Leipzig, 1892.

2. Seler, *Original-Mittheilungen aus der Ethnologischen Abtheilung der Königlischen Museen zu Berlin*. Erster Jahrgang. Heft I. Berlin, 1885.

Seler, *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, Berlin, 1902.



QUITERIO AGUAVILI (dit CAMPITO)

Phototypie Berthaud, Paris

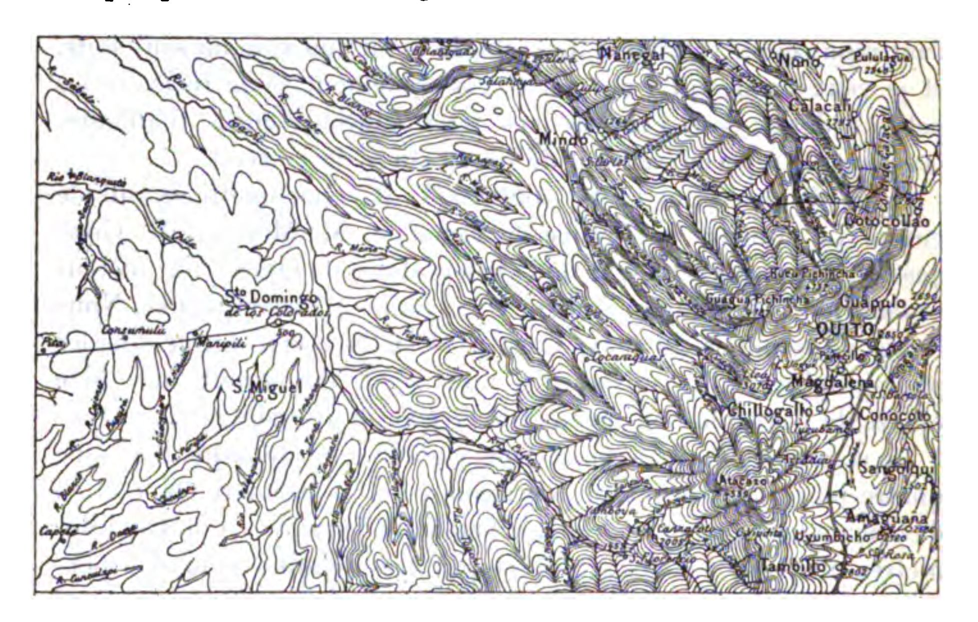
de ce grand enfant inconscient, secoué à chaque instant d'une mauvaise toux rauque, la voix voilée, presque étouffée. J'allai voir le juge. Les charges qui pesaient sur l'Indien étaient légères. Des nègres avaient participé à l'orgie sanglante, et les nègres de ces régions n'ont pas bonne réputation. L'enquête était pour ainsi dire impossible à mener à de telles distances, le « teniente politico » ayant quitté Santo-Domingo et n'étant pas remplacé. Je fis valoir l'état de santé de mon protégé. Bref, sous caution, le bon juge voulut bien signer un ordre de mise en liberté. Quiterio Aguavili nous accompagna tout le temps du voyage et grâce à lui, j'ai pu voir de près les Colorados, étudier leurs coutumes, former un vocabulaire de leur langue, pénétrer presque dans leur intimité. Pendant mon séjour, Quiterio ne cessa de venir me voir un seul jour, et je veux croire qu'il ne venait pas seulement pour recevoir les petits cadeaux dont j'entretenais notre amitié. J'aurai, d'ailleurs, occasion de reparler souvent de lui au cours de ce récit.

Je partis de Quito le 1er août 1903. M. Giacometti servait de guide. Le ministre de France en Ecuador, M. Mercier, M. Gonnessiat, le savant directeur de l'Observatoire de Quito, un docteur écuadorien, M. Cousin, avaient bien voulu m'accompagner. Nous fûmes de retour le 23 août. C'est à M. Gonnessiat que je dois les photographies qui, mieux que mon récit, donneront une idée exacte du pays que nous avons traversé et de ses habitants.

Le voyage de Quito à Santo-Domingo de los Colorados demande quatre jours, en forçant un peu la marche à la dernière étape et en devançant les bêtes de charge. La distance à franchir est de 150 kilomètres environ. Le voyage n'est pas très pénible pour des personnes un peu entraînées, le trajet pouvant se faire à cheval, sauf en de rares passages où il est nécessaire de mettre pied à terre quelques instants, à cause des éboulements produits par les pluies. Ce qui fait le charme unique de cette excursion, c'est qu'en quelques jours, le voyageur passe à peu près tous les climats, voit défilerdevant ses yeux des végétations si diverses, que, du matin au soir, il pourrait croire avoir changé de pays. Quito est à près de 3.000 mètres d'altitude, Santo-Domingo à environ 500 mètres.

On suit d'abord la grande route de Quito à Aloag (1re étape), sans quitter la vallée interandine. La seconde étape est plus longue, plus fatigante. D'Aloag, le chemin va franchir la Cordillère occi-

dentale à un col situé entre le Corazon et l'Atacatzo, à 3.500 mètres environ. Il traverse d'abord les riantes prairies de la vallée inter-andine où paissent d'innombrables troupeaux, puis s'élève peu à peu en lacets vers les « paramos » froids et déserts, les grandes étendues mornes et monotones des hauts plateaux des Andes, triste domaine des graminées, immensités dénudées, aux ondulations molles, tellement semblables les unes aux autres qu'on a parfois l'impression d'emporter avec soi le paysage jamais renouvelé ; steppes incultes où rien ne fixe et n'attire le regard, si ce n'est, de temps à autre, dans quelques replis marécageux, la tache vert-noir de quelques arbustes rabougris, comme frileusement réunis.



Région des Indiens Colorados (d'après Wolf).

Enfin, c'est la descente, descente rapide, égayée par l'apparition des premiers arbres, par le retour à la chaleur douce, par l'aspect d'une flore qui, à chaque pas, apparaît plus luxuriante ; et, bientôt, commence la forêt, cette forêt qui s'étend ininterrompue, toujours plus magnifiquement belle, plus haute, plus impénétrable, jusqu'au Pacifique. En allant sans cesse vers l'ouest, il faut marcher dix jours pour sortir de cette immensité verte, pour revoir l'horizon. Le soir, on couche à Canchacoto (1.500 mètres), misérable chaumière iso-

lée, qui sert d'hôtel, le dernier endroit où le voyageur soit reçu en client et non en hôte, à l'orée du monde tropical.

La troisième étape nous mène à San-Nicolas, une hacienda qui appartient à un Français, M. Gachet, où l'hospitalité la plus franche nous fut offerte. Le chemin, encore très bon, suit le cours du Pilaton, puis du Toachi, rivières qui font partie du bassin du grand fleuve Esmeraldas. Quelques rares fermes, les unes abandonnées, les autres en exploitation, marquent les premiers efforts de la civilisation vers ces régions nouvelles. San-Nicolas, une des plus anciennes, apparaît, riante, sur le bord du chemin, entourée de citronniers, d'orangers et de caféiers. Sur un petit plateau auquel est adossée la maison, se trouvent des champs de canne à sucre et la distillerie.

Ce n'est que le quatrième jour entre San-Nicolas et Santo-Domingo que le chemin devient mauvais, et parfois même dangereux. Tantôt c'est un sentier marécageux où les bêtes enfoncent jusqu'à l'épaule, tantôt c'est un raidillon à pic et glissant, surplombant le ravin où mugit et écume le Toachi, encaissé entre de belles parois de roches vertes. Comme la veille, de temps à autre une hacienda apparaît au bord du chemin. Déjà le cacao mûrit et parfois, le long du sentier, un arbre à caoutchouc lance sa jeune pousse. Mais presque toute la journée se passe en pleine forêt vierge : la forêt vierge si souvent décrite et qui pourtant réserve à celui qui la voit pour la première fois de si profondes surprises, tant il est impossible d'en rendre la beauté mystérieuse et troublante. Nos yeux, nos sens de civilisés ne sont plus en harmonie avec cette nature dont nous nous sommes trop éloignés, qui ne nous reconnaît pas et que nous ne reconnaissons pas. On entre là comme en un temple païen, en inconnu, presque en intrus, avec comme un scrupule de déranger quelqu'un, de violer quelque chose de sacré, avec comme une peur vague, presque religieuse, de cette énigme qu'on ne comprend pas. On parlerait presque à voix basse pour ne pas réveiller l'âme éparse de cette grande chose, pour ne pas attirer sur soi, si chétif, l'attention de tant d'êtres cachés et qu'on devine hostiles.

Tout d'abord, on n'entend rien. Il semble que tout n'est que silence et immobilité. Ce n'est que peu à peu que l'oreille s'habitue à entendre le silence et perçoit un bruissement sourd et continu, comme la respiration de la forêt, des innombrables existences et des

transformations continuelles qu'elle abrite. On cherche à décomposer ce bruit, à le résoudre en bruits connus, en cris déjà entendus, en tons familiers, mais tout se confond, tout se mêle : le mystère reste aussi impénétrable. La même confusion se retrouve dans l'aspect des choses : des oiseaux passent, pierreries ailées ; des racines sortent du sol et se tordent comme des serpents ; des lianes tombent du ciel, droites et flexibles comme des cordes, et vous frôlent au passage d'un frôlement de reptile ; des insectes imitent des formes de plantes et de mousses, ou passent dans la nuit, lumineux comme des étoiles ; de grands lézards sautillent de branche en branche comme des oiseaux, et, au milieu de ce pêle-mêle, de ce mélange déconcertant des règnes, on s'avance aux aguets, comme en pays ennemi ; on frémit au moindre contact, on tressaille à la chute d'une branche ; on épie dans l'herbe le glissement de la bête mauvaise ou perfide ; on sursaute au cri de quelque carnassier en chasse et qui tout à coup retentit tout proche. J'ai compris, le jour où j'ai connu la forêt vierge, l'aventure que nous contait notre guide : un voyageur s'étant perdu sur le soir en pleine forêt, resta toute la nuit immobile, à cheval, sans oser descendre pour se reposer. L'homme civilisé n'osa pas faire ce que l'Indien ou le nègre font chaque jour : rassembler quelques feuilles et dormir à la belle étoile jusqu'au matin.

La beauté de la forêt vierge n'est pas seulement dans son mystère inviolé ; elle est encore, et surtout, dans la puissance de vie qui s'y révèle à chaque pas, dans cette activité de sève qui jamais ne se lasse. La nature des tropiques ignore le sommeil de l'hiver, la tristesse des arbres dépouillés, laissant entrevoir le squelette de leurs branches sans feuilles. La mort même passe inaperçue, tant est hâtive, immédiate, la renaissance de tout ce que la vie abandonne en de nouvelles vies. L'arbre mort reste debout, soutenu par les lianes qu'il a nourries de sa sève et qu'il a soutenues autrefois de sa force. Les mousses cachent les plaies de son tronc vermoulu ; les orchidées, chaque été, lui font une parure nouvelle de fleurs étranges, l'ornent avec un soin qu'on croirait filial, et lorsqu'un grand coup de vent vient faucher, déraciner cet ancêtre, mort depuis longtemps, il tombe en pleine floraison, en pleine force, en pleine beauté, et même couché, il continue à vivre des milles vies qu'il entretient de sa féconde décomposition.

Là, les pertes se réparent avec une rapidité qui tient du prodige. Il y a quelques années, tout près du chemin, une montagne entière a croulé, ensevelissant une immense étendue d'arbres séculaires. Aujourd'hui déjà, une mer mouvante de graminées a recouvert la terre ébranlée ; des arbustes, çà et là, dressent leur tige déjà forte. Dans dix ans, le terrain perdu sera reconquis et le voyageur qui passera là, ignorera le désastre, et la magnifique richesse que la nature prépare pour l'avenir, dans son sein fécond, avec tous ces arbres qui s'y trouvent enfouis.

La main de l'homme ne laisse pas de traces plus durables. La nature vierge lutte peu à peu contre ceux qui osent venir l'affronter, tenter de discipliner ses énergies. A la moindre défaillance, elle a des reprises tragiquement terribles. M. Giacometti nous montrait au passage une ancienne hacienda qu'il tenta d'établir, l'hacienda de Tanti, et qu'il dut abandonner, tous ses travailleurs mourant en quelques heures, l'un après l'autre, d'une maladie étrange, qu'à la description je reconnus être la gangrène gazeuse. Déjà les cases qui abritèrent tant d'agonies croulent éventrées ; les champs autrefois cultivés sont envahis de tous côtés par la haute broussaille. Il semble que, d'avoir été remuée, violée, cette terre se venge par un surcroît de fertilité déréglée, et de ce spectacle de la nature triomphante dans sa lutte avec l'homme, il se dégage une impression pénible de tristesse et de découragement.

Santo-Domingo, but du voyage, où l'on arrive à la tombée de la nuit, n'est pas un village comme pourrait le faire croire la carte de Wolf. Ce n'est en réalité qu'un groupement pittoresque, mais sans aucune importance, constitué par l'hacienda de Santa-Rosa, appartenant à M. Giacometti, et par quelques maisons disséminées tout autour, maisons des ouvriers nègres et blancs de la ferme.

Les cases de ces « peones » sont bâties presque toutes sur le type général des maisons dans les régions chaudes. Elles sont montées sur quatre solides pieux qui isolent le plancher du sol ; les parois sont composées de lamelles de « chonta » [1], presque à claire-voie ;

1. La « chonta » (*Bactris et Iriartea Sp.*) est un des arbres les plus utiles des régions chaudes. Résistant très bien à l'humidité, il est employé pour la charpente des maisons. Facile à fendre dans le sens de la longueur, on le débite en lattes minces pour faire les cloisons, les planchers et la carcasse du toit. Extrêmement dur, le bois de chonta sert, enfin, à faire de véritables clous pour unir entre eux les bois plus tendres.



letoit est en feuilles de palmier; un escalier fait d'un tronc d'arbre, entaillé d'encoches successives, sert d'accès à l'unique étage de la maison. L'espace compris entre le plancher et le sol est l'abri des animaux domestiques, poules et porcs.

L'habitation du maître, l' « hacienda », est plus confortable, mais bâtie sur le même modèle et avec le même matériel. Elle repose sur une plate-forme surélevée à laquelle donne accès un escalier de bois. Au rez-de-chaussée sont les magasins et le comptoir où se débitent l'eau-de-vie et les objets de pacotille recherchés des nègres et des Indiens. Au premier étage s'ouvrent diverses chambres à coucher, la cuisine, une grande salle utilisée comme salle à manger, le tout largement aéré par de grandes baies fermées seulement au moyen de jalousies rustiques, aux heures chaudes de la journée ou pendant les heures fraîches de la nuit. La température à Santo-Domingo oscille entre + 18° environ, la nuit par ciel clair, et + 24 ou 25° le jour, quand le soleil brille. L'humidité est considérable. En quelques jours, les souliers sont couverts de moisissures. Il est impossible de garder le pain, malgré une cuisson réitérée chaque jour. Les moustiques, à l'époque où je résidai dans la région, n'étaient pas nombreux. Nous eûmes plutôt à souffrir de la piqûre d'une petite mouche extrêmement pénible. Le seul désagrément sérieux provient des cancrelats qui abondent, cancrelats de quatre centimètres de long, voraces comme des bêtes de proie et qui ne respectent rien, pas plus les lanternes à photographie que les appliques de liège de mon lorgnon.

La région de Santo-Domingo est située exactement sur la ligne de partage des eaux entre le bassin du grand rio Esmeraldas et le bassin du grand rio Daule. L'hacienda de Santa-Rosa est bâtie sur la rive gauche d'un des plus beaux affluents de celui-ci, le rio Pove.

Les groupements d'Indiens ou « estancias » dépendent, soit de la paroisse de Santo-Domingo, soit de la paroisse de San-Miguel (à 15 kilomètres à l'ouest de Santo-Domingo). Dépendent de la première, une série de groupements situés sur le versant de l'Esmeraldas, le long du rio Chila et des rios voisins : Bua, Caña Dulce, Manipili, Cansamulu, Agua Sucia, Cajone. En dépendent également les estancias suivantes, situées sur la rive gauche du Pove : Pove, Chuhipi, Baba, Dapali, Malicia, Rio Verde. Dépendent de la paroisse de San-Miguel, les estancias qui se trouvent le long des

affluents supérieurs des rivières de Daule et de Quevedo : Abuchon, Santima, Patalipilio, Taguasa, Congoma, Naranjo, Ila et Pintele. Il est à noter en passant que chaque « estancia » est établie à proximité d'un ruisseau et en porte le nom.

Au cours de mon voyage, j'ai eu occasion d'étudier les Indiens des deux « estancias » les plus voisines de l'hacienda Santa-Rosa, Pove, située à une lieu de distance, Chila, située à deux lieues. C'est à Pove que je me rendis pour voir l'habitation de l'Indien.

*
* *

Les Indiens Colorados n'ont aucun souvenir des migrations qui les ont amenés dans les régions qu'ils habitent actuellement, migrations qui, selon toute vraisemblance, doivent remonter à des époques très reculées. D'ailleurs, leurs souvenirs s'étendent peu dans le passé. Quiterio Aguavili, ni sa sœur, ne se souvenaient du nom de leur père, mort alors qu'ils étaient en bas âge. Presque tous font effort pour se rappeler le nom de leurs parents, décédés il y a seulement quelques années. L'oubli rapide des disparus se double d'un oubli non moins rapide des liens exacts qui unissent les individus les uns aux autres. Contrairement à la langue des Incas, si riche en termes pour exprimer les divers degrés de parenté, la langue colorado ne signale d'un mot spécial que les parentés de premier et de deuxième ordre. Passé cette limite, toutes les personnes issues de la même souche ne se désignent entre elles que par l'expression vague de « parent ». Une coutume singulière complique encore la tâche du voyageur qui cherche, comme je l'ai tenté, à établir un arbre généalogique des familles d'Indiens qu'il étudie, c'est que les enfants mâles portent le nom de famille du père, et les filles, le nom de famille de la mère. Ainsi, Sebastiano Chauco, marié à Manuela Orasona, a deux enfants : l'un, le garçon, s'appelle Federico Chauco; l'autre, la fille, Juliana Orasona. La femme conserve ainsi son nom propre et le perpétue dans sa progéniture féminine. Souvent enfin, comme dans nos pays, des surnoms sont donnés aux individus et arrivent presque à supplanter leur nom de famille. Quiterio Aguavili était appelé « Campito » ; Bautista Lochi, « Gorotisa ».

Les Indiens ont-ils toujours habité, depuis leur arrivée dans le pays, les points où on les trouve actuellement? Je ne saurais répondre à cette question, et je ne donne que sous toutes réserves

les renseignements suivants, dus à M. Giacometti, et que je n'ai pu vérifier. Primitivement, les Indiens auraient vécu réunis dans un village appelé Cocanigua ; mais une peste (sans doute la petite vérole) les décima. Deux familles seulement échappèrent et allèrent fonder respectivement Santo-Domingo et San-Miguel. Au cours d'une exploration, M. Giacometti aurait retrouvé quelques décombres, des plantations de cacao, des arbres fruitiers revenus à l'état sauvage et marquant, d'après lui, l'emplacement de cet ancien village.

En l'absence de toute tradition, c'est donc à l'anthropologie, à l'ethnologie et à la linguistique qu'il faut demander le secret de l'origine de cette race.

La langue colorado est une langue spéciale, harmonieuse, et dont j'ai pu réunir un abondant vocabulaire qui sera publié. Elle se distingue essentiellement des langues de la Sierra, du quichua comme de l'espagnol, mais offre des rapports avec le cayapas dont elle semble n'être qu'un dialecte. Ce dialecte est, toutefois, déjà si différent de la langue mère, que, lorsque les Cayapas viennent en pays colorado, ils ne peuvent se comprendre avec les Indiens qui y habitent. Les noms de famille des Colorados ont également une allure particulière qui les différencie nettement des noms de famille de l'intérieur. En voici quelques-uns : *Aguavili*, *Lochi*, *Laquinchi*, *Chauco*, *Orasona*, *Dusuna*. Les prénoms seuls, par suite de l'introduction du catholicisme, sont espagnols. Il appartiendra à un linguiste de reprendre, à l'aide des nouveaux matériaux que j'apporte, l'étude que M. Seler a déjà faite sur les vocabulaires réunis par Wolf.

Je ne m'étendrai pas sur les caractères physiques des Indiens Colorados, cette étude devant être l'objet d'un travail spécial. Je possède, en effet, trente-cinq mesures authropométriques complètes d'individus des deux sexes et de tous âges, et j'ai pu me procurer trois crânes, dont deux sont accompagnés des os du squelette. Je me restreindrai aujourd'hui à l'étude purement ethnographique.

Le costume de l'Indien est des plus sommaires. Une petite pièce rectangulaire de toile de coton (*tapé*), de couleur gris brun, percée au centre, pour le passage de la tête, d'une fente transversale et non antéro-postérieure, comme le *poncho* en usage dans la Sierra, recouvre les épaules, mais sans retomber sur les bras et ne descend pas, en avant, plus bas que la ligne des mamelons, en arrière, plus bas que la pointe de l'omoplate.



Phototypie Berthaud, Paris

INDIENS ET INDIENNES COLORADOS

Une pièce de toile de coton (*umbatsopa*), à fines rayures horizontales bleues et blanches atténuées s'enroule autour de la taille à la manière d'un pagne et descend jusqu'au genou. Une ceinture de coton rouge (*cendore*), serrée avec force, entoure plusieurs fois la taille et maintient le *umbatsopa*.

Les cheveux sont demi-longs, coupés horizontalement, suivant un plan qui passerait à un centimètre environ au-dessus du lobule de l'oreille, et rejetés à droite et gauche sur le devant, de façon à dégager le front que barre fort gracieusement le *mish(i)li*. Ce *mish(i)li* est la coiffure nationale, pourrait-on dire, de l'Indien Colorado, et sa caractéristique. Ce n'est autre chose qu'un écheveau de fil de coton posé en couronne sur le sommet de la tête. Cette coiffure est l'apanage de l'homme. L'enfant ne la porte qu'à partir de douze ans environ.

Le pied de l'Indien ignore toute espèce de chaussure.

Le seul ornement consiste en un bracelet d'argent (*calateshli*), large de 4 à 5 centimètres, fendu pour pouvoir s'ouvrir et permettre l'introduction du poignet. Ces bracelets sont achetés à Quito.

Les femmes ont un costume presque identique à celui des hommes. Sur les épaules, un mouchoir de couleur voyante, avec fleurs, vient se nouer comme un châle sur le devant de la poitrine (*panu*). La poitrine, les seins et les bras sont nus. Le bas du corps est recouvert par le *tunán*, identique au *umbatsopa* des hommes, mais plus long, descendant un peu plus bas que la saillie du mollet. Aucune ceinture ne le maintient à la taille. La femme l'assujettit en rentrant les pointes du lé qui se trouvent ainsi fixées entre sa peau et le *tunán* même. Les cheveux sont longs et flottants dans le dos, divisés simplement par une raie médiane sur le sommet de la tête. Comme ornements, la femme porte un collier (*hui*) de perles de verre et de graines, appelées par les Indiens « cantopiga », agrémenté de petits paquets de vanille et de queues d' « armadillo » (*tatou*) et qui couvre de ses rangs superposés le cou, la partie supérieure de la poitrine, retombant entre les seins. Un bracelet (*huintede*) à plusieurs rangs, formés de petites perles de verre, entoure les poignets et les bras au-dessus du coude.

Les enfants en bas âge sont tout nus. Dès qu'ils ont quatre ou cinq ans, ils revêtent le même costume que les adultes. J'ai noté chez eux un développement considérable de l'abdomen qui ne semble disparaître ou s'atténuer que vers l'époque de la puberté.



Comme toutes les races primitives, les Indiens aiment à se peindre le corps. Ils emploient surtout dans ce but l' « achiote » (*Bixa orellana*), dont les graines fraîches donnent une belle couleur rouge. Une couleur noire (*mâli*) leur est également fournie par le fruit d'un arbre dont je n'ai pu me procurer d'échantillon. Chaque fois que l'Indien ou l'Indienne doit se présenter quelque part, à l'occasion de toutes les fêtes, sa seule coquetterie consiste à se couvrir de tatouages rouges ou noirs. La peinture se fait directement avec le doigt. Tantôt le Colorado se contente d'une teinte plate, répandue à peu près également sur toutes les parties visibles de son corps, tantôt il préfère dessiner sur sa figure des raies disposées avec ordre. Comme exemple, je citerai le dessin que j'ai relevé sur une femme, Virginia Orasona, comme un des plus compliqués et des plus curieux que j'aie jamais rencontrés : une première raie, large de un centimètre et demi, prend naissance à la racine des cheveux sur la ligne médiane, descend vers la racine du nez qu'elle recouvre en s'étalant à droite et à gauche sur les paupières pour aller se terminer et se perdre vers les tempes. Une deuxième raie passe sur le dos du nez, puis sur les pommettes et va finir au tragus. Une troisième figure une moustache sur la lèvre supérieure et se bifurque, de chaque côté, sur les joues pour se terminer vers la branche montante maxillaire. Une quatrième part symétriquement de la commissure des lèvres et se divise en deux, pour se perdre au niveau du bord inférieur du maxillaire inférieur. Une cinquième et dernière descend sur le milieu du menton figurant une espèce d'impériale. Les seins, l'épigastre, les bras et les mains sont recouverts d'une teinte plate uniforme. L'abus de ces tatouages est tel qu'il est impossible de toucher les Indiens sans se colorer soi-même. Le *mish*(*i*)*li*, primitivement blanc, a bientôt pris une teinte vineuse. Le pied et la main laissent sur le papier, qui a servi à prendre leur contour, une empreinte rouge. Les dents n'échappent pas à cette singulière manie. Pour les rendre noires, les Indiens mâchent les jeunes pousses d'une plante qu'ils appellent « ampóh » et dont j'ai un exemplaire dans mon herbier. Leur esthétique répugne aux belles dents blanches, recherchées des Européens.

Les Indiens ne seraient pas des primitifs, s'ils n'avaient la coutume des mutilations ; mais ces mutilations ne sont pas de celles qui frappent immédiatement la vue et elles ont passé inaperçues aux





ANDREA ORASONA

Phototypie Berthaud, Paris

yeux de bien des voyageurs. Des personnes vivant depuis longtemps dans le pays les ignorent. La barbe et la moustache sont rares parmi les Indiens, mais elles le sont moins qu'on ne le suppose, car ils sont la coutume d'enlever soigneusement tout poil qui apparaît sur leurs lèvres ou leur menton. J'ai pu me rendre compte que, chez les hommes du moins, l'épilation ne portait que sur les poils de la face. Les oreilles ne sont pas perforées, mais en revanche, au niveau du lobule du nez, la narine droite des hommes, à partir de la puberté, est percée en arrière d'un petit trou, patiemment et lentement ouvert à l'aide d'une épine d'oranger. Cette épine est constamment maintenue en place pour conserver la perméabilité de cet orifice. Nous verrons plus tard l'objet de cette étrange mutilation. On retrouve enfin chez l'Indien Colorado une coutume singuliere, signalée un peu dans toutes les parties du monde, mais particulièrement en Amérique : je veux parler des déformations craniennes. Cette coutume devait être générale, il y a encore quelques années, mais semble disparaître peu à peu. En effet, au cours de mes mesures anthropométriques, j'ai trouvé des enfants qui avaient certainement eu le crâne aplati, et d'autres chez lesquels il était impossible de retrouver la moindre trace de déformation, artificiellement et intentionnellement provoquée.

L'opération se pratique de la façon suivante : pendant les trois mois qui suivent la naissance, l'enfant est étendu sur une planche qui a exactement la même longueur et la même largeur que lui (*piranchi*). Une bande le maintient sur la planche. Sous la tête, pour éviter un contact trop brutal, on place un peu de coton et quelques fragments de toile. Un mouchoir roulé passe sur le front du nourrisson et fait le tour de la planche. Chaque jour, on augmente un peu la pression, en serrant davantage le mouchoir. Il en résulte une déformation à prédominance occipitale. Comme je le disais plus haut, les Indiens semblent vouloir renoncer peu à peu à cette coutume dont ils ignorent, d'ailleurs, le but et la raison ; et déjà, beaucoup de mères se contentent d'entourer la tête de leur enfant d'un mouchoir roulé, progressivement serré, mais sans interposition d'un objet dur quelconque. Tel est le costume de l'Indien, telles sont ses coquetteries. Il nous faut maintenant aller le surprendre chez lui, le voir dans son intimité.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le groupement le plus voisin de l'ha-

cienda de Santa-Rosa est celui de Pove, et c'est là que je me rendis sous la conduite de Quiterio Aguavili. Rien de plus pittoresque que cette excursion qu'on peut faire à cheval, avec un peu d'habitude. Un sentier à peine tracé, compliqué de nombreux détours, coupé de troncs d'arbres renversés par les ouragans, envahi par les lianes, se glisse mystérieusement sous les grands arbres, dans l'ombre humide de la forêt. Après une heure de marche par ce sous-bois obscur, un petit ruisseau coupe la route et, aussitôt après, apparaît une vaste tache de lumière, une éclaircie ensoleillée, une riante oasis d'un beau vert clair. C'est l' « estancia », le terroir, au centre duquel vit l'Indien, avec toute sa famille, loin des regards étrangers, à l'abri des curiosités et des bruits du dehors. La forêt propice fait à sa propriété une imposante ceinture d'arbres centenaires et réserve dans son grand sein maternel un sûr asile à celui qui est resté son enfant.

Le champ de l'Indien est un carré d'environ 150 à 200 mètres de côté. La récolte serait insuffisante pour toute la famille; aussi n'est-il pas unique. A un jour de marche, dans diverses directions, l'Indien en possède d'autres où il émigre successivement au fur et à mesure de ses besoins.

Au centre de l' « estancia » de Pove que je visitai, se dressent deux maisons côte à côte. Dans l'une vit un vieil Indien, Marco Chauco, l'ancêtre de la tribu, sa femme, Trinidad Dusuna, et leurs deux derniers enfants. Dans l'autre cohabitent, d'une part, Quiterio Aguavili, sa femme, son beau-fils et ses deux enfants; d'autre part, Manuela Orasona et ses deux enfants. Une parenté étroite unit tous les membres du groupement, la femme de Quiterio Aguavili étant l'ancienne bru de Marco et Manuela Orasona, la sœur de Quiterio et la veuve d'un fils de Marco. Le groupement comprenait donc, en tout, douze personnes. Les deux maisons qui abritent cette famille sont à peu près identiques. Qu'on se représente un grand hangar de 20 mètres de long sur 10 de large, ouvert de toutes parts, ce qui ne saurait présenter d'inconvénient, étant donné la température remarquablement douce et égale de ces régions. Le sol en est propre, dur et battu comme une aire de grange. Des piliers de « chonta », profondément enfoncés dans la terre, soutiennent un toit doublement incliné, fait lui-même d'une carcasse de lamelles de chonta, recouverte de feuilles d'un palmier appelé en espagnol

LA MAISON DES COLORADOS

(A DROITE ET AU PREMIER PLAN LE MÉTIER A TISSER)

« bijao », en colorado « piri », et qui est l'*heliconia* des botanistes. Ces feuilles sont pliées suivant la nervure principale et ensuite imbriquées par rangs superposés. La toiture est ainsi parfaitement étanche. La ligne faîtière du grand hangar atteint de 3 m 50 à 4 mètres de hauteur. Tous les assemblages de la charpente sont fixés à l'aide de lianes. Quand les lianes ne suffisent pas, l'Indien emploie des clous faits de « chonta ». La maison et le mobilier qu'elle renferme n'empruntent rien qu'à la forêt voisine.

Le hangar est divisé, perpendiculairement à son grand axe, en deux compartiments par une cloison à claire-voie en « chonta » également, qui ne laisse, entre les deux salles ainsi délimitées, qu'une communication en forme de porte. L'une de ces salles sert de cuisine, l'autre, de salle à manger et de salle de repos. Dans la première, on trouve deux foyers le long du petit côté : quelques pierres disposées sur le sol suffisent. A 1 m 20 au-dessus de chaque foyer, une espèce d'étagère en « chonta » sert à supporter les fruits cuits et tous les objets qui redoutent l'humidité, en particulier les petites poires à poudre ou à amorces; une pelle de chonta (*béta*) sert à remuer les cendres. Faisons rapidement le tour de cette salle. Comme objets importés, on ne trouve que quelques débris de peigne de cou en corne (*parín*), des cuillers en fer, quelques assiettes, une hache, un « machete », un vieux fusil à amorce se chargeant par le canon, de grands hameçons, le tout acheté dans la Sierra. Tous les autres ustensiles sont fabriqués par les Indiens avec les matériaux que la nature met à leur disposition.

Voici d'abord de grands pots d'argile cuite (*huanga*), ayant de 20 à 50 centimètres de diamètre, faits par les femmes; des calebasses de cucurbitacées pour conserver l'eau (*boli-boli*) et le lait; des espèces de noix pour contenir le sel, la poudre, les amorces (*tsatsaca*). Voici un tronc creusé en forme de mortier pour piler le riz, avec un bâton pesant employé comme pilon; c'est le « hihua », ainsi appelé du nom de l'arbre dont il est fait; voici un grand plat allongé, la « batea », en bois de « moral »; une corbeille (*kotope*) pour recueillir le caoutchouc dans la forêt. Une calebasse coupée en deux, perforée de trous et montée sur un manche, constitue une excellente passoire (*shikiin*). La rape (*chipa*) est faite en bois de « cedro », où des pointes de « chonta » ont été incrustées. Une planche incurvée, soigneusement polie, en bois de « hihua », sert à

écraser la banane au moyen d'une règle de même bois : c'est la « lirunsa ». L'Indienne est bonne cuisinière et avec ses ustensiles rudimentaires fait des plats appétissants. Elle est aussi bonne ménagère. Elle achète le coton à Quito, mais c'est elle-même qui fabrique ses vêtements (sauf le « panu », article d'importation) et ceux de son mari. Elle file et elle tisse. Trois écheveaux de fil de coton blanc, un écheveau de fil de coton bleu, suffisent pour un « túnan », la jupe déjà décrite de l'Indienne. Le fuseau (*pituca*) est fait d'une fibre de chonta. Un anneau plat de noix de corrozo lui donne le poids nécessaire pour qu'il puisse facilement tourner. Le métier à tisser (*chiteno*) est tout aussi rudimentaire : il est formé d'un cadre de bois sur lequel viennent s'enrouler les fils de coton et d'une large et longue navette, véritable sabre de bois. Toujours dans la même salle, nous trouvons aussi les ustensiles de pêche et de chasse du mari : un grand filet (*dada*) fait de fibres de « cabuya » (*agave americanum*) achetées à Quito, et lesté de petits cailloux noirs, pesants comme du plomb, et la sarbacane faite en chonta. J'ai déjà signalé le fusil. Voici enfin la pipe de l'Indien : le fourneau est d'argile cuite et l'artiste a essayé d'y reproduire grossièrement une face humaine ; le tuyau est fait d'un os de singe. Passons maintenant dans la salle voisine, la salle de réception et de repos.

De grands bancs bas, longs de 60 centimètres, des sièges plus étroits de même forme invitent au délassement. La confection en est simple. Un tronc de l'arbre appelé « balsa », bois très léger, a été coupé en deux, suivant sa longueur ; puis les deux moitiés ont été juxtaposées de façon à former un plan horizontal, et clouées à l'aide de clous de « chonta », sur des rondelles de même bois. L'Indien s'étend sur les grands bancs, la tête reposant sur la main, et, dans cette pose de dignité nonchalante, converse avec le visiteur. De grandes planches de « cedro » travaillées à la hache, de $1^{m}50$ de longueur sur 80 centimètres de large, arrondies aux angles, posées à même le sol, servent de tables. Dans un coin de la salle, se trouve le pressoir pour la canne à sucre : quatre grands montants en « chonta » se faisant face deux à deux, et fortement enfoncés dans le sol, sont percés à une hauteur de $1^{m}20$ environ de fenêtres allongées qui se correspondent. Par ces fenêtres passent des bâtons qui assurent le contact de deux poutres rondes horizontales, en « chonta » également. Ce sont ces deux poutres qui, en se mouvant



LE SALON DE RÉCEPTION

(A DROITE LE PRESSOIR POUR LA CANNE A SUCRE)

l'une sur l'autre et en sens inverse, broieront la canne à sucre comme deux meules de moulin. Elles sont fortement entaillées au fer rouge, pour rendre leur prise plus énergique, et, à chacune de leurs extrémités, portent des bâtons placés perpendiculairement à leur axe pour permettre de les mettre en mouvement. Les diverses pièces de cet assemblage rustique sont liées les unes aux autres à l'aide de lianes résistantes faisant office de cordes.

A l'opposé du pressoir, se trouve la « marimba », l'instrument de musique cher aux Colorados, et qui n'est autre qu'un xylophone. Pour se faire une idée exacte de la marimba, qu'on imagine un canot ayant environ 1m 80 de long et 30 centimètres de large, taillé dans le bois tendre « balsa », et suspendu par ses deux extrémités (la proue et la poupe) au toit de la maison, à l'aide de lianes résistantes. Un boudin fait de feuilles de bananier tressées court le long de chaque bord, maintenu au moyen de clous de « chonta ». Il forme coussinet, et il est destiné à supporter des lamelles de « chonta », au nombre de dix-neuf, d'une longueur, progressivement croissante, de 20 à 50 centimètres, placées transversalement de façon à ne reposer que par leurs extrémités sur les coussinets. Ces lamelles sont fixées les unes aux autres et au corps de l'appareil à l'aide de ficelles de « cabuya ». Deux bâtons, terminés chacun à leur extrémité par une boule de caoutchouc, servent à frapper sur les traverses dont chacune rend, suivant sa longueur, un son différent. La *marimba* que je viens de décrire est de petite taille ; mais les Indiens m'ont dit qu'il en existait de plus grandes. Tel est l'instrument de luxe qu'on ne rencontre que dans les « estancias » riches.

Plus modeste, le violon est moins rare. Il ressemble comme forme au violon enropéen ; il est fait de bois de « cedro » et les diverses parties de la caisse de résonance sont collées entre elles avec du « copal ». Les cordes, au nombre de trois, sont de « cabuya ». L'archet, semblable aux arcs dont s'amusent les enfants, est fait d'une tige flexible de « moral ». Les crins sont remplacés par des fibres de « cabuya ». J'aurai fini l'énumération des instruments de musique, lorsque j'aurai signalé la flûte (*huelo*) en bons de « guadua » (*Bambusa angustifolia*).

La chambre à coucher constituait, dans la maison de Quiterio Aguavili, un petit réduit à part, situé à côté de la cuisine. Six piliers de chonta supportaient un toit à double inclinaison semblable

en tous points au toit de la maison principale. A hauteur d'homme était installé un plancher de « chonta » auquel donnait accès un fort bambou, entaillé d'encoches superposées (*tsacana*), escalier rudimentaire que nous avons déjà signalé dans les cases nègres de Santo-Domingo. L'Indien a compris l'inconvénient de dormir en contact direct avec le sol. Il a donc isolé son lit de la terre. La chambre à coucher n'a pas de parois. L'air circule aussi librement au-dessus qu'au-dessous du plancher. Quelques couvertures et des draps suffisent dans ces régions privilégiées à température toujours égale.

Allons faire maintenant un tour dans la « chacra », le champ qui entoure les maisons. Une pépinière de 400 pieds de cacao, quelque mille pieds de bananiers, un petit champ de canne à sucre en constituent la principale richesse. On y trouve en outre un peu de maïs, du riz, quelques orangers et citronniers, du « mani », du piment (*Capsicum sp.*), de la « yuca » (*Manihot utilissima*), des granadilles et quelques plantes que les Indiens emploient à des usages domestiques ou comme remèdes : le « barbasco », qui leur sert à empoisonner le poisson pour le pêcher plus facilement, l'« apecasa », dont la tige leur sert à faire des balais ; le « larini », dont le suc mélangé à l'eau coupe la fièvre ; l'« escausele », employé dans le même but, une espèce de camomille (*guaïta*), etc.

Là se trouve également l'écurie des porcs, enclos cylindrique, fait de tiges de chonta piquées en terre et unies par des lianes, de façon à figurer une sorte de grille. Un toit en feuilles de « bijao » supporté par quatre pieux, recouvre le tout. Quiterio possédait quatre porcs.

Le poulailler était fait de la même façon, mais les tiges de chonta étaient recouvertes directement de feuilles de bananier.

L'Indien ne possède pas d'autre bétail. Il n'utilise pas le cheval dont il a peur. Pendant le voyage, voyant l'homme qui revenait avec moi marcher péniblement à cause de ses genoux rhumatisants, je lui fis donner un cheval. Au bout d'une heure, il descendit et préféra continuer la route à pied ; il craignait de tomber et se sentait déjà tout courbaturé.

Le chien, ce compagnon fidèle de l'homme sous toutes les latitudes, se retrouve dans la case de l'Indien. Il y en avait deux à Pove, pauvres bêtes des rues, sans race et sans beauté, sans doute rapportées autrefois de Quito.

Tel est le domaine de l'Indien, le petit coin de terre où il pourra vivre libre encore quelques années, loin de toute autorité étrangère et de toute servitude.

*
* *

Pénétrons, là-dessus, dans la vie intime du Colorado. En Ecuador, le jour se lève à 6 heures et la nuit tombe à 6 heures. L'Indien, qui ignore l'éclairage artificiel, règle sa vie sur la marche du soleil. A 7 heures, il déjeune et dîne à 4 heures et demie. Sa nourriture est presque exclusivement végétale. La banane (*ano*) en forme la base essentielle. Une variété se mange mûre et crue; c'est le « platano de seda », la banane de soie, fruit délicieux réputé jusque dans la vallée interandine. Mais la véritable banane est pour la ménagère indienne la banane-légume, qu'elle cueille encore verte. Tantôt elle la fait cuire à l'eau, la broie à l'aide de la « lirunsa » et, de cette purée de banane, fait des boudins allongés (*anoila*), reproduisant à s'y méprendre la forme du fruit et qui remplacent à la rigueur le pain. Tantôt la banane est découpée en fines rondelles qu'on met à frire dans la graisse de porc (*anopta*), et cette friture simule à s'y méprendre la pomme de terre frite. Dans ce cas, on y mélange de petits morceaux de porc rôti. Ce fut le régal que m'offrit Quiterio Aguavili au cours de ma visite. L'offre était si sincère, le plat, si appétissant, les assiettes, si propres, que je fis grandement honneur à ce festin improvisé. Je me souviendrai longtemps de ces petites rondelles de banane, que je mangeai en pleine forêt vierge, dans la maison de mes amis, les Indiens Colorados.

Les poules, les œufs, le poisson, le gibier, le riz, le maïs, la « yuca », les fruits de toutes sortes que j'ai déjà énumérés, complètent cette alimentation frugale mais vraiment saine. Le porc est réservé pour les jours de fête. La viande de bœuf n'entre pour ainsi dire jamais dans les menus indiens. Il faut des occasions exceptionnelles comme celle qui se présenta lors de mon séjour. Un commerçant de la Sierra avait emmené à Manabi par voie de terre un troupeau de bœufs, pensant les vendre à bon prix sur la côte. Il revint peu de temps après, leurré dans ses rêves, avec ses bêtes rendues étiques par un voyage pénible de douze jours aller et retour, dans une région malsaine et chaude. Il offrit de nous en vendre une. Nous manquions de vivres frais. M. Giacometti accepta, fit son

choix et revendit les bas morceaux aux Indiens présents. Quant à la viande de mouton, elle est totalement inconnue. L'Indien n'a qu'une gourmandise : il a la passion du pain. Ne pouvant en faire lui-même, il se rend, parfois, à Quito, faisant un voyage pénible de deux semaines, pour aller y acheter quelques sous de pain, et quel pain ! de petites galettes mal cuites, aussitôt couvertes de moisissures, mais dont sa famille et lui se régalent comme de la plus fine friandise.

La boisson ordinaire des Colorados est l'eau. Le « guarapo » (*malàh*) est pour eux la boisson de luxe qu'est pour l'Indien de la Sierra la « chicha ». C'est une boisson fermentée faite avec le sucre de canne, agréable et douce, peu alcoolique. Malheureusement le contact avec le blanc a introduit parmi ces Indiens de terribles habitudes d'intempérance. Chaque « hacienda » possède une distillerie et forme un véritable foyer d'alcoolisme. L'Indien n'est cependant pas né ivrogne. Tout jeune, il n'aime pas l'alcool et ne s'y habitue que peu à peu, comme nos lycéens s'habituent au tabac. Je vois encore la grimace que faisaient les jeunes Indiens qui venaient nous voir, après avoir avalé tout d'un trait, comme une mauvaise potion, le petit verre que leur offrait M. Giacometti. Ce n'est que plus tard que le besoin de boire se fait impérieux. Le hasard voulut que j'assistasse à une des beuveries que, de temps à autre, s'offrent ces pauvres gens, et même que j'en fusse la cause inconsciente. Pendant mon séjour arrivèrent un soir, vers 4 heures, une quinzaine d'Indiens et d'Indiennes de Chila. Je me mis aussitôt à les mensurer, mais, à l'approche de la nuit, ils voulurent s'en aller. J'essayai de les retenir en leur distribuant de petits miroirs, de l'argent. Rien ne fit. M. Giacometti, plus expérimenté, me dit alors que le seul moyen de les faire rester était de leur offrir de l'eau-de-vie. Malgré ma répugnance à user d'un tel moyen, je consentis et priai qu'on leur donnât un peu à boire. J'avais dit « un peu » ; on leur en donna beaucoup ; et, pendant toute la nuit, ce fut l'orgie la plus écœurante que j'aie vue de ma vie. Au rez-de-chaussée de la maison, les hommes et les femmes pêle-mêle avec les enfants, couchés sur le sol, incapables de se relever, buvaient interminablement. Les chants entrecoupés de hoquets durèrent jusqu'à l'aurore, chants étranges qui débutaient en notes suraiguës, s'atténuaient peu à peu, devenaient mélopées tristes et languissantes, pour

reprendre brusquement, stridents comme des cris de détresse, des appels de désespérés. Le lendemain, le spectacle était navrant de ces malheureux, la veille robustes et gais, presque beaux, avec leur allure un peu farouche d'êtres qui vivent au fond des grands bois, aujourd'hui hébétés, chancelants, l'œil vague, barbouillés du rouge de leur tatouage, abrutis par l'affreux poison, et ce fut avec joie que, vers midi, mes mensurations terminées, je les vis repartir vers leur maison lointaine, vers la saine nature, leur mère, qui, au passage, ne dut pas reconnaître ses derniers fils.

L'Indien n'est pas seulement un agriculteur. Il vit aussi des produits de la chasse et de la pêche : la forêt est giboyeuse; les rivières sont poissonneuses, comme la terre est féconde. Pour faciliter leur pêche, les Colorados emploient le suc extrait par broiement d'une plante appelée « barbasco ». Il en existe deux espèces : l'une plus active (*tote*) tue le poisson ; l'autre (*cahàli*) ne fait que l'enivrer. Sitôt le suc mélangé à l'eau, le poisson vient à la surface et est facilement recueilli au filet. Les Indiens de Pove n'avaient pas de canots, car les rivières du haut pays qu'ils habitent ne sont pas encore navigables. Il est probable que les tribus qui vivent en aval utilisent des barques, de même que les Cayapas. D'ailleurs le mot qui désigne le canot est commun aux langues colorado et cayapas : « cule ». Malgré leurs armes primitives, les Indiens sont d'habiles tireurs. Le fusil à pierre entre leurs mains, comme entre les mains des nègres et des quelques blancs installés dans le pays comme « peons », est une arme redoutable. Pendant notre voyage de retour, lorsque nous traversions lès « paramos » du Corazon, notre guide blanc voyant de nombreux lapins fuir à notre approche, chargea son fusil avec la dernière pincée de poudre qui lui restait, mit comme bourre quelques lambeaux de feutre arrachés à sa selle, comme plombs, de petits cailloux ramassés sur le chemin, et, le soir, nous mangeâmes une excellente gibelotte. Là où se révèle toute l'adresse de l'Indien, c'est dans l'emploi de la sarbacane (*pucuna*), tube de chonta, de deux mètres de long, d'un calibre de huit à dix millimètres. De petites boulettes d'argile séchées au soleil (*topuca*) servent de projectiles. Trois « topuca », mises préalablement dans la bouche, l'Indien s'avance avec une prudence de félin, vers la proie qu'il guette, le plus souvent un oiseau-mouche ou un oiseau de petite taille. A sept ou huit mètres, il s'arrête, vise lente-

ment, la première boulette part sans bruit, puis la seconde. Rarement l'Indien épuise toutes ses « munitions de bouche », avant que l'oiseau tombe étourdi.

Certaines peuplades de Colorados emploient encore l'arc et les flèches, mais je n'ai pu ni voir, ni me procurer ces armes. Les flèches sont empoisonnées avec le suc obtenu par la piqûre d'un arbre. Le poison s'appelle « chihuila ». Bien que le mot bouclier ait un équivalent en langue colorado (*kecaatsna*), je n'en ai pas rencontré entre les mains de nos Indiens. La lance leur semble également inconnue. Pour chasser, le Colorado use surtout de ruse. Il emploie le système primitif qui consiste à attirer l'animal en imitant son cri, soit avec la bouche, soit à l'aide d'instruments fabriqués par lui. Tel est le « tirikia », petit sifflet plat taillé dans une noix de tagua qui sert pour appeler la « guatusa » (*agouti?*) et qui, dans l'intervalle des chasses, sert de jouet aux enfants.

L'Indien supplée à l'insuffisance de ses moyens d'attaque et de défense par une adresse consommée et une connaissance profonde de la forêt et de ses animaux. La région de Santo-Domingo est infestée de serpents des espèces les plus dangereuses, dont il me fallait des échantillons pour les collections destinées au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Le plus souvent, les Indiens m'apportaient ces reptiles encore vivants, étant parvenus à leur glisser autour du cou, pendant leur sommeil, un nœud coulant fait d'une liane fine et résistante. Lorsque le Colorado part en expédition pour aller chercher du caoutchouc, s'absentant de sa case parfois des semaines entières, telle est sa confiance en son adresse qu'il n'emporte que son machete ou sa hache, son fusil et la corbeille où il recueillera le latex des arbres abattus. Il vivra de longs jours sur le pays ; les singes surtout lui font d'excellents rôtis, et le soir, un humble abri fait de feuilles de palmier, un « rancho » improvisé, abritera son sommeil paisible d'homme des bois.



Contrairement à ce qui se passe en général dans les peuplades primitives, la femme n'a pas dans la famille un rôle aussi effacé qu'on pourrait croire. Sans doute elle est inférieure au mari, mais ce n'est pas la servante, l'esclave.

Dans un intérieur colorado, l'homme chasse, pêche, fait le gros

œuvre dans la culture du champ, les travaux pénibles de défrichement et d'entretien de la « chacra ». Ainsi, lorsque Quiterio Aguavili revint à sa maison, ses plantations avaient été envahies pendant sa longue absence par les herbes ; sa femme n'avait pas essayé de le suppléer et il trouvait cette abstention naturelle. La femme, en somme, n'aide son mari que pour les travaux qui correspondent à ses forces. Ménagère et fermière, elle s'occupe de la basse-cour, fait la cuisine, va chercher le bois et l'eau, file et tisse les vêtements de la famille. Personnage muet au cours des visites qui se présentent, elle est cependant consultée dans certains cas. Lorsque j'offris d'acheter quelques ustensiles domestiques ayant surtout un usage féminin, Marco Chauco prit l'avis de sa femme et ce n'est qu'avec son consentement qu'il consentit à la vente.

Les sentiments affectifs chez les Indiens n'ont pas de manifestations bruyantes et, à première vue, sembleraient ne pas exister. Lorsque Quiterio Aguavili revint à Santo-Domingo, il attendit à l' « hacienda » la venue des siens. Il est vrai qu'il pouvait craindre d'être mal reçu par ses parents qui le croyaient coupable. J'assistai à la première entrevue qu'il eut avec sa femme. Celle-ci ne vint à l'« hacienda », accompagnée de son jeune fils, que plusieurs jours après notre arrivée. Elle apportait des provisions, un petit pot renfermant du poisson bouilli, un coq, des boudins de banane. Elle déposa son fardeau, s'accroupit à côté et sans rien demander, resta là sans bouger, regardant vaguement devant elle dans cette immobilité, qu'on dirait non pensante, des Indiens de tous les pays. Le mari prévenu arriva ; ni lui ni sa femme ne se regardèrent, ils paraissaient ne pas se voir. Sans mot dire, il alla droit au sac de provisions, y prit le coq et me le remit avec un beau sourire et des gestes gauches, presque hésitants, puis s'accroupit à côté de sa femme et de son fils. Quand je revins, quelques minutes après, la femme pleurait doucement, silencieusement, le mari dégustait le poisson bouilli avec, dans ses grands yeux, la joie de retrouver, après si longtemps, l'odeur de la bonne cuisine de chez lui, et ils causaient lentement, sans hâte, comme s'ils avaient repris une conversation de la veille. Il y avait cependant dans cette visite de la femme, venue seule, sans doute contre la volonté des siens, vers le mari, peut-être coupable, une preuve sérieuse de dévouement et d'attachement. Guidée par sa seule affection et par cette espèce de

solidarité qui unit partout le mâle à la femelle, elle était venue simplement, presque instinctivement, et le mari n'y avait vu rien que de naturel.

La femme colorado supporte la grossesse avec toute la vaillance des femmes chez les peuples primitifs. Elle se couche juste le jour de ses couches. Le mari ou une personne de la famille pratique l'accouchement. Le cordon est coupé avec un fragment d'écorce de « guadua » et lié avec un fil de coton. Dès le lendemain, la jeune mère reprend ses occupations journalières. Pendant une huitaine de jours, elle reçoit une alimentation meilleure : du poisson, des perdrix, du poulet, de la « guatusa » et c'est tout. L'allaitement est toujours maternel et se prolonge longtemps. Trinidad Dusuna donnait encore le sein à son bébé âgé d'environ trois ans. La fécondité des Indiennes ne m'a pas paru très grande. Il est vrai qu'il faut tenir compte des morts nombreuses qui doivent se produire dans la première enfance. Dans les familles que j'ai vues, je n'ai jamais compté plus de quatre enfants. Par contre, la puissance de fécondation chez l'homme semble se prolonger longtemps. Marco Chauco, âgé de 70 ans environ, a un bébé de 3 ans.

L'âge du mariage est assez difficile à établir, les Indiens ignorant le plus souvent leur âge exact. Les femmes semblent se marier de 14 à 16 ans, les hommes, vers 18 ans. Les Colorados se soucient assez peu qu'il y ait harmonie entre les âges des deux époux. Mais dans l'appréciation de l'âge de la femme, il faut tenir compte de ce fait que l'Indienne se flétrit vite et, à la suite de quelques grossesses, paraît vieille, alors que son mari conserve toute sa force et l'apparence de la jeunesse. Les veuves et les veufs se remarient rapidement. Il est aussi impossible à la femme de vivre sans la protection du mari qu'au mari de vivre sans l'aide de la femme. Ces remariages extrêmement fréquents ne sont pas une des moindres difficultés que le voyageur rencontre dans l'étude des parentés enchevêtrées qui unissent les diverses familles. La seule veuve que je rencontrai au cours de mon voyage, Manuela Orasona, sœur de Quiterio Aguavili, avait déjà eu deux maris. Je ne doute pas qu'elle n'en ait actuellement un troisième. Il est certain que les unions consanguines doivent être très fréquentes parmi les Colorados, en raison du petit nombre des familles et de l'isolement où elles se trouvent vis-à-vis les unes des autres. Lorsque mon arbre généalo-

gique sera complètement mis au point, il est probable que j'y trouverai des détails intéressants à ce sujet.

Quand un jeune Indien veut se marier, il fait à celle qu'il a choisie de petits cadeaux. Il lui offre des pièces de monnaie, des grains de colliers, des mouchoirs (*panu*), de la viande de porc ou les produits de sa chasse et de sa pêche. Une fois accepté par le père, il se rend avec sa fiancée chez le gouverneur indien qui leur fait unir les mains et donne à leur mariage une valeur légale. Le mari, pour la cérémonie, s'est muni d'un ornement bizarre, le « sopé ». Qu'on imagine une petite plaque d'argent carrée de un centimètre et demi de côté, fixée à angle droit par un de ses bords sur une épingle du même métal. L'épingle est introduite dans le trou pratiqué dans le nez, suivant le procédé que j'ai indiqué en parlant des mutilations, la plaque d'argent tournée vers le côté gauche de la face. La cérémonie terminée chez le gouverneur, un bal chanté (*masaya*), avec illumination de chandelles, a lieu dans la maison des nouveaux conjoints et la fête se termine naturellement en orgie de « guarapo » et d'alcool.

L'Indien Colorado ne vit pas en général très vieux. Parmi ceux que j'ai rencontrés, je n'en ai vu qu'un seul qu'on pouvait appeler vieillard : Marco Chauco. Le pays qu'habitent les Indiens est malsain, la dyssenterie et les fièvres paludéennes, en l'absence de tout soin raisonné, tuent beaucoup d'individus. Une maladie singulière, le « huicho », assez semblable par certains symptômes à la maladie du sommeil et au sujet de laquelle j'ai fait une petite communication à la *Société d'anthropologie*[1], sévit dans la région. Chaque année, quelques Indiens meurent à la suite des piqûres de serpents qui abondent. Mais c'est surtout la petite vérole qui fait des ravages terribles parmi ces populations. Telle est la crainte qu'elle inspire, que, lorsqu'un individu en est atteint, tous les membres sains de la famille fuient, abandonnant maison et malade, laissant simplement quelques provisions à la portée du malheureux, pour qu'il ne meure pas de faim. On frémit en pensant à ces lamentables agonies solitaires !

L'alcoolisme doit contribuer pour une part à la mort précoce des Colorados ; mais il est probable qu'il faut aussi tenir compte de

1. V. *Journal*, t. II, p. 166.

l'abus du « népi ». Le « népi » est une liane qui, découpée en petits morceaux et mise à bouillir dans l'eau jusqu'à ce que l'infusion se concentre, est employée dans les cas de fièvre rebelle. La saveur en est amère et son ingestion provoque de violents vomissements. Malheureusement, la décoction a, en outre, une action enivrante et les Indiens ont souvent recours au « népi » pour se procurer une ivresse analogue à celle que produit l'alcool et dont les effets sont, paraît-il, aussi redoutables. Je n'ai pu me procurer un échantillon de cette plante, ni en étudier les effets physiologiques. Quant aux remèdes indigènes sur lesquels les voyageurs ont parfois répandu de véritables légendes, les Indiens Colorados (et il doit en être de même des Indiens de l'Orient écuadorien) n'ont pas, en réalité, de secrets miraculeux comme on l'a fait croire. En particulier, pour les piqûres de serpent, ils ne connaissent aucune herbe efficace. En dehors du « népi », ils emploient le suc de la plante appelée « larini », ou « yerba de gallinazo », le suc de l' « escansole », mélangés à l'eau, contre les fièvres. Ils font, dans le même but, une infusion avec une espèce de camomille appelée « guaïta ». Sur les ganglions abcédés, ils font des frictions avec les feuilles d'une autre herbe, « Santa-Maria ». L'infusion de verveine (*verbina*) est fébrifuge ; la feuille fraîche mâchée a la même vertu ; le suc de l' « äsapuïaha » empêche la fatigue; celui du « kiritape » guérit la gale. J'ai eu soin, pour chaque plante recueillie dans mon herbier, de demander l'usage que les Indiens en font. Mais je doute que la médecine puisse trouver là de nouvelles ressources.

Quelle que soit la raison de la mortalité prématurée des Colorados, voici quelles sont les cérémonies auxquelles donne lieu un décès. Les parents du décédé le veillent un jour entier. Autour du corps, trois chandelles ont été placées, une à la tête, une à droite et une à gauche. La douleur se manifeste par une espèce de mélopée chantante, avec reprises brusques en notes hautes, suivies d'une chute progressive de la voix, comme d'une personne qui peu à peu s'endormirait en causant et se réveillerait tout à coup. J'ai eu l'occasion d'entendre une de ces mélopées, lors de mon séjour, lorsque les parents de l'assassiné vinrent nous voir. Les hommes n'y prenaient point part, pleuraient en silence ou gardaient un air farouche et tragique. Les femmes accroupies, le visage recouvert de leurs cheveux, la tête baissée, crièrent et chantèrent ainsi une heure entière.

Il fallut l'appât d'un petit verre d'eau-de-vie pour les tirer de cette position et de leur tristesse. Le chant est en langue colorado ; il paraît qu'on supplie le mort de revenir, qu'on lui demande pourquoi il est parti, etc...

La veillée finie, le corps enveloppé d'un drap, une petite croix de « chonta » sur la poitrine, est enterré dans une fosse creusée au centre de la maison. Le trou a $1^{m}50$ de profondeur et des dimensions telles que le cadavre couché y entre sans difficultés. Le corps ne repose pas sur le fond de la fosse, mais sur trois bâtons, placés transversalement à une certaine hauteur, de façon à lui éviter le contact de la terre au-dessous de lui ; trois autres bâtons, placés d'une façon semblable, recouverts de feuilles de « bijao », supportent la terre qui comblera la fosse, mais sans toucher le mort. La tombe est marquée par une croix de « chonta », placée du côté de la tête, et protégée par un petit hangar formé de quatre pieux verticaux et d'un toit de feuilles de « bijao ». Détail curieux, une ficelle liée autour du corps du défunt sort du sol et est fixée au toit du hangar. C'est par là que l'âme s'en ira. Lorsqu'en tirant sur la ficelle, elle se rompt, c'est que l'âme s'est envolée. Sitôt l'ensevelissement terminé, la famille abandonne la maison, mais en laissant toutefois autour de la tombe quelques chandelles allumées et des vivres.

Le respect des morts existe donc chez les Colorados comme chez tous les peuples. Et il est plus que probable que, sans Quiterio Aguavili, je n'aurais pu me procurer de squelettes. Ce fut, en effet, lui qui, après bien des hésitations, me conduisit à la tombe de l'homme qu'on prétendait être sa victime. Il s'assura que la ficelle était rompue, puis s'éloigna. Il ne s'opposa pas à l'exhumation, mais il n'y participa pas. Il fit de même lors de l'exhumation des restes de sa mère et de son beau-père. Il nous conseilla, dans son intérêt comme dans le nôtre, de ne pas nous faire voir des autres Indiens qui, certainement, n'auraient pas accepté cette violation sans protester.

De ce que tous les actes de la vie (naissance, mariage, mort) ne sont accompagnés d'aucune cérémonie religieuse, il ne faut pas en conclure que les Colorados ne professent aucune croyance. Ils sont catholiques, au moins de nom, et ne l'oublient pas. Si on leur demande comment ils s'appellent entre eux, ils répondent « tsatsi », ce qui dans leur langue veut dire « chrétien ».



Mais les deux paroisses de Santo-Domingo et de San-Miguel n'ont pas de prêtre. A Santo-Domingo il n'y a même pas de chapelle. A San-Miguel, il y en a une. Les inconvénients du climat, l'isolement de tout centre civilisé font qu'aucun prêtre n'a pu ou voulu venir s'installer d'une façon permanente dans ces régions. Cependant, autrefois, il a du y avoir à Santo-Domingo une mission, car M. Giacometti, en faisant des défrichements à une demi-lieue à l'ouest de son « hacienda » a trouvé deux cloches qui lui servent actuellement à appeler les ouvriers au travail. Ces cloches, malheureusement, ne portent aucune inscription permettant de savoir à quelle époque elles ont pu servir. Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, les Indiens en sont réduits aux visites d'ecclésiastiques, soit fortuites, soit ordonnées par l'archevêque de Quito, à la demande des Indiens, transmise par quelque propriétaire de la région. Ces visites n'ont guère lieu que tous les trois ans. L'autorité civile n'est elle-même aussi représentée qu'à de rares intervalles à Santo-Domingo, par un « teniente politico ». Son action momentanée n'est qu'illusoire, et fût-elle continue, elle serait, à mon avis, plutôt néfaste.

*
* *

En l'absence de tout représentant du pouvoir civil et du pouvoir religieux, les Indiens sont dirigés par l'un d'entre eux, choisi par eux et qu'ils appellent « gouverneur ». Ce gouverneur a des attributions assez étendues ; il veille aux bonnes mœurs et à la police ; il règle les différends qui peuvent survenir entre ses administrés. C'est enfin lui qui unit civilement les jeunes couples, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Mais aux yeux des Indiens, cette union libre n'a aucune valeur. Tant qu'ils n'ont pas reçu la bénédiction d'un prêtre, ils se considèrent comme vivant en concubinage. Un jour, je demandai à l'un d'eux, venu avec une jeune femme manifestement enceinte, s'il était marié. Il me répondit négativement. Les enfants sont baptisés le plus souvent par le propriétaire de l'« hacienda » la plus voisine, à la demande des Indiens eux-mêmes.

Pour qui connaît le caractère indien, cette absence de curé est une véritable privation. Aussi, quand vient de Quito la nouvelle que l'archevêque a donné l'ordre à un prêtre d'aller visiter les paroisses de Santo-Domingo et de San-Miguel, elle est accueillie

avec joie. Malheureusement, cette visite est presque toujours pour l'Indien une occasion de s'endetter. Certains prêtres (et j'en connais) refusent de recevoir de l'argent de ces pauvres gens, mais la plupart ne consentent à faire un voyage pénible que dans l'espoir d'un gain sérieux. On me pardonnera d'entrer dans quelques détails, mais il y a des abus qu'il faut signaler, encore qu'il répugne de le faire. Les Indiens paient le voyage du prêtre, aller et retour, à raison de 1 *sucre* par individu (le *sucre* vaut 2 fr. 50 de notre monnaie). Ils doivent, pendant son séjour, pourvoir à sa subsistance et, chaque matin, lui remettre de la viande, du gibier, des poules et une bouteille d'eau-de vie par jour et par individu mâle. Chaque mariage célébré revient à 17 *sucres*, et, s'il y a lieu de demander quelque dispense, à 40, 50 et même 100 *sucres*. Le prix d'une messe simple est de 10 *sucres*, d'une messe chantée, 15 *sucres*. Chaque indien fait célébrer une messe pour ses morts pour la somme de 30 *sucres*. Le prêtre touche encore la « primicia », soit 3 *sucres* par Indien ; il reçoit 3 *sucres* pour chaque mort survenue depuis la dernière visite. Les fêtes principales de l'année sont célébrées successivement pendant le court passage du prêtre, et sans souci de la date, et chacune d'entre elles revient à 100 *sucres*. Seul le baptême est gratuit ; mais le sacristain reçoit 1 *sucre*. Enfin le chanteur est payé 3, 4 et même 5 *sucres* par jour.

Mais j'ai hâte de finir cette triste énumération. Je la terminerai eu souhaitant qu'on envoie enfin dans ces régions, pour y vivre d'une façon permanente, un bon prêtre qui, non content de répandre les vrais principes chrétiens parmi les Indiens, tenterait de développer leur intelligence, leur esprit d'initiative, et, au besoin, pourrait les aider à conserver leur liberté chaque jour plus menacée.

En effet, si l'Indien a vécu jusqu'à ce jour heureux et indépendant dans ses vastes forêts, ses jours de liberté sont malheureusement comptés. Le blanc, attiré par ces immenses territoires sans propriétaires, tenté par la fertilité inouïe du sol, commence à y venir chercher fortune, en y établissant des « haciendas » de cacao et de canne à sucre. Pour bien se rendre compte du danger que court l'Indien du fait de cette immigration, encore à ses débuts, il faut connaître la façon dont un étranger peut devenir propriétaire dans ces régions. Il suffit, pour cela, de « dénoncer » le terrain désiré, c'est-à-dire d'adresser une requête, en indiquant

les limites au gouverneur de la province. Celui-ci demande alors au « Teniente politico » de la localité la plus proche un rapport qui doit indiquer s'il y a déjà des occupants et, en particulier, des Indiens. Puis à un jour dit, le terrain est adjugé aux enchères publiques. Dans la région de Santo-Domingo, le prix moyen est de 0 *sucre* 80 l'hectare, soit 2 francs de notre monnaie. Le prix de la vente va au trésor; l'acquéreur reçoit en échange un titre de propriété. Il doit en dix ans avoir mis en exploitation le tiers du territoire qui lui a été adjugé; sinon, il perd ses droits. De plus, il doit indemniser les Indiens qui possèdent des plantations sur sa propriété. Il est inutile de dire que cette indemnisation est le plus souvent dérisoire. L'Indien dont les terrains se trouvent pris dans une de ces ventes, ne peut donc que s'en aller ailleurs faire un défrichement nouveau, ou bien rester sur le territoire de la nouvelle hacienda. Comme la main-d'œuvre est excessivement rare dans ces régions, cette solution est celle qui plaît le plus au nouveau propriétaire. Il laisse à l'Indien le terrain qu'il occupe et ses plantations; mais celui-ci devient « concierto », c'est-à-dire qu'il prend l'engagement de travailler 15 jours par mois pour le maître, à raison de 4 réaux, soit 1 franc, par jour, nourriture en plus. Cette convention serait acceptable, si elle était strictement appliquée; mais voici ce qui se passe : jamais l'Indien ne reçoit sa paie; on se contente d'inscrire sur un registre ses journées de travail. D'autre part, le propriétaire, aussitôt installé, se fait distillateur. Toute sa canne à sucre se transforme en eau-de-vie, de qualité exécrable, mais qui trouve son écoulement facile parmi les Indiens, au prix exorbitant de 0 sucre 80, soit 2 francs, le litre. De plus, lorsqu'il est habile, le propriétaire installe dans sa maison un petit comptoir d'étoffes voyantes, d'objets de pacotille que les Colorados achètent fort cher, et à crédit. Il en résulte que l'année se solde pour l'Indien par une dette qu'un maître intelligent sait toujours maintenir entre 200 et 300 sucres; car cette dette est pour lui une source nouvelle de profits. En effet, l'Indien étant foncièrement honnête, sachant qu'il ne peut s'acquitter en argent, paie en nature, surtout en caoutchouc, dont le prix est fixé arbitrairement par son créancier lui-même.

Telle est la situation faite déjà à un grand nombre de Colorados, et qui tendra de plus en plus à se généraliser, comme dans la

Sierra. Pourtant l'Indien Colorado diffère essentiellement, au point de vue moral, de son frère de l'intérieur. L'esclavage ne lui a pas encore façonné un âme misérable et basse.

Esprit droit et honnête, il ignore l'envie et ne connaît pas le vol. Il s'endette, comme un enfant, parce qu'il ignore la valeur de l'argent et parce qu'il croit pouvoir payer. Content de son sort, libre en somme, sans ambition comme sans besoins, il vit dans une belle indifférence du lendemain, un peu à la façon des milliers d'êtres vivants qui l'entourent. La nature lui donne chaque jour sans peine le nécessaire; il ignore le luxe qui lui apparaîtrait comme inutile. Légèrement défiant des nouveautés, mais d'une méfiance qui cède vite à quelque marque d'affection, il n'a pas l'allure contrainte, de bête souvent battue de l'Indien de la vallée interandine. Quand on lui parle, on sent en lui un égal et non un inférieur. Prudent, il écoute plus qu'il n'interroge. Hospitalier, il accueille l'hôte avec une dignité cordiale, une franchise souriante, qui n'attend pas de rétribution.

Sensible à l'affection, l'Indien y répond sans exubérance, mais avec sincérité. On ne peut l'accuser de paresse. Il travaille peu, c'est vrai ; mais il fait le nécessaire pour faire vivre sa famille. Son champ est bien cultivé, sa maison, propre. Sans souci pour l'avenir, ignorant tout commerce, il juge inutile par un surcroît de travail d'accumuler une richesse dont il n'entrevoit ni l'utilité ni l'emploi. Il n'y a pas de doute que, aux prises avec une nature moins libérale, moins prodigue, il n'eût su proportionner son effort à une tâche quotidienne plus pénible.

L'Indien Colorado est intelligent. Il ne sait ni lire ni écrire, parce que personne ne s'est donné la peine de le lui apprendre ; mais presque tous les hommes parlent un peu et comprennent l'espagnol. Les femmes ne connaissent que leur langue. Les enfants qui n'ont pas encore abusé ni de l'alcool ni du « népi », sont charmants, rieurs, joueurs, caressants et vite en confiance. A part l'ivrognerie, le vice est inconnu parmi ces Indiens. Les ménages sont unis. La vie de famille a conservé toute sa force. C'est le régime patriarcal avec ses vertus simples, si simples, si naturelles, qu'on hésite à les appeler « vertus ».

Et pourtant ces Indiens, faits pour vivre, robustes et sains, intelligents, diminuent de nombre chaque jour et arriveront fatalement

à disparaître. Il y a vingt ans, c'est-à-dire hier, à San-Miguel et à Santo-Domingo, ils étaient, d'après M. Giacometti, plus de 700; ils ne sont plus aujourd'hui que 350 environ : 200 à San-Miguel, 150 à Santo-Domingo. L'alcoolisme et la petite vérole, deux importations blanches, auront vite anéanti les derniers survivants d'une race belle et intéressante à tant de points de vue ! Vraiment, il ne faut pas trop étudier dans ses détails l'œuvre de la civilisation, mais la juger seulement dans ses effets généraux, car l'on serait amené à douter de son influence bienfaisante, c'est-à-dire à douter même du progrès.

GRAMMAIRE DE L'ACCAWAI[1]

Par M. Lucien ADAM

Membre de la Société des Américanistes.

DEUXIÈME PARTIE

DU VERBE

146. Assez souvent, le temps n'est indiqué par aucun indice.

a) Ex. : *Tah ia*, il dit ; *tah towia*, ils disaient.

Mahnuh wioubu i-pòna, la paix viendra sur lui.

Yura wia au-reba, je te donne.

I-pumù ia, il le sema.

To-ennogo ia, il les envoya.

Y-ahnumu ia, il le prend.

Pije-àmo-hra wia eyne, ceux-ci ont vu.

To-ukarrahwu, ils pleuraient.

A-otu-gun, vous allez ; *yura ootu ai-akurra*, j'irai avec toi.

Oru-key oji kàpohn t-akwarri endokahnoma, avec quoi l'homme échangera-t-il son âme ?

I-konega towia bura-hra, ils ne l'ont pas guéri.

Eybòro auwia, tu trouveras, etc..

b) *Yura s-abura-i makonaima*, je crois en Dieu.

Tokey to-wahmura-i, nombreux ils étaient assemblés.

Serra kazza mu-kabo-i, tu feras comme ceci.

Yura serra s-eygama-iai, moi je dis ceci.

Eyge-pey m-abura-iai, tu as cru grandement.

S-eyma-iai murra, je paie ceci.

Mu-souro-iai-neh, ce que tu as dit.

Oru-pey i-weyji poh mu-souro-iadai, pourquoi dites-vous ?

1. Voir numéro du 15 avril 1905, page 43.

Muhgoe weykorama-nero m-eybo-iadai, vous trouverez le châtiment du péché.

Serra-m-eyda-iadai-neh, ce que vous avez entendu.

Yura koeny-eygamapo-adai, moi je vous demanderai.

Mu-souro-iàdou, vous dites.

Ozhéro ji tokey pùramo kuz-eybo-iadou, où trouverons-nous de nombreux pains?

Otu-pey korora orichàn mahnimba-iadou, pourquoi tourmentez-vous cette femme?

Outowa i-teykwàra ku-mahnimba-iadou, combien de fois m'importunerez-vous?

Tùrun-gun kàpohn eyboe-para beh m-ey-adou, êtes-vous bien au-dessus des autres hommes?

Oru'ra ku-nini-adou, que boirons-nous?

TEMPS PASSÉ

147. Le temps passé a pour indices: I, *-Tai*, *-dai* ; II, *-Za*, *-tza*, *-ka-tza* ; III, *-Ze*,*-ka-tze* ; IV, *-Pu*, *-kabo-pu*.

Mais, avant de passer en revue les différentes formes du passé, je dois avertir que, très fréquemment, nombre de thèmes verbaux se raccourcissent au contact de quelques-uns des indices temporaux.

Ex.: AHBICHI, prendre, saisir, recevoir : *ahbi*, *ahchi*, *ah*.

AHNUMU, prendre, recevoir : *ahnim*, *ahnin*.

PUMÙ, planter, semer : *pun*.

NUNGA, quitter, laisser : *nun*.

ENNOGO, envoyer : *enno*.

EYBÒRO, trouver : *eybo*.

EYKO, *eygo*, répondre : *ey*.

EYNAHBU, manger : *eynah*, *inah*, *nahbu*, *nah; ahna*, *an*.

KABO, faire : *kah*.

KOMICHI, laver : *komi*.

MOMOGO, attendre : *momo*.

NEYBO, présenter, amener : *ney*.

SOUROGO, parler, dire : *souro*.

TÙRI, donner, livrer, payer, mettre, etc. : *tù*.

Passé I

148. Ex. : *Pije Jesus piyow n-ey-tai*, celui-ci était à côté de Jésus.

M-ahbi-tai-neh, ce que tu as pris.

M-pun-dai, tu as semé.

Nu-gà-dai, il a dit.

Pije-àmo n-eyturawasoma-dai, ceux-ci ont travaillé.

U-ka-dai-neh au-poh, ce que j'ai dit à toi.

Remarque. — L'impératif pluriel est assez souvent formé par la suffixation des particules *-Tai*, *-dai*.

Passé II

149. Ex. : *Tah-za ia au-poh-gonogun*, il a dit à vous.

Inah tamunboròra mahmin nunga-za, nous avons laissé toutes choses.

Inah eymà-za auwia kazza, comme tu nous a payés.

Tègina waràio woh-za wia, j'ai tué un homme.

Pohnwey tù-za towia paràho kaow, ils mettaient les filets dans la mer.

Koròra t-eywon-i yow seynomari pey i-weyna-kà-tza, celui-là dans son cœur est devenu adultère.

Nohn wahnu-kà-tza poh weydona-ge, parce que la terre a été remplie de guerre.

Wi-enji weyri-kà-tza, ma fille est morte.

Remarque I. — La forme du passé II s'emploie quelquefois au présent. Ex. : *Odoboro eyn-za auwia*, tu vois la poussière. *Wi-embey-za auwia nohn poe*, tu me chasses du pays.

Remarque II. — *Kà-tza* n'est autre chose que le passé II du verbe *kàbo* « faire » qui, ainsi qu'on le verra plus loin (§ 225), se compose assez fréquemment avec un certain nombre de thèmes verbaux.

Passé III

150. Ex. : *Tu-pára-iya tu-yú-tze*, il vint dans son pays.

Owtuh dah tu-weywòn-ze, ils entrèrent dans la maison.

Tamunbòro kah yohno wuh kah-on-an t-eymunupo-ká-tze, toutes les hautes montagnes sous le ciel furent couvertes.

To-wahkwéyrabo-ká-tze, ils furent rassasiés.

Passé IV

151. Ex. : *Ahkwa weyji-pu*, la lumière fut.

Adam kumah-pu ia, il appela Adam.

Cain wendu-pu, Caïn naquit.

Tah-pu ia, il dit, il disait, il a dit.

Ahkwa eyzadu-pu ewevu, il nomma la lumière jour.

Makonàima y-ahkwari otou-pu tona poropohru, l'esprit de Dieu allait sur les eaux.

To-ennogo-pu towia, ils les envoyèrent.

To-eyno eykwà-pu, leurs yeux s'ouvrirent.

John wia to-emborrokwà-pu, Jean les baptisait.

I-weynahpo-kabo-pu, il revint.

To-eyno weykwà-kàbo-pu, leurs yeux s'ouvrirent.

Towiapohnwey nunga-kàbo-pu, ils laissèrent les filets.

Tu-yuwuh tah itou-kàbo-pu, il alla dans sa maison.

Eynah-kàbo-pu ia, elle (en) mangea.

I-woh-kàbo-pu ia, il le tua.

Towia i-nun-kàbo-pu, ils le quittèrent.

Le passé IV ne s'emploie ni au présent, ni au futur.

152. Quand on veut indiquer que l'action a été répétée, fréquente, énergique, on suffixe au thème verbal l'indice *-pudi-pu*.

Ex. : *Kopòndi-pùdipu towia i-poh*, ile crièrent à lui, vers lui.

T-enji-dun wendu-pùdipu, leurs filles naquirent en grand nombre.

Paràho ootu-pùdipu sikondura eyboe, la mer allait au-dessus de la barque.

I-pohn-ge to-wey-reba-pùdipu, ils se partagèrent ses vêtements.

Fig-yarri yaikamo-púdipu, ils entrelacèrent des feuilles de figuier.

Dans l'exemple qui suit, le verbe est au présent : *Ko-poh-gono-gun kopòndi-pùdi poh*, parce qu'elle crie à nous, vers nous.

153. Les formes du passé IV et les noms sont quelquefois affectés d'une particule *-re-pu* indicatrice du temps passé.

Ex. : *Tah-pú-repu towia*, ils ont dit. *Peynahro-gun wia murra tah-pù-repu*, les anciens ont dit ceci.

David moomu Salomon Urias nopù-repu yaino, Salomon fils de David (fut) de celle qui avait été l'épouse de Urie.

Prophet maimo-repu yawurrun, conformément à l'ancienne parole du prophète.

Dans les exemples qui suivent, l'indice *-ru-pu* est suffixé au thème du verbe *Nù-ri*, *né-ri* « donner » (Voir § 195).

Peynahro-gun nè-rupu main, la tradition des anciens ; *Au-nè-rupu gun main*, votre tradition.

Le passé est quelquefois exprimé par la suffixation de *-e-pu* au présent en *-nin* (Voir § 164).

Ex. : *Waràio miararoe-pukinan talent y-ahbi-nin-epu*, l'homme ayant reçu cinq talents.

Judas tù-nin-epu, Judas l'ayant livré.

Wi-eyrutà-nin-epu amiàmo, vous m'avez logé, fait reposer.

FUTUR

154. Le futur est formé par la suffixation aux thèmes verbaux des indices : *-Ro-odun*, *-ru-odun*, *-to-odun*, *-tu-odun*, *-du-odun*, *-odun*, *-dùn*, *-kabo-dun*.

Ex. :*I-mogò-hra weymutzakà-ro-odun tu-kaibuna pòna*, l'enfant se lèvera sur son père.

Slotoro-ge au-reba-ro-odun w-ia, je te gratifierai des clés.

Kàpohn yàmu eyma-ro-odun ia, il paiera les hommes.

Jesus wia eygamapo-ro-odun, Jésus demandera.

Herod wia mùre iwah-ro-odun, Hérode cherchera l'enfant.

I-wohwuh-zak mokà-ro-odun to-eyna pòe, le marié sera ôté d'eux.

Au-woh-ro-odun-gun towia, ils vous tueront.



Tu-mu-hra tù-ru-odun i-kaibuna wia, le père livrera son fils.

Tokey it-eybeypu y-ahbi-to-odun auwia-nogun, vous recevrez une abondante récompense.

Y-akwarri osouro-to-odun ai-eywon-gùn-i yow, l'esprit parlera dans vos cœurs.

Ti-angel yàmu enno-tu-odun, il enverra ses anges.

Tu-n-ahbichi-ni-dun kàpohn yàmu y-amura-nu-tu-odun towia, ils assembleront les hommes qu'il a élus.

Eyn-du-odun-na auwia-nogun, vous regarderez.

U-mohgo-i inin-du-odun auwia-nogun, vous boirez ma coupe.

Eydà-hra-odun-na auwia-nogun, vous entendrez.

Tu-monotah-dun, elle concevra.

Eweyu tu-youbu-dun, le jour viendra.

Tu-weybakà-dun, il sortira.

Makonàima n-eygamàpo-dun, Dieu leur demandera.

To-otu-dun-gun, ils iront.

Nineveh bòngun tu-weymutzaka-dun-gum, les Ninivites se lèveront.

Iponopo i-n-ànu-kabo-dun, la paille, il la brûlera.

Koròra y-ah-kabo-dun, celui-ci sera conduit.

Remarque. — Parfois le verbe *kàbo* n'est pas affecté de l'indice *-dun*.

Ex. : *Temple ikwo-kabo w-ia*, je détruirai le temple.

Mora-dibo enno-kabo auwia, après cela tu (la) renverras.

IMPÉRATIF

155. L'impératif est formé : I, au singulier, par la suffixation de *-gu*, *-ku*, *-kà-gu*, *kà-ku-*, au pluriel, par celle de *-du-k*, *-tu-k*, *-kà-duk*, *-gah-tuk* ; II, au pluriel, par la suffixation de *-dai*, *-tai* au thème verbal affecté des indices personnels *Mu-*, *m-* ; III, à la première personne du pluriel, par la suffixation de *-tun*, *-dun*, au thème verbal affecté des indices personnels *Ku-*, *ku-z-*.

IMPÉRATIF I

156. *a*) Ex. : *Eyn-gu*, vois ; *itou-gu*, va ; *ahburin-gu*, fuis ; *eyrutà-gu*, assieds-toi !

Azah-gu, marche ; *i-komi-gu* lave-le !
Ko-momo-gu, attends moi ; *Ki-eyn-gu*, *ku-y-en-gu*, vois-moi !
Kah-gu u-poh, dis à moi !
Müre y-ahnin-gu, l'enfant prends-le !
Ez-ku, sois !
Uzze-ku u-piyah, viens à moi !
Ai-ahkon y-ahnin-kà-gu, ton lit prends-le !
Uzzhe-kà-ku wi-akurra, viens avec moi !

b) Ex. : *Eyn-duk*, voyez ; *itou-duk*, allez ; *ahburin-duk*, fuyez ; *eyrutà-duk*, asseyez-vous !
Eydà-duk, écoutez ; *inin-duk*, buvez ; *eymutzakà-duk*, levez-vous !
Ark yah-bai eybakà-duk, sortez de l'arche !
Ey-tuk, soyez ; *you-tuk*, mangez !
Wi-akurra uzzhe-tuk, venez avec moi !
Mora talent i-moka-kà-duk it-eynah-bai, ce talent ôtez-le de lui !
Mia itou-gah-tuk u-piyah-bai, allez-vous-en d'à côté de moi !

IMPÉRATIF II

157. *M-ahbi-tai*, saisissez-le !
M-ahburin-daï, fuyez ; *mu-da-dai*, allez !
Imawàri m-embey-dai, chassez les démons !
Eyregupàn-an mu-konega-dai, guérissez les lépreux !
Murra m-eygama-dai wey naie, dites cela dans la lumière !
To-m-eymipà-dai, enseignez-les !
Eweyrichah-gun mu-mutzakà-dai, ressuscitez les morts !

IMPÉRATIF III

158. *Rawiriho ku-kà-tun*, faisons des briques !
Kombànta pàra ku-kà-tun, faisons une grande ville !
Kuz-eyn-dun, voyons !
Wahgu pey kuz-ànu-tun, cuisons-les bien !

IMPÉRATIF-FUTUR

159. Ce mode est formé par la suffixation de *-ma*, tantôt au verbal, tantôt aux indices en *-wia*, tantôt à la conjonction *nerra*, « et ».

Ex. : *Mora-bo a-weyrutà-ma*, reste là, tu resteras là.

Murra-bey au-sourogo-ma, dis ainsi, tu diras ainsi.

Ahkwa weyji-ma, que la lumière soit !

Tokey a-weyji-gun-ma, soyez nombreux !

Au-eypohrima-gun-ma, réjouissez-vous !

Y-ahnumu auwia-ma, prends-le, tu le prendras.

I-moha auwia-ma, ôte-le !

Au-nurunba-nin ininga auwia-ma, aime ton ennemi !

Tamunboròra wahgu konega kowia-nogun-ma, faisons tout ce qui est juste !

Mora-dibo au-wioubu auwia nerra-ma, et après cela tu viendras.

Au-nurunba-nin nurunba auwia nerra-ma, et tu haïras ton ennemi.

160. Les thèmes verbaux sont quelquefois affectés de *-i-ma*, désinence dont la nature grammaticale est indécise..

Ex. : *Tègina i-nurunba-ima tègina nerra ininga-ima*, il haïra l'un et il aimera l'autre.

Wahgu main-ge youroma ima i-konega-ima burahra, ils parlent avec de bonnes paroles, mais il ne le font pas.

Onuhra u-màimo eyda-ima, quiconque entend mes paroles.

Tùronu reba-ima azàra, il (en) donne deux à un autre.

Mahgoe-tun mohroh eynoma-ima, ils rejettent les mauvais poissons.

LOCUTION IMPÉRATIVE

161. L'impératif est quelquefois exprimé par la préposition de *Toua*.

Ex. : *Toua cruzo pòe noto-i*, qu'il descende de la croix !

Toua y-ahnumu ia, qu'il le prenne, le comprenne !

Toua i-poropohn nerra moka ia-ma, qu'il ôte aussi le manteau!

Toua murey-dun n-ioubu-i u-piyah, que les enfants viennent à moi !

CONDITIONNEL

162. Ce mode est formé par la suffixation de *-no*, *´-eno*, *-ino*.

Ex. : *Serra-bey Sodom n-eyji-no wahgu-pey*, aujourd'hui Sodome serait juste.

Tokey purahda m-ahbichi-no, tu aurais reçu beaucoup d'argent.

I-pona s-ahbichi-no, j'aurai reçu sur lui, en sus de lui.

Mu-ka-dai-no beyn, vous n'auriez pas dit.

Mora-i yow kàpohn yàmu ku-´ine-tai-no, alors nous aurions à craindre les hommes.

Wahgu beyn yura i-sapatu-i ahna-ba-i-no, je ne suis pas bon je porterais ses souliers, je ne suis pas digne de porter ses souliers.

To-ku-pekatu-r-ino beyn-na prophet yàmu wohnoh poh, nous ne les aurions pas aidés à tuer les prophètes.

Kiamòro n-eytoema-kabo-eno to-mahgoe namai, ils se seraient détournés de leurs péchés.

INFINITIF

163. Tantôt le verbe est à l'infinitif sans que ce mode, soit indiqué par une particule suffixée au thème ou par l'emploi d'une postposition ; tantôt le thème verbal, soit nu, soit affecté de l'indice *-na*, *-n*, est suivi de la postposition *poh* ; tantôt enfin le thème verbal est affecté de l'indice *-zeyna*.

a) Ex. : *Murey-dun ekiarre eynomà pero eyna wahgu beyn*, jeter aux chiens le pain des enfants n'est pas bon.

Makonaima y-akwarri ota èyne-pu ia, il vit descendre l'esprit de Dieu.

Makonaima wia tona wioubu i-kòbo-pu nohn pona, Dieu n'avait pas fait venir l'eau sur la terre,

b) Ex. : *Tu-n-eymipà-ni-dun pannà-ya eygamà poh i-weybiarre-ka-pu*, il commença à dire aux oreilles de ses disciples.

Waràio otou-pu ooma yaow eynahpo sangà poh, un homme alla semer de la graine dans le champ.

Pohnwey y-ahrinàtu poh tu-wey-tzan, ils étaient à raccommoder les filets.

c) Ex. : *Tègina warào m-an wiou-na poh*, un homme est à venir.

Jesus weyrutà-pu uzeywey-na poh, Jésus s'assit à manger.

d) Ex. : *Jesus eybiarrekà-pu pannama-n*, Jésus commença à prêcher.

I-paradàiying pona m-an saman-pey-oukuru ootu-n kah pàra bona, il est très difficile pour un riche d'aller dans le royaume du ciel.

Dans ces deux exemples le mode est indiqué par la seule suffixation de *-n*.

e) Ex. : *Itou-pu to-eymipa-zeyna*, il alla pour les enseigner, les enseigner.

Jesus wioubu-pu to-yaput-zeyna, Jésus vint les toucher.

Itou-pu waràio-tun y-ahnin-zeyna, il alla prendre des hommes, louer des hommes.

Inah korama-zeyna au-wioubu, tu viens nous châtier.

Oruh-pey eyn-zeyna oji a-otu-gun, qu'êtes-vous allés voir?

Paituri-dun wioubu-pu i-piyah eygamapo-zeyna, les serviteurs vinrent lui demander.

I-youbu-pu Salomon pokenna màimo eydah-zeyna, elle vint pour entendre les sages paroles de Salomon.

Itou-pu ozeynà-zeyna, il alla pour prier.

To-weymutzakà-dun-gun tokey kàpohn engotu-zeyna, ils se lèveront pour tromper beaucoup d'hommes.

L'infinitif en *-zeyna* pourrait être qualifié de « supin » ou de « gérondif en *dum* ».

PARTICIPE PRÉSENT

164. Le participe présent est formé par la suffixation au thème verbal, I, de *-Nin*, *-nà-nin*; II, de *-Zin*, *-tzin*; III, de *-Zan*, *-tzan*; IV, de *-Zen*, *-tsen*.

a) Ex. : *Onuhra i-wah-nin*, quiconque cherchant, quiconque cherche.

T-eymipà-nin, son enseignant, son maître.

Au-nurinba-nin, le te haïssant, ton ennemi.

U-pekatu-nin, me secourant, mon sauveur; *u-pekatu-nin-un*, les me secourant.

Marare-kwoa y-abura-i-nin, tu es petitement croyant.

Tu-paituri-dun reba-nin pey ekiarre-ge, gratifiant ses serviteurs avec de la nourriture, il gratifie ses serviteurs avec de la nourriture.

I-meynogah-nin-un, les écrivant, les scribes.

I-korama-nin-an, les tourmentant, les bourreaux.

Murey-dun teronbe-nà-nin-un, les garçons faisant de la musique

Iwombe-nà-nin-an, les affamés.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, l'indice *-nà-nin-un* est suffixé à des thèmes qui ne sont point verbaux.

Tamunborò ahdu-tun au-piyow-nà-nin-un, tous les vivants étant auprès de toi.

Yahpo-wina-nà-nin-un, les étant venus de loin.

b) Ex. : *Makonaima y-akurra tu-zà-zin*, marchant avec Dieu.

Yohi tu-weybeyda-zin, arbre portant du fruit.

Nohn bo tu-weyturawasoma-zin kàpohn bura i-weyji-pu, sur la terre il n'était pas d'homme travaillant.

Onuhra cruzo y-ahri-chey bura tu-wey-tzin, quiconque ne voulant pas porter la croix, quiconque ne veut pas porter la croix.

Mora tu-weybakà-tzin, cela (est) sortant, cela sort.

Itow tu-koman-zin, le vivant dedans.

c) Ex. : *Imahono po tu-wey-tza-n*, les étant sur l'aride, sur la terre.

Nohn bo to-ozà-zan, les marchant sur la terre.

Tamunboróra tu-warriwin-zan torohn yámu, tous les oiseaux volant.

Tu-weyturawà soma-zan m-an tokey bura, les travaillant ne sont pas nombreux.

Nerra tu-wey-tzan ark yaow, et les étant dans l'arche,

d) Ex. : *Ahpo tu-tsenku-tsen*, le feu ne s'éteignant pas.

Tona kah-òn-kun weysi-ma tu-pinnin-zen, que les étant dans l'eau soient nageant.

Tuarouon-tu-zen munzeygu-pan pohn yah, étant vêtu avec un vêtement comme l'écarlate.

PARTICIPE PASSÉ

165. Le participe passé est formé : I, comme le passé II, par la suffixation de *-Za*, *-tza*; II, par la suffixation *-Zak -tzak*.

a) *Onuhra wowuh-za orichàn ennó-tza yah*, quiconque s'est marié avec une femme renvoyée.

Kareta meynokà-za tùri ia-ma, qu'il donne un papier écrit !

Eweynin-za rugin-na m-an, elle est seulement endormie.

Wi-enji weyrika-tza m-an, ma fille est morte.

Tamunboróra ark yah-bai eweybakà-za-gun, tous les sortis de l'arche.

Kápohn yamu eywarrapu tow eweyruta-za-gun, les hommes assis dans la mort.

b) *I-wowuh-zak weiji tu-piyów-nogun*, le marié est à côté d'eux.

Oruhra younun-zak , toute chose qui a été cachée.

Tare yourombu-tzak, l'ivraie liée.

Tu-weyrigupu wina weymutzakà-zak, ressuscité de la mort.

Maboro weymo-zak, la roseau cassé.

To-weynin-zak eyboro-pu ia, il les trouva endormis.

I-pun-zak ooma yow yougo-dun auma, tu mangeras le semé dans le champ.

CONJONCTIF I

166. Ce mode est formé par la postposition de *Pey* au thème verbal affecté de *-ro*, *-to*, comme au futur. Voir § 50.

Ex. : *Herod wia mùre iwah-ro-odun pey m-an i-woh-ro pey tùia*, Hérode cherchera l'enfant pour qu'il le tue.

To-mahgoe nungá-ro pey towia, pour qu'ils quittent leurs péchés.

Mora ooma eyma-ro pey tùia, pour qu'il achète ce champ.

Ahnai eyboròri au-n-eynah-duk turawàso-dun enno-to ia pey, priez le maître du blé pour qu'il envoie des ouvriers.

To-eyzetù-ro pey ia, pour qu'il les nommât.

Tah-ro pey kàpohn yàmu wia, pour que les hommes disent.

Serra-iwina a-otu-ro pey, pour que tu t'en ailles d'ici.

Ahduh pey i-weyna-ro pey, pour qu'elle devienne vivante.

Wine konega-ro yow pey, pour que le vin soit fait dedans.

CONJONCTIF II

167. Ce mode est formé par la postposition de *yow* au passé II. Voir § 89.

Ex. : *I-weyruta-za yow*, quand il fut assis.

To-weynin-za yow, quand ils dormaient.

Éybo-za auwia-nogun-i yow, quand vous aurez trouvé.

Au-embey-za-gun towia-i yow, quand ils vous auront chassés.

Capernaum Jesus otù-za yow, quand Jésus fut venu à Capharnaum.

Tu-weymutzakà-za yow, quand il se fut levé.

Éyboza tùia yow, si il le trouve.

Eygamà-za auwia-nogun yow, si vous dites.

I-tahmokà-za yow i-hehutah nah, si, quand elle est tombée dans un trou.

Dans les exemples qui suivent, *Yow* est postposé aux indices en *-ia*. *A-màimo eydà tùia yow*, si il entend ta parole. *Tah wia-i yow*, si je dis.

CONJONCTIF III

168. Ce mode est formé par la postposition de *Atai*. Voir § 136.

Ex.: *To-eyn-za tùia atai*, (dans) le temps (où) il les vit, quand il les vit.

Iwombe tu weyji atai, quand il fut affamé, quand il eut faim.

Jesus wia serra tu-màimo nunga atai, quand Jésus eut laissé ces discours, eut achevé ces discours.

W-iutza atai, quand je suis venu.

I-ch-eyna atai, pendant qu'il priait.

Remarque. — *Y-atai* signifie « le temps ». Ex. : *Ahmon-yatai*, le temps de la sécheresse; *aiko-yatai*, le temps de l'humidité.

CONJONCTIF IV

169. Ce mode est formé par la suffixation de *Dibo*. Voir § 136.

Ex. : *King màimo eydà-dibo to-otou-pu*, après avoir entendu les paroles du roi ils s'en allèrent.

Tu-tsemborrokwà-dibo tona kah-bai Jesus weynogo-pu, après qu'il eut été baptisé, Jésus monta hors de l'eau.

Tokwòn-gun kàpohn yàmu eyne-dibo, après avoir vu les nombreux hommes.

To-ennogo-dibo, après les avoir renvoyés.

Au-weyramutà-dibo-hra, après que tu auras sué.

Babylon bona to-yara-dibo, après qu'ils eurent été transportés à Jérusalem.

CONJONCTIF V

170. Ce mode est formé par la suffixation de *Dani*, *tani*. Voir § 136.

Ex.: *Kàpohn yàmu wia ai-eyne iwombe burà, au-kaibuna wia ai-eyne-dani iwombe*, les hommes ne te voient pas affamé, tandis qne ton père te voit affamé, cependant ton père te voit affamé.

Saragòro teronba-dani inah wia ai-eynà-gonogun, a-mahnin-bai bura m-ey-adai, tandis que nous jouions de la flûte pour vous, vous n'avez pas voulu danser.

Mora pohra to-sourogo-dani, tandis qu'ils parlaient là-dessus.

Seynomari pey i-wey-tani bura-hra, bien qu'elle ne soit pas adultère.

Mahgoe pey a-wey-tani-nogun, bien que vous soyez méchants.

Ai-youroka-zeyna yura ootu-dani, jusqu'à ce que j'aille te parler.

Ozeywey-nà poh i-weyrutà-za wey-tani, tandis qu'il était assis à manger.

MODE RELATIF I

171. Ce mode est formé par la suffixation de *-Neh*, *-nà-neh*.

Ex.: *Murra au-panna-yà-gonogun s-eygama-dai-neh*, ce que j'ai dit à vos oreilles.

Murra m-eydadà-dai-neh, ce que vous avez entendu.

Mora i-ndah-bai n-eybakà-yai-neh, ce qui sort de la bouche.

Murra u-màimo koen-youroka-iadai-neh, cette parole de moi que je vous ai dite.

Murra u-poh m-eyyamapo-iadai-neh, ce que vous me demandez.

Murra mohgo sh-inin-yai-neh, cette coupe que je boirai.

Maboro pùzetu n-arema-ai-neh, un roseau que le vent agite.
Onuhra si-kisma-ai-neh, celui que je baiserai.
Murra èyn-za auwia-nogun-nà-neh, ce que vous avez vu.
Murra eydà-za auwia-nogun-nà-neh, ce que vous avez entendu.
It-eywon yah-bai eweybaka-za-nà-neh, ce qui est sorti de son cœur.
Itah-di-pu eybo-za wia-nà-neh, j'ai trouvé ce qui était perdu.
John wia emborrok-on-na-neh, le baptême de Jean.

MODE RELATIF II

172. Ce mode est formé par l'infixation de *-n-*, *-no-* entre l'indice personnel et le thème verbal auquel sont suffixés *-nu*, *-no*, *-ni*.

Ex. : *U-n-pumà-nu beyn-na eybeyro*, le fruit que je n'ai pas semé.

U-paituri u-n-ahbichi-nu u-no-ninga-nu, mon serviteur que j'ai élu que j'aime.

Prophet yàmu u-n-ennogo-no-tun, les prophètes que j'ai envoyés.

U-n-eygamapo-ni-dun, les que j'ai demandés, mes invités.
A-n-ahbichi-nu-gun, ce que vous avez reçu.
Makonaima i-n-abura-nu, celui qui croit en Dieu.
Paitùri-dun i-n-eyma-ni-dun, les serviteurs qu'il paie.
I-n-eymipà-ni-dun, les qu'il enseigne, ses disciples.
Remarque. — Les formes qui suivent sont irrégulières.
Sìrigu makonaima n-ennògo-nu, une étoile que Dieu envoya.
Koròra wi-eyruta-nu-tza, celui qui m'a reçu, me reçoit.

NOMS VERBAUX

173. Un certain nombre de noms sont formés par la suffixation de *-nero*.

Ex. : *O-mata*, être perdu : *Omata-nero yah eyma*, le chemin dans la perdition, de la perdition.

Wey-korama, être châtié : *Wey-korama-nero*, châtiment.

Itu, mesurer, juger. *Itu-nero yaie y-ahnukà-duk*, comblez la mesure ! *Itu-nero weyu*, le jour du jugement.

Weyrutà, se reposer, s'asseoir: *Weyrutá-nero*, lieu de repos, siège.

Oz-eynà, prier: *Ozeynà-nero*, prière.

Wowuh, se marier, épouser: *Wowuh-nero*, mariage.

174. Un certain nombre de noms sont formés par la suffixation de *-tuh*, *-duh*, *-nà-duh*.

Ichey u-ey-tuh, ma volonté; *ichey a-wey-tuh*, ta volonté.

Mahmin tu-duh, le lieu où on vend les choses, le marché.

Uzeywey-na-duh, nourriture, aliment.

Wowuh-na-duh, mariage.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, la fonction des particules *-Duh*, *-tuh* est difficile à préciser.

U-mu u-no-ninga-duh, mon fils que j'aime.

Pije oji Jesus-tuh, celui-ci est Jésus.

John Elias oji pije-hru-duh, Jean est cet Élie.

175. Quelques noms verbaux sont formés par la suffixation de *-ning* au thème verbal.

Ex. : *Woh-ning*, meurtrier.

Kah-ning, le créateur.

176. Quelques noms verbaux sont formés par la suffixation de *-yek*, *-ehk* au participe présent.

Ex. : *Itù-nin-yek*, un juge.

Tukah-nin-yek, un égorgeur.

I-meynogah-nin-yek, un scribe.

Koramà-nin-ehk, tourmenteur, bourreau.

Remarque. — Dans l'exemple qui suit, *-ek* est suffixé au thème verbal: *Ahmah-ek-tun*, les voleurs.

DU VERBE SUBSTANTIF

177. *Weyji*, thème du verbe substantif, se raccourcit en *eyji*, *oji*, *'ji*, *wey*, *ey*.

Weyji

Weyji se conjugue ainsi qu'il suit:

a) *Korò waràio weyji ku-kazza-nogun*, cet homme est comme nous.

Ahkwa-z-oukuru au-bohn weyji, ton corps est très brillant.

John weyji parikichin tow, Jean est dans la prison.

Mahgoe-tun weyji yow au-poh-gonogun, quand les méchants sont contre vous.

Wahgu pey ai-eyno weyji yow, si ton œil est bon.

Archelaus king weyji-pu, Archelaus était roi.

Ahkwa weyji-pu, la lumière fut.

Adam weyji-pu Eve tu-nopu yah, Adam fut avec Ève son épouse.

Ahkwa weyji-ma, que la lumière soit!

Kah poh ahkwa-dun weyji-ma, que des luminaires soient dans le ciel!

b) *Koròra orichàn yah a-weyji*, tu es avec cette femme.

Towahke a-weyji-gun, vous êtes heureux.

Makonàima moomu pey a-weyji yow, si tu es fils de Dieu.

A-weyji-gun-ma towahke, soyez heureux !

Murra-bey aweyji ge, parce que tu as été ainsi.

c) *Ahkobe i-weyji*, il est proche.

Bura i-weyji, il n'est pas.

Murra-bey i-weyji poh, parce qu'il est ainsi.

Murra-bey i-weyji-pu, il fut ainsi.

Wahgu pey i-weyji-ge, parce qu'il est bon.

Azàra eweyu i-weyji-dibo, après que deux jours auront été.

d) *Koròra ai-eyborò-ri tu-weyji-dun*, celui-là sera ton maître.

Kiamòro tègina i-bohn tu-weyji-dun, ceux-ci seront une chair.

Makonàima angel-i yàmu kazza tu-weyji-dun-gun, ils seront comme les anges de Dieu.

e) *I-pohn bura to-weyji-pu*, ils étaient sans vêtement.

Ooma yow to-weyji-gun yow, quand ils furent dans le champ.

Eyji

178. *Eyji* se conjugue ainsi qu'il suit :

Oru poh m-eyji, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?

A-nopu-be n-eyji, elle est ton épouse.

Murra-bey n-eyji, elle est ainsi.

Tona n-eyji, qu'ils soient ainsi !

Serra-bey Sodom n-eyji-no wahgu pey, aujourd'hui Sodome serait juste.

Oji, 'ji

179. Ex. : *John Elias oji*, Jean est Élie.
Onuh oji kombanta, qui est grand?
Onuh eymu oji serra, de qui cela est-il le visage?
Oruh eyn-zeyna oji a-otu-gun, qu'est-ce que vous avez été voir?
Onuh moomu 'ji koròra, de qui celui-ci est-il fils?
Voir *Interrogatifs*, § 120 et suivants.

Wey

180. Ex. ; *Sey poh a-wey-tza poh*, parce que tu as été à cela, tu as fait cela.

Mahgoe pey i-wey-tza-gun, ils ont été mauvais.

Mahgoe main-ge nohn wey-tzak au-poh, pour toi la terre a été avec une mauvaise parole, a été maudite.

Wahgu eynahpo kah pàra mògo tu-wey-tzan, les enfants du royaume du ciel sont le bon grain.

Onuhra ooma-i yow tu-wey-tzin, quiconque étant dans le champ.

To-otu-za wey-tani ehma-zeyna, tandis qu'elles avaient été en acheter.

Amiamòro mahgoe pey a-wey-tani-nogun, bien que vous soyez méchants.

Ichey a-wey-tuh tu-weyji-dun serra nohn bo, ta volonté sera sur cette terre.

Mora pàra mùre wey-to yow eyboe, au-dessus de ce lieu dans lequel était l'enfant.

Ey

181. *a*) *Au-itu-bura-nogun w-ey-ai*, je ne vous connais pas.
To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.
Oru-hru 'ji wahgu poh w-ey-an, à quoi bon serai-je, quel bien ferai-je?

b) *Uggi pey bura m-ey-ai*, tu n'es pas petite.

Towahke m-ey-ai amòra, tu es heureuse.

Makonàima eymahmin a-notu bura m-ey-ai, tu ne connais pas les affaires de Dieu.

Waiyu kazza m-ey-adai, vous êtes comme le sel.

Amiamòro beh os-eyniapòndu bura m-ey-adou, est-ce que vous ne comprenez pas?

Oru chey m-ey-an, que veux-tu?

Oru-ken pey m-ey-tai, à quoi as-tu été, qu'as-tu fait?

c) *Pije Jesus piyow n-ey-tai*, celui-ci était à côté de Jésus.

Mùre wohni-chey n-ey-tai-nin-un, les ayant été voulant tuer l'enfant.

Tona pey-kà n-ey-an-wa serra-atai, il y aura de l'eau aujourd'hui.

Ai-ahgon au-piyow n-ey-an-duh, ton frère sera à côté de toi.

d) *Ey-ku*, sois! *A-dunbah ichey ey-gu*, aime ton prochain!

Seynomàri pey bura ey-ku, ne sois pas adultère!

Kiamòro kazza amiamòro k-ey-tou, ne soyez pas comme ceux-là!

Kiamòro kazza bura ey-tuk, ne soyez pas comme ceux-ci!

Eyn-za ey-tani, bien qu'ils aient vu.

Onuhra u-piyow ey-puhn, quiconque n'est pas de mon côté!

182. *N-ai* « est » paraît être issu de *n-ey-ai*.

Ex. : *Ozhe n-ai ai-ahgon*, où est ton frère?

Wakoka kazza n-ai, comme est la colombe.

Oru-pey Ou-peyr i-weyji poh sàgoro pey aui-eymu n-ai, pourquoi ton visage est-il triste?

Wohrowo pey it-eynà n-ai it-enzarri yow, le van à lui est dans sa main.

Onuhra wahgu waràio serra nohn bo n-ai, quel homme est bon sur cette terre?

Outowà pùramo n-ai ai-eyna-gonogun, combien de pains sont à vous?

183. Comme dans plusieurs des autres dialectes caribes, l'idée verbale de « être » est assez fréquemment exprimée par *m-an*, *n-an*.

Ex. : *Wahgu y-akwarri win-un i-mùre m-an*, son fils est du Saint-Esprit.

Ahkobe m-an kah pàra, le royaume du ciel est proche.

Wi-akwarri m-an pogoe-pey-oukuru, mon âme est très triste.

Elias wiou-ka-tzà m-an, Élie est venu.

Wi-enji weyrika-tza m-an, ma fille est morte.

Wi-eynà m-an soldaro-dun, des soldats sont à moi.

Tùrono-gun m-an serra yow, quelques-uns sont ici.

Amòra towahke n-an orichàn-mogo eybòe-no, tu es heureuse au-dessus des femmes.

Ai-eyno-gun towahke n-an, vos yeux sont heureux.

184. Souvent l'idée verbale copulative n'est point exprimée.

Ex. : *David moomu amòra*, fils de David toi, tu (es) fils de David.

Wahgu yura pahgarra yàmu warreàru, moi bon pasteur des brebis, je suis le bon pasteur des brebis.

Eytakka murätta, la porte (est) étroite.

Kàh pohn au-kaizuna-gun wahgu rugin-na, votre père céleste seulement (est) bon.

Ahnaipun-nin koròra kàpohn moomu, le semant le blé celui-là (est) le fils de l'homme.

VERBES DONT LA PREMIÈRE SYLLABE EST INSTABLE, EN TOUT OU EN PARTIE

185. Tùri, *nùri*, donner, livrer, offrir, payer, vendre, mettre.

a) Ex. : *Tamunbòro serra tùri w-ia ai-eynà*, je te donne tout cela.

Koròra orichàn eynà towia i-tùri-pu, ils le donnèrent à cette femme.

T-ahgon-na tù-ru-odun i-rui wia, le frère aîné livrera son frère cadet.

Koròra tù-duk, vendez celui-là ; *tu-kabo ia*, il vendra.

Tu-zeyna, pour mettre ; *tu-za w-ia-nà-neh*, ce que j'ai mis.

b) Ex. : *Yura N-ùri-dun wi-akwarri i-pona*, je mettrai mon esprit sur lui.

Gentile yàmu eynà kiamòno n-uri-dun, ceux-ci le livreront aux gentils.

Koròra it-eyboròri n-uri-nu owtuh warreàru, celui-là que son maître a mis gardien de la maison.

Altar piyow au-n-uri-nu nouma auwia-ma, laisse à côté de l'autel ce que tu offres.

Ce dernier exemple montre bien que, là où *T-* est substitué par *N-*, ce dernier est un indice de la troisième personne.

196. WAHTA, *nahta*, croître, pousser.

a) Ex. : *Aumona tu-wahta-dun*, les épines pousseront.

Wahna wahta-ma, que l'herbe croisse !

b) Ex. : *Touà N-ahta-i azàra-màra*, qu'ils croissent tous deux, laissez-les croître tous les deux.

Dans cet exemple, *N-* représente la troisième personne.

197. ITU, *tù*, *nutu*, *notu*, connaître, savoir, juger, éprouver, lire.

a) *Itu-nero weyu yaie*, dans le jour du jugement.

U-kaibuna wi-itu-nin, mon père me connaissant, me connaît.

A-mògo-gun wia au-itu-ro-odun-gùn, vos fils vous jugeront.

Itu-bura-hra, sans savoir, à l'insu, en secret.

b) Ex. : *Mora-i yow towia i-tu-pu*, alors ils le connurent.

Mora pàra bongùn wia i-tù-dibo, les gens de ce lieu après l'avoir connu.

Imawari wia i-tù-ro pey mahgoe pey, pour que le diable le tentât.

Dans ces exemples, *I-* représente la troisième personne.

c) *Pùramo poreka ia poh-ra inah Nu-tu-i*, parce qu'il a rompu le pain nous l'avons connu.

A-no-tù-bun-un beh amiàmo kareta yow, ne l'avez-vous pas lu dans le livre ?

Kàpohn yàmu nu-tu-ru-n pey, afin que les hommes le sachent.

Dans ces exemples, *Nu-*, *no-* représentent la troisième personne.

198. NIMU, *nin*, *Inimu*, *inin*.

a) Ex. : *Wine nimu ia*, il boit du vin.

U-nimà-dun amiamòro pokombe, je boirai avec vous ?

Oru'ra ku-nin-iadou, que boirons-nous ?

b) *I-nimu beh ailye auwia-nogun*, le boirez-vous ?

I-nimu w-ia beyn, je ne le boirai pas.

I-nin-duk, buvez-le !

199. WIOUBU, *youbu*, *ioubu*, venir.

Ex. : *John Baptist wioubu-pu*, Jean-Baptiste est venu.

Pokenna-tun wioubu-pu, les mages vinrent.

Capernaum bona i-youbu-pu, il vint à Capharnaum.
Kapohn moomu tu-youbu-dun, le fils de l'homme viendra.
M-ioubu-i serra yah, tu es venu ici.

VERBES NÉGATIFS

200. La négation peut être exprimée : I, par la postposition au verbe, de l'adverbe négatif *Beyn* ; II, par la postposition ou la préposition au verbe, de l'adverbe négatif *Bura* ; III, par la postposition au verbe, de l'une des formes du verbe substantif, précédé de l'adverbe négatif *Bura* ; IV, par la postposition au verbe, affecté de l'un des préfixes *On-*, *un-*, *in-*, *an-*, de l'une des formes du verbe substantif précédé de l'adverbe négatif *Bura* ; V, par la postposition de l'adverbe négatif *Bura* au thème verbal affecté de *tu-*, indice de la troisième personne et de l'une des particules *-Ze*, *-tse*, *-zey*, *-tsey* ; VI, par la préfixation au thème verbal de l'une des particules *Ku-*, *ki-*, *kè-*, *kuz-*, *kus-*, *kis-*, *k-*.

I et II

201 a) *Iyù-tza beyn yura*, je ne suis pas venu.
Ahnai pu-nin un beyn kiàmu, ceux-ci ne sèment pas de blé.
To-otu-dun-gun beyn, ils n'iront pas.
Enno-tza beyn yura, je n'ai pas été envoyé.
Koponduri ia beyn, il ne crie pas.
Azàra to-weyji beyn, ils ne sont pas deux.
b) Ex. : *I-konega towia bura-hra*, ils ne l'ont pas guéri.
Bura tùri auwia-ma, ne donne pas.

III

202. Ex. : *Kah pàra-iya a-otu-gun bura i-weyji*, vous irez dans le royaume du ciel il n'est pas ; vous n'irez pas dans le royaume du ciel.

Au-weybaka bura i-weyji, tu sortiras il n'est pas ; tu ne sortiras pas.

I-tahmokà bura i-weyji, elle est tombée il n'est pas; elle n'est pas tombée.

Y-abura auwia-nogun bura i-weyji-pu, vous avez cru lui il n'a pas été; vous ne l'avez pas cru.

Eyboro w-ia bura m-an, j'ai trouvé il n'est pas; je n'ai pas trouvé.

Ai-engotuh w-ia bura man, je t'ai trompé il n'est pas; je ne t'ai pas trompé.

IV

203. *On-akoa bura i-weyji*, il ne brise pas.

On-inkuno bura i-weyji, il n'étend pas.

On-eydà bura to-weyji-pu, ils n'ont pas entendu.

Ai-eyze-ge beh ailye imawàri on-embey bura inah n-ey-tai, n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom?

On-eygamà bura w-ey-ai, je ne dis pas.

Onuhra u-maimo eyda-ima un-konega bura tu-wey-tzin, celui qui entend mes ordres ne les exécutant pas.

To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.

An-eybo bura i-weyji, il ne trouve pas.

An-abura bura a-weyji ge, parce que vous n'avez pas cru.

Remarque. — Dans les exemples qui suivent, il n'y a pas emploi du verbe substantif.

T-enzarri-gun un-komi bura, ne pas laver ses mains.

Inah beh ailye ai-eyze-ge bura in-souro-tai, n'avons-nous parlé en ton nom?

Onuhra weyji poh inah an-ahbi-on-dou bura, parce que quelqu'un ne nous a pas loués.

V

204. *a*) Ex. : *Onuhra ka-tza tu-ka-tze bura ai-eyna*, les choses créées ne fais pas à toi!

Onuhra tu-woh-tze bura, ne tue pas quelqu'un!

A-màimo tu-kwò-tze bura, ne viole pas ta parole!

Tu-ze bura pèro eyna, ne donne pas aux chiens!

b) Ex. : *Murra-bey tu-tsouro-tse bura ey-tuk*, ne dites pas ainsi!

Au-koman-tu tu-tseynominga-i bura ey-ku, ne t'inquiète pas pour la subsistance !

Tu-jine-tsey bura ey-ku, ne crains pas !

VI

205. *a*) Ex. : *Ku-da-dou*, n'allez pas !

Ku-kah-dou to-poh, ne leur dites pas !

To-ki-korama-i, ne les punis pas !

Ki-yu-nin ouvtuh dah, qu'il ne soit pas allant dans la maison !

Kè-nahpo-dou, ne retournez pas !

b) Ex. : *Kuz-aburo-dou*, ne croyez-pas !

Kuz-ah-dou, ne prenez pas !

Kus-eygama-i, ne dis pas !

Onuhra kus-eydado-i ; *u-kaibuna*, ne nomme pas quelqu'un : mon père !

Kus-eynahpo-nin, qu'il ne retourne pas !

Kis-eygama-dou, ne dites pas !

Wu-yuwuh tah k-uzzhebu-i tah, ne viens pas dans ma maison !

Kiamòro kazza k-ey-tou, ne soyez-pas comme ceux-là !

VERBES PASSIFS ET VERBES RÉFLÉCHIS

211. On a pu remarquer, plusieurs fois déjà, que le verbe *actif* peut être employé passivement. Mais, régulièrement, les verbes passifs sont, comme les verbes réfléchis, formés par la préfixation de *Wey-*, *ey-*, *e-wey-* ; *W-*, *wey-ts*, *we-ts*, *ets-* ; *Uts-*, *ots-*, *uz-*, *oz-*, *ch-* ; *O-*, *u-*.

Wey-, *ey-*, *ewey*

212. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une consonne.

a) Ex. : *Kàbo*, faire, créer. — *Nohn wey-kabo iatai*, quand la terre a été créée.



Komichi, *komi*, laver. — *To-mahgoe-gun namai to-wey-komitu-gun*, ils seront lavés de leurs péchés.

Koramà, punir. — *Sodom bòngun tu-wey-koramà-dun-gun beyn*, les habitants de Sodome ne seront pas punis.

Kwamo, répandre. — *Koròra muinuh tu-wey-kwamà-dun*, le sang de celui-ci sera répandu.

Tahnubu, disperser. — *Pahgarra to-wey-tahnibu-dun-gun*, les brebis seront dispersées.

Nanjika, troubler. — *I-wey-nanjika-pu*, elle fut troublée, se troubla.

Karraka, déchirer. — *Eyge kamischah temple tawon wey-karraka-pu*, le grand voile étant dans le temple se dispersa.

Pekatu, aider, sauver. — *Ti-iwarra i-wey-pekatu bura i-weyji*, il ne sauve pas lui-même.

Reba, donner. — *I-pohn-ge to-wey-reba-pudi-pu*, ils se partagèrent ses vêtements.

b) *Toèma*, tourner. — *Jésus wey-toèma-pu*, Jésus se tourna. *Ey-toèma-bai bura to-weyji to-mahgoe namai*, ils n'ont pas voulu se détourner de leurs péchés.

Koramà, châtier. — *Wey-korama-nero*, *ey-korama-nero*, châtiment.

Korokoa, arracher. — *Ahnai-yeh ey-korokoa-kabo*, les tiges de blé seront arrachées.

Moka, ôter. — *Ey-moka-gu cruzo pòe*, ôte-toi de la croix !

Pekatu, sauver. — *Ey-pekatu au-iwarruhra*, sauve-toi toi-même !

c) *Mutzaka*, lever, ressusciter. — *Joseph wey-mutzakà-pu*, Joseph se leva. *Tu-weyrigupu wina e-wey-mutzakà-pu*, il est ressuscité de la mort.

Wey-baka, sortir. — *I-weybakà-kabo-pu*, il sortit. *It-eywon yahbai e-weybakà-za-na-nà-nek*, ce qui est sorti du cœur.

Weynimu, dormir. — *I-weynin-za yow*, tandis qu'il dormait. *E-weynin-za rugin-na*, elle est seulement endormie.

Weyrutà, *eyrutà*, s'asseoir. — *I-weyrutà-pu*, il s'assit. *E-wey-ruta-za*, assis.

Wey-ts-, we-ts, ets-, w-

213. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.

a) Ex. : *Tamunbòro kàpohn yàmu to-weytz-eboro-dun-gun*, tous les hommes se trouveront ensemble.

Iwong wets-eyboro-pu mora nohno bo, la famine se trouva dans ce pays.

Azàra-on-gun kàpohn ets-eybo-za yow, quand deux hommes se sont rencontrés.

Adam wets-onàma-pu, Adam se cacha.

Mora mahmin e-weitz-onama-pu, ces choses ont été cachées.

b) *Ahmura*, réunir, assembler. — *Tokey to-w-ahmura-i*, ils s'étaient réunis nombreux.

Eypa, écraser. — *Jesus màimo-ge Saducee yàmu w-eypa-kabò-pu*, les Sadducéens avaient été écrasés par la parole de Jésus.

Ahburèmu, fuir. *Onuhra w-ahburèmu-ma*, que chacun s'enfuie !

Uts-, ots-, uz-, oz-, os-

214. Se préfixent aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.

Ex. : *Émborrokwa*, baptiser. — *Utz-emborrokwà-mipo-zeyna*, pour se faire baptiser.

Eymipo, montrer. — *Ki-eyboròri-gun uts-eymipo-pu*, notre Seigneur se montra.

Eymipa, enseigner. — *Inah ots-eymipa-duh*, l'enseignement qui nous est donné.

Eynà, prier, adorer. — *Amòra uz-eynà-i yow*, quand tu pries. *Sey-bey Jesus oz-eynà-pu*, ainsi Jésus pria.

Eywey, nourrir. — *Jesus weyrutà-pu uz-eywey-nà poh*, Jésus était assis à se nourrir, à manger.

Ch-

215. Se préfixe aux thèmes verbaux commençant par une voyelle.

Ex. : *Mora-dibo i-ch-emborrokwà-pu*, après cela il fut baptisé.

I-ch-eymipo-kà-tza m-an, il s'est montré.

I-ch-eynà atai, pendant qu'il priait.

Kiamòro i-ch-eywey-tza-gun, ceux qui se nourrirent, qui mangèrent.

I-ch-endakànomà-pu ti-iwarruhra, il se changea lui-même, il se transfigura.

O-, *u-*

216. Se préfixent à des thèmes verbaux commençant par une consonne.

Ex. : *Pogoe-ta*, être triste, se repentir. *-Ki-eyboròri-gun pogoeta-pu*, notre Seigneur fut triste, se repentit. *Beh murey-dun*, *o-pogoe-ta*, les garçons s'affligent-ils ?

Mata-ni, détruire, être détruit. — *I-mata-n-zeyna iyu-tza beyn yura*, je ne suis pas venu pour le détruire.

Embaka, éveiller. — *I-n-eymipa-ni-dun wioubu-pu embaka-zeyna*, ses disciples vinrent l'éveiller. *Josep u-baka-pu*, Joseph s'éveilla.

Tahmoka, tomber. — *I-tahmoka-kabo*, elle est tombée. *Owtuh o-htamoka wia*, la maison est tombée.

Karahwu, pleurer. — *I-karahwu-pu*, il pleura. *Rachel u-karahwu*, Rachel pleure.

VERBES INTERROGATIFS

217. Le verbe peut être interrogatif sans le secours d'aucun indice. Ex. : *Ozhe wina iyu-tza mora*, d'où cela est-il venu ?

Il peut être rendu interrogatif par la suffixation de *-am*, *-an*, *-iam*, *-yam*. Ex. : *Oruh ichey m-ey-an*, que veux-tu ?

Mais le plus souvent l'interrogation est exprimée par la préposition ou la postposition de l'adverbe *Beh*.

Ex. : *Moses màimo beh mata-n-zeyna iyu-tza yura*, suis-je venu pour détruire la loi de Moïse ?

Y-abura beh auwia-nogun, le croyez-vous ?

Makonàima wia beh Egypt bòngun koramà-pu, est-ce que Dieu punit les Égyptiens ?



Inah ootu beh i-korokoa-zeyna, irons-nous l'arracher?

A-no-tu-bùn beh amiàmo, ne l'avez-vous pas connu?

Ai-eyboròri wia beh tribute eyma beyn, est-ce que ton maître ne paie pas le tribut?

218. — Dans les exemples qui suivent, l'adverbe *Beh* est suivi de *ai-lye*.

Inah beh ailye ai-eyze-ge bura in-souro-tai, est-ce que nous n'avons pas parlé en ton nom?

I-jahn eyze beyn beh ailye Mary, le nom de sa mère n'est-il pas Marie?

Ahminda buro beh ailye ki-eywon n-eyji, nos cœurs n'étaient-ils pas brûlants?

219. — Dans les exemples qui suivent, la seconde personne du singulier est affectée de l'un des indices ci-dessus énumérés (Voir § 217).

Imawàri beh mu-nunga-iam, quittes-tu le démon?

M-eydà-iam beh murra tah towia, entends-tu ce qu'ils disent?

M-abura-iam beh, crois-tu?

Pije orichàn beh m-anin-yam amòra a-nopu-be, prends-tu cette femme pour ton épouse?

Mu-ninga-iam beh, l'aimeras-tu?

Mu-da-ian beh wi-akurra, vas-tu avec moi?

On-em-bura beh m-ey-an, ne vois-tu pas?

VERBES FACTITIFS

220. Les verbes sont rendus factitifs par la suffixation de *-Mipo*.

Ex. : *Makonàima wia y-ahburim-bà-mipo-pu*, Dieu les fit s'enfuir.

Utz-emborrokwà-mipo-zeyna, pour se faire baptiser.

Jesus wohna-mipo-kabo-pu Pilate wia, Pilate fit tuer Jésus.

Ahmiyu-dun tukah-mipo-pu ia, il fit tuer les enfants,

Koròra poh cruzo yàra-mipo-pu towia, il lui firent porter la croix.

Oroai warrearutu-mipo-pu towia, ils firent garder le sépulcre.

T-eyzek meynogah-mipo-zeyna, pour faire inscrire leurs noms.

LE VERBE « ICHEY »

221. Ce verbe qui signifie « aimer, vouloir, désirer, avoir besoin » se conjugue à l'aide du verbe substantif *Weyji*, *eyji*.

Ex. : *A-dunbah ichey a-weyji-ma*, *a-dunbah ichey ey-gu*, aime ton prochain !

Ichey bura ey-ku, ne désire pas !

Oruh ichey m-ey-an, que veux-tu ?

Murra-bey ichey bura m-ey-adai, vous n'avez pas voulu ainsi.

Au-kaibuna-gun no-tù-nu murra ichey a-wey-tu-gun, votre père sait ce dont vous avez besoin.

Kah pàra ichey to-weyji-ge, parce qu'ils désiraient le royaume du ciel.

222. Dans les exemples qui suivent, *ichey*, raccourci en *chey*, se compose avec les thèmes verbaux.

I-koramà-chey bura i-weyji-pu, il ne voulait pas la punir.

I-nunga-chey i-weyji-pu, il voulait la quitter.

Eyne-chey to-weyji-pu, ils ont voulu voir.

Onuhra cruzo y-ahri-chey bura tu-wey-tzin wi-akurra, celui qui ne peut pas porter la croix avec moi.

Oru-pey i-weysi poh wi tu-chey m-ey-adou mahgoe-ge, pourquoi voulez-vous m'éprouver avec le mal, me tenter ?

Onuhra ai-eyboròri-gun pey tu-weyji-chey tu-wey-tzin, celui qui veut être votre maître.

LE VERBE « PAI, BAI »

223. Ce verbe, qui signifie « vouloir, pouvoir », se compose avec les thèmes verbaux et, le plus souvent, ce composé se conjugue à l'aide du verbe substantif.

Ex. : *Oru-pey'ji poh uzzhe-pai bura a-weyji*, pourquoi ne veux-tu pas venir ?

Itou-pai bura i-wey-ai, je ne veux pas aller.

Eywohn-bai bura i-weyji-pu, il ne voulut pas entrer.

Pokenna-tun weyji ùzzhe-bai bura, les mages ne veulent pas venir.

Onuhra weyji yow a-maimo-gun on-eydà-bai bura, si quelqu'un ne veut pas écouter vos paroles.

John wiu-tza weyji-pu uz-eywey-bai bura on-in-bai-nerra, Jean est venu, il ne voulut manger ni boire.

To-un-enno-pai bura w-ey-ai, je ne veux pas les renvoyer.

N'ai-pey-ra-ma iwoh-pai n'ai, comment pourra-t-il le tuer?

Au-sorohnbàmu-i eypih an-apu-bai m-an inah, que nous puissions toucher le bord de sa robe.

Oruhra mahmim poh waràio tu-nopu on-enno-pain-ai, un homme ne peut-il pas renvoyer sa femme pour quelque chose que ce soit.

O-topan-bai w-ey-ai-te, je peux, je veux être guérie.

AUTRES VERBES COMPOSÉS

224. Ainsi qu'ou a déjà eu l'occasion de le constater (§§ 149, 154, 156), les thèmes verbaux sont fréquemment composés avec le verbe *kàbo. gàbo*, *kah*, *kà* «faire », sans que leur signification propre en soit modifiée.

Ex. : *I-wahnu-tza yow*, quand il est rempli ; *Nohn wahnu-kà-tza poh*, parce que la terre a été remplie.

Tu-turawasoe nunga-pu, il laissa son travail ; *Towia pohnwey nunga-kabo-pu*, ils laissèrent les filets.

To-otou-pu, *to-otou-kàbo-pu*, ils allèrent.

Wi-akurra uzzhe-ku, *wi-akurra uzzhe-kà-ku*, viens avec moi.

225. Comme dans plusieurs autres dialectes caribes, les thèmes verbaux sont quelquefois composés avec un verbe *Kah*, qui a la signification de : ôter, retirer, défaire etc.».

Amura, réunir, assembler, agréger ; *Tamunbòro y-amuro-ka-kabo-dun*, tout sera désuni, désagrégé.

Ahrenatu, joindre ; *Makonàima wia t-ahrenatu-za-gun i-weyji-ge onuh wia-ra t-ahrena-kah ichey bura i-weyji*, parce que Dieu les a joints, personne ne peut les disjoindre.

Y-ahko, fermer ; *Y-ahko-ka*, ouvrir. Ex. : *Makonàima wia muratta y-ahko-gàbo-pu*, Dieu ferma la porte. *Muratta y-ahko-kà-gu*, ouvre la porte !

Oruhra inoupohn-tù-zah ahbone iuoupohn-ka-dun, ce qui a été caché sera bientôt découvert.

226. Un certain nombre de thèmes verbaux sont composés avec *Da*, *dan* « aller ».

Ex. : *Tamunboròrà ai-eymahmn tù-da*, va vendre tes biens !

Nohn poh ey-turawaso-ma-da, va travailler à la terre !

Mia en-dan-duk kàraba tù-nin-un piyah au-n-ehma-dan-duk, *au-iwara-nogun* allez vers les marchands d'huile, allez vous-mêmes en acheter.

To-maimo kuz-endakahnoma-dàn-dun, nous irons confondre leurs paroles.

VERBES AUXQUELS EST PRÉFIXÉ LE PARTICULE « YU »

227. Plusieurs thèmes verbaux sont affectés de ce préfixe dont la fonction n'a pu être précisée.

Ex. : *Iwah*, chercher ; *Murra tamunboròra ti-yu-iwah-nin-un*, ils recherchent tout cela.

Wopa, abreuver ; *Towia yu-wopa-pu vinegar*, ils lui firent boire du vinaigre.

Wahtà, pousser, croître ; *Mora-dàni yu-wahtà-za yow*, cependant quand il a poussé.

Wohna, tuer ; *Towia yu-woh-kàbo-pu*, ils la tuèrent.

Itou, *otou*, aller, s'en aller ; *Wuh wina yu-tou-pu*, il s'en alla de la montagne.

Wàwamo, se lever ; *Yu-wàwamo-pu tu-weyrigupu wina*, il s'est levé de la mort.

Onahma, être caché ; *It-eymahmin yu-onahma-pu i-piyah-bai*, ses biens furent cachés d'à côté de lui.

VERBES DÉRIVÉS DES NOMS PAR LA SUFFIXATION DE PARTICULES

228. *-Tu*, *-tou*, *-du*, *-dou*, *-ta*, *-da*.

Ex. : *Warreàru*, gardien ; *I-warreàru-tu-duk*, gardez-le !

Waiyu, sel ; *Oru-key'ji i-waiyu-tu auwia-no-gun -i*, avec quoi le salerez-vous ?



Eweyu, jour, lumière ; *Tamunbòro kàpohn yàmu eweyu-tu ia*, elle éclaire tous les hommes.

Eyze, nom; *Eyze-tu*, *eyza-du*, nommer.

Pohn, vêtement; *Pohn-du*, *pohn-dou*, vêtir.

Kurahra, jardin ; *Makonàima wia i-kurahra-tou-pu*, Dieu fit un jardin.

Eybey-ro, fruit; *Eybey-da*, fructifier.

229. *-Ma*.

Ex. : *Turawaso*, travail ; *Turawaso-e-ma*, travailler.

Eweyu, *weyu*, jour ; *Ewey-ma*, *wey-ma*, luire, briller.

« *Kiss* » baiser ; *I-kis-ma-pu ia*, il le baisa.

« *Thank* », remerciement; *I-danki-ma-pu ia i-pona*, il lui rendit grâces là-dessus.

Weytoèmà, se retourner ; *Tu-weytoèmà-ma-zin*, le faisant se retourner.

LES
PEINTURES MIXTÉCO-ZAPOTÈQUES
ET QUELQUES DOCUMENTS APPARENTÉS

PAR M. LE Dr W. LEHMANN

Assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin.

La quantité considérable de peintures hiéroglyphiques provenant du Mexique et de l'Amérique centrale [1] fait sentir la nécessité de classer, systématiquement et d'après quelques points de vue rationnels, tous ces documents d'une valeur très différente. Déjà M. Léon de Rosny insista sur cette idée en 1882 [2]. Mais il faudrait autre chose, je crois, qu'une simple énumération des peintures qu'ont possédées ou publiées autrefois Boturini, Leon y Gama, Pichardo, A. de Humboldt, Aubin, Kingsborough, etc., comme la fait actuellement Jesus Galindo y Villa [3]. Ce qu'on désire, ce n'est pas une répétition de ce qui est connu depuis longtemps, ni une énumération sèche des collections renfermant tel et tel document. On veut connaître l'histoire précise de chacun de ces manuscrits hiéroglyphiques, comparés soigneusement l'un à l'autre, et la description exacte de leurs détails extérieurs [4]. Alors on pourra répartir définitivement, en des groupes déterminés, tout le matériel existant.

1. On y peut rattacher aussi les peintures murales à la fresque, par exemple celles de Mitla, de Teotihuacan, de Santa-Rita, etc. Je ne m'occuperai dans la suite que des peintures de Mitla.

2. « Les Documents écrits de l'Antiquité Américaine », in : *Mémoires de la Société d'Ethnographie*, Paris, 1882, p. 64.

3. Voir *Anales del Museo Nacional de México*, Segunda Epoca, Tomo II, Núm. 1, México, 1905 : « Las pinturas y los manoscritos jeroglificos mexicanos, nota bibliografica », p. 25 ss.

4. Il est incroyable qu'on ait négligé de publier les mesures de plusieurs *Codices* célèbres (par exemple, *Codex Vindobonensis*, *Codex Nuttall*, *Manu-*

En soumettant à la critique les *Codices* et les autres peintures plus ou moins connues, dispersées malheureusement dans les bibliothèques publiques et privées, dans les archives et musées de l'ancien et du nouveau monde, on trouvera bientôt des caractéristiques accusées entre les styles des nations différentes, certaines analogies dans les représentations, dans la technique, dans les idées religieuses ou mythologiques.

On obtiendra ainsi une division des documents d'après leur provenance. En portant, d'autre part, notre attention sur leur contenu, nous pourrons établir des sous-groupes. On peut distinguer, en général, deux grandes classes de peintures : les peintures sacrées et les peintures profanes [1]. Les unes renferment toute espèce d'idées religieuses et d'observations sur l'astronomie, le calendrier, les divinités, les fêtes, etc. Les autres traitent de la mythologie et de l'histoire sous forme d'annales [2], de sciences, telles que la botanique et la zoologie [3], et de la vie sociale [4].

Si nous passons à la description de chaque document en particu-

scrit du Cacique, etc.). On conviendra cependant que la hauteur et la largeur du manuscrit, celle de chaque feuille en particulier, sont de la plus grande importance pour déterminer si certaines peintures appartiennent ou non à un seul ms.

1. Il existe aussi des compilations faites après la conquête, telles le *Codex Vaticanus A*, le *Telleriano-Remensis*, le *Mendoza*. Ces *Codices* renferment séparément le « tonalamatl », les fêtes de l'année, les légendes et l'histoire vraie et des scènes de la vie sociale.

2. Dans cette catégorie de mss., nous trouvons représentés les migrations, les fondations de villes, les guerres et conquêtes, les listes des seigneurs, les événements extraordinaires, comme tremblements de terre, inondations, épidémies, éclipses de soleil, comètes, etc.

3. Voir Herrera, *Decad.*, lib. II, cap. 18; Mendieta, *Hist. ecles. Indiana*, lib. IV, cap. 12; Clavigero, II, p. 186. — Diego Muñoz Camargo (*Historia de Tlaxcala*) fait mention d'un livre sur les fleurs de Tlaxcala. Le célèbre médecin Hernandez, « le Pline du Nouveau-Monde », consulta pour son grand ouvrage (*Histoire naturelle de la Nouvelle-Espagne*) les peintures des indigènes et put encore voir les anciens jardins botaniques mexicains, cités déjà par Cortés (lettre à Charles V, du 15 avril 1522), Bernal Diaz (chap. 142), et, postérieurement, par Clavigero (II, p. 156 s.). Voir sur les jardins, les *Anales del Museo Nac. de Mexico*, III, p. 145 ss.

4. Sous cette rubrique, nous rangeons les pièces de procès, les tributs, les registres, les plans topographiques et cadastraux, les mappes géographiques, les généalogies, etc.



lier, nous devons tenir compte de tous ses détails extérieurs, déterminer s'il s'agit d'un original ou d'une copie ancienne ou moderne, s'il en existe des interprétations, et en quelle langue. Nous noterons également les mesures, la matière (végétale ou animale), les couleurs, etc. [1]. Enfin, nous indiquerons, autant que possible, l'histoire du manuscrit et l'endroit où il se trouve à l'heure actuelle.

Cette méthode fournira, je pense, une base exacte pour la classification d'une foule de peintures et en facilitera l'usage. Peut-être aussi nous mettra-t-il sur la trace de certains documents considérés jusqu'ici comme perdus [2].

Après avoir étudié tous les documents dont je pouvais disposer, j'ai établi provisoirement les groupes suivants :

1. Peintures otomis [3].
2. Peintures tarasques [4].
3. Peintures mexicaines [5].

1. Si je ne parle pas des couleurs de chaque peinture, cela tient, d'une part, au manque de place et, d'autre part, cas assez fréquent, à l'absence d'un critère suffisant. En effet, les reproductions de bien des peintures n'offrent pas toutes les garanties voulues de fidélité.

2. Voir p. e. Paulus Jovius (1482-1552), *Historia sui temporis*, Tom. II, liber XXXIIII, p. 171. Il mentionne un *Codex*, actuellement inconnu, en ces termes : « Quorum (Mexicanorum) annalium volumen ex perpetuis, sed introrsus complicatis confectum, tigridisque maculoso tergore protectum, vir illustris Franciscus Covus, Caesariani scrinii magister, mihi dono dedit. » Franc. Covus ou Francisco de los Cobos se trouve mentionné dans une « cedula » de Charles-Quint (Barcelona, 6 juillet 1519. *Colecc. de docum. ined. para la Hist. de España*, cuad 2, t. I).

3. On ne connaît de ce genre que quelques doctrines chrétiennes en hiéroglyphes d'un temps relativement récent, Elles ne sont cependant pas sans intérêt, si on les compare aux documents mexicains similaires. Voir catalogue de la collect. Aubin-Goupil (*Atlas*, pl. 76 ; *Cat. raisonné*, II, p. 171-172). L'original provient de la collection Boturini. V. *Catalogo del Museo Indiano*, § XXXV, n° 3. — Inventario 6° (26 Sept. 1743), n° 32. Cf. Nicolas León « Sobre el uso de la escritura jeroglifica entre los Hia-Hiú (Othomies) en tiempos muy posteriores á la conquista » (*Actas de la XI^a reunion del Congreso de Americanistas ;* México, 1895).

4. Dans un des derniers numéros du *Globus*, j'ai passé en revue ces peintures. V. B. LXXXVII, N° 24 (29 juin 1905), l'article intitulé : « Ueber Taraskische Bilderschriften. »

5. Ce groupe renferme le plus grand nombre de documents, qui, souvent, ne possèdent qu'un intérêt secondaire.



4. Groupe de peintures dominé par le *Codex Borgia* et influencé par la culture zapotèque [1].

5. Peintures de l'État d'Oaxaca :

a) Peintures mixtèques;
b) Zapotèques;
c) Cuicatèques;
d) Mazatèques;
e) Chochos-Popolocas;
f) Chinantèques;
g) Mixes-Zoques (peintures chiapanèques, etc.).

6. Peintures yucatèques (Mayas) et du Honduras anglais [2].

7. Peintures guatémaltèques [3].

8. Peintures de Honduras et de Nicaragua [4].

Au cours de ce travail, je me bornerai, d'ailleurs, à un aperçu sur les groupes 4 et 5. Il me semble opportun, auparavant, de parler brièvement des tribus qui peuplent le grand État d'Oaxaca et qui s'étendent aussi sur les parties voisines des États de Guerrero et Puebla à l'ouest, et de Chiapas à l'est.

1. Leur localisation n'est pas sans difficulté, mais on fera bien sans doute de les regarder, avec M. Seler, comme un groupe nettement tranché qui réunit les produits les plus artistiques du génie précortésien.

2. Ce petit groupe se compose seulement de trois codices (les *Dresdensis*, *Parisiensis* et *Madridensis*) et de quelques documents très précieux en langue maya (Livres de Chilam Balam, Chronique du Nakuk Pech, etc.). Ils font déjà l'objet d'une littérature spéciale et d'une science particulière devant laquelle s'étend un vaste champ : le riche matériel des inscriptions sculptées sur pierres. Dans le Honduras anglais se trouvent les belles peintures murales de Santa-Rita (voir Thomas Gann, « Mounds in Northern Honduras », *XIX*th *Annual Report of the Bureau of Am. Ethnol.*, Washington, 1900, p. 661 ss.).

3. Sur ces peintures nous ne possédons que les témoignages des auteurs anciens (voir Ordoñez; Herrera, *Decad.* III, lib. II, cap. 18) et les traditions précieuses en langue indigène (*Popol Vuh*, *Annales des Cakchiquels*). Sur les peintures de Chiapas, voir surtout l'évêque Nuñez de la Vega (*Constituciones diocesaneas de Chiapas*, n° 32, § 28, p. 9, 1692); Clavigero, II, p. 65; Bancroft, *Native Races*, II, p. 770; Jean de Laët, *Descriptio Indiae occident.* (1633), lib. VII, cap. V, p. 325 (« in musica atque pictura caeterisque mechanicis artibus excellunt »).

4. Voir Herrera, *Decad.* III, lib. II, cap. 18, et lib. IV, cap. 7. Il dit que les Chorotèques seuls possédaient des peintures. Cf. Oviedo, *Hist. gén.*, IV, 36; Squiers, *Nicaragua* (éd. 1856), II, p. 347 s.; Acosta, VI, cap. 7.

La population d'Oaxaca se compose, en général, des Mixtèques [1] habitant les parties de l'ouest, des Zapotèques [2] habitant les parties situées plus à l'est, jusqu'à Tehuantepec, où ils touchent aux Huaves [3]. Au nord de ces deux tribus, nous trouvons, dans le nord extrême, les Aztèques; au sud de ceux-ci, les Mazatèques [4] et les Cuicatèques [5]; à l'ouest de ces derniers, les Chochos-Popolocas [6]; à l'est, les Chinantèques [7] qui s'étendent jusqu'au Vera Cruz. A l'est du centre politique des Zapotèques, habitent les Mixes-Zoques [8]. Les Chontals [9] enfin se trouvent dans les montagnes de Quiegolani et sur les côtes du Pacifique du département de Yautepec.

L'isthme de Tehuantepec représente la grande frontière qui sépare les peuples mexicains et mixtéco-zapotèques des peuples du Yucatan et du Guatémala. D'après leur situation géographique, les Mixtéco-Zapotèques forment la transition naturelle de la civilisation

1. Fray Antonio de los Reyes, dans son *Arte en lengua mixteca* (Mexico, 1593, prólogo), distingue les parties suivantes de la Mixtecapan : *ñudzavui-ñuhu* (Mixteca alta), *tocuij-ñuhu* (parte de los Chochones), *tocuisi-ñuhu* (parte que cae hazia Goaxaca), *ñuniñe* (Mixteca baxa), *ñiñuma* (cordillera hasta Puebla), *ñundaa*, *ñunama*, *ñundui* (la cuesta del mar del sur). Voir Orozco y Berra (*Geografia de las lenguas de México*, 1864, p. 189 ss.).

2. Les Zapotèques se divisent aussi en plusieurs tribus. Voir Orozco y Berra, *l. c.*, p. 177 ss. ; Mühlenpfordt (*Versuch einer getreuen Schilderung der Republik Mejico*. Hannover, 1844, II, p. 142-143).

3. Les Huaves sont actuellement refoulés vers les lagunes de Tehuantepec.

4. Les Mazatèques sont surtout les habitants de *Mazatlan* (dans l'actuel département de Teotitlan).

5. Habitants de Cuicatlan, dans le département de Teotitlan. La langue cuicatèque est apparentée à la zapotèque.

6. D'après Los Reyes (*l. c.*), les Chochos-Popolocas habitent les villages de Cuixtlahuac (Coixtlahuaca), Texupa, Temazculapa, Tequistepec (dans les districts de Coixtlahuaca et Teposcolula). *Chochon-tli* signifie « l'étranger » (Molina), « barbare » (Sahagun, livre X, chap. 29), de même que *popoloca*. La langue chochone est apparentée à la mixtèque.

7. Habitants de Chinantla. La langue chinantèque est isolée. Voir Brinton, « Observations on the Chinantec Language », *Proceedings of the American Philos. Soc.*, vol. XXX (1892), nº 137, p. 22-31.

8. Les Mixes-Zoques ou Zoaques (voir Jean de Laët, *Hist. Indiae occid.*, 1633, lib. VII, cap. V, p. 325) sont apparentés entre eux. Leur centre était Tecpatlan en Chiapas.

9. *Chontal* est dérivé de *Chontalli* « estrangero o forastero » (Molina), de la même racine que *chochon-tli*.



mexicaine à celle des Yucatèques et Guatémaltèques. Leur parenté avec ces derniers semble attestée par la langue. Quelques racines et certaines propriétés grammaticales de cette langue et de quelques idiomes plus ou moins voisins [1] montrent une analogie frappante avec les langues mayas. Quant aux idées religieuses, elles se rapprochent beaucoup plus de la civilisation mexicaine. De part et d'autre, nous trouvons le même calendrier [2], la même série de vingt signes diurnaux, les mêmes divinités. Dans les peintures brillantes de Mitla on retrouve le *Quetzalcouatl*, le *Xolotl*, le *Tonatiuh*, le *Mixcouatl*, etc., des Mexicains. Sahagun dit expressément que le dieu *Xipe* était une divinité adorée par les Zapotèques [3], et que, sous le règne du roi *Ahuitzotl*, les marchands mexicains victorieux avaient apporté du pays des Zapotèques les ornements de plumes nommés *quetzalpatzactli* [4]. Ce fait historique est rapporté par plusieurs auteurs anciens et quelques peintures en font mention. On voit ainsi que les intérêts commerciaux des Mexicains jouaient dans la région un très grand rôle et que les expéditions des marchands vers le pays des Zapotèques, vers l'*Anauac-Ayotlan* jusqu'à Tehuantepec, étaient de véritables entreprises guerrières. Le but de toutes ces opérations était la conquête d'*Oaxaca* (*Huax-Yacac*) [5], de *Mictla* et de *Teotzapotlan* qui eut lieu en 2 *tochtli*, 3 *acatl* = 1494, 1495. Alors suivit la conquête des villages de la côte pacifique, en 5 *calli* = 1497 [6].

Ces faits prouvent les relations intenses et vraisemblablement

1. A la famille linguistique mixtèque on peut rattacher, par exemple, la langue des Chatinos et des Papabucos; à la langue zapotèque celle des Amusgos.

2. Sur le calendrier mixtèque, voir Burgoa, *Geografica descripcion*... (Mexico, 1674), IIe partie, chap. 24. — Cf. Clavigero, I, p. 150.

3. *Anauatl y teuc Tzapoteca yn uel ynteouh catca*... « il était le seigneur de la côte pacifique, le dieu propre des Zapotèques (Sahagun, I, chap. XVIII, d'après M. Seler).

4. *Auh in quetzalpatzactli ompa malli mochiuh in Ayotlan* « et le quetzalpatzactli fut pris ici dans la contrée de la côte Pacifique » (*Anauac Ayotlan*). Voir Sahagun, IX, chap. 2 (d'après Seler).

5. *Oaxaca* (Goaxaca) dérivé de *Huax-yaca-c* « lieu de la saillie des acacias ». Le lieu s'appelle, en langue mixtèque, *nuunduvua* ou *ñuhu-ndua*; en cuicatèque, *naha-nduva*; en chinantèque, *ni-cahui*; en zapotèque, *luhu-laa*.

6. Voir *Cod. Telleriano-Remensis*, fol. 40 verso, et *Vat. A*, fol. 82 verso

plus anciennes que ne le rapportent les auteurs, entretenues par les Mexicains avec les peuples d'Oaxaca [1]. Cette circonstance est de la plus grande valeur pour la critique des peintures de cette contrée, dont le contenu, celui du groupe 4 excepté, reste toujours problématique. On peut prévoir, cependant, qu'on arrivera un jour à leur interprétation complète.

Dès à présent, on peut y distinguer des représentations d'idées religieuses à côté de représentations d'événements historiques. Une comparaison de tous les passages parallèles, un travail long et laborieux, produirait beaucoup de résultats et jetterait beaucoup de lumière sur leur parenté mutuelle [2].

Malheureusement, je crois qu'il n'existe point d'interprétations ; car les textes en langue indigène, qui couvrent les feuilles de quelques *Codices* et de la traduction desquels M. Chavero espéra la solution des images, ne se rapportent pas aux représentations. Ils ont été fabriqués par les Indiens pour tromper les conquérants et les religieux sur le sens païen des peintures.

1. Voir Sahagun, livre IX, chap. 2 : *Auh in Tenochtitlan tlahtocati in Auitzotzin, ye ypan in calacque puchteca Ayotlan in Anauac; ompa inipan ual motzaoc, nauhxiuitl in caltzaoctimanca in Quauhtenanco in oncan yaochiualoque, in quimonyaochiuaya Tequantepecatl, Izuatecatl, Xochtecatl, Amaxtecatl, Quahtzontecatl, Atlan Omitlan tlacatl, Mapachtepeua...* « Et le roi du Mexique est *Ahuitzotzin;* c'est à son temps que pour la première fois les marchands pénétrèrent dans le district d'*Anauac Ayotlan*. Ils y étaient enfermés quatre années dans une forteresse de palissades, où on leur fit la guerre. Les habitants de *Tehuantepec*, *Izuatlan*, *Xochtlan*, *Amaxtlan*, *Quahtzontlau*, *Atlan*, *Omitlan* et *Mapachtepec* leur firent la guerre... » Le *Codex Aubin de 1576* fait mention, en 1497 et 1498, de la soumission des hommes de *Xochitlan* et *Amaxtlan* (*nican poliuhque xochitlatlaca*, *nican poliuhque Amaxteca*, p. 76). Cf. *Codex Vaticanus A*, fol. 83 recto ; *Anales de Chilmapain* (éd. Siméon), p. 10 et 167. Tezozomoc (*Crónica mexicana*, cap. 75 ss.) parle aussi de la conquête de *Miahuatlan* et *Xolotlan*.

2. On trouve, par exemple, la montagne divisée en haut et combinée avec la montagne peinte en manière d'un jeu d'échec dans le *Cod. Vind.* (p. 21 et 45), dans le *Cod. Colomb* (p. 41), *le Ms. Aubin*, *n° 20*, et la montagne seule avec le *Xiuhcouatl* dans le *Cod. Nuttall* (p. 46, 76, 79) et dans ledit *Ms. Aubin*. Le couple des divinités nommées « 1 cerf » se rencontre dans le *Codex Vindob.* (p. 51), dans le « rouleau Selden », dans le « fragment Dorenberg », etc., et rappelle la tradition des Mixtèques rapportée par le dominicain Gregorio Garcia. V. « *Origen de los Indios* », lib. 5, cap. 4 (déjà cité par Clavigero, I, p. 150).



Cependant, nous possédons quelques indications très intéressantes d'auteurs anciens sur les peintures d'Oaxaca [1]. Les voici : Burgoa [2], en parlant des villages d'Oaxaca, dit :

« Entre la barbaridad de estas naciones se hallaron muchos libros á su modo, en hojas ó telas de especiales cortezas de árboles que se hallaban en tierras calientes [3], y las curtián y aderezaban á modo de pergaminos de una tercia vara, poco más ó menos de ancho, y unas tras otras las surcian y pegaban en una pieza tan larga como la habían menester, donde todas sus historias escribían con unos caracteres tan abreviados, que una sola plana expresaba, el lugar, sitio, provincia, año, mes y dia, con todos los demás nombres de Dioses, ceremonias y sacrificios, ó victorias que habian celebrado y tenido, y para esto á los hijos de los señores, y à los que escogían para su sacerdocio enseñaban é instruían desde su niños, haciéndoles decorar aquelles caracteres, y tomar memoria las historias, y destos mismos instrumentos he tenido en mis manos, y oídolos explicar á algunos viejos con bastante admiracion, y solían poner estos papeles ó como tablas de cosmografía, pegados á lo largo en las salas de los señores, por grandeza y vanidad, preciándose de tratar en sus juntas y visitas de aquellas materias [4]. »

Gonçalo de Balsalobre [5] nous donne aussi quelques détails sur

1. Il est regrettable que le précieux ms. du dominicain Christobal Chavez Castillejos, qui renfermait beaucoup de notes sur l'histoire des Zapotèques, Mixtèques et Mixes, ait disparu, comme les extraits faits de cet ouvrage par Mühlenpfordt.

2. Voir Fr. Francisco de Burgoa, *Palestra historial*, México, 1670.

3. Cf. Jean de Laët, *Descriptio Indiae occidentalis* (1633), lib. V, cap. XX : « Hispani hic (Guaxaca) primum byssum tractarunt, frequentia mororum, quas provincia alebat, allecti, e quarum interiori libro barbari papyrum facere consueverant ».

4. Burgoa, dans sa *Geografica descripcion de la parte septentrional del polo arctico de la America y nueva iglesia de las Indias occidentales y sitio astronomico de esta Prov. de Predicadores de Antequera, Valle de Oaxaca*... tom. II de la II° partie, fait mention de plusieurs *Codices*. Boturini, dans son musée indien, posséda aussi quelques-unes de ces peintures précieuses perdues aujourd'hui. Voir, par exemple, *Catalogo del Museo Indiano*, § XX, n° 19 — Inventario 4° (24 septembre 1743), n° 45 ; § XXX, n° 4 — Inventario 6° (26 sept. 1743), n° 25.

5. Voir « Relacion autentica de las Idolatrias, Supersticiones, vanas observaciones de los Indios del Obispado de Oaxaca por el Br. Gonçalo de Balsalobre ». Mexico, 1656 (*Anales del Museo Nac. de México*, VI, p. 237).



le contenu des peintures, en parlant de l'idolâtrie des Indiens d'Oaxaca :

«... los mismos errores que tenían en su gentilidad para loqual han tenido libros y quadernos manuscritos de que se aprovechan para esta doctrina y en ellos el uso y enseñança de 13 dioses con nombres de hombres y mugeres, à quienes atribuyen varios efectos, asi como para el regimen de su Año que se compone de 260 dias y estos se reparten en 13 meses [1], y cada mes se attribuye á uno de los dichos dioses. »

De la nation des Mijes, Burgoa dit qu'ils possédaient une tradition ancienne :

« que la tuvieron de sus mayores, y dejaron escritos en sus pieles y caracteres, que un hombre blanco y anciano que vino de la mar del Sur, con el hábito que pintan á los apóstolos, habia llegado á estos Mixes y predicádoles en su lengua algunas cosas del Dios verdadero que habian de adorar, y los naturales de esta nacion lo quisieron matar, y que subiéndose á aquella peña dejó estampadas las huellas, y no le vieron más. »

Ce qui caractérise surtout les peintures mixtéco-zapotèques, c'est l'habitude d'exprimer les noms des divinités ou des prêtres par des jours déterminés du « tonalamatl ». Cette coutume se retrouve aussi sur beaucoup de vases et reliefs en pierre d'Oaxaca [2]. Elle est de plus attestée par les auteurs anciens. Juan de Cordova [3], parlant des noms propres et appellatifs des Zapotèques, nous dit :

« Los nombres apellativos o comunes de los hombres, no son impuestos ni tomados de alcuñas (familias), sino tomanlos del dia en que nacen. Y assí parece que si usassen à nuestro modo que ponemos por nombre à uno Juan, porque nacio el dia de Sant Juan. Pero los indios tomavan este segundo nombre por apellativo, del planeta o signo que à su cuenta reynava aquel dia, o de sus falsos dioses, de los quales dezian, que cada uno tenía su dia, y dias y tiempos en que reynava, y tenía por insignia una especie de animales sobre quien particularmente señareavan. Unos sobre Culebras, otros sobres Venados, otros sobre Lagartos, etc. Y assi al

1. Cf. Boturini, *Idea de una nueva Historia*, et Clavigero, II, p. 65, note O. Il semble que Boturini ait puisé à cette source Balsalobre.
2. Voir Seler, *Gesammelte Abhandlungen*, II, p. 358, 359.
3. Juan de Cordova, *Arte en lengua Zapoteca*, Mexico, 1578, p. 16.



yndio que aquel dia nacía, le llamavan por sobre nombre Lagarto, o culebra, etc. Y lo mesmo de las mugeres. Si el primer hijo nacia en el dia de *pillaala*, llamavaale *yobi pillaala*, si el segundo en dia de *pillache*, llamavaale *tini pillache*, etc. Lo mesmo era de las hijas... »

S'appuyant sur ce passage, Boturini, dans son catalogue [1], en citant le document actuellement connu sous le titre de *Codex Baranda*, dit que les noms appellatifs des caciques (d'Oaxaca) y étaient peints en caractères, à la façon du calendrier toltèque. En fait, dans les *Codex Selden, n° 1, Bodley*, etc., de telles dates se retrouvent à chaque page, et sur l'important *Lienzo de Zacatepec*, ces dates sont accompagnées d'hiéroglyphes indiquant les surnoms postérieurs des personnages [2].

Un autre trait caractéristique de ces peintures est l'arrangement des représentations par trois ou quatre colonnes verticales ou horizontales. Ces colonnes s'étendent sur plusieurs feuilles. Les figures présentent aussi une attitude et une ornementation spéciales. La matière consiste en peau de cerf tannée et couverte d'un enduit blanchâtre, qui a reçu les couleurs. On trouve, en outre, des matières végétales, papiers ou tissus d'agave, de coton, etc. Les contours sont obtenus à l'aide d'un instrument pointu (épine d'agave ?) et forment des lignes admirablement sûres et régulières. A l'intérieur de ces contours, on a appliqué les couleurs au moyen d'un pinceau. Les couleurs usuelles sont le rouge, le jaune, le brun, le bleu, le vert, le noir et le blanc, pures ou nuancées. Orozco y Berra relève comme couleurs plus prédominantes le jaune, le rouge, le noir et surtout certaines semi-couleurs sales, qui donnent aux peintures un ton sombre et uniforme [3]. C'est l'impression que donnent réellement les *Codices* de Bodley et de Selden.

Je me borne à ces quelques indications générales et passe à l'examen des peintures des groupes particuliers 4 et 5.

1. Boturini, *Catalogo del Museo Indiano*, § XX, n° 19 : « Otro (mapa) en unas pieles curadas juntas, que me embiaron de dicho Obispado (Oaxaca), con las pinturas de sus caciques, los que tienen pintados sus appellidos en caracteres al modo del Kalendario Tolteco ».

2. Cf. la dernière publication du Dr Seler (« Jadeitkopf aus Tula », in : *Zeitschr. f. Ethnol.*, 1905, vol. XXXVII, p. 530 ss.).

3. Voir Orozco y Berra, *Hist. antigua*, I, p. 530 s.



A. — Groupe des peintures dominées par le Codex Borgia.

Ce groupe renferme actuellement cinq grands *Codices* et une feuille isolée. On peut les répartir comme suit :

I. Le *Codex Borgia ;* le *Codex Vaticanus B ;* le *Codex Cospi* (provenant, d'après M. Seler [1], du voisinage de l'ancienne Zapotèque, p. e. de *Teotitlan*, *Tochtepec* ou *Coatzacualco*).

M. Seler, le premier, attira l'attention des savants sur ce groupe, caractérisé par la grande similitude des idées religieuses, l'analogie extérieure et les variantes intéressantes des représentations [2].

II. Le *Codex Féjerváry-Mayer ; le Codex Laud* (caractérisés par l'indication des nombres à la manière des Mayas).

III. La *Peinture n° 20 de la collection Aubin.*

I. — *Sous-groupe Borgia.*

1. *Codex Borgia* (Borgianus, manuscrit de Veletri).

Peint sur deux côtés. Complet. 39 feuilles. 76 pages. Longueur totale, environ 10,34 m. ; hauteur, 27 cm., chaque feuille = 27 × 26,5 cm. [3].

C'est une bande de peau de cerf se composant de 14 pièces d'une longueur différente et pliée en 39 feuilles, peintes sur deux côtés, la première et la dernière exceptées. Celles-ci, à une époque relativement récente, ont été fixées sur une couverture en bois. La partie supérieure des pages 74-76 a été endommagée par le feu.

1. Voir Ed. Seler, *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 341.

2. Voir Seler, « Der Codex Borgia und die verwandten aztekischen Bilderschriften », *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 133-144.

3. Lino Fabrega (1746-1797) décrit le *Codex* comme « un libro quadrato di 14 oncie e mezza e 3 dialtezza... disteso comparisce una fascia di pelle cervina unita in 13 pezzi di 44 palmi e mezzo di lunghezza e 38 pag. per parte, che in tutto fanno 76. Le due ultime restavano vuste, affine d'essere attaccate alla fodera. Di essa forse spogliato in altro tempo, ora è di nuovo ricoperto ». Paulinus S. Bartholomaeo en donne une autre description en le comparant au *Codex Vindob.* Cf. *Vitae synopsis Stephani Borgia*, cap. VII.



L'histoire de ce *Codex* est malheureusement encore obscure. On peut présumer que le précieux document arriva de bonne heure en Europe [1]. La preuve s'en trouve à la page 68, sous la forme d'une note écrite au xvie siècle, vraisemblablement, par un Espagnol ou Mexicain, en Italie [2]. A. de Humboldt (1769-1859) rapporte [3] que du palais Giustiniani [4], le *Codex* passa au palais Altemps dans les circonstances suivantes. Au palais Giustiniani, le cardinal Stephano Borgia (1731-1804) l'aurait vu, un jour, entre les mains des enfants d'un domestique, qui ne voulaient rien moins que le brûler ! Il eut la chance de le sauver et le conserva depuis dans le palais Altemps à Rome. La veille de sa mort, le cardinal légua toute sa fortune, excepté son musée de Veletri, à la « Congregatio de Propaganda Fide ». Ce testament fut l'objet d'un long procès [5] entre la Congrégation et la famille du défunt. En 1809, la Congrégation obtint gain de cause et reçut, en 1814, avec les objets en litige, le *Codex* qui fut conservé jusqu'en 1883 dans sa bibliothèque, ensuite dans le « Museo Etnografico Borgiano » du même Institut. Actuellement l'inappréciable manuscrit se trouve dans la bibliothèque apostolique du Vatican.

Le commentaire de l'ex-jésuite Lino Fabrega [6] (1746-1797), d'une réelle valeur à l'époque de sa composition, est aujourd'hui suranné. On y cherche en vain des détails précis sur l'histoire du *Codex*. En 1805, A. de Humboldt vit le « Borgia » à Veletri, chez le neveu du cardinal, le chevalier Camillo Borgia. Il en publia quelques parties

1. Des études minutieuses m'ont donné la conviction que les *Codices* les plus importants sont venus en Europe au courant du xvie siècle.

2. Voir, du R. P. J. Ehrlé, l'aperçu historique accompagnant l'édition du duc de Loubat. Cette note dit « in queste caste sono lidi de la setimana, verbi gracia dominica, lunez. »

3. Voir *Vues des Cordillères*, Paris, 1810, p. 90.

4. Les Giustiniani étaient bien connus comme collectionneurs d'objets d'art de toute espèce. De leur galerie célèbre, il existe des reproductions, sous forme de catalogue, publiées en 1651. Malheureusement il y manque une préface et un texte, où l'on pourrait rechercher des indications sur l'origine du *Codex*. Voir R. P. Ehrlé, *l. c.*

5. A cette occasion, on dressa quelques inventaires qui mentionnent aussi notre *Codex*.

6. Ce commentaire a été imprimé dans les *Anales del Museo Nacional de México*, Tomo V, p. 1-260. Traduction espagnole par D. Teodosio Lares (Ms. de la collection Chavero).

remarquables dans l'atlas de ses *Vues des Cordillères*. Agostino Aglio devait, un peu plus tard, exécuter une copie totale pour l'ouvrage de Kingsborough [1]. D'après une note de la page 25, le *Codex* fut copié aussi en mars et avril 1856 par un certain Ramon Rodriguez [2]. Enfin, en 1898, M. le duc de Loubat en fit faire, comme on sait, une reproduction fidèle en chromophotographie [3]. Dès 1904, cette splendide édition était complétée par la première partie du commentaire monumental de M. le Dr Seler [4].

2. *Codex Vaticanus B* (n° 3773, Codice Vaticano Rituale).

Peint sur deux côtés. Complet. 49 feuilles, 96 pages. Longueur totale, 7,35 m.; hauteur 12,5 — 13 cm. Chaque feuille = 12,5 — 13 × 15 cm. [5]. Sur peau de cerf; forme une bande composée de 10 pièces, pliées en 49 feuilles peintes sur deux côtés, la première et la dernière exceptées. Celles-ci sont gommées sur une couverture ancienne d'un bois précieux, autrefois incrustée de turquoises, dont une seule s'est conservée [6]. La peinture se trouve dans la Bibliothèque du Vatican.

Le *Codex* arriva en Italie à une époque très ancienne. Depuis la dernière moitié du XVIe siècle, son histoire se confond avec celle du *Cod. Vat. A* (n° 3738) [7]. Il est très probable, en effet, que les deux *Codices* entrèrent ensemble dans la bibliothèque du Vatican sous le cardinal Amulio (1505-1570), bibliothécaire entre 1565 et 1570 [8].

1. Voir Lord Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, London, 1830-1848. Vol. III, n° 1.

2. C'est l'architecte R. Arangoiti qui copia le ms. par ordre de Ramirez (voir *Anales del Mus. Nac. de Méx.*, V, p. 321).

3. Par le Stabilimento Danesi, Rome. Sur cette édition, voir Jesús Galindo y Villa, *Anales del Museo Nac. de México*, tomo VI (1898), Apendix, p. 25-52.

4. *Codex Borgia, eine altmexikanische Bilderschrift der Bibliothek der Congregatio de Propaganda Fide...* erläutert von Dr. Eduard Seler, Band 1, Tafel, 1-28, Berlin, 1904.

5. Voir Lino Fabrega, *Esposizione del Codice Borgiano*, l. c., p. 7.

6. M. F. del Paso y Troncoso en fit une description soigneuse comme introduction à l'édition du duc de Loubat (1896).

7. Voir le Rév. Père Ehrlé, « Préface » de l'édition du duc de Loubat (1900).

8. Nous savons par Lino Fabrega que la compilation du *Cod. Vat. A* (*Codex de los Rios*) fut achevée en 1566 (d'après Albert Gallatin, *Transactions of the American Ethnol. Soc.*, vol. I, New-York, 1845, p. 139, entre 1546 et 1560). Le

Un document de 1589 mentionne en tous cas ces deux *Codices* [1]. Les catalogues de la Bibliothèque du Vatican même les nomment pour la première fois dans un brouillon fait par quelques membres de la famille des Rainaldi, de 1596 à 1600, en ces termes [2] :

3773. Indorum cultus, delineamenta et effigies ac Hieroglyphica, ex papyro cum tabulis, quae quidem papyrus septem digitis lata se in longum extendit per palmos XXXI, ab utroque latere depictis, postea vero plicata, formam libelli desunit.

En 1652, une notice sur les deux *Codices* est publiée par Georgius Hornius († 1670) [3]. Retrouvé, après quatorze années de recherches par Lino Fabrega [4], le *Vaticanus B* fut étudié par A. de Humboldt [5], copié par Aglio vers 1830 pour l'ouvrage encyclopédique de Lord Kingsborough [6] et publié, enfin, en chromolithographie par M. le duc de Loubat [7]. A cette édition, M. Seler a ajouté un commentaire en 1902.

3. *Codex Cospi* (Cospianus, Bolognese, Bologna).

Incomplet. 20 feuilles ; 38 pages, dont 24 peintes (du recto, p. 1-13, du

cardinal Amulio fit faire quelques reproductions de ce *Codex*, qui furent mises à profit par Lorenzo Pignoria (1571-1631). Cf. son *Discorso o una seconda parte delle imagini degli Dei indiani*, ouvrage qui complète l'œuvre de Vincenzo Cartari, *Imagini delli dei degli antichi*, édition de Padua, 1626, p. 550 ; — édition de Padua, 1615, p. XXIII s. (voir Ehrlé, « Préface » de l'édition du *Cod. Vat. B*, p. 13). Le *Codex* mexicain de la Bibliothèque du Vatican cité par Acosta (*Historia naturalis et moralis Indiae*... lib. VII, cap. XIX) n'est ni le *Codex Vat. A*, ni le *Codex Vat. B*. Acosta (*l. c.*) parle d'un seul *Codex* et non de deux, comme Buschmann l'a prétendu (voir *Ueber die Aztekischen Ortenamen*, I Abtlg., Berlin, 1853, p. 46).

1. Voir Michael Mercatus (1541-1593), l'auteur célèbre de la *Metallotheca Vaticana*, dans son ouvrage *De gli obelischi*, Roma, 1589, p. 96 (« ...due libri della libraria Vaticana ritratti da gli esemplari stessi venuti dal Messico »).

2. Cf. Rév. Père Ehrlé, *l. c.*, et *Historisches Jahrbuch*, vol. XI (1890), p. 718 s.

3. Georgius Hornius, « lib. IV, De originibus americanis ». Hagae comitis, 1652, lib. IV, cap. XIV.

4. *L. c.*, p. 7.

5. Voir quelques reproductions dans l'Atlas de ses *Vues des Cordillères*.

6. Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, vol. III, n° 4.

7. A l'établissement de Danesi, Rome, 1896. Cf. Jules Oppert, *Journal de la Soc. des Am.*, Paris, tome II, n° 8, p. 257 ss.

verso, p. 21-31); palimpseste. Les peintures du verso sont différentes, surtout dans la forme des signes de jour et dans l'indication des nombres dessinés à la manière des Mayas. Longueur totale, 3,70 m., hauteur, en général, 18 cm. Chaque feuille = 18 × 18 cm. Sur peau de cerf. D'après M. del Paso y Troncoso [1], les couvertures se composent de trois enveloppes : à l'extérieur, une enveloppe en parchemin (cuir de porc) avec une inscription, au milieu une enveloppe en papier, enfin la peau de cerf du *Codex* même. Peut-être l'enveloppe médiane remonte-t-elle à un possesseur d'un temps plus ancien et porte-t-elle quelque inscription importante pour l'histoire du *Codex*. L'original est conservé à la bibliothèque de l'Université de Bologne. Une copie faite par Ant. Bassoli se trouvait dans le musée Borgia [2].

Voici ce que nous savons des vicissitudes du document [3]. Un certain comte Valerio Zani en fit cadeau au marquis Cospi, le 26 décembre 1665. Depuis cette époque, le *Codex* se trouvait au musée Cospien à Bologne. Le marquis céda ses collections à sa ville natale. De cette façon, la peinture devint propriété publique [4], et entra dans l'« Instituto delle scienze e dell' arti ». Clavigero [5], Lino Fabrega et A. de Humboldt en font mention [6]. Aglio le copia pour Lord Kingsborough [7]. Le duc de Loubat l'édita en photochromie en

1. Préface de l'édition du duc de Loubat, 1893.
2. Voir Lino Fabrega, *l. c.*, p. 7.
3. L'inscription du *Codex*, en lettres dorées, dit :

« Libro || della China (del Mexico) || dal Sig^{r}. Co : Valerio || Zani al Sig. March. : Cospi || il di XXVI Dic^{re}. : || M.DC. LXV. || »

Ce marquis était le patricien, sénateur de Bologne, Ferdinando Cospi, possesseur du célèbre « Museo Cospiano », dont il existe quelques catalogues de 1667, 1677 et 1680. Dans ledit musée se trouvaient aussi deux pièces excellentes en mosaïque mexicaine (« due idoli lavorati a musaico in forma di sfinge ») actuellement conservées au Musée d'ethnogr. de Rome (voir Pigorini, *Reale Academia dei Lincei*, 1885, vol. XII ; A. Oppel, *Globus*, vol. 70, 1896, p. 10).

4. Voir *Nieuwe Reize van Misson na en door Italien... vermeerdert en opgeheldert met de Aanmerkingen van Addisson, te Utrecht 1724*, vol. 1, p. 417. « Wy hebben in' zelve Palais gezien het cabinet van rariteiten van de vermaarden Aldrovandus. Dat van den marquis de Cospi is' er by gevoegt, en het behoord alles de stad toe. Jeder stuck van die cabinetten vaert zyn geschreven naam. »
5. Clavigero, II, p. 187, 189.
6. A. de Humboldt, *Vues des Cord.*, I, p. 216-217.
7. Kingsborough, vol. II, n° 3.

1899 [1]. Une courte explication du contenu a été donnée par M. Seler [2]. L'existence de quelqnes mosaïques mexicaines à Bologne [3] me fait croire à la présence ancienne de ces pièces et du *Codex Cospi* en Italie. Leur destinée a dû être la même que celle des mosaïques du musée Kircher [4] à Rome, de la galerie des Médicis à Florence [5] et de la plus grande partie des mosaïques de la collection Christy à Londres [6]. Je rappelle que de telles mosaïques avaient été envoyées par Cortés à l'empereur Charles V, et se trouvent mentionnées dans les lettres de Cortès et autres auteurs anciens [7].

II. — *Sous-groupe Codex Féjerváry-Laud.*

4. *Codex Fejérváry-Mayer* (Codex de Pesth, Codex Féjerváry, Codex Mayer).

Peint sur deux côtés. Complet. 23 feuilles, 44 pages. Longueur totale, 3,85 m., hauteur 17,5 cm. Chaque feuille = 17,5 × 17,5 cm. Sur peau de cerf. Les couleurs se sont salies au cours des temps; on peut difficilement distinguer le bleu du vert et le vert du jaune. Conservé actuellement au Free Public Museum (collection Joseph Mayer) de Liverpool.

L'histoire de ce *Codex*, caractérisé surtout par l'indication des nombres écrits à la manière des peuples mayas, est encore obscure. Il se trouvait autrefois dans le cabinet des antiquités du savant

1. Voir Hamy, dans le *Journ. de la Soc. des Am. de Paris*, 1re série, III, n° 2, p. 202 s.
2. Voir Seler, *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 133-144; *ibidem*, p. 341-3.
3. Sur les mosaïques de Cospi, voir la note 70. Une autre mosaïque se trouvait au cabinet du médecin Ulysses Aldrovandus († 1605) à Bologne. Voir son *Museum metallicum*, Bologna, 1647, p. 550.
4. Athanasius Kircher, 1602-1680.
5. Voir Pigorini, *l. c.*; *Globus*, vol. 70, p. 10.
6. *Ibidem*, p. 4-9.
7. Voir 1re lettre de Cortés (de Vera-Cruz). Cf. Prescott, *History of the Conquest of Mexico*, book II, chapter VIII. Cf. Gomara, *Hist. de Mexico*, voir plus loin, p. 267, note 1). Oviedo, *Historia generale*, edidit Ramusio (Venetia, 1565), vol. III, f. 156 v., f. 158 r. Il serait très intéressant de poursuivre l'histoire de ces pièces et des travaux en plumes dispersés çà et là.

hongrois, Gabriel Féjerváry (1780-1851), à Pesth, et c'est dans cette ville qu'Aglio le copia pour l'ouvrage de Kingsborough [1]. Féjerváry avait fait de grands voyages en compagnie du baron Brudera. Ils se brouillèrent en 1829. Féjerváry emporta alors sa collection à Eperies où il habita chez son beau-frère; il la légua au fils de celui-ci, François Pulszky. En 1851, Pulszky, qui vécut plus tard à Londres, comme exilé, vendit le *Codex* à J. Mayer. Ce dernier en fit cadeau, avec d'autres collections, à sa ville natale, Liverpool, en 1867 [2]. La reproduction photochromique du duc de Loubat date de 1901, et le commentaire du Dr Seler, de la même année.

5. *Codex Laud.*

Peint sur deux côtés. Complet, 24 feuilles, 46 pages. Longueur totale, environ 4 mètres [3] ; hauteur, environ 16,5 cm. ; chaque feuille = 16,5 × 16,5 cm., sur peau de cerf. Conservé dans l'Université d'Oxford, Bodleian Library. Signé : Laud. B. 65, nunc 678. Cat. Mss. Angl. 546. Une fiche en lettres du XVIe au XVIIe siècle porte la note : « Liber Hieroglyphicorum Aegyptiorum MS. » D'après Mme Zélia Nuttall (préface de son édition du *Codex Nuttall*, p. 6), les côtés extérieurs du *Codex Laud* sont couverts de morceaux solides de peau de cerf, dont les poils sont devenus la proie des teignes.

Jusqu'ici, l'histoire de cette peinture n'a été éclairée par personne. William Laud (1573-1645) [4], le célèbre archevêque de Cantorbéry, était un savant éminent et collectionneur passionné de manuscrits rares. Le prince de Galles, plus tard Charles Ier (1625-1649), et le duc de Buckingham (1592-1628) étaient ses amis intimes. Vers 1623, ceux-ci séjournèrent en Espagne (Madrid), en

1. Voir Kingsborough, III, n° 3.

2. Voir Seler, commentaire du *Cod. Féj.*, p. 1-4. Malheureusement, quelques sources indiquées par lui n'étaient pas à sa disposition : tels le catalogue de l'exposition des collections de Pulszky dans la Société archéol., dressé par Henszlmann et les journaux de Pulszky, qui, jusqu'à ce jour, ne sont pas accessibles, dans la Bibl. du Musée Nat. Hongrois.

3. Les mesures ne sont pas publiées.

4. Voir *Breviarium vitae...... Laudi;* Simpkinson, *Life and times of Laud*, London, 1894. Dans les papiers de Laud, qui sont conservés dans la « Lambeth Palace Library », on trouverait peut-être plus de détails et d'indices.

vue d'un mariage projeté pour le jeune prince. Le duc de Buckingham adopta si bien la mode espagnole, qu'il importa, par exemple, en Angleterre, l'usage des boucles d'oreilles. Me permettra-t-on de présumer que l'arrivée de notre *Codex* en Angleterre fut un autre résultat de ce voyage ? Dans cette hypothèse, l'archevêque Laud l'aurait reçu comme cadeau. Il légua sa grande bibliothèque et ses manuscrits à la Bibliothèque Bodléienne [1], fondée le 8 novembre 1602, par sir Thomas Bodley. Il n'existe du *Codex* que la publication peu exacte de Kingsborough [2].

III. 6. ***Peinture nº 20, de la collection Aubin*** (le soi-disant « Culte rendu au soleil ».

1 feuille, peinte sur un côté. Largeur, 91 cm. ; hauteur, 51cm., sur peau de cerf. L'original et une copie faite par Leon y Gama se trouvent dans la Bibl. nat. de Paris, Collection Aubin, nºˢ 20 et 21 [3].

Cette belle peinture est citée déjà par Lorenzo Boturini (1702-1750) [4] et dans l'inventaire du 26 sept. 1743 [5]. Elle passa entre les mains de Veytia (1718-1769), de Leon y Gama (1735-1802), de Pichardo (1748-1812) et fut acquise par Aubin (1802-1891), entre les années 1830 et 1840 [6]. Celui-ci l'apporta à Paris, avec beaucoup d'autres peintures et mss. mexicains (1840), et vendit sa collection à Eugène Goupil en 1889 [7]. Après la mort de ce dernier, Mᵐᵉ veuve Goupil donna la collection à la Bibl. nationale [8] (en 1898).

1. Cf. Antonius Wood, *Antiquitates Universitatis Oxoniensis*, 1674, pars II, p. 53ᵃ : « Caeterum laevam versus reponantur [dans la Bibl. Bodl.]. Reverendissimi in Christo Patris Gulielmi Laud, Archiep. Cantuariensis libri, numerum 1300 superantes, atque hac inscriptione dignoscendi : Codices Mss. P. M. CIↃCCC. Hebraici, Syriaci, Chaldaici, Aegyptiaci... » Je rappelle qu'une note, peut-être de la main de Laud, désigne le ms. comme un « Liber Hierogl. Aegypt. Ms. ».

2. Kingsborough, vol. II, nº 2.

3. Voir Boban, *Documents pour servir à l'histoire du Mexique*, Atlas, pl. 20 et 21 ; cf. H. Omont, *Catalogue des Mss. mexicains de la Bibl. Nat. de Paris.*

4. Boturini, *Catálogo del Museo Indiano* (Madrid, 1746) § XXX, nº 3.

5. Inventário 6º, nº 24 (edidit A. Peñafiel, ap. *Monumentos del arte mexicano antiguo*, texto, cap. XII, p. 56-68).

6. Voir Aubin, *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines*, Paris, 1851, p. 18.

7. Voir Genin, Lettre-préface du *Catalogue raisonné* de Boban, vol. I.

8. Voir Albert Réville, *Revue des Bibliothèques*, 1898 (mars-mai) et ***Catalogue de la Bibl. américaine de feu M. Goupil***, Paris, 1899, p. XI-XVIII.

Cette peinture représente les cinq *cuiateteo*, « 5 femmes mortes en couches », qui règnent dans la 3e partie du *tonalamatl* (l'ouest), et les cinq *huitznahua* « 5 dieux du sud », qui règnent dans la 4e partie du *tonalamatl* (sud) [1]. Elle offre une analogie frappante avec les représentations du *Codex Vatic. B* et du *Codex Borgia* [2]. Les symboles montrent des rapports intéressants avec les *Cod. Vindob.*, *Cod. Nuttall*, *Becker*, etc. [3].

B. — Les peintures de l'État d'Oaxaca

I. — *Les peintures mixtèques.*

1. *Codex Becker n° 1* (sa copie = Manuscrit du Cacique).

Peint seulement sur un côté. Fragment. 16 feuilles. Longueur totale, environ 4 mètres ; hauteur, 18,5 cm.; chaque feuille = 18,5 × 25 cm., sur peau de cerf. Les couleurs sont le noir, le rouge cochenille, le bleu indigo, le jaune clair, le jaune brunâtre et le vert. L'original montre deux sortes de retouches faites pour rétablir les parties effacées [4]. Quelques mots mixtèques sur p. 7, 9, 15. Conservé actuellement au « Musée impérial d'Histoire naturelle » de Vienne (Collection Becker).

Le nom rappelle l'ex-propriétaire, Philipp J. Becker (Darmstadt). Une copie du *Codex* fut faite par Henri de Saussure, à Puebla, en 1852. Il la publia sous le titre surprenant de « Manuscrit du Cacique » [5]. L'histoire du document est simple. En 1852, un Indien de la Mixtèque, dans la famille duquel la peinture s'était transmise de père en fils, apporta celle-ci à l'avocat Lic. Don Pascual Almazan.

1. Voir, sur cette question, l'analyse que M. Ed. de Jonghe a donnée de mon étude préliminaire, dans le *Journ. de la Soc.* (nouv. série, t. II, 1905, p. 170-171).
2. Cf. *Cod. Vat. B.*, f. 77, 78 et 79 ; *Cod. Borgia*, f. 47 et 48.
3. J'en ai fait une interprétation détaillée qui paraîtra dans un des prochains cahiers de la *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin (1905).
4. Voir préface du *Manuscrit du Cacique*.
5. Henri de Saussure, *Le manuscrit du Cacique*, *Antiquités mexicaines*, 1er fascicule, Genève, 1892 (reproduction en chromolithographie).

Il voulait s'en servir pour un procès patrimonial. L'avocat gagna le procès et reçut le *Codex* de l'Indien reconnaissant. C'est chez Almazan que Henri de Saussure prit sa copie [1]. A la session du 7e Congrès des Américanistes, à Berlin (octobre 1888), Philipp Becker exposa quelques manuscrits des indigènes, provenant de sa collection faite à Puebla. Il y avait acheté le *Codex* chez un collectionneur du pays. Il en fit faire des photographies qui se trouvent à Paris, Berlin, etc. [2]. Remarquons que les mots mixtèques, plus haut mentionnés, manquent dans la publication de Saussure.

Le contenu est religieux ou mythologique. On ne doit pas y chercher l'histoire d'un cacique fabuleux, *Sar-ho*, et de sa femme *Con-Huyo*, résidant à *Tindu* [3]. Le document semble un fragment dont la suite serait peut-être le *Codex Columbinus* [4], son proche parent.

2. *Codex Columbinus* (Códice Colombino, Codex Dorenberg).

Peint seulement sur un côté. Fragment, 24 feuilles, longueur totale, 6,80 m., hauteur, 20 cm., chaque feuille = 20 × 25 cm., sur peau de cerf. Les couleurs sont vives : le rouge « rojo ó grana », vert, bleu, jaune, noir et blanc. Au pied des figures se trouvent des textes en idiome mixtèque prétendu de *Tepoxcolula* [5]. L'original est conservé au « Museo nacional de México »; une copie au Musée de Leipzig.

Ce *Codex* provient de la haute Mixtèque et fut offert à un marchand allemand, le consul Dorenberg, à Puebla. On ne sait rien de son histoire. M. Seler le copia en 1888 dans la maison dudit

1. Henri de Saussure, *Le manuscrit du Cacique*. Préface. Cf. Seler, *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 155.

2. Voir Boban, Cat. raisonné de la collection Aubin-Goupil, n° 163 (vol. II, p. 332; cf. I, p. 341, note); voir aussi E.-T. Hamy (*Decades Americanæ*, III-IV, p. 179, Paris, 1898), qui signala, le premier, l'identité de la peinture copiée par le vénérable voyageur genevois, avec le Ms. de M. Becker. Cf. encore : *Journal de la Soc.*, 1re série, t. II (1899), n° 4, p. 218, et nouv. série, t. II (1905), n° 1, p. 168; *Collection du Musée royal d'Ethnographie de Berlin*, n° VIII E.3080a-o.

3. Saussure rapporte cette tradition, qui ne mérite pas de croyance (*l. c.*, préface, p. 6). M. le professeur E.-T. Hamy, dès la première heure, avait fait sur ce point toutes ses réserves.

4. Cf. Seler, *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 155.

5. Un feuillet du *Codex* avec ces notes se trouve dans une publication de M. Leopold Batres, intitulée : *Civilizacion de algunas de las differentes tribus que habitaron el Territorio hoy Mexicano en la antigüedad*, México, 1888, pl. XX.



consul[1]. En 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, la « Junta Columbina », qui avait acquis l'original, le publia en chromolithographie. Cette publication n'est pas absolument fidèle et ne reproduit pas les notes mixtèques[2]. Or, ces dernières ne sont pas sans quelque valeur, bien qu'elles ne se rattachent pas directement aux représentations. M. Chavero[3] espérait y trouver la clef des peintures qu'elles accompagnent, mais, comme nous l'avons dit, il est peu probable que cet espoir se réalise. Comme nous l'avons dit aussi, le *Colombinus* et le *Becker* se complètent l'un l'autre.

3. *Codex Becker n° 2.*

Peint seulement sur un côté. Fragment. 5 feuilles. Longueur totale, 1,18 m. ; hauteur, 21,5 cm. ; chaque feuille = 21,5 × 24 cm. Original conservé au Musée de l'Hist. nat. de Vienne (Collect. Becker). Copie en la possession de M. Seler[4]. C'est une peinture inachevée ; plusieurs figures n'ont pas reçu de couleurs. Les figures sont rangées sur deux colonnes horizontales. La colonne supérieure comprend de petits groupes qui ressemblent à ceux du *Lienzo de Zacatepec*. La colonne inférieure renferme des groupes plus grands et coloriés.

Je n'ai pas trouvé d'indications sur l'histoire du fragment.

4. *Lienzo de Zacatepec*[5] (Códice mixteco Martinez Gracida).

a) L'original. Hauteur, 3,15 m. ; largeur, 2,25 m., environ 7 mq. Peint sur coton. La toile est endommagée en trois endroits. Je trouve sur la pl. XIV, de la publication de M. Peñafiel, une courte note très effacée, apparemment écrite en langue mixtèque.

b) Copie ancienne, contenant d'importantes annotations, telles que les noms des lieux écrits à côté des caractères hiéroglyphiques. Hauteur,

1. Voir Seler, *Reisebriefe aus Mexico*, Berlin, 1889, p. 263.
2. Voir *Antigüedades Mexicanas publicadas por la Junta Colombina de México...* Mexico, 1892. Atlas et texte (par Chavero), p. x-xi ; cf. Del Paso y Troncoso ; celui-ci prétend que le *Codex* est un calendrier rituel (voir *Catalogue de l'Exposition de Madrid*, 1892, tome I, p. 57-59). Cf. enfin Seler, « Die Columbusfestschriften », *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 152 ss.
3. Voir M. Chavero, *Antigüedades mexicanas*, 1892, p. x.
4. Je saisis cette occasion de remercier M. Seler pour l'amabilité avec laquelle il a mis à ma disposition quelques documents rares et inédits qu'il possède.
5. *Zacatepec*, ou, en langue mixtèque, *yucusatuta* (voir Los Reyes).



3 mètres, largeur, 2,45 m., 7,35 mq. Je ne sais si ces deux documents se trouvent encore aujourd'hui à México.

Depuis des siècles, l'original était conservé dans le village de *Zacatepec*, situé dans le district de *Jamiltepec* (État d'Oaxaca). En 1892, les habitants firent parvenir au ministre de Fomento le « lienzo », qui était destiné à prouver leurs droits de propriété. Il semble que depuis ce temps l'original et sa copie ancienne restèrent dans la capitale. M. Seler en emporta, lors de son voyage (1895-96), une copie exacte sur toile, qui se trouve actuellement au Musée royal d'ethnographie de Berlin. En 1900, sur l'ordre du ministre, Manuel Fernandez Leal, l'original fut publié par M. Peñafiel [1]. Le grand nombre d'hiéroglyphes topographiques semble indiquer le caractère cadastral du document. Cependant, à côté de ces représentations topographiques, on trouve aussi des représentations historiques qui accusent un style païen. Le fait est d'autant plus remarquable que quelques dessins d'églises nous font placer la composition du « lienzo » à une époque postérieure à la conquête [2]. Sur le « lienzo » on distingue un grand carré central entouré d'hiéroglyphes de lieux ; on aperçoit aussi quelques fleuves, mais ce que M. Peñafiel prend pour chemins de communication, ne sont que des lignes qui relient entre elles les représentations, à la manière des traces humaines dans les *Codex Bodleianus* et *Selden nº 1*, et se prolongent par un ruban de champs triangulaires, alternativement foncés et clairs.

Je divise les scènes en deux groupes : les uns renferment l'histoire d'un personnage appelé « 11 tigre ou 11 tochtli », porteur d'un surnom jusqu'ici indéchiffré (7 fois) ; les autres, celle d'un personnage appelé « 3 roseau » (5 fois). L'étude des dates qui

1. *Códice Mixteco. Lienzo de Zacatepec* publicado por el Dr. Antonio Peñafiel. Textos Español y Francés. México, 1900, en 25 pl., demi-grandeur nat. et une petite reproduction du « lienzo » in toto.

2. M. Peñafiel croit (*l. c.* p. 6) que la mappe date d'une époque précortésienne : « Bien qu'on aperçoive, dit-il, parmi les caractères hiéroglyphiques quelques clochers d'églises, il est facile de se convaincre qu'ils ont été ajoutés par la suite après la conquête. » Cette opinion me paraît tout à fait arbitraire. Le style des églises ne diffère en aucune façon de celui des autres scènes, et prouve, à mon sens, l'unité de la composition totale.



accompagnent les scènes permettra peut-être de déterminer exactement la suite des événements rapportés.

5. *Lienzo de Amoltepec (Yolotepec)* [1].

L'original s'est trouvé entre les mains de M. Manuel Martinez Gracida, qui a si bien mérité de l'archéologie et de l'histoire de son pays. Il provient du village de *Amoltepec-Santiago* [2], du district de Juquila, État d'Oaxaca. En 1889, il fut copié par le Lic. Aristeo Roldan, à Oaxaca, et publié en 1890, fort diminué, par M. Peñafiel [3]. Actuellement, le document est conservé à l'*American Museum of Natural History* de New-York [4].

6. *Lienzo Vischer, n° 1.*

Longueur totale, 2,42 m.; hauteur, 1,45 m. Chaque feuille = 3,51 mq.[5], peint sur un côté. Sur cuir ténu, formant un ruban composé de 6 pièces cousues ensemble et couvertes d'un enduit blanchâtre sur lequel les figures sont peintes en couleurs. Au-dessous d'un grand nombre de représentations, on a ajouté des gloses espagnoles et quelques noms mexicains. L'original est conservé dans la collection d'ethnologie du musée de Bâle.

De l'histoire de ce document très intéressant, on ne sait rien de précis. Mais on peut supposer que le *Lienzo* appartenait à la collection d'un certain Lukas Vischer, ayant séjourné au Mexique de 1828 à 1837. Il y avait acquis une grande collection d'antiquités dont il avait fait cadeau au musée de Bâle.

Quant aux représentations du *Lienzo*, en voici la description rapide : On voit un fleuve courant le long du document, et, çà et là, quelques montagnes avec des hiéroplyphes qui donnent des noms de villages. Au milieu, on trouve un temple et une maison. Au dessus de ceux-ci, des édifices semblables, mais, apparemment,

1. Les mesures de ce document ne sont pas publiées. M. Peñafiel dans ses *Monumentos del arte ant. mex.* n'en dit pas un mot.

2. *Amoltepec* s'appelle en langue mixtèque *Yucunama*, *Yolotepec*, *Yucuñeni* (voir de los Reyes). *Yolotepec* est situé à environ 45 km. et S.-E. d'*Amoltepec*.

3. Voir Peñafiel, *l. c.* Atlas, vol. II, fol. 317.

4. Voir Marshall H. Saville, « Mexican codices, a List of recent reproductions », *American Anthropologist*, New Series, vol. III (1901), p. 537.

5. Je dois ces données et une photographie du *Lienzo* à l'amabilité bienveillante de M. le Dr Fritz Sarasin, directeur de la section d'ethnologie du musée de Bâle. Je suis heureux de pouvoir lui en exprimer ici toute ma gratitude.



en feu. Trois files de traces humaines conduisent de droite et de gauche vers les édifices. Auprès du temple brûlant, une grande figure d'homme est peinte, accompagnée d'une glose espagnole effacée, dont je puis lire les mots suivants :

« Don Baltasar valiente de tres cabre
.... dor (poblador ?) de siete pueblos..... »

Le long du fleuve, on aperçoit une série de quelques seigneurs et de leurs femmes, les hommes assis sur des trônes, les femmes agenouillées sur des nattes. Les seigneurs sont caractérisés par la couronne (le diadème de turquoises appelé en mexicain *Xiuhuitzolli*). Les noms des personnes représentées sont indiqués, selon la coutume des indigènes de l'État d'Oaxaca, par des dates du *tonalamatl* (calendrier de 260 jours), p e. :

12 *couatl* (serpent)	♂	1 *cipactli* (crocodile)	♀
3 *tecpatl* (silex)	»	3 *xochitl* (fleur)	»
3 *tecpatl* (silex)	»	11 *maçatl* (cerf)	»
2 *acatl* (roseau)	»	2 *cuetzpalin* (lézard)	»

La série renferme 7 + 10 + 7 seigneurs avec leurs femmes.

Il y en a d'autres peints dans un champ irrégulièrement contourné. En outre, on voit d'autre couples d'hommes et de femmes isolés, où les hommes ne sont pas caractérisés comme seigneurs. Le plus remarquable est celui dont prennent naissance cinq personnes respectivement : 5 *cipactli* (crocodile), 7 *tecpatl* (silex), 13 *acatl* (roseau), 7 *itycuintli ?* (*iztcuintli* = chien), 11 *calli* (maison). Le nom de 5 *cipactli* est accompagné de la glose :

« Don Luys *Mexitzin.* »

Je relève encore les gloses :

« Doña Veronica y Doña Magdalena motesuma (?)
« Don Francisco Serrano (?) ..... »
« Don Nicolas Suares con Doña..... angella », etc.

Un autre groupe de montagnes et d'arbres, enfermant le couple d'un seigneur avec sa femme, est dessiné très sommairement. Le tout a l'air d'une addition postérieure (on voit dans cette partie une

petite colline avec une croix chrétienne). Un couple au dehors de ce groupe représente un homme appelé 3 *miquiztli* (mort), et sa femme appelée 7 *atl* (eau). Au-dessous se lisent les mots :

« Doña Maria Juane de mendara (?). »

La glose qui accompagne le couple au dedans porte :

« Don Lorenso suares de mendara fundador
de siete pueblos les dep.
A mis terrasgeros [terrasgueros] del pueblo
de *Aljojala* una legua en contorno.......
.... de sus linderos. »

Un autre groupe remarquable se compose d'une montagne peinte en style ancien, avec des courbes semblables à celles de l'hiéroglyphe mexicain de *tetl* « pierre ». Cette montagne renferme une maison et porte au sommet l'hiéroglyphe d'un oiseau. A côté de la montagne sont peints un seigneur et sa femme ; l'homme appelé : 10 *malinalli* (herbe), la femme appelée : 5 *cozcaquauhtli* (aigle de collier). Au-dessous de ce groupe se déchiffrent quatre signes du *tonalamatl : 4 malinalli* (herbe), 6 *cuetzpalin* (lézard), 12 *quiauitl* (pluie) 3 (5 ?), *ocelotl* (tigre).

Une glose d'une ligne et demie contient le nom « montesuma [1] ».

La seule date que je puisse découvrir se trouve à la marge inférieure (à droite) ; elle est de la forme connue mixtéco-zapotèque ꬰ. Je crois reconnaître ici la date *ce calli* (1 maison).

Le *Lienzo* provient d'un temps postérieur à la conquête. Il fut composé et interprété au xvie siècle. Les représentations correspondent exactement à celles des *Lienzos* apparentés. Les noms mexicains (Mexitzin, Montesuma, Aljojala, etc.) n'empêchent pas d'admettre l'origine mixtéco-zapotèque du document. Celui qui a peint le *Lienzo* était très probablement un Indien de l'État d'Oaxaca, et l'interprète, soit un Indien qui possédait la langue espagnole, soit même un Espagnol.

1. Je relève que *Cocijo-pij*, le dernier roi de Tehuantepec (appelé plus tard D. Juan Cortès) était le petit-fils de *Motecuzoma* II, le fils du roi *Cocijo-eza* et d'une princesse mexicaine dont le nom zapotèque est *Pella-Xilla*.

7. *Codex Yancuitlan.*

5 pages (?). L'original se trouve dans l' « Academia de Pintura », de Puebla. Les peintures pâlies sont accompagnées de notes en langue mixtèque et en écriture du XVIe siècle. Sur la première feuille, on lit le nom de *Yancuitlan* (en langue mixtèque, *Yodzocahi*, lieu situé dans la haute Mixtèque). Au-dessous de la représentation d'une église sont écrits les mots : *huey ñuhu yucundaa* (*Yucundaa* est, d'après Los Reyes, *Teposcolula*) et tout autour des hiéroglyphes topographiques. Quinze planches de photographies de ce document étaient exposées à Madrid en 1892 (voir Del Paso y Troncoso, *Catalogue de l'exposition de Madrid*, 1892, t. II, p. 359-363, 364).

II. — *Les peintures zapotèques.*

1. *Codex Vindobonensis* (Codex Indiae meridionalis, Códice Clementino).

Inachevé. 52 feuilles, 104 pages dont la première et la dernière sont fixées sur une ancienne couverture en bois brun, autrefois poli [1]. Les peintures se trouvent sur le recto, p. 1-52, sur le verso, p. 53-65 [2]. 37 pages du verso restent vides Longueur totale, 13,55 m. ; hauteur, 22-22,2 cm. ; chaque feuille = 22 × 25,8 cm. Le *Codex* est peint sur peau de cerf [3] ; il forme une bande de 14 parties collées ensemble dont la longueur et l'épaisseur ne sont pas constantes. Conservé dans la Bibliothèque impériale de Vienne.

Son contenu ressemble beaucoup à celui du *Codex Nuttall*. Ces deux *Codices* représentent au début la même histoire.

1. Je dois ces données exactes à la bienveillance de M. Joseph de Karabacek, directeur de la Bibl. Imp. de Vienne. Je lui en exprime ici toute ma reconnaissance.

2. Ce fait explique la pagination dans l'ouvrage de Kingsborough : Ire partie du *Codex*, p. 1-52 ; IIe partie, p. 1-13 : = 65 pages.

3. Cf. Ph. J. J. Valentini, « Mexican Paper an article of tribute » (*Proceedings of the American Antiquarian Soc.*), 21 oct. 1880 (separatum, p. 17, note) : Lettre de M. Fr. Müller, de la Bibl. Imp. de Vienne : « The vellum is of deerskin, perhaps cervus Californ's. »



Le 10 juillet 1519, Cortés les envoya de Villa-Rica, avec d'autres cadeaux destinés à Charles V [1]. Ils arrivèrent à Séville le 5 novembre 1519. A ce moment, l'empereur se trouvait dans les Pays-Bas. Les objets ne lui furent présentés qu'en 1520. Pour donner aux princes de son temps une idée des richesses de ses nouveaux territoires, il leur distribua un certain nombre de ces curiosités mexicaines. C'est ainsi que le *Vindobonensis* fut donné à Emmanuel de Portugal († 1521) [2]. Celui-ci en fit cadeau au cardinal Jules de Médicis, humaniste érudit, conseiller de son cousin, le pape Léon X, avant de devenir pape lui-même, sous le nom de Clément VII (1523-1534) [3]. Après sa mort, le *Codex* passa au cardinal Hippolyte de Médicis (1511-1535 [4]), qui vivait à Rome. L'exécuteur testamentaire de ce dernier, le cardinal Giovanni Salviati (1490-1553) [5] transmit de l'héritage le *Codex* au cardinal de Capoue [6], Nicolaus Schomberg (1472-1537).

1. Voir Lucas Alaman, *Disertaciones sobre la historia de la Republica Mexicana*, México, 1844, Tomo I, Append. 2 (p. 91-101, liste des cadeaux que Cortés reçut de Motecuzoma pour l'empereur Charles V), p. 99 (« más dos libros de los que acá tienen los Indios »). Cf. *Coleccion de documentos inéditos para la Historia de España*, I, p. 464.

2. Voir l'inscription ancienne à la deuxième page du *Codex Vindob.*, d'après Petr. Lambecius (vol. VIII, 1679, p. 660 s.) :

« Codex iste Hieroglyphicorum Indiae meridionalis dono missus fuit Clemente VII Pontifici ab Emanuele Lusitaniae Rege cum tintinabulis aliquot indicis, et stragulâ ex plumis psittacorum contexta. Codicem mortuo Clemente accepit Hippolytus cardinalis Medicaeus, et hoc vitâ defuncto cardinalis Capuanus; qui ante annos aliquot, aegrotante Clemente, et de Hippolyto sollicito, ne post suum obitum egere cogatur, sponte ex suis reditibus aureorum duo milia detraxit, et Hippolyto fruenda, ex nonnullis ecclesiasticis beneficiis tradidit, petiit hunc codicem sibi pro beneficio ex haereditate cardinalis Hippolyti à cardinale Salviato, testamenti ipsius executore, dari. » Lambeck et A. de Humboldt mettent en doute la véracité de cette note. Ils invoquent la date de la mort d'Emmanuel de Portugal, 1521, et celle de l'avènement de Clément VII, 1523. Mais cet anachronisme n'est qu'apparent. A l'époque où il reçut le ms., Clément VII n'était que cardinal.

3. Voir Ciaconius, *Vitae et regestae Pontificum Romanorum et S. R. E. Cardinalium*. Romae, 1677. Vol. III, p. 443 ss.

4. *Ibidem*, p. 502-504.

5. *Ibidem*, p. 406 ss.

6. L'inscription latine du *Vindobonensis* ne donne pas, il est vrai, nous l'avons vu (n. 2), le nom de famille du « cardinalis Capuanus ». Mais Capoue,

Pendant environ cent ans, le *Vindobonensis* demeura en Italie. Nous manquons d'ailleurs de renseignements précis sur cette période. Au milieu du XVIIe siècle, Olaus Wormius (1588-1654)[1], médecin privé de Chrétien V de Danemark, publia la partie inférieure de la page 54 du manuscrit. Il en avait reçu copie du célèbre orientaliste Jobus Ludolphus[2] (Hiob Leutholff, 1624-1704). Dans un voyage, qui dura sept ans (1645-1652), Ludolphus parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Italie, la Suède et le Danemark. Il est plus que vraisemblable qu'il avait pris sa copie en Italie. Quand le *Codex* quitta-t-il ce pays ? Comment arriva-t-il entre les mains du

en ce temps-là, n'eut, d'après les divers répertoires (Ciaconius ; *Series episcoporum* de Gams ; *Italia Sacra* d'Ughelli ; *Dictionnaire* de Moreri, etc., etc.), que deux archevêques, revêtus de la pourpre. Ce fait, qui circonscrit les recherches, nous permet d'arriver à l'identification presque certaine du personnage en question. Des deux prélats indiqués nous rejetons le second, Nicolas ou Colas Gaetano di Sermoneta (1526-1580). Il n'avait que neuf ans à la mort d'Hyppolyte de Médicis. Il semble peu vraisemblable que ce dernier ait légué à un enfant son précieux manuscrit. D'ailleurs, Gaetano di Sermoneta n'était encore, en 1536, ni cardinal ni archevêque de Capoue. C'est en 1538, seulement, qu'il devait recevoir la première de ces dignités et, en 1546, la seconde (Cf. Ciaconius, *loc. cit.*, III, col. 642, 643). Nous lui préférons, par suite, Nicolas Schomberg, de Misnie (né 23 août 1472, mort 9 septembre 1537), de l'illustre famille dont une branche donna le favori d'Henri III, roi de France, et, plus tard, le maréchal de Schomberg et les ducs français d'Halluin. Ce prélat fut un personnage considérable, l'un des négociateurs du traité de Cambrai. Nommé archevêque en 1520 par Léon X, il fut appelé au cardinalat, avec le titre de Saint-Sixte, le 20 mai 1535 (Cf. Ciaconius, *loc. cit.* III, col. 567-568). Par les dates, il répond donc au « cardinalis Capuanus » que nous cherchons. Il y répond aussi par ce que nous connaissons de lui. Ciaconius nous signale ses relations avec la famille de Médicis, son intimité avec Clément VII, son érudition et sa *générosité magnifique*. Or, de cette dernière qualité, l'inscription du *Codex* nous donne un exemple : « ... Cardinalis Capuanus, quiante annos aliquot ægrotante Clemente, et de Hippolito sollicito, ne post suum obitum egere cogeretur sponte *de suis reditibus aureorum* MM. (duo milia) *detraxerat...* »

1. Voir Olaus Wormius, *Museum Wormianum seu historia rerum rariorum* Lugd. Batav., 1655, p. 383.

2. *Ibidem*, lib. IV, cap. 12 : « de variis artificiosis » ; p. 384 : « Idem Ludolphus in sui recordationem, in chartâ, pedali longitudine, exarata obtulit Hieroglyphica Mexicana, miris constantia figuris, vario colorum genere depictis, ex quibus vix quispiam quidquam collegerit ; duo autem ordines esse videntur, charta enim lata est uncias quatuor... »

duc de Saxe-Eisenach, Jean-Georges [1] ? Nous ne le savons pas. En tout cas, en 1677, ce dernier l'envoya, par l'intermédiaire de son ambassadeur, Jacob Schmidt, à l'empereur Léopold Ier (1658-1703), qui le remit à la bibliothèque impériale de Vienne. Deux ans plus tard (1679), la première feuille en fut reproduite par Lambeck [2]. Parmi ceux qui ont vu ou cité le *Codex*, nommons Clavigero, Fabrega, Robertson [3], A. de Humboldt. Lord Kingsborough en entreprit la publication (vol. II, nº 4). Espérons qu'une reproduction, comparable à celles que nous devons à la générosité du duc de Loubat, rendra bientôt accessible au public intéressé ce précieux document !

2. *Codex Nuttall* [4].

Peint sur deux côtés. Les peintures manquent totalement sur la dernière page, et en partie sur la page avant-dernière ; inachevé ; 44 feuilles ; 88 pages, dont 86 sont peintes [5]. Longueur totale, 11,22 m. ; hauteur, 18,8 cm. Chaque feuille = 18,8 × 25,5, sur peau de cerf. Le *Codex* porte plusieurs notes anciennes en écriture du XVIe siècle : en langue mexicaine, p. 76, 84 ; en langue espagnole, p. 53, 77, 80, 82, 83 ; en langue italienne, p. 76.

Comme je l'ai dit plus haut, l'histoire de ce *Codex* est, au début, la même que celle du *Vindobonensis*. Les deux manuscrits, envoyés par Cortés à Charles V, arrivèrent à Florence en possession de la

1. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar avait deux fils : Adolphe-Guillaume et Jean-Georges. Ce dernier, fondateur de la branche cadette Eisenach, succéda à son frère aîné en 1668.

2. Voir *Petri Lambecii Hamburgensis* (1628-1680). *Sacrae Caesareae Maiestatis consiliarii, Historiographi ac Bibliothecarii commentariorum de Augustissima Bibl. Caesarea Vindob.*, liber VIII, Vindob., 1679. Addimentum XIV, p. 660-661. La gravure de la première feuille du *Codex*, faite par un certain N. Hautt, est très exacte.

3. Voir William Robertson (1721-1793), *History of America* (1777), édition de Francfort-sur-le-Mein, 1828, p. 364 (note 2).

4. L'autre *Codex* mexicain de Florence, édité par Mme Zelia Nuttall en 1903, et par M. le duc de Loubat en 1904, porte le nom « Codex Magliabechi », en l'honneur de son premier possesseur connu, Antonio Magliabechi (1633-1714).

5. Mme Zelia Nuttall compte seulement 84 pages. Cela tient à ce que sa page 19 comprend en réalité deux pages. Il en est de même de sa page 76. Cependant, pour éviter de plus grandes confusions, j'adopte sa pagination.

célèbre famille des Médicis. Tandis que le *Vindobonensis* eut une histoire très mouvementée, le *Codex Nuttall* resta à Florence pendant trois siècles et demi. Un jour, le sénateur Villari [1], l'ex-ministre, le célèbre professeur et historien de Florence, raconta à Mme Zelia Nuttall avoir vu, quelque trente ans auparavant, un livre curieux dans la bibliothèque du couvent de San-Marco. Personne n'avait pu l'expliquer. On était allé jusqu'à dire qu'il était fait pour le plaisir des enfants. Villari, homme érudit, s'aperçut au premier coup d'œil que c'était un document de la plus haute importance. Il pria les moines de le garder soigneusement. Dans les troubles politiques qui suivirent, les couvents furent confisqués. Celui de San-Marco devint propriété de l'État et fut ouvert au public. M. Villari s'aperçut alors que le *Codex* avait disparu. Il avait été vendu à un riche Anglais qui l'avait donné à un ami, résidant en Angleterre. Avertie de ces faits, Mme Nuttall résolut de rechercher le *Codex* à tout prix. Elle apprit qu'il avait été donné à l'Hon. Robert Curzon, baron Zouche, qui avait réuni beaucoup de manuscrits rares dans sa bibliothèque à Parham (Sussex), comme documents relatifs à l'histoire de l'écriture. Après sa mort, en 1873, ses collections étaient passées à son fils Robert Nathaniel Cecil George Curzon. Le *Codex* y fut trouvé dans un excellent état de conservation. Mme Nuttall, grâce à l'intervention du directeur du « British Museum », Sir Edward Maunde Thompson (juin 1898), put se livrer à l'étude du *Codex* au « British Museum » d'abord, et, ensuite, à la bibliothèque d'Oxford. Enfin, en 1902, avec le concours du « Peabody Museum », elle publia le *Codex* qui porte à juste titre son nom [2].

1. Voir la préface de l'édition du *Codex* faite par Mme Zelia Nutall en 1902.

2. Ibidem. Dans cette introduction, Mme Nuttall donne quelques indications sur le contenu du manuscrit et annonce la publication d'un commentaire plus détaillé. La savante mexicaniste attache une trop grande importance à certaines dates, qu'elle interprète comme historiques. Elle identifie p. e. *ce acatl*, *ce cipactli* « 1 roseau, 1 crocodile », avec le 12 mars 1519. Nous croyons que cette méthode présente quelque danger. On ne peut plus nier aujourd'hui qu'une grande partie des représentations du *Codex* sont de nature religieuse plutôt qu'historique. Je rappelle que la même date (*ce acatl*, *ce cipactli*) se retrouve au commencement du rouleau Selden (*Codex Selden n° 2*) et du « Fragment Dorenberg ». A cet endroit la date en question n'est pas historique.

3. *Codex Bodleianus.*

40 pages peintes. Longueur totale, environ 11,60 m.(?) ; hauteur, environ 26,5. Chaque feuille = environ 26,5 × 28,5 cm.[1] Fragment conservé dans la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford et signé : Arch. Bodl. H. 75. Cat. Mss. Angl. 2858.

La peinture fut publiée dans la grande encyclopédie de Kingsborough [2]. Nous ne savons rien de précis sur son histoire. Mais le fait que Sir Thomas Bodley (1544-1612) la posséda peut nous suggérer quelques réflexions. Ce savant anglais, contemporain de Richard Hakluyt († 1616 ou 1626), de Samuel Purchas († 1627), John Selden, William Laud, — tous possesseurs de peintures mexicaines, — était un grand collectionneur de livres rares et manuscrits précieux. Ses agents travaillaient en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne. Il n'est pas impossible que dans ce dernier pays (cf. *Codex Laud*, voir plus haut, p. 257) le ms. ait été acquis pour son compte. Bodley céda ses riches collections à la bibliothèque d'Oxford, qui porte son nom [3].

4. *Codex Selden nº 1.*

20 pages peintes. Longueur totale, environ 7,56 m.(?) ; hauteur, environ 27,5 cm. Chaque feuille = 27,5 × 27,5 cm. [4]. Fragment. Conservé dans la collection de mss. de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford ; signé : Arch. Seld. A. 2. Cat. Mss. Angl. 3135.

Ce *Codex* doit son nom au célèbre juriste anglais John Selden (1584-1654). Sa riche collection de livres et mss. passa vers 1654 à la Bibliothèque Bodléienne [5]. La peinture fut publiée par Kingsborough [6].

1. Il n'existe pas d'indication ni sur le nombre des feuilles ni sur les mesures de cette pictographie.

2. Voir Kingsborough, vol. I, nº 4.

3. Voir Antonius Wood, *Historia et Antiquitates Universitatis Oxoniensis*, Oxoniae, 1674, lib. II, p. 50b ss.

4. Nous ne savons pas le nombre des feuilles ni les mesures précises.

5. Voir Antonius Wood, *l. c.*, p. 53, « tandem obtigit nobis litteratissimi Seldeni Musaeum, 8000 et adhuc plura complectens volumina ».

6. Kingsborough, vol. I, nº 5.



5. *Codex Waecker-Gotter* (Codex Sanchez Solis. Códice Zapoteco).

Peint sur deux côtés, 16 feuilles [1]; 32 pages, dont 29 seulement sont peintes (savoir: sur recto, p. 1-16 peintes; verso, page vide [A]; p. 17-29 peintes; 2 pages vides [B. C.] — A et C pourraient avoir porté les couvertures de bois qui donnaient à la peinture pliée l'aspect d'un livre européen fermé). Longueur totale. 4,32 m.; hauteur, 22 cm.; chaque feuille = 22 × 27. Sur peau de cerf couverte d'un enduit blanchâtre, qui est endommagé en plusieurs endroits. Les pages portent des notes en langue zapotèque [2], lisibles au verso, indistinctes au recto. Elles semblent provenir de deux écritures différentes dont l'une plus appuyée que l'autre et, probablement, plus ancienne. La première écriture accompagne le dessin d'un temple; l'autre, des figures humaines.

L'original se trouve actuellement en la possession de M. le baron de Waecker-Gotter. Une copie peu exacte est au Musée national de Mexico, M. Seler détient une copie fidèle. Le Lic. D. Felipe Sanchez Solis posséda le document pendant nombre d'années [3]. Durant cette période, le *Codex* fut copié deux fois sur l'ordre du possesseur (en 1869) et de D. José Maria Velasco. En 1882, le directeur du Musée national de Mexico, D. Gumesindo Mendoza, chargea le même Velasco de faire une nouvelle copie. Mais la faillite de Solis interrompit le travail [4]. Ses héritiers vendirent à un habitant de Mexico le document qui aurait pu être acquis pour le Musée national. D'après M. Peñafiel, M. le baron de Waecker-Gotter, ministre plénipotentiaire allemand près de la République mexicaine, acheta le document de seconde main par l'intermédiaire de D. Leopoldo Batres. Il s'embarqua pour l'Allemagne et l'emporta en avril 1883. La copie sus-mentionnée de l'an 1882 servit plus tard à la publication faite par Antonio Peñafiel [5], peu

1. M. del Paso y Troncoso parle de « 15 à 16 pliegues ». Cf., plus bas, note 3.
2. Cf. Seler, *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 133, 3; II, p. 345.
3. Voir M. del Paso y Troncoso, *Bibliografia. Codice indiano del Sr. Sanchez Solis*, Anales del Museo Nacional de México, vol. III, p. 121-123.
4. Voir M. Peñafiel, *Monumentos*, Texto, capitulo XVI, p. 101-102.
5. Voir M. Peñafiel, *Monumentos del Arte Mexicano Antiguo Ornamentacion, Mitologia, Tributos y Monumentos*... et les « Notas bibliograficas » (p. XVI, nos 27-28) de son édition de la *Gramática de la lengua zapoteca por un autor anónimo* (Mexico, 1887). Cf. Chavero, *Pinturas jeroglificas*, I part., p. 7.

exacte et où manquent les notes zapotèques, que donne la copie faite par M. Seler.

6. *Codex Selden n° 2.*

C'est un rouleau d'une longueur totale d'environ 3,35 m.; hauteur environ, 39-40 cm. [1]. Peint sur un côté. Il se trouve dans la collection Selden de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Signé : Arch. Seld. Rot. 3. Cat. mss. Angl. 3207.

Çette peinture est plus grossière que les autres et l'arrangement des scènes est différent. Son histoire se rattache à la personnalité de Selden, dont nous avons parlé plus haut. Le document est publié dans l'ouvrage de Kingsborough [2]. Il existe du commencement de ce rouleau une variante sur le recto d'une feuille, dont je m'occuperai plus loin.

7. *Fragment Dorenberg.*

Une feuille. Longueur totale, environ 1/2 m.; hauteur, environ 22 cm. Sur peau de cerf. L'original se trouvait depuis longtemps en la possession du consul Dorenberg à Leipzig, où M. Seler prit sa copie en 1894. C'est un palimpseste comme le *Codex Cospi.*

Nous distinguons par conséquent deux peintures différentes, l'une (*a*) sur le recto, l'autre (*b*) sur le verso.

a. recto. Les figures correspondent à celles du rouleau Selden. Nous apercevons huit bandes représentant le ciel et divisées au milieu. Au ciel inférieur sont suspendus : à droite le soleil, à gauche la lune [3]. Nous trouvons la date mythologique « 1 roseau, 1 crocodile » et « 7 roseau, 7 roseau ». On peut assurer avec certitude qu'au-dessus desdits huit cieux se trouvaient autrefois les mêmes divinités que dans le rouleau Selden : *Quetzalcouatl* « 13 lapin, 2 cerf », et, à ses côtés, le vieillard et la vieille femme appelés « 1 cerf » [4]. Des traces de pied conduisent de la crevasse

1. Les mesures exactes ne sont pas publiées.

2. Kingsborough, vol. I, n° 6.

3. Cf. les représentations analogues du *Codex Dresdensis* (f. 58); cf. Seler, Comment. du *Cod. Féjerváry-Mayer*, p. 166; *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 440.

4. On trouve ce couple aussi dans le *Cod. Vindob.*, page 51, à droite dessous.

des cieux à la gueule béante du monstre de la terre. Sur ce dernier on ne voit plus que les noms des figures effacées: « 5 silex, 7 silex, 1 silex et 12 silex »[1].

b. verso. C'est une représentation d'un genre différent. Elle n'est probablement pas de la même main que le recto. Les figures occupent seulement un espace d'environ 24 cm. de largeur sur 22 cm. de hauteur et sont disposées sur trois colonnes. Sur la colonne supérieure on voit, de droite à gauche : un aigle et une montagne ornée d'un jeu d'échec, un hibou et un vase d'eau renversé. Sur la colonne du milieu : une femme (1 tigre) et un homme (7 tigre), une femme (4 mouvement) et un homme (7 roseau) quittant un vase d'eau; dans l'eau, une pierre précieuse; sur l'eau, deux plumes vertes. Sur la colonne inférieure : une montagne recourbée et un homme (1 vent), un hiéroglyphe ressemblant à celui de « Tollan » et un homme (11 serpent).

8. *Codex Dehesa.*

Peint sur deux côtés. 22 feuilles, 44 pages dont seulement 30 peintes. Inachevé. Palimpseste ? Longueur totale, 5,50 m. Hauteur, 17 cm. Sur peau. Conservé au Musée national de Mexico.

Le premier possesseur connu fut le Lic. Cardoso à Puebla. Après sa mort, le *Codex* passa aux mains de Melgar à Vera-Cruz, et, plus tard, aux mains de D. Teodoro A. Dehesa, qui en fit cadeau au Museo nacional[2]. Quant à la peinture, elle est défectueuse. Pour le contenu comme pour le style, on y peut distinguer deux parties différentes :

a. P. 1-9, peut être antérieure à la conquête (historique ?).

b. P. 10-30, sûrement postérieure à la conquête (généalogique). Les représentations sont accompagnées de notes en langue mexicaine.

Le *Codex* est reproduit dans les publications de la « Junta Colombina » (1892).

9. *Codex Baranda.*

Peint sur deux côtés. Longueur totale 2,50 m., hauteur 37 cm., sur peau. Conservé au Musée national de Mexico.

1. Dans le « rouleau Selden » ces noms s'arrangent : 1, 7, 5, 12 Silex.

2. Voir Del Paso y Troncoso, *Catalogue de l'exposition de Madrid*, 1892, tome I, p. 55-56. Voir *Antiguedades Mexicanas*, publicad. por la Junta Colombina, 1892. Texto, p. XXII-XXVII. Cf. Seler, « Columbus-Fertschriften », dans les *Ges. Abhdlgg.*, I, p. 156.



L'original appartenait probablement à la collection de Lorenzo Boturini [1]. Plus tard, le *Codex* entra dans la « Biblioteca nacional ». Sur l'ordre de Joaquin Baranda, il fut remis au « Museo nacional ». Il a été publié, lui aussi, dans la collection de la « Junta Colombina [2] ». Il date de l'époque hispanique et représente essentiellement une généalogie, plusieurs événements de la conquête et quelques rares conceptions mythologiques.

10. *Mappe de Tehuantepec* [3].

C'est un *Lienzo* topographique, qui représente les lagunes de Tehuantepec et leurs fleuves tributaires. L'original fut remis à M. le président Porfirio Diaz et figura à l'exposition de Madrid en 1892.

11. *Lienzo de Huilotepec* [4].

Il représente les caciques du village, qui avaient reçu des terres à cultiver des rois *Cosijoeza* et *Cosijopij* [5].

12. *Lienzo de Guevea* (Genealogia de los Señores Zapotecos).

L'original est conservé à Guevea [6]. Il en existe au Musée national de Mexico une copie qui, pour le style et certaines particularités des représentations, s'éloigne assez sensiblement de l'original [7]. En dehors du plan cadastral proprement dit, nous apercevons les figures et les hiéroglyphes de quelques rois et nobles zapotèques et les prestations des tributs.

1. Voir Boturini, *Catálogo del Museo Indiano*, § XX, nº 19. « Original otro en unas pieles curadas juntas, que me embiaron de dicho Obispado, con las pinturas de sus caciques, los que tienen pintados sus apellidos en caracteres al modo del kalendario Tulteco. » Cf. *Inventario* 4º (24 sept. 1743), nº 31. « Un mapa en una piel adovada, ancho de más de una tercia, y de largo como de dos varas y media, que á dicho Dr Lorenzo le enviaron de Oaxaca, y no ha reconocido de lo que explica. »

2. Voir *Antiguedades Mexicanas*, 1892. Texto, p. XIX-XXII. Cf. Del Paso y Troncoso, *Catal. de l'exposition de Madrid*, 1892. Tome I, p. 263-267.

3. *Ibidem*, tome II, p. 210-211.

4. *Huilotepec* est situé au sud de *Tehuantepec*.

5. Cf. Seler, *Ges. Abhdlgg.*, II, p. 466-467.

6. Guevea est situé dans les montagnes au nord de Tehuantepec, vers la frontière des Mixes. Voir une représentation d'un des rois de ce *Lienzo*, dans Seler, *Ges. Abhdlgg.*, II, p. 466. Cf. Del Paso y Tronosco, *l. c.*, t. I, p. 39-40.

7. P. e. le village de Guevea s'appelle dans l'original *tani que-pixo*, « montagne des Colombes » ; dans la copie, *tani Guebija*. M. Seler en donnera une interprétation dans une publication de la « Sociedad científica ». La copie est reproduite sous le titre de « Genealogia de Señores Zapotecas », par Galindo y Villa (*Anal. del Mus. Nac. Mex.*, 2a epa, 1905, lám. 11-13, ad p. 200.

13. *Lienzo de Santa Maria Chimalapa.*

M. Seler, au cours d'un de ses voyages, apprit l'existence, dans cette localité, d'un *Lienzo* qui, d'après les indications que je tiens de la bienveillance du savant américaniste, serait d'une beauté remarquable.

14. *Codex Alvarado.*

Ce document a été appelé ainsi par M. Alfred Chavero[1]. Il le range entre les peintures mixtéco-zapotèques. D'après lui, ce *Codex* représente les conquêtes d'Alvarado, au sud de l'Oaxaca jusqu'à la frontière de Chiapas et du Guatémala. M. Chavero croit que la peinture est historique, tandis que M. Del Paso y Troncoso suppose qu elle est seulement chronologique. Là se bornent mes données sur ce ms. que je n'insère ici que sous toutes réserves et à titre d'appendice.

15. *Lienzo de Petapa.* Jes. Galindo y Villa cite une fois (*Anales del Mus. Nac.*, 2ᵉ ep., II, p. 220) ce document sur lequel je n'ai pu trouver d'autres indications précises.

Je pourrais citer ici la « Genealogia Oaxaqueña », les « Descendientes de Cosijoeza, rey de Zaachila »[2]; mais ces peintures (faites en partie à l'huile) datent d'une époque assez récente et n'ont qu'une valeur relative. Il n'en est pas de même des peintures murales de Mitla. Celles-ci sont des documents de tout premier ordre.

1. Voir M. A. Chavero, dans *Anales del Museo nacional de México*, vol. V (1899), p. 402, note 1 :

« En el códice de las conquistas de Alvarado los años no se distinguen por este signo especial (c'est le signe conventionnel pour « l'année »), sino por una faja que tiene en su parte inferior, la cual no se pone à los dias. Doy á este códice el nombre de Alvarado, porque es la relacion de sus conquistas desde el sur de Oaxaca hasta la frontera de Chiapas y Guàtemala. El Sr. Troncoso insiste creerlo solamente cronológico. ¿ Pero Alvarado ó *Tonatiuh* con su jeroglifico bien conocido, y los nombres de los pueblos que en aquella región avasallò? Además : hará unos cinco annos se publicó en el « Repertorio Salvadoreño » un documento, por el cual consta que el conquistador de Guatemala fué Iorge, y no su hermano Pedro de Alvarado, pues las conquistas de éste ulticamente llegaron al confin de Chiapas : de manera que ese documento apoya al códice, y el códice confirma el documento. »

2. Voir Del Paso y Troncoso, *Catalogue de l'exposition de Madrid*, 1892; tome II, p. 16 et p. 58-59. Voir Seler, dans le *Globus*, vol. 63 (1893), p. 238-242. Galindo y Villa, *loc. cit.*, lám. 14.

M. Seler les a étudiées et a conjuré les effets d'une destruction possible par des reproductions fidèles [1].

III. — *Les peintures cuicatèques.*

Ce groupe se caractérise par une désignation spéciale des années. Au lieu des signes *acatl*, *tecpatl*, *calli*, *tochtli* des Mexicains, nous trouvons les signes qui précèdent immédiatement ceux-ci, c'est-à-dire *malinalli*, *olin*, *ëecatl*, *mazatl*. Le contenu de ces mss. est historique. Le style est un peu grossier; les couleurs sont sales, surtout un jaune brunâtre.

1. *Codex Porfirio Diaz.*

Fragment peint sur deux côtés. 21 feuilles, 42 pages. 32 pages coloriées, 10 pages sans couleurs [2]. Longueur totale, 4,70 m.; hauteur, 16 cm. Chaque feuille environ = 16 × 22,4 cm. Sur peau de cerf. Palimpseste? Conservé au Musée nat. de Mexico.

Nous savons peu de choses sur son histoire. Il fut exposé à Madrid (1892) et acquis par la « Junta Columbina » qui le publia. Il se compose de deux parties : la première représente des événements historiques, entremêlés de notes dans un idiome de l'état d'Oaxaca (p. 1-29); la deuxième partie, d'un style tout différent, est un calendrier rituel incomplet (p. 33-42).

2. *Codex Fernandez Leal.*

Peint sur deux côtés. Fragment. Bande de 2,90 m. de longueur, 36 cm. de hauteur, et petit fragment de 28 cm. de largeur. 11 pages sur le recto, 12 sur le verso, sur papier de maguey [3]. Actuellement dans la collection de M. E. F. Molera à San-Francisco [4].

Le *Codex* était la propriété de M. Benjamin Guevara, descendant des princes de *Quiotepec* en ligne directe, et dont les aïeux étaient

1. Voir Seler, *Wandmalereien von Mitla*, Berlin, 1895.
2. Voir *Antiguedades mexicanas.* Texto (1892), p. XI-XIX. Del Paso y Troncoso, *Catalogue de l'exposition de Madrid*, 1892, tome I, p. 50-52.
3. Voir Préface de l'édition de M. Peñafiel.
4. Voir Marshall H. Saville, *American Anthropologist*, New Series, vol. III, (1901).



alliés à la famille des seigneurs de *Cuicatlan*. D. Manuel Martinez Gracida, savant archéologue et ex-secrétaire d'état en Oaxaca, remit le document à M. Ant. Peñafiel. En 1895, celui-ci l'a publié sous le titre de *Codice Fernandez Leal*, en l'honneur du ministre de Fomento[1]. Le contenu des peintures est historique et relate probablement les migrations et les combats des tribus du pays. On y trouve presque tous les mêmes personnages et les mêmes scènes que dans le *Codex Porfirio Diaz*.

IV. — *Les peintures mazatèques.*

1. *Lienzo Seler I* (Lienzo de Santa Maria Ichcatla).

Longueur, 3,10 m. ; hauteur 1,70 m. = 5,27 mq. Propriété personnelle de M. Seler, sur papier européen.

Ce document provient probablement de la contrée limitrophe des Mazatèques et Chinantèques. Avant d'appartenir à M. Seler, le *Lienzo* se trouvait entre les mains de M. Manuel Gracida. Le document date de l'époque hispanique. Il représente plusieurs villages, entre autres la localité de *Nupala*[2], et un grand nombre de scènes historiques. Très intéressantes semblent les notes qui accompagnent les dates. Elles sont écrites dans une langue que je n'ai pu déterminer jusqu'aujourd'hui. Ces notes ont trait à bon nombre des vingt signes diurnaux[3].

V. — *Les peintures Chochos-Popolocas.*

1. *Lienzo Seler II* (Lienzo de Cohaixtlahuaca).

Longueur, 4 1/4 m. ; hauteur, 3 3/4 m. ; = environ 16 m. sur étoffe de coton, endommagée en plusieurs endroits. Conservé au Musée royal d'Ethnographie de Berlin.

1. Voir M. Peñafiel : *Cŏdice Fernandez Leal*, Mexico, 1895. 23 planches coloriées.

2. *Nupala* = *Nopala*.

3. La plupart des noms possèdent le préfixe *yncha*; p. e. *yncha-yxu* (roseau), *yncha-toñà* (aigle), *ynga-ñissii* (maison), *yncha-leeqhindo* (vent), *yncha-hochhi* (herbe, mex. *malinalli*), etc.

Le document provient encore de M. Martinez Gracida et fut apporté en Europe par M. Seler (vers 1897). Antérieurement à cette date, le *Lienzo* était conservé au « cabildo » du village de *Coaixtlahuacan*. Il contient un grand nombre de représentations historiques et géographiques et fut composé à l'époque espagnole ; la présence d'églises et de religieux le prouve. Il porte quelques rares notes dans un idiome de l'état d'Oaxaca et aussi en langue espagnole. Les noms du « fray Domingo de Salozal » et du « fray Antonio de la Serna » sont surtout à noter ; ils sont écrits en caractères du XVI[e] siècle. On y trouve aussi les noms topographiques : *Chiyohuiyaca*, *Cōdodzondohi*, *Cohuadzacayaa*, *Telnepantla* (*Tlālnepantla*), *Açoualixtlauaca*, etc.

2. *Codex de Santa Catarina Texupan* [1].

38 feuilles(?). La reliure est très endommagée. Commencement et fin manquent. Sur papier européen, écriture du XVI[e] siècle. Conservé dans l' « Académia de pintura » de Puebla [2]

Ce *Codex* est historique. Sous formes d'annales, il relate l'histoire des années 1550-1564. Le texte est en langue nahuatl et accompagné d'hiéroglyphes intéressants. M. del Paso y Troncoso croit que ceux-ci sont l'œuvre de peintres chochons, et que l'interprétation est due à un Mexicain. L'identification des dates indiquerait une différence entre la chronologie mexicaine et chochone. Ainsi l'année 1552 correspondrait p. e. chez les Chochons à 7 roseau, et à 8 roseau chez les Mexicains. L'éminent archéologue rappelle qu'une semblable discordance se trouve dans les

3. *Anales de Quecholac*.

Ce document serait aussi d'origine chochone ou popoloca ; il est écrit partie en mexicain et partie dans une langue étrangère, peut-être popoloca [3].

4. Un autre document se trouve cité par M. Nicolas León [4].

1. *Texupan* est situé au nord de *Teposcolula*.

3. Voir Del Paso y Troncoso, *Catalogue de l'exposition de Madrid*, 1892. Tome II, p. 346-358.

3. *Ibidem*, p. 352, note.

4. V. Nicolas León, *Boletin del Museo Nacional de México*. Seg. Época. Vol. I, n[os] 10-12, p. 325, note 18.

VI. — *Les peintures chinantèques.*

1. *Plan cadastral de Xochitepec.*

M. Seler, dans un de ses voyages, en prit copie pour son usage. Le document presque inconnu porte des hiéroglyphes en langue zapotèque.

2. *Plan cadastral de Muaguia.*

Le document est daté de 1550. Il fait mention du vice-roi Don Juan de Mendoza et contient, outre les représentations topogragraphiques usuelles, des notes, en langue chinantèque et zapotèque. Une copie s'en trouve aux mains de M. Seler.

Nous avons terminé cet essai historique et bibliographique que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complet que possible. Mais nous n'avons pas prétendu faire œuvre définitive. Nous espérons, en effet, que l'avenir mettra encore au jour des sources nouvelles du même genre pour l'étude des civilisations centro-américaines. Puisse, en attendant, notre contribution à l'histoire de la pictographie mexicaine rendre quelques services au public américaniste !

UN ÉPISODE IGNORÉ DE LA VIE DU P. HENNEPIN

Par M. Henri FROIDEVAUX

Docteur ès lettres,
Membre de la Société des Américanistes.

Comme celle de la plupart des explorateurs français de la vallée du Mississipi, la biographie du P. Louis Hennepin, — un des compagnons de Cavelier de la Salle en 1678-1680, l'auteur de la *Description de la Louisiane*, de la *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique*, et du *Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe*, — est encore fort mal connue. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire l'introduction que M. Reuben Gold Thwaites, le patient éditeur de la grande collection intitulée *The Jesuit Relations and allied Documents*, a placée en tête de son intéressante réimpression de la traduction anglaise de la *Nouvelle découverte d'un très grand pays* publiée à Londres en 1698 [1]. Les futurs biographes du P. Hennepin parviendront-ils à compléter la notice rédigée naguère par Félix van Hulst [2], et à projeter une pleine lumière sur tous les points obscurs de la vie de ce religieux récollet ? Voici, dans tous les cas, quelques textes, relevés dans un dossier manuscrit des Archives nationales [3], qui nous font connaître une démarche jusqu'à présent ignorée du P. Hennepin auprès de l'ambassadeur de France à La Haye en 1698, M. de

1. *A new Discovery of a vast Country in America*, By Father Louis Hennepin, Reprinted from the second London issue of 1698..., By Reuben Gold Thwaites... In two volumes. Chicago, A. C. Mac Clurg and Co., 1903, 2 vol. in-8 de LXIV-711 p. (tome I : I-LXIV et 1-354 ; tome II : p. 355-711) avec cartes et grav.

2. *Notice sur le P. Hennepin d'Ath*. Liège, 1845.

3. Archives nationales, Monuments historiques, K 1349 (IX. Négociations, Hollande).

Bonrepaus [1], et qui nous le représentent dans un état d'esprit aussi agité que nous l'avait déjà montré ce que nous savions antérieurement de sa biographie.

1° « A Monsr de Ponchartrain (A La Haye, le 26e juin 1698) [2].

« ...Vous sçavés, Monsieur, qui est le Père Hennepin, Récollet, et « autrefois missionnaire en Canada [3]. Il a fait la relation de la « Loüisiane [4], et estant repassé dans la Flandres espagnole dont il « est originaire [5], son inquiétude le porta à chercher parmy les « Anglois et les Hollandois une occasion de repasser dans l'Amé« rique septentrionale. Le Roy d'Angleterre receut favorablement « ses propositions et l'a entretenu jusques icy à Utrecht [6], où il « a escrit deux volumes touchant la découverte du fleuve Mes« chassipi [7]. Il a dédié son livre au Roy d'Angleterre avec des

1. Bien que M. de Bonrepaus n'ait fait son entrée solennelle à La Haye que le 19 août 1698, il y fut effectivement ambassadeur depuis le 2 janvier 1698 jusqu'au 29 juillet 1699. — V. sur ce personnage A. de Boislisle : *M. de Bonrepaus, la Marine et le désastre de la Hougue*. Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1877, in-8 de 44 p.

2. Archives nat., K 1349, IX, n° 75.

3. Le P. Hennepin est demeuré à la Nouvelle-France entre le mois de septembre 1675 et la seconde moitié de l'année 1681 (cf. Thwaites, t. I, note 1 de la p. 3 ; et introduction biographique, *passim*).

4. L'ouvrage que cite inexactement ici M. de Bonrepaus est la *Description de la Louisiane*, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, par ordre du Roy... Paris, Veuve Sébastin Huré, 1683, in-12.

5. On sait que le père Hennepin déclare lui-même être né à Ath (Hainaut), aux abords de l'année 1640; selon P. Margry cité par Harrisse (*Notes pour servir à l'histoire... de la Nouvelle-France*, p. 145), il serait né à Roy d'une famille originaire d'Ath. C'est vers 1690 qu'il repassa en Belgique, d'où, en 1696-1697, il passa sur le territoire des Provinces-Unies et aurait gagné La Haye et Amsterdam (d'après l' « Avis au lecteur » du P. Hennepin lui-même, et la biographie de Thwaites, *passim*).

6. Voilà une indication nouvelle relative à Hennepin, qui explique pourquoi la *Nouvelle découverte* fut imprimée et publiée à Utrecht, et non à Amsterdam, où notre auteur aurait vainement d'abord, selon Thwaites (*ouv. cité*, I, p. XXXIX) qui suit Hennepin lui-même, cherché un éditeur.

7. *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique*, entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale... A Utrecht, chez Guillaume Broedelet, 1697, in-12. —*Nouveau voyage d'un païs plus grand que l'Europe*... A Utrecht, chez Antoine Schouten, 1698, in-12.

« Épitres liminaires fort bisarres pour un Riligieux (*sic*) [1], et il « fait actuellement imprimer un troisième volume des découvertes « qu'il prétend avoir faites dans cette partie du monde [2] ; mais « la mesme inquiétude qui l'a fait sortir de France luy fait désirer « à présent d'y rentrer. Il m'en est venu faire la proposition, et « je luy ay dit simplement que je me donnerois l'honneur de vous « en escrire, et je le fais, Monsieur, non pas que je croye que cet « homme vous puisse estre fort nécessaire pour l'avancement des « Colonies de l'Amérique septentrionale, mais j'ay crû que vous « ne seriés peut estre pas fasché d'oster cet homme de ce païs, « et de l'envoyer à Quebeck, où il y a plusieurs religieux de son

1. Voici quelques phrases de l'*Épître dédicatoire* « au Roy de la Grande-Bretagne » placée en tête de la *Nouvelle Découverte* qui semblent susceptibles de légitimer cette appréciation de Bonrepaus : « Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, Sire, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes païs sous l'auguste nom de Vôtre Majesté : Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale protection et par les secours de vôtre souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques uns de vos sujets pour y aller porter la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ et en même temps la connoissance de vos rares vertus, et la douceur de votre Domination... J'ay veu moy même Vôtre Majesté prendre soin de conserver nos Églises dans les Pays bas et d'en défendre le pillage, pendant que ceux que leur conscience obligeoit à les protéger, violoient hautement et à la face du Soleil le respect qui leur est dû... Il y a long temps, Sire, que ce grand Roy [le roi d'Espagne], trop éloigné de nos Païs bas pour pouvoir défendre les États qu'il y possède, a trouvé en Vôtre Majesté un vaillant et fidèle Défenseur, qui, étant secondé par l'invincible Électeur Duc de Bavière, conserve ces pauvres païs à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui luy est si proche par le Sang et qui professe la même Religion que luy, a employé toutes sortes de moïens pour l'en dépouiller... C'est par l'authorité de mon Souverain et avec l'agréement (*sic*) de Sa Majesté, de son Altesse Électorale de Bavière et de ses Ministres, qui m'a été donné, et en même temps avec le consentement par écrit des Supérieurs de mon ordre que je me suis entièrement dévoué au service de Vôtre Majesté... J'adoreray toûjours mon Dieu. Je demeureray toûjours attaché au Grand Monarque, qui a daigné me recevoir sous sa protection. Et, de plus, je consacreray mes soins, ma plume et tous mes travaux au généreux Défenseur de ma Patrie et de nos Autels, qui m'a fait la grâce de me donner un favorable accès à sa Cour, en un temps auquel, selon toutes les apparences, d'autres Potentats m'auroient négligé, ou peut-être même m'auroient interdit la leur. »

2. Il s'agit ici, croyons-nous, de la traduction anglaise intitulée : *A New Discovery of a Vast Country in America*... To which is added several New Discoveries in North-America, not publish'd in the French Edition. London, printed for M. Bentley, J. Tonson,... 1698.



« ordre [1] et où Mr le Comte de Frontenac [2] le pourroit retenir « sous prétexte de l'employer aux missions de Quebeck [3], et « l'empescher par ce moyen de revenir en ce pays exciter les « Anglois et les Hollandois à faire de nouveaux establissemens « dans l'Amérique meridionale [4]. J'attendray vos ordres, Mon- « sieur, sur cela, et j'observeray icy cependant le secret qu'il m'a « recommandé, et que je trouve moy mesme qu'il est necessaire « de garder... »

2° Pontchartrain à Bonrepaus [5].

« Monsieur,

« ... Je rendray compte à Sa Maté de ce que vous prenez la « peine de m'escrire au sujet du *Père Hennepin*, *Recollé* [6] (*sic*), « et je vous feray sçavoir ses intentions sur son sujet... »

« A Versailles, le 2 juillet 1698.

« PONTCHARTRAIN. »

1. « Plusieurs ». Et même beaucoup ! Depuis 1670, date à laquelle ils revinrent au Canada avec l'intendant Talon, en effet, les Récollets remplirent surtout le rôle de curés dans les paroisses du pays ; ils avaient deux couvents à Québec à la fin du XVIIe siècle. Lorsque Mgr de Saint-Vallier rentra en France en 1692, il ramena avec lui, en une seule fois, 14 Récollets qui vinrent accroître le nombre de ceux qui se trouvaient déjà au Canada (Lorin : *Le comte de Frontenac*, p. 431).

2. Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, gouvernait alors pour la seconde fois le Canada (depuis 1689) ; il devait mourir peu de temps après la date à laquelle Bonrepaus écrivait cette lettre, le 28 novembre 1698. — Sur son œuvre au Canada, v. H. Lorin : *Le comte de Frontenac* (Paris, A. Colin, 1895, in-8).

3. Il nous semble résulter de cette phrase qu'il convient d'attribuer à Bonrepaus la première idée de la décision prise en mai 1699 par Louis XIV, de faire arrêter le P. Hennepin par les administrateurs de la Nouvelle-France, le jour où il lui arriverait d'y débarquer.

4. *Sic*, pour « septentrionale ».

5. Archives nat., K 1349, IX, n° 85.

6. Les mots soulignés, dans ce document comme dans les suivants, sont écrits en chiffres dans les lettres adressées à M. de Bonrepaus par Pontchartrain.



3° Pontchartrain à Bonrepaus.

« ... J'ay rendu compte au Roy *de ce que vous avez pris la*
« *peine de m'escrire au sujet du Père Hennepin. Sa Majesté veut*
« *bien luy permettre de revenir en France et elle luy accordera*
« *la permission de retourner en l'Amérique septentrionale*
« *comme il le désire*[1]...

« A Versailles, le 9 juillet 1698.

« PONTCHARTRAIN. »

4° « A M. de Pontchartrain (A La Haye, le 17 juillet 1698)[2].

« ... Depuis ce que je me suis donné l'honneur de vous
« escrire, Monsieur, au sujet du Père Hennepin, il m'est venu
« trouver et m'a fait voir des lettres qu'on luy écrivoit d'Angle-
« terre, par lesquelles il paroist qu'on y forme une compagnie
« pour la rivière de Mississipi[3], et qu'on luy demande des
« mémoires sur cela; mais comme cet homme est fort inquiet,
« il me fit connoistre le désir qu'il avoit d'aller faire un tour en
« Italie, et qu'il en trouvoit l'occasion par un Cap^{ne} d'un grand

1. Archives nat., K 1349, IX, n° 88.
2. Archives nat., K 1349, IX, n° 89.
3. Cf. la lettre de M. de Callières au ministre de la Marine en date du 2 juin 1699 : « Il [Destalys] m'a adjousté que dans l'embarras où les Anglais estoient de faire subsister les François de la Religion, le Roy Guillaume avoit envoyé, l'automne passé, trois vaisseaux remplis pour prendre possession du Mississipy, afin de les y faire habituer et de s'en défaire par ce moyen » (P. Margry : *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des origines fr. des pays d'outre-mer*, IV, p. 304-305; v. encore *ibid.*, p. 314-345). — Convient-il de rattacher au renseignement fourni ainsi par le P. Hennepin à Bonrepaus le projet, postérieur de treize mois, dont parle le roi à d'Iberville à la date du 19 août 1699? « Il m'a esté remis une carte que je vous envoye d'une Rivière qui court presque nord et sud d'auprez du lac Erié au golphe du Mexique, à *l'embouchure de laquelle on prétend que des François réfugiez en Angleterre ont dessein de s'establir*. Je vous envoye aussy une lettre qui m'a esté escrite sur ce sujet » (Archives du ministère des Colonies, B 20, fol. 247 v°-248 r°; Margry, *ouv. cité*, t. IV, p. 331).

« vaisseau de Toscane qui est à Amsterdam, qui luy offroit de le « prendre pour aumonier de son vaisseau. J'ay crû ne le devoir « point détourner de prendre ce party, cet homme n'estant point « nécessaire en Canada, et mon intention ayant esté seulement « de l'oster de ce païs et de l'occasion d'exciter les Anglois à faire « de nouveaux establissements dans l'Amérique septentrionale. Il « m'a cependant dit qu'il repasseroit en France pour aller en « Canada dès que je luy manderois que vous l'aviés agréable, et « il m'a laissé son adresse; mais cet homme ne sçait rien de ces « pays là que vous ne puissiez sçavoir mieux que luy par les « mémoires de feu Mr de la Sale et de plusieurs autres personnes « qui sont encore dans le service et qui ont esté employez à cette « découverte... »

5° Pontchartrain à Bonrepaus [1].

« Monsieur,

« ... Je vous ay escrit que le Roy trouvoit bon que vous accor- « dassiez *au Père Hennepin, Récolet, la permission de revenir* « *en France, et qu'elle le feroit passer à Quebeck par la pre-* « *mière occasion*; mais comme il n'est question que de *luy oster* « *les occasions d'exciter les Anglois et les Hollandois d'aller* « *chercher le Mississipi* (*sic*), il luy importe peu qu'il *aille en Italie* « *ou en Canada*, ne pouvant nous rien donner *que nous ne soyons* « *en estat d'avoir beaucoup* plus seurement par d'autres canaux que « le sien....

A Versailles, le 23 juillet 1698.

« PONTCHARTRAIN. »

La simple publication de ces documents permet de se rendre un compte exact de ce qui se passa entre M. de Bonrepaus et le Père Hennepin; aussi nous semble-t-il inutile de reprendre et de résumer les faits qui s'en dégagent. Mieux vaut agir comme nous avons eu naguère occasion de le faire en publiant un document inédit sur La Hontan [2] et constater simplement que cette courte série de textes,

1. Archives nat., K 1349, IX, n° 90.

2. *Un document inédit sur Lahontan* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris* (t. IV, 1903, p. 196-203).

en même temps qu'elle nous révèle un petit épisode jusqu'à présent insoupçonné de la vie très mouvementée du religieux récollet, jette une certaine lumière sur d'autres épisodes de sa vagabonde existence. Elle nous montre comment le P. Hennepin a été amené à passer en Italie, soit dès 1698, soit un peu plus tard [1]; elle nous explique dans quel but le roi Louis XIV, après s'être désintéressé des faits et gestes du moine récollet, prit, à la fin du mois de mai 1699, la décision de faire arrêter ce missionnaire par les autorités de la Nouvelle-France, si jamais il débarquait dans la colonie [2]; elle nous fournit enfin sur la publication de ses deux derniers ouvrages des renseignements complémentaires de ceux que nous possédions déjà.

Telles sont les raisons pour lesquelles les documents inédits dont on vient de lire le texte nous ont paru dignes d'être publiés dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris* [3].

1. On ne sait pas exactement, en effet, quand Hennepin descendit en Italie ; ce qui est seulement certain, c'est que le 1er mars 1701 il était à Rome au couvent de l'*Ara Coeli* et qu'il avait, écrit à cette date J.-B. Dubos à Thoinard, « emberluquoqué le cardinal Spada, lequel lui faisoit le fonds d'une nouvelle mission pour les pays mississipiens » (Brunet : *Manuel du Libraire*, t. III [5e éd.], col. 97, vo *Hennepin*).

2. Brodhead : *Documents relative to the colonial history of the State of New-York*, t. IX, p. 701 (cité par H. Harrisse : *Notes pour servir à l'histoire... de la Nouvelle France*, p. 148). Cf. aussi Thwaites, introd. citée, p. XLI. — Voici d'ailleurs le texte français original de cet ordre royal, tel qu'il est énoncé dans le « Mémoire du Roy au Sr. Chevr. de Callières, Gouverneur et son Lieutenant général, et au sr de Champigny, Intendant de Justice, Police et Finances de la Nouvelle-France (A Versailles, le 27 may 1699) : ...Sa Majesté a esté informée que le Père Hennepin, Recolet flamand qui a esté autrefois en Canada, vouloit y retourner. Comme Sa Majesté n'est pas satisfaite de la conduite de ce religieux, Elle veut qu'ils s'asseurent de luy s'il y repasse, et qu'ils le renvoyent en France par les premiers vaisseaux, et qu'ils l'adressent à l'Intendant de Rochefort, à qui Sa Majesté fera sçavoir ses intentions sur son sujet » (Archives du ministère des Colonies, B 20, fol. 199 vo.)

3. Il nous a été impossible, malgré nos efforts, de nous procurer le travail de M. N. E. Dionne sur *Hennepin, ses voyages et ses œuvres* (Québec, R. Renault, 1897, in-4o) ; mais M. Reuben Gold Twaites, le dernier biographe d'Hennepin, n'ayant pas eu connaissance des documents dont on vient *de lire la transcription*, nous nous croyons pleinement autorisés à les considérer comme inédits.



NÉCROLOGIE

A. BASTIAN

Le 3 mars dernier, la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire et la Société de géographie de Berlin organisèrent une cérémonie commémorative en l'honneur de leur président d'honneur, M. Adolf Bastian, décédé à Port of Spain, le 3 février de l'année courante. Le compte rendu de cette solennité se trouve publié dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, fascicule 2 et 3.

A. Bastian naquit à Brême le 26 juin 1826. Il fit des études de jurisprudence, de sciences naturelles et de médecine, dans cinq universités différentes. Devenu docteur en 1850, il entreprit, comme médecin à bord d'un navire, un voyage en Australie et ne rentra dans sa patrie qu'après huit ans. De 1861 à 1865, il séjourna en Asie. Il visita l'Afrique en 1873. Deux ans plus tard, nous le trouvons en Amérique où il rassembla, avec de précieuses collections, les matériaux de son livre, *Die Culturländer des Alten Amerika*. C'est moins une vue synthétique originale sur les civilisations de l'ancienne Amérique, qu'une compilation où des citations de valeur fort inégale se suivent, souvent sans lien apparent et sans références précises. En 1878, Bastian fit un voyage dans les mers australes et dans la Nouvelle-Zélande. Son sixième voyage le porta au Turkestan, en 1889-1891 ; son septième, à Java, en 1896-1898, et son huitième, en 1901-1903, à Ceylan. Malgré son grand âge, il ne resta que 5 mois à Berlin et repartit cette fois pour la Jamaïque d'où il ne devait plus revenir.

En 1896, l'*Internationales Archiv für Ethnographie* publia une liste de ses ouvrages. Ceux-ci, au nombre de plus de 200, portent sur l'ethnographie générale et descriptive, sur l'ethnographie muséale, sur la géographie, la philosophie, le droit, le folk-lore, les sciences coloniales, les sciences religieuses, l'anthropologie, l'archéologie, etc. On le voit, Bastian ne s'était pas confiné dans une spécialité. Son tempérament ne lui a pas permis de suivre le procédé lent, mais sûr, des monographies, qui consiste à rassembler patiemment des faits dans un domaine déterminé, à les classer et à en dégager logiquement des conclusions. Son esprit le porta vers les sphères plus libres de la spéculation. Il construisit laborieusement des théories dont il ne sut pas tempérer l'obscu-

rité par un style clair et coulant. Ses périodes, surchargées d'incidentes et embarrassées de parenthèses, sont faites pour décourager la patience des lecteurs.

Mais n'insistons pas sur ces critiques et reconnaissons dans l'illustre défunt un esprit de toute première force, animé par l'amour le plus désintéressé de la science. Le splendide Musée d'Ethnographie de Berlin est son œuvre et le couronnement de sa longue carrière, et la part prépondérante qu'il prit à la fondation de la Société d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire de Berlin, suffirait à elle seule pour lui assurer la reconnaissance de la postérité.

Ed. DE JONGHE.

BULLETIN CRITIQUE

Pliny Earle Goddard : *Life and Culture of the Hupa. — Hupa Texts* (L. Lejeal). — * Alfredo Chavero[1] : *El Monolito de Coatlinchan* (L. Lejeal). — * H. Fischer : *Eine Alt-Mexikanische Stein-Figur* (Ed. de Jonghe). — *Le Mexique au début du XXe siècle* (L. Lejeal). — E. Förstemann : *Kommentar zur Madrider Maya-Handschrift.— Kommentar zur Pariser Maya-Handschrift* (L. Lejeal). — * K. Sapper : *Der Gegenwärtige Stand der Ethnographischen Kenntnis von Mittel-Amerika* (Ed. de Jonghe). — * *Beiträge zur Anthropologie, Etnographie und Archaeologie Niederl. Westindiens* (Ed. de Jonghe). —* Jhr L. C. Van Panhuys : *Amerikanistiche Studien* (L. Lejeal). — * Karl von den Steinen : *Diccionario Sipibo* (Lucien Adam). — *Eric von Rosen : *Archaeological Researches on the Frontier of Argentina and Bolivia. — The Chorotes Indians* (L. Lejeal). — Samuel A. Lafone-Quevedo : *Viaje arqueológico en la Region de Andalgalá* (E. Boman). — Felix F. Outes : *La Alfarería indigena de Patagonia. — Arqueología de Hucal* (E. Boman). — * Dr P. Ehrenreich : *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts* (E. Boman). — * Dr Yngvar Nielsen : *Normaend og Skraelinger i Vinland* (Eug. Beauvois). — Jules Humbert : *Les origines Vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Vénézuela* (Gabriel Marcel).

Pliny Earle Goddard. *Life and Culture of the Hupa. — Hupa Texts.* Berkeley (Cal.), University Press, 1903-1904, in-8o de 278 p. et 30 pl. (*University of California Publications*; American Archaeology and Ethnology, vol. I).

La série inaugurée par ce volume est destinée à combler une lacune. La littérature relative aux Indiens de la Californie semble pauvre, quand on la compare à l'énorme bibliothèque déjà publiée sur les populations indigènes du reste des États-Unis. Le travail le plus important que je connaisse, sur cette ethnographie du Far-West, est celui de Stephen Power, *Tribes of California*, œuvre intéressante, mais il faut bien l'avouer, œuvre de curieux, d'artiste, de lettré, plutôt que de savant, parue d'ailleurs en 1877, et, par conséquent, vieillie. C'est pour la remplacer que travaille le jeune Institut anthropologique de Berkeley, à la naissance duquel nous applaudissions naguère[2]. Très judicieusement, les

1. L'astérisque désigne les ouvrages publiés à l'occasion du XIVe Congrès des Américanistes.

2. V. *Journal*, nouv. série, t. I, p. 381.

collaborateurs de M. Fred. W. Putnam et Alfred L. Kroeber ont préféré à la rédaction d'un traité d'ensemble celle d'une série de monographies, plus faciles à tenir, dans la suite, au courant de la science. L'étude que je présente ici à nos lecteurs se compose de deux parties d'inégale étendue (88 et 290 pages in-octavo). La première donne l'ethnographie complète du peuple considéré ; l'autre, tous les monuments recueillis de son folk-lore.

On nomme Hupa le groupe d'indigènes californiens, cantonnés aujourd'hui en « reservation », dans huit villages du N.-O., sur les bords du Trinity-river. En 1902-1903, il ne comptait plus guère que 450 individus. Mais cette infime tribu est, ethniquement, sœur des Navajos, et des Apaches de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, parente des Déné-Dindjié du P. Petitot, des Chilcotins, Porteurs, Sekanais, Babines, etc., plus récemment observés par le P. Morice dans le Dominion canadien. En d'autres termes, les Hupa appartiennent à cette famille, jadis si considérable par le nombre et par l'habitat, que les américanistes désignaient autrefois sous les noms de *Tinneh* ou *Tinné* et qu'ils appellent, aujourd'hui, plus justement, *Déné* ou *Athapaskane*. On voit l'intérêt qui s'attache aux recherches de M. Goddard et la base sérieuse qu'elles offriront à des comparaisons utiles.

L'ouvrage débute par une brève description du territoire actuel des Hupa et un historique sommaire de leurs rapports avec les blancs. Vient ensuite l'étude systématique de l'habitation, du vêtement, de l'alimentation, de l'industrie, de la vie sociale et religieuse, tels qu'ils s'offrent actuellement. La civilisation matérielle dont les premiers chapitres nous offrent le tableau est très mélangée. Elle combine, avec certains détails propres aux Hupa, d'autres traits communs à toutes les tribus de la Californie et même de la Colombie britannique. C'est le cas, en particulier, pour la maison, du moins la maison d'hiver (*xonta*), demeure permanente dont le type se rencontre très loin vers le nord, le long du littoral du Pacifique ; c'est le cas pour les étuves (*tuikijuw*), faites en terre battue, selon le modèle circulaire trouvé par M. Dixon chez les Maidu. Mais ici le *xonta* sert proprement de gynécée : les femmes y dorment seules, pendant que les hommes abritent leur sommeil dans l'étuve. Ce fait annonce une moralité sexuelle assez stricte.

Pour l'habillement, rien de *sui generis* n'est à signaler chez nos Athapaskans californiens ; de même, quant à l'alimentation dont le poisson et le gibier forment le fond, avec la farine de glands, comme dans toute la Californie indigène. Il faut noter que les Hupa, pas plus que leurs voisins, ne connaissent l'usage du mortier. L'origine ancienne des nombreux instruments de ce genre, fournis par la région, s'affirme ainsi de plus en plus. Industriellement, tous les peuples californiens sont d'incomparables *basket-makers*. Les Hupa ne font point exception à cet égard, sans que leur technique diffère des techniques voisines. Le seul point un peu particulier, c'est que la décoration de leurs *baskets* est essentiellement géométrique. Sans doute, certains motifs ornementaux sont, dans l'usage courant, désignés sous des vocables animaux. Mais, en réalité, ils ne rappellent en rien les formes zoologiques dont ils portent le nom. Peut-être (c'est, du moins, l'hypothèse de M. Goddard) ont-ils remplacé d'autres gra-

phismes plus approchés de la réalité. Quoi qu'il en soit, la confection de cette vannerie, malgré sa délicatesse, n'est point, comme ailleurs, l'apanage d'une catégorie d'ouvriers déterminés. L'existence d'un fabricant d'arc (mort, du reste, aujourd'hui) dans un des huit villages est le seul exemple constaté d'une spécialisation quelconque du travail manuel sur les bords du Trinity-river.

Les Hupa toutefois, au point de vue économique, occupent sur l'échelle sociale une place un peu plus élevée que beaucoup d'autres Californiens. Ils ont une monnaie qui consiste en dépouilles de certains oiseaux (particulièrement le pivert) et surtout en coquilles de *dentalia*. L'estimation de celles-ci se fait, d'après leur longueur, rapportée à une sorte d'échelle que chaque individu porte tatouée sur le bras gauche. L'usage d'une valeur fiduciaire a, sans doute, réagi non seulement sur les échanges, mais aussi sur l'état social. Elle doit notamment avoir contribué à constituer une sorte de propriété individuelle embryonnaire qui se montre à côté de la propriété collective. Chaque individu est maître de ses armes, de ses outils, de son canot, de certaines catégories de vivres (et, pour préciser, d'une partie de sa chasse et de sa pêche). Il possède aussi en propre ses vêtements, exception faite des peaux de daim et de cerf blanchies qui servent à la célébration des rites de saison et sont considérées comme une espèce d'usufruit entre les mains du guerrier. D'autre part, mis de côté certains territoires de culture, de chasse et de pêche, la terre également paraît matière à possession personnelle. Il y a donc des riches et des pauvres et des inégalités de fortune qui exercent une répercussion politique. Car c'est, précisément, le plus riche propriétaire qui, dans chaque village, est reconnu comme chef. En général, son titre passe à son fils, à moins qu'une fortune plus considérable ne se révèle au moment de la vacance. C'est qu'en effet, l'autorité du « head-man » est onéreuse à exercer. Certains des biens qu'il possède sont à la disposition de la communauté, pour le produit en être distribué en cas de famine.

Ces chefs de village n'ont d'attribution religieuse que pour certaines fêtes. Les plus importantes, par exemple les danses de l'automne (préparation aux chasses collectives), de l'hiver et de l'été (qui se présentent comme des liturgies solaires), regardent un organisme spécial qui réunit les villages, deux par deux, en une espèce de fédération. Enfin, pour la guerre, c'était aux deux villages les plus septentrionaux qu'il appartenait de fournir le chef militaire de tous les Hupa. Ainsi, rapports fréquents entre les diverses agglomérations du groupe. voilà ce que nous apprend la lecture de *Hupa Life*. Néanmoins, à l'état actuel, ce petit peuple en train de disparaître ne constitue plus, à proprement parler, une tribu. Chaque village a repris son autonomie. Mais chacun d'eux est encore organisé comme un clan. Clan familial, puisque toutes les familles qui l'habitent sont apparentées et occupent, dans l'enceinte du village, une ou plusieurs demeures déterminées par la parenté du chef de famille avec le « headman ». Cette localisation d'après les liens du sang s'étendait, dans un passé assez proche encore, à la maison même, où les individus avaient leur place spéciale et marquée, pendant le jour. Et, linguistiquement, la nomenclature de parenté conserve des traces d'un tel usage. Le mariage, base du pacte familial, a pour origine l'achat, avec cette particularité très remarquable, elle aussi,

que la situation d'un homme dans la famille et dans le clan dépend du prix payé jadis comme rançon de sa mère. Ceci doit être un reste de matriarcat primitif. Il en est d'autres : l'auteur de *Hupa Life* indique quelques cas où les enfants appartiennent à la famille de la femme. On sait, d'ailleurs, que de nombreuses tribus de la famille « Denné », fixées à l'est des Rocheux, admettent encore l'intimité par filiation féminine. Mais, de toute façon, la famille est ici l'unité sociale. On l'a vu par les relations de la famille avec la communauté villageoise. On le voit encore par le système judiciaire, uniquement fondé sur une série de compensations qui rendent la famille, et spécialement le chef de famille, responsables du crime, du délit, du dommage, commis par l'un des membres.

Cette solidarité familiale, on s'attendrait à la trouver associée à quelque institution totémique Les textes colligés par M. Goddard n'en donnent aucun exemple. Le règne animal joue cependant un rôle dans la vie sociale et religieuse des Hupa, mais c'est sous la forme de tabous d'alimentation. Les prohibitions religieuses en général sont en nombre considérable (tabous sexuels, tabous de maladie, tabous funéraires, etc.), avec, pour sanctionner les infractions, des rites purificatoires compliqués. Ici intervient le *shaman* (pour employer l'expression de M. Goddard qui aurait peut-être bien fait de lui préférer le terme de « medicine-man »). Il apparaît encore dans la chasse aux mauvais sorciers et faiseurs de maléfices et dans la guérison des maladies. Ce dernier point nous montre chez les Hupa des procédés curatifs, — emploi de certaines plantes, conjurations, succions (en vue d'expulser du patient « l'âme de la maladie », c'est-à-dire l'esprit malin), déjà rencontrés ailleurs. Mais *Hupa Texts* nous apporte aussi une méthode thérapeutique fort curieuse, par récitation d'une formule qui relate tous les cas morbides similaires, enregistrés aux temps anciens, et tous les moyens imaginés pour les guérir. Cette espèce de *memorare* se termine par une courte prière aux inventeurs. Ainsi l'évocation du remède semble jouir de la même vertu que le remède lui-même.

Ce texte, de même que la plupart des textes « shamanistiques », conservés par l'anthologie de M. Goddard, est une formule secrète. Savoir comment se transmettent ces formules et tous les secrets du « medicine-man » serait intéressant. Les shamans, en pays hupa, sont-ils héréditaires et forment-ils une caste fermée, ou simplement une sorte de confrérie ? Quelles sont, dans ce cas, les conditions pour y être admis ? C'est ce qu'on ne nous apprend pas d'une façon bien précise. De même, les rites funéraires sont bien sommairement traités dans les deux parties du mémoire. L'enterrement du cadavre, selon M. Goddard, avec les objets appartenant au défunt, est la règle exclusive. Mais comment s'accomplit-il ? Des offrandes ultérieures sont disposées autour du tombeau. Mais à quelle occasion ? Et le tombeau, quelle en est l'anatomie? Pour compenser ces lacunes, on nous donne un grand nombre de prières, rites verbaux, exorcismes que je néglige, et de légendes mythologiques dont on peut résumer ainsi les traits dominants : 1° les Hupa n'ont conservé aucun récit de création proprement dite du monde et de l'homme. *Yimantuwiñayai*, leur héros le plus fameux, apparaît comme un organisateur, plutôt qu'un créateur des



choses et des êtres. Il s'était entouré d'un peuple antérieur à l'humanité actuelle, le *Kixunai*, inventeur des arts utiles qui, avec lui, a regagné, au moment où parut l'homme, les régions célestes ; 2° entre le « premier peuple », *Kixunai*, et leur propre race, les Hupa n'admettent aucun rapport de filiation ; ils croient, néanmoins, le rejoindre un jour dans une demeure d'au-delà qui porte, elle aussi, le nom de *Kixunai*.

Ces idées mythiques seraient bonnes à rapprocher de ce que nous connaissons dans le même genre, des autres rameaux athapaskans. De même, une comparaison linguistique s'impose. A première vue, les textes de M. Pliny Earle Goddard semblent assez différents des textes navahos du Dr Matthews, des textes déné-dindjié de l'abbé Petitot, des textes montagnais du R. P. Legoff, des textes nahanaïs et porteurs du R. P. Morice. Cette différence doit provenir d'une différence dans le mode de transcription. La méthode de M. Goddard, sur ce point, coïncide à peu près avec les principes phonétiques adoptés par le « Bureau américain d'Ethnologie », auxquels tout linguiste doit désormer se conformer, sauf quelques modifications de détail. Quant aux traductions qu'il publie, l'auteur a travaillé avec l'aide des indigènes les plus intelligents et les plus versés dans la langue anglaise. Ce sont là de sérieuses garanties qui dispensent un profane d'apprécier la valeur philologique de ce livre. Quant à sa valeur ethnographique, le résumé qui précède l'a, croyons-nous, suffisamment démontrée.

L. Lejeal.

*Alfredo Chavero. *El Monolito de Coatlinchan.* Mexico, imprenta del Museo nacional, 1904, brochure in-4° de 27 p. et 7 figures.

Cette brochure nous entraîne sur un terrain brûlant et où l'air sent la poudre. A la thèse soutenue par notre collègue, M. Chavero, dans *El Monolito de Coatlinchan*, M. Leopoldo Batres a répondu avec son énergie coutumière. D'où, riposte de M. Chavero [1], élégante et digne; puis, contre-réplique de M. Batres, etc., etc. Cet incident a pu fournir de copie les journaux et amuser la société de Mexico, durant quelques semaines de l'hiver dernier. A distance, il nous fait simplement déplorer qu'au temps actuel, un débat scientifique puisse encore dégénérer en discussion personnelle et c'est pour cela seul que nous en parlons. En deux mots, voici l'affaire, — l'affaire archéologique s'entend. La « Piedra de los Tecomates » (ou monolithe de Coatlinchan), étudiée dans le dernier numéro du *Journal*, par M. Ernest Hamy [2], à propos d'un mémoire de M. l'ingénieur Becerril, est-elle un Tlaloc ? Ne représente-t-elle pas plutôt Chalchiuhtlicue, l'épouse de Tlaloc, la « diosa del agua, la de cauda azul » ? La première opinion est celle de M. Batres, partagée, d'ailleurs, au

1. *El Monolito de Coatlinchan*, México, American Book and Printing Co., noviembre de 1904, in-16 de 8 p. et 1 phot.

2. V. *Journal*, t. II, nouv. sér., p. 164.

Mexique, par beaucoup de mexicanistes de tout rang. La seconde, formulée jadis, pour la première fois, par M. J. Sanchez, fut adoptée par M. Chavero, en son *Historia de México*. Le présent travail, « disquisició arqueológica, presentada al XIV° Congreso de Americanistas », n'est qu'un développement de l'hypothèse, avec de nouveaux et nombreux arguments, empruntés à l'historiographie espagnole et aux *Codices*. Cette dissertation, très littéraire et très bien conduite, se lit avec plaisir. Mais, après comme avant, il est difficile de conclure. Les textes invoqués (Pomar, Duran, Torquemada, etc.) disent, il est vrai, que les deux statues successives, élevées à Tlaloc sur le Cerro de Coatlinchan, étaient, l'une de couleur blanche, l'autre de « piedra negra ». La seconde en date, ajoutent-ils, avait « la grandeza y estatura de un cuerpo humano ». Rien de tout cela ne semble donc se rapporter à un monolithe de plus de six mètres de long, taillé dans une andésite grise. En outre, le Tlaloc de Coatlinchan était « sentado » (assis), et la « Piedra de los Tecomates » nous offre un personnage debout. Mais, d'un autre côté, les auteurs ne mentionnent nulle part l'érection, en ces parages, d'une statue colossale de Chalchiuhtlicue, femme de Tlaloc. Ils n'apportent, par suite, à la solution de M. Chavero, qu'un témoignage très mitigé. Il nous resterait, pour nous décider, l'aspect de la « piedra », son vêtement, sa coiffure. Or M. Chavero l'avoue avec sa grande loyauté, sa description diffère sensiblement de celle de ses contradicteurs. La mutilation qu'il considère comme un résultat des actions atmosphériques, les autres l'appellent « brazo roto ». Ce qu'il nomme « enaguas » (jupon) devient, dans l'autre camp, un *maxtlatl* (caleçon). Incertitude désastreuse dans le problème de la recherche des sexes ! Ainsi, les observateurs directs du monument ne s'accordent point pour nous apprendre comment il est fait. A l'appui de leurs observations divergentes, la meilleure image qu'ils nous apportent est une photographie[1], médiocre du reste, de 16 centimètres sur 11. Comment veulent-ils que nous nous prononcions, nous qui n'avons pas vu ? Le monolithe qui causa tant d'émoi est certainement un dieu de l'humidité fécondante. Mais, nous n'en savons pas plus. Tlaloc? Chalchiuhtlicue ? Cruelle énigme !

Une observation subsidiaire pour finir. Dans une note de la page 11, où M. Chavero parle d'Aubin avec un peu plus d'indulgence que beaucoup de Mexicains, il se méprend sur le sens d'une expression qu'il trouve sous la plume de Waldeck : « ...Je donne le présent (reçu) à M. Aubin pour certifier la renonciation que j'ai faite en sa faveur de ce *beau morceau*... » Cela ne signifie point, comme M. Chavero semble le croire, que Waldeck vendit à Aubin *un fragment* (« un trozo ») du *Tonalamatl*..... Le monolithe de Coatlinchan est « un beau morceau » !

L. LEJEAL.

1. Publiée pour la première fois par M. Batres, dans *Tlaloc?*, México, imprenta Gante, 1903, lam. VIII.

*H. Fischer. *Eine Alt-Mexikanische Stein-figur.* Broch. de 4 p. in-4° avec 5 fig. (Extrait du *Globus*, t. LXXXV, n° 22, 1904).

Le comte K. von Linden a obtenu la translation au musée d'ethnographie de Stuttgart, dont il est le créateur, de quelques pièces intéressantes qui passaient inaperçues au milieu des collections artistiques et archéologiques de cette ville. Parmi ces objets, on remarque surtout une pierre sculptée de l'Ancien Mexique, qui fournit à M. Fischer l'objet d'une courte, mais substantielle communication au *Globus*.

D'après M. Fischer, cette pierre proviendrait du couvent de Weingarten, en Wurtemberg, qui fut sécularisé en 1803. Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant renseignés sur sa signification. C'est une statue du dieu de l'air, Quetzalcouatl. Elle offre cette particularité que ce dieu est représenté presque en entier sous forme de squelette; il est de plus entièrement couvert de symboles, dont l'interprétation assez facile permet de l'identifier avec certitude.

Pour la finesse de l'exécution, cette statuette compte parmi les meilleures pièces de l'archéologie mexicaine. M. H. Fischer l'a décrite avec une exactitude et une précision toutes scientifiques; il s'est abstenu soigneusement de tout commentaire superflu, se contentant d'interpréter dans leurs grands traits les différents symboles. Cinq images bien réussies complètent agréablement cette description qui servira de préface à la savante étude, encore manuscrite, présentée par notre maître et ami, le Dr Seler, au XIVe Congrès des Américanistes.

E. de J.

Le Mexique au début du XXe siècle, Paris, Ch. Delagrave, s. d. [1905], 2 vol. petit in-fol. de 395-375 p., 19 fig. dans le texte, 5 cartes et 3 pl. h. t.

Ces deux gros volumes ont été composés, nous dit la préface, pour donner du Mexique au début du xxe siècle, un tableau analogue à celui qu'en traçait Humboldt, il y a cent ans, dans son célèbre *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*. L'initiative du projet revient au ministre plénipotentiaire de la République mexicaine à Paris, notre collègue, M. Sebastian de Mier. Toutefois, malgré la qualité de son promoteur, la publication n'est officielle que par la provenance des documents qu'elle a utilisés. Pour la soustraire à tout soupçon de partialité et d'optimisme, M. de Mier s'est exclu lui-même de toute collaboration et l'ouvrage se présente sous la signature de M. Émile Levasseur, membre de l'Institut. Avec lui, quinze autres écrivains français, spécialistes autorisés, ont été désignés pour montrer, sous ses divers aspects, la vigoureuse nation dont la grande « World's Fair » de 1900 avait déjà révélé les étonnants progrès dans toutes les provinces de l'activité humaine. Choix flatteur, tâche intéressante pour nos savants et nos publicistes! Mais le souci, — je dirais

volontiers : la coquetterie —, qui a écarté le concours des Mexicains, n'est-il pas un peu excessif?

Pour ma part, je me permets de le déplorer, en constatant que, de tous ces collaborateurs éminents, bien peu connaissaient *de visu* le pays et la société qu'ils étaient chargés d'étudier. On s'en apercevra peut-être en ces pages. Il leur manque, parfois, ce contact personnel avec les réalités décrites qui donne une partie de sa valeur à l'*Essai politique* et qui fit une partie de son succès : il leur manque, parfois, le relief et la vie. Un autre défaut, c'est qu'on y cherche, en vain, l'unité, si difficile à réaliser, d'ailleurs, dans les œuvres collectives. Entre ces monographies indépendantes les unes des autres, les deux excellents morceaux insérés par M. Levasseur, l'un comme préface, l'autre en manière de conclusion, ne parviennent pas toujours à établir le lien, et les disparates atteignent parfois la contradiction. Pour ne prendre qu'un exemple, les auteurs ne paraissent pas posséder une doctrine bien homogène sur la période coloniale de l'histoire du Mexique. Les uns sont partis, comme d'une vérité démontrée, des théories accréditées à cet égard par une certaine école d'historiens et, surtout, d'économistes, c'est-à-dire condamnent sans atténuation le régime espagnol. Les autres (mieux d'accord, à mon sens, avec les faits) se risquent à lui rendre justice et distinguent, ainsi qu'il convient, entre les époques, les hommes et les institutions.

Au point de vue matériel, il y aurait quelques autres reproches à formuler. Ainsi, pourquoi une si élégante typographie est-elle déparée de *lapsus*, portant, par malheur, sur des termes locaux et des noms propres, plus ou moins aisés à rétablir pour bien des lecteurs (citons : ado*l*es, nahua*tl*, tetchi*li*, tri*e*go, Ma*nd*sl*e*y, Men*o*doza, Val*lodid*, V*a*lasco)? On voudrait, d'autre part, de plus fréquentes et plus précises références, surtout quand il s'agit de la bibliographie locale, si peu abordable en Europe. On regrette enfin l'absence totale de tables et de répertoires, capables d'assurer l'orientation facile et rapide dans ces 800 pages, bourrées de renseignements. Elles ne s'adressent pas qu'aux lecteurs qui lisent, elles peuvent fournir un manuel de consultation courante, très utile aux lecteurs qui travaillent.

On en jugera par la liste des chapitres que voici :

Tome Ier. — 1. Histoire (E. Levasseur); 2. Aperçu géographique (E. Reclus); 3. Population et colonisation (Prince Roland Bonaparte); 4. Institutions politiques, judiciaires et administratives (Léon Bourgeois); 5. Agriculture (Hippolyte Gomot); 6. Mines et industries minières (Louis de Launay); 7. Industrie, commerce et navigation (Alfred Picard).

Tome II. — 8. Chemins de fer et travaux publics (Camille Krantz); 9. Postes, télégraphes et téléphones (Michel Lagrave); 10. Monnaies, change et banques (A. de Foville); 11. Finances (Paul Leroy-Beaulieu); 12. Instruction publique (Octave Gréard); 13. Sciences (Albin Haller); 14. Art et littérature (Jules Claretie); 15. Armée et marine (Général Niox); 16. Relations extérieures (d'Estournelles de Constant); 17. Conclusion générale (E. Levasseur).

C'est, on le voit, toute une encyclopédie. Le point de vue actuel, celui de la science économique et politique, y est, bien entendu, prépondérant, ce qui nous

interdit un compte rendu détaillé. En dehors de l'introduction historique, un seul de ces chapitres rentre directement et tout entier dans le cadre du *Journal*, le chapitre de l'ethnographie [1], rédigé par le Prince Roland Bonaparte avec une ampleur qui en fait une œuvre originale. Les vicissitudes de la nationalité mexicaine en ce siècle sont exposées là de main de maître, et la prochaine fusion de tous les éléments ethniques du pays en un grand peuple de métis, d'aptitudes très souples. Cet avenir est, dès à présent, préparé par le progrès de l'unité linguistique. L'auteur nous apporte à ce sujet des données d'une abondance et d'une précision bien rares, même dans les ouvrages locaux, sur la situation présente des idiomes indigènes, leur domaine territorial, leur importance numérique. Ils n'ont plus de littérature. L'Église catholique a cessé de s'en servir dans ses rapports avec les fidèles. En outre, ils ne sont plus guère employés que par 2 millions d'hommes. Le nahuatl, parlé par 650.000 individus ; le maya, par 250.000 ; le zapotèque de l'Oaxaca, par 224.000 ; l'otomi, par 205.000 ; le mixtèque, par 165.000, tiennent les premiers rangs. Les autres langues — totonaque, tarasque, huastèque — n'ont qu'un nombre d'adeptes bien inférieur. Toutes, sauf le maya qui a dû à des circonstances particulières un regain de popularité en ce siècle, sont en décroissance ; toutes (sauf le maya, usité, naguère encore, exclusivement dans certaines régions du Yucatan) sont employées concurremment avec l'espagnol, langage usuel de tous les groupes urbains et même des grandes haciendas, le seul enseigné aujourd'hui dans toutes les écoles, même indiennes. La langue est un facteur tout-puissant d'amalgamation. Le régime social en est un autre. A ce point de vue, l'œuvre décisive de la présidence Porfirio Diaz est la loi dite de *reparto* qui a organisé la propriété individuelle parmi les autochtones, supprimant, sauf pour les forêts, l'antique régime de possession collective, maintenue par la conquête espagnole. Ce grave changement qui, sans doute, stimulera l'activité agricole indigène, ne s'est pas accompli sans résistances. C'est lui que visait la tenace résistance des montagnards de la Sonora méridionale, « guerra del Yaqui ». Agriculteurs laborieux, les Yaquis fournissaient à la mise en valeur du sol national une main-d'œuvre estimée, mais entendaient demeurer fidèles au système communautaire, à cause de l'autonomie partielle qu'il comportait. Maintes fois, ils en appelèrent aux armes. Une suite de campagnes savantes installa des camps retranchés sur les positions importantes de leur canton, espèce de Kabylie mexicaine. « Ils perdirent la hauteur escarpée où se dressait leur Capitole rustique. » Ils sont aujourd'hui vaincus, sans retour offensif possible. De parti pris, on les a transplantés, incorporés dans l'armée, confiés comme colons à des propriétaires d'haciendas. Parallèle à cette défaite, il faut enregistrer celle de l'*Indio bravo*, consommée depuis le traité de 1890 qui a permis le passage réciproque de la frontière aux troupes des États-Unis et du Mexique, lancées à la poursuite des Apaches. Plus récemment, on a vu s'éteindre, enfin, la révolte, déjà demi-séculaire, des Mayas du Yucatan oriental qui, depuis 1847, abritaient derrière une zone de forêts et de marécages leur dangereuse confédération de Chan-Santa-

1. T. Ier, p. 81-150.

Cruz, remplacée désormais par le territoire militaire de Quintana-Roo. Aux récents insoumis, comme aux peuplades depuis longtemps tranquilles, le nouveau régime agraire est indistinctement appliqué. Voilà donc la tribu indigène partout supprimée, comme régulatrice de la condition matérielle de ses membres. Autant dire qu'elle a cessé d'exister. Par-là même est tombé le dernier obstacle à l'universel métissage, — car les individus isolés défendent mal la pureté de leur sang —, et à l'assimilation, — car les mélanges ethniques sont la mort des coutumes les plus vivaces. Dans cet ordre d'idées, elle est significative, quasi symbolique, la suppression, tant de fois essayée par le clergé des diocèses à Indiens, mais aujourd'hui complète, des « verbenas » de la Semaine sainte. Les voyageurs ne relateront plus avec tristesse ces fêtes, réminiscences de l'ancien polythéisme aztèque qui, après les cérémonies chrétiennes, « comprenaient les plaisirs les plus profanes et se terminaient, la nuit, dans une ivresse et une licence sauvages ». Au prochain siècle, que garderont encore des anciennes traditions les recoins les plus reculés de l'*unknown Mexico ?* Les Tarahumars, les Huichols, les Pimas et les Opatas, qu'y observe maintenant la curiosité d'un Lumholtz et d'un Diguet, ne seront plus, eux-mêmes, qu'un souvenir, depuis longtemps submergés comme éléments ethniques sous les flots de la population mixte.

Ces vues sur l'avenir, scientifiquement déduites de l'analyse du temps présent, ne font point tort dans la monographie du Prince Roland Bonaparte à l'étude de l'histoire. Il consacre de longues pages à la formation du groupe de race blanche. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'est indiquée avec tant de netteté la part respective des divers contingents espagnols dans le peuplement du Mexique. Part variable selon les époques! Dans le début, les troupes les plus denses d'émigrants furent fournies à la Nouvelle-Espagne, comme à toutes les régions hispano-américaines, par les pays de la couronne de Castille, parce que, peut-être, les expéditions colombiennes, ayant été subventionnées par la seule Isabelle, les sujets de celle-ci étaient plus facilement admis dans les terres nouvelles. En tout cas, cette différence s'effaça bien vite. A la fin du XVI[e] siècle, si les Andalous continuaient à tenir la tête, l'émigration des Castillans proprement dits était très ralentie, et les Navarrais, les gens de Valence, les Basques surtout, avaient pris les premiers rangs. Quant à l'aventureuse Catalogne, c'est vers les entreprises méditerranéennes et orientales que la portait plutôt sa situation géographique. Du reste, les exodes n'étaient vraiment actifs qu'aux époques de paix. Les grandes guerres de la Maison d'Autriche et les corsaires français, hollandais, anglais les raréfièrent, les suspendirent souvent. L'avènement des Bourbons rouvrit un ère de départs réguliers, pendant laquelle l'Espagne du Nord tint le rôle prépondérant. En principe, sous le régime colonial, les immigrants européens au Mexique étaient, et toujours, des Espagnols. Les sujets des provinces *extérieures*, Italie méridionale, Sardaigne, Milanais, Pays-Bas, Franche-Comté, n'obtinrent jamais, au temps de l'union, la licence officielle d'établissement dans le Nouveau-Monde. Le Portugal, annexé de 1580 à 1640, fit seul exception à la règle. Grave erreur que cette exclusion globale, fait justement observer le Prince Roland Bonaparte. En effet, « les Italiens auraient pu

fournir au Mexique ce que l'Espagne ne lui envoyait guère : des agriculteurs; les Français de Franche-Comté et des Pays wallons ainsi que les Flamands des Pays-Bas, des artisans et des colons en quantité ». Le Conseil des Indes, qui écartait l'élément non péninsulaire, fermait *a fortiori* la porte aux colons de nationalité étrangère. Dans la pratique, il est vrai, la rigueur de la loi fléchissait parfois. Par là s'expliquent des cas comme celui du célèbre ingénieur qui assécha le val de Mexico, Enrique Martinez, de son vrai nom très français, Henri Martin. « D'autres étrangers, venus comme prêtres, officiers, techniciens, employés et aventuriers s'établirent dans le pays. Des naufragés et des prisonniers de guerre, traités avec humanité, y restèrent également. » Quand on rappelle devant lui, — et dans leur audience de réception, telle est l'invariable habitude des ambassadeurs espagnols à Mexico, — l'origine hispanique du peuple mexicain, le général Porfirio Diaz ne manque jamais de répondre : « Le fait est vrai *en partie.* » Les mots *en partie* indiquent bien que, tout en étant flatté de la parenté espagnole, on n'entend pas renier les autres accointances ancestrales.

On peut voir, par cette dernière analyse, que le vice-président de la Société des Américanistes a largement demandé au passé l'explication du présent. D'autres rédacteurs du *Mexique au début du XXe siècle* l'ont imité et l'on aurait à glaner nombre de détails d'une réelle nouveauté documentaire dans les chapitres les plus inattendus. Chargé de décrire l'agriculture mexicaine actuelle[1], M. Hippolyte Gomot a pris pour base de son exposé l'évolution des grands domaines territoriaux et des procédés agricoles. Et cette méthode lui a inspiré maints tableaux agréables et justes dont il convient de donner un spécimen : « On a comparé l'*hacienda* au manoir féodal, accueillant les vassaux réfugiés sous son égide à la fois protectrice et oppressive. Elle a été longtemps, en effet, une forteresse, surtout dans les régions exposées aux incursions des Indiens sauvages..... Chaque propriétaire devait alors se défendre lui-même sans faire à la loi un inutile appel. L'hacienda était donc entourée de murailles crénelées qui, quelquefois, enserraient les habitations des ouvriers..... Plus d'une de ces enceintes ont soutenu des sièges. Il y a peu d'années encore, les fortifications étaient soigneusement entretenues et, nuit et jour, des sentinelles veillaient aux portes. »

Un peu plus loin, la monographie consacrée par M. de Foville aux « Monnaies, change et banques »[2], intéressera tout autant l'historien, par la contribution qu'elle apporte à la numismatique hispano-américaine. Elle nous présente la série des principaux types monétaires frappés au Mexique, depuis la création du premier Hôtel des Monnaies, en 1535. Et voici, d'abord, ces *pesos* d'argent de huit réaux, émis sous Charles-Quint et qui se décoraient fièrement, au revers, des Colonnes d'Hercule couronnées, « issant de la mer », avec la devise : « Plus ultra. » C'était déjà le *columnario* des collectionneurs, cette piastre mexicaine, appelée comme le thaler de Marie-Thérèse, mais, avant

1. T. Ier, p. 193-260.
2. T. II, p. 85-114.

lui, à une si persistante fortune dans le monde entier, à cause de sa loyauté, de la constance de son poids et de son titre. Sous toutes les latitudes, on l'a vu, on la voit encore passer librement des mains blanches de l'Européen dans la main, brune ou cuivrée, du Nègre et du Chinois..... « A Canton, les commerçants indigènes ont l'étrange habitude d'y insculpter leur marque », comme une sorte d'endossement. Ailleurs, pendant bien longtemps, les Célestes mirent à part celles qui venaient de Guadalaxara, Durango, Oaxaca, réputées aurifères, en raison de leur provenance... Il n'est pas de monnaie plus intéressante parmi celles des temps modernes. » L'organisation de la frappe monétaire est contemporaine, ou peu s'en faut, des débuts de l'imprimerie dans la Nouvelle-Espagne. Lisez, à ce propos, dans l'exposé de M. Claretie[1], l'installation du premier imprimeur envoyé (en 1536) au Nouveau-Monde, le Lombard Juan Pablos, élève du fameux Jean Cromberger, de Séville, et les circonstances, en général peu connues, dans lesquelles, dès 1558, l'art typographique fut affranchi à Mexico de toute entrave corporative par cédule royale de Philippe II.

Mais, en voilà, je pense, assez pour recommander le monumental ouvrage à tous les mexicanistes. L'aperçu géographique, dû à la plume colorée du maître Élisée Reclus (ce sont, sans doute, les dernières pages qu'il écrivit), les excellentes cartes dressées sous sa direction, achèvent de donner toute sa valeur à ce « hand-book », un peu massif, à la vérité, mais indispensable.

L. Lejeal.

I. Ernst Förstemann. *Kommentar zur Madrider Mayahandschrift* (*Codex Tro-Cortesianus*). Danzig, L. Sauniers Buchhandlung, 1902, in-8° de 136 p.

II. — *Kommentar zur Parizer Mayahandschrift* (*Codex Peresianus*). Danzig, L. Sauniers Buchhandlung, 1903, in-8° de 32 p.

I. Dans le premier de ces deux commentaires, l'ancien bibliothécaire de Dresde, revenant, pour la fortifier, sur une démonstration de M. Léon de Rosny, achève de prouver que le « Manuscrit de Madrid », avec ses deux parties (*Manuscrit Troano* et *Codex Cortesianus*), longtemps considérées comme distinctes et autonomes, ne forme qu'un seul et même *Codex* : le *Tro-Cortesianus* (au nom barbare, quoique commode). A la suture (*Troano*, p. A. ou 36, et *Cortesianus*, p. 22, *verso*), déterminée par l'américaniste français, dans ses *Documents écrits de l'Antiquité américaine*, M. Förstemann en ajoute une autre (*Cortesianus*, p. 21, et *Troano*, p. 35, *recto*). Comme interprétation du document, le travail de notre savant collègue, par sa méthode prudente et solide, diffère tout à fait (est-il besoin de le dire ?) des fantaisies cosmologiques, cataclysmes, éruptions et tremblements de terre, de l'abbé Brasseur. Ainsi examiné, expliqué soigneusement, et planche par planche, figure par figure, signe par

1. T. II, p. 223-266.

signe, le manuscrit nous apparaît, dans sa majeure partie, comme un manuel d'économie domestique, ou mieux comme un mémorial quotidien des occupations rurales. Voici le labourage, la chasse (spécialement, la chasse au cerf, *manik*), peut-être encore la confection des idoles agraires et familiales, plus sûrement le sacrifice des chiens aux « Bacabs » des points cardinaux; et, en tout cas, l'éducation des abeilles, avec les fêtes, déjà décrites, du reste, par Diego de Landa, que les propriétaires de ruchers consacraient annuellement à Ahau-lil-Cab et autres protecteurs de l'apiculture. Quant au calendrier proprement dit, supputations astronomiques, calculs de computs et de cycles, il ne faut point chercher dans le *Tro-Cortesianus* la belle abondance et l'exactitude qu'on remarque dans le *Dresdensis*. Le scribe du *Tro-Cortesianus* ignorait visiblement l'usage de certains grands nombres, tout au moins leur traduction graphique. Il confond souvent les signes numériques les uns avec les autres et la régularité de ses colonnes, la correction de ses séries en souffrent plus d'une fois.

Sans aborder le problème délicat de l'origine et de l'époque de composition du manuscrit, M. Förstemann serait porté, d'après les constatations que je viens de résumer, à voir dans le texte de Madrid un monument de civilisation inférieure. Mais les défaillances dont on s'étonne ne sont-elles pas imputables à l'auteur plutôt qu'à son milieu? Il semble, en tout cas, avoir été originaire d'une autre région de langue maya que l'auteur du *Dresdensis*. La preuve, c'est la succession des symboles diurnaux du mois vigésimal qu'il développe en son œuvre. A la série commençant par le jour *kan*, qui est celle détaillée dans le *Dresdensis*, nous voyons substituer ici la suite dont le jour initial est *imix* (le *cipactli*, espadon ou monstre marin des Mexicains). C'est, en somme, le système aztèque, celui, également, des Quichés et des Cakchiquels. Le *Tro-Cortesianus* n'est presque qu'un « Tonalamatl ». Et ceci pourra servir ultérieurement à en préciser la patrie. Il présente, d'ailleurs, d'autres caractères, notamment quant à l'iconographie. Ainsi l'icone divine du type A (le dieu à grand nez et à langue pendante) s'y rencontre beaucoup moins souvent que dans le *Dresdensis*. Mais on aurait peut-être tort de déduire de ce fait des conséquences, des différences religieuses trop étendues. Ainsi le *Tro-Cortesianus* remplace généralement B, très fréquent aussi dans le *Codex de Dresde*, dans les séries diurnales ou annuelles par l'icone du type C (le dieu à la face ornée). B et C correspondent-ils à des divinités distinctes? M. Förstemann le croit. Il fait de B, à juste titre, un dieu de vie, un dieu créateur qu'il assimile, non sans raison, avec Kukulkan, c'est-à-dire Quetzalcoatl. C'est, d'autre part, interprété comme le dieu de la Petite Ourse. Mais l'auteur y reconnaît aussi la figure d'un *ozomatli*. On est donc amené à se demander si ce singe ne serait pas, plus simplement, un succédané atmosphérique de Kukulkan, c'est-à-dire, pour employer la nomenclature du Panthéon mexicain, son « Ehecatl ».

Un « a, b, c hiéroglyphique », sorte de coordination des signes et des symboles, complète utilement ce premier ouvrage.

II. Le *Tro-Cortesianus*, inférieur au *Dresdensis* par la valeur du contenu, lui est aussi inférieur par le soin matériel et la beauté de l'exécution. Au contraire, le *Peresianus* (qui ne doit son nom qu'à une annotation portant le nom de Pio

Perez) rappelle le bel art du manuscrit saxon. Il est, malheureusement, le plus court et le moins bien conservé des trois documents précolombiens que nous a laissés la pictographie maya. Une grande partie de ses vingt-deux planches sont effacées et le milieu de chaque page seul est lisible. Aussi la besogne du commentateur est-elle ici fort ingrate. Comment expliquer sûrement des signes et des images incomplets disparus? Pour ne prendre que quelques exemples, les animaux mythologiques, l'oiseau *Moan*, les serpents, le chien, le vautour, le jaguar, etc., manquent tout à fait dans notre « Manuscrit de Paris ». De même, les signes des quatre régions du monde. Mais on n'en peut rien inférer, — sinon que ces icones et ces symboles se trouvaient peut-être dans les parties mutilées ou perdues de la peinture. Car, par ailleurs, tout l'appareil scripturaire, toute la symbolique du *Peresianus*, répète celle de ses deux congénères. Le dieu A, représentation probable d'un dieu de la mort, équivalent au *Mictlantecuhtli*; le dieu B, dont je parlais tout à l'heure, reviennent un certain nombre de fois, et également les types E (divinités du maïs) et F (dieu de la guerre et des sacrifices humains). Ces deux dernières divinités sont même ici les plus fréquentes, avec K (le dieu à ornement nasal, dieu astronomique et, probablement, stellaire, selon M. Förstemann) et avec N (dieu de la fin de l'année).

En somme, joints au « Commentaire », déjà célèbre et presque classique, que M. Förstemann donnait, en 1901, du *Codex Dresdensis* [1], les deux volumes que nous venons de signaler, — bien tardivement, — forment une véritable encyclopédie de la paléographie maya. Elle complète, critique et rectifie les travaux des dévanciers (Rosny, Brinton, Cyrus Thomas, Fewkes, Raynaud, etc.); elle résume la doctrine personnelle de l'auteur, déjà partiellement exposée en d'innombrables articles. La somme de notions, ainsi incluse en moins de 400 pages, est vraiment étonnante et ces trois « Commentaires » resteront comme l'un de nos bréviaires.

L. LEJEAL.

*K. SAPPER. *Der gegenwärtige Stand der ethnographischen Kenntnis von Mittel Amerika.* Mit 7 Tafeln u. 3 Abbildungen im Text. Ds. *Arch. f. Anthrop.* (Nouvelle série, III, 1904, fascicule I, p. 1-38). Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.

M. Sapper est l'auteur de plusieurs travaux remarquables sur l'Amérique centrale, dont quelques-uns parurent dans *Petermans Mitteilungen*, dans le *Globus*, dans l'*Intern. Arch. für Ethnographie*; d'autres furent publiés à part, comme les *Mittelamerikanische Reisen und Studien* (Braunschweig, 1902), dont je rendais compte ici, en avril dernier. Aujourd'hui, le professeur de Tubingue nous donne un résumé, une synthèse de ce que nous savons sur les Indiens de l'Amérique centrale. Pour lui, l'Amérique centrale comprend

1. In-8° de 176 p., Dresden, Richard Bertling.



cette espèce de pont qui relie l'Amérique du Nord à celle du Sud et qui est limité, d'une part, par l'isthme de Tehuantepec et, d'autre part, par l'isthme de Panama. M. Sapper ne nous offre pas un simple exposé critique des études dont ces Indiens ont été l'objet; il s'efforce, au contraire, de réduire à de justes limites la partie bibliographique et de nous servir surtout des données positives, fruits de ses observations personnelles.

Cette étude comprend trois parties bien distinctes qui sont traitées dans leur ordre logique : 1° extension territoriale des tribus indiennes ; 2° notions anthropologiques à leur sujet; 3° leur degré de culture.

La première partie ressort de la géographie, et plus particulièrement de la cartographie. Ceux qui ont dressé des cartes ethnographiques de l'Amérique centrale ont adopté ou bien la méthode historique, comme Orozco y Berra, ou bien la méthode, dite géographique ou d'observation personnelle, comme Berendt, ou bien les deux combinées. De plus, leurs cartes sont en général purement linguistiques. Et de fait, les cartes linguistiques tracent le mieux et le plus clairement les limites des tribus. Il faut remarquer cependant que les domaines linguistiques ne couvrent pas exactement les domaines de tribus : l'étude des civilisations doit donc compléter celle des langues. M. Sapper s'inspire de ces principes pour apprécier et critiquer les cartes ethnographiques de l'Amérique centrale ; puis il expose à son tour l'extension territoriale des divers groupes d'Indiens. La liste des pages 9 et 10, ainsi que la carte finale, résument très bien cet exposé.

Dans la partie somatologique, nous apprenons que la petitesse de la taille, chez les Indiens, semble être pathologique et provenir surtout de l'insuffisance de nourriture et de la précocité des mariages. La taille de la femme est en moyenne de 12 cm. 2 inférieure à celle de l'homme. Les bras des Indiens sont généralement plus longs que ceux des blancs et des nègres. La *largeur des brasses* n'est pas très grande, mais la *hauteur de l'homme assis* est assez considérable. Pour ce qui est de l'indice céphalique, la plupart des Indiens sont mésocéphales et vont jusqu'à l'hyperbrachycéphalie. Ces indications résultent des mensurations faites par MM. Fred Starr, Otto Stoll, Hartmann, Gabb, Pittier, et pour les Kekchis et les Payas, par M. Sapper lui-même.

Nous arrivons à la troisième partie, le degré de civilisation des tribus indiennes. Seulement au lieu d'une partie, nous en trouvons trois : 1° culture matérielle; 2° organisation sociale; 3° culture intellectuelle. Dans la culture matérielle, nous trouvons étudiés successivement : l'alimentation, le vêtement et la parure, l'habitation. Cette dernière question est même traitée avec une certaine ampleur. M. Sapper ne craint pas d'entrer dans les petits détails de la technique et nous décrit les différents modes de construction des maisons indiennes.

Pour mieux montrer le procédé suivi dans la description de la culture matérielle, analysons l'étude de l'alimentation. M. Sapper examine d'abord quelles sont les espèces végétales et animales comestibles, si elles sont indigènes ou importées ; puis, il étudie les moyens de se les procurer, c'est-à-dire l'agriculture, la chasse et la pêche. Pour chacune de ces industries, il énumère les ins-

truments et la façon de s'en servir. Tout ceci ressort de l'homme : celui-ci procure et, parfois, conserve les aliments. Le rôle de la femme consiste à les préparer. Cette préparation amène les sujets suivants : l'étude du foyer, la mouture du maïs, la cuisson du pain, la préparation des boissons, les ustensiles, la poterie, etc.

Après la culture matérielle, M. Sapper étudie l'organisation sociale : le droit, la famille, le mariage, le *Bittarbeit*, c'est-à-dire le culte, le commerce. La culture intellectuelle forme la cinquième partie de l'étude de M. Sapper. D'après nous, elle formerait plutôt la troisième subdivision de l'étude de la civilisation. Elle comprend l'étude de la langue, de l'art (musique et danse, chant, poésie, arts plastiques) des jeux d'enfants et d'adultes, de la religion, des mesures, du calendrier, de l'écriture.

Dans ces deux dernières parties, la méthode est plus relâchée que dans l'étude de la culture matérielle. J'en rends en grande partie responsable la distinction entre faits sociaux et faits intellectuels. Cette distinction n'est pas faite pour mettre de l'ordre dans les concepts; au contraire, je crois qu'elle les embrouille. Puis, elle me semble arbitraire. En effet, je ne vois pas pourquoi la danse et la musique, les jeux d'enfants seraient plutôt des faits intellectuels que des faits sociaux. N'eût-il pas valu mieux diviser cette étude de la civilisation, d'après la nature des phénomènes qui la composent, soit par exemple : 1° phénomènes ayant trait à la subsistance ; 2° phénomènes ayant trait à la protection de l'individu (vêtement) ; 3° phénomènes ayant trait à la protection de la famille (habitation) ; 4° phénomènes juridico-religieux de la famille : 5° phénomènes économiques ; 6° phénomènes linguistiques ; 7° phénomènes juridiques ; 8° phénomènes religieux ; 9° phénomènes esthétiques ; 10° phénomènes intellectuels? Tous les faits sociaux et ethnographiques relevés par M. Sapper pour marquer le degré de développement de la civilisation indienne peuvent trouver place sous une de ces étiquettes et je crois qu'ils y gagneraient ainsi en clarté.

Mais, sans doute, M. Sapper a eu un motif pour distinguer dans l'étude de la civilisation, la culture matérielle, la société et la culture intellectuelle : il a voulu faire ressortir davantage cette idée, très juste d'ailleurs, que du côté social et intellectuel, la culture indienne a subi la plus forte atteinte, tandis que la culture matérielle a réagi plus fortement contre l'influence européenne, et s'est conservée plus pure.

Des idées générales semblables ne manquent pas à M. Sapper. Il trouve dans l'Amérique centrale deux centres de culture assez différents : le nord et le sud. Et, dans toute son étude des faits ethnographiques, il recherche le contraste entre le nord et le sud. La culture plus élevée des tribus du nord (Mayas, Aztèques et Zapotèques) a offert à l'influence européenne une résistance plus efficace que celle, moins élevée, des tribus du sud.

Ce sont là des idées maîtresses, qui jettent une lumière singulière sur une foule de détails, groupés autour d'elles. Elles rendent aussi plus intéressante la lecture d'un mémoire qui dispensera certainement de longs travaux préliminaires ceux qui veulent aborder l'étude des civilisations centro-américaines.

Ed. de Jonghe.



* *Beiträge zur Anthropologie, Ethnographie und Archäeologie Niederl. Westindiens.* Haarlem, Kleinmann 1904, broch. in-4°, de 22 p. et 4 pl. (Ext. des *Mitth. aus Niederl. Reichsmus. für Völkerkunde*, série II, n° 9).

Le gouvernement néerlandais présentait, en 1904, au XIV° Congrès des Américanistes un numéro spécial de publications de son musée ethnographique. Ces contributions à l'étude de l'anthropologie, de l'ethnographie et de l'archéologie de l'Amérique hollandaise comprennent trois études.

La première est de M. le docteur Schmeltz. Celui-ci se réjouit de la translation au musée d'ethnographie, où leur place semblait toute marquée, d'un dépôt assez considérable de pièces qui appartenaient jusqu'ici au musée d'archéologie. Un certain nombre de ces pièces avaient été étudiées par feu le docteur Leemans au II° et au III° Congrès des Américanistes. M. Schmeltz en donne une liste, avec leur numéro au musée d'ethnographie. Il nous donne, en outre, une courte notice biographique sur deux hommes dont les fouilles n'ont pas peu contribué à enrichir les musées néerlandais : C. J. Hernig et A. J. van Koolwijk.

La deuxième étude forme la suite des communications faites par le docteur Leemans aux Congrès de Luxembourg et de Bruxelles. Nous y trouvons les résultats des recherches archéologiques de van Koolwijk à Curacao, à Buen-Ayre et à Aruba, îles des petites Antilles. A Curaçao, van Hoolwijk a fouillé, autant que les circonstances le lui permettaient, trois anciennes stations de Caraïbes. Celle située près de la plantation Knippe, a donné les objets les plus intéressants et jette quelque lumière sur les coutumes funéraires des anciennes populations

Son séjour à Rincon permit au savant abbé de collectionner, dans l'île de Buen-Ayre, de nombreux objets en diorite, en basalte, en schiste argileux. Ce sont le plus souvent des coins, des haches, des ciseaux, etc.

Van Koolwijk passa dans l'île Aruba de 1881 à 1886. Ses fouilles dans cette île, à en juger par les belles planches VI, VII et VIII, furent les plus fécondes. Nous citons rapidement : le crâne du dernier des Caraïbes, nommé Nicolas Pyclas ; puis, dans une ancienne station d'Indiens, des coquillages dont ils semblent s'être nourris et qu'ils ont employés comme ustensiles, comme ornements, etc. ; des ouvrages de poterie, dont quelques-uns avec représentations animales et humaines ; et surtout des urnes funéraires, contenant ou ayant contenu des squelettes.

M. G.-A. Koeze (p. 18-22) décrit minutieusement les rares crânes trouvés à Curaçao et à Aruba. Ces crânes sont trop peu nombreux et dans un état de conservation trop peu favorable pour permettre une conclusion sur la constitution physique des anciens Caraïbes. Il est cependant permis de croire qu'ils étaient mésocéphales. Les déformations craniennes qu'ils pratiquaient leur donnent souvent une apparence de brachyphalie.

La réunion de ces trois études dans un même fascicule présente un petit

inconvénient. Certains renseignements se trouvent parfois répétés : telles la biographie de van Koolwijk par Schmeltz et Leemans, et l'histoire de la découverte des crânes par Leemans et Koeze. Ce qui constitue l'unité de ces trois articles, c'est la figure sympathique du missionnaire catholique, van Koolwijk. Comme tant d'autres de ses confrères, il concilia brillamment avec l'exercice de son ministère l'étude désintéressée de l'archéologie et de l'ethnographie.

Ed. de Jonghe.

*Jhr L. C. van Panhuys. *Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie, Linguistik und Entdeckungs-geschichte Amerikas.* Haag (La Haye), Algemeene Landskrukerij, 1904, pet. in-4° de 32 p.

Dans cette élégante plaquette, notre nouveau collègue, M. L. C. van Panhuys, chef du bureau des Indes occidentales au ministère royal des colonies de La Haye et délégué du gouvernement néerlandais au Congrès international de 1902, a réuni les huit petites études qu'il nous avait communiquées à New-York, il y a trois ans. En voici les titres, utiles à conserver comme renseignements bibliographiques :

1. *Are there Pygmies in french Guiana?*
2. *A communication of the Curacao Society for history... in the Dutch West Indies.*
3. *About a well known Name given by the Dutch when exploring the Hudson river.*
4. *A very brief general Survey about the early contact between the Dutch and the New World.*
5. *Indian Words in the Dutch language and in use at Dutch Guiana.*
6. *Ways of Paying in the New Netherlands, at Dutch Guiana and in the former Dutch Colonies of British Guiana.*
7. *About the Ornementation in use by Savage Tribes in Dutch Guiana and its Meaning.*
8. *A Claim for the Discovery of the Coast of Guiana by the Dutch.*

J'ai déjà plusieurs fois entretenu la Société des recherches que le distingué fonctionnaire poursuit avec tant de zèle, soit sur la colonisation hollandaise en Amérique, soit sur l'ethnologie de ce petit monde des Guyanes où il a si longtemps résidé. J'ai, notamment, parlé du mémoire, n° 7, sur l'ornamentique des nègres Bosh. Ce sont là les pages les plus curieuses de la brochure, où l'on consultera, d'ailleurs, avec fruit les monographies 1, 3 et 5. La première pose, au sujet de l'existence actuelle d'une race naine (les « Maskalili »), dans la Guyane française, un problème qui, à notre connaissance, n'a pas encore été résolu. M. van Panhuys insinue que ces « Maskalili », s'ils subsistent, seraient peut-être parents des « Motayas », mentionnés, en 1625, par Jean de Laet, dans son *Nieuwe Wereld.* L'étude intitulée *About a well known Name...* relève d'abord

les noms de lieux laissés par l'occupation hollandaise à nombre de villes ou accidents géographiques de la côte N.-E. des États-Unis. L'auteur pense qu'il y faut ajouter celui des « Catskill-mountains », dont le parrain aurait été, selon lui, le « Conseiller-pensionnaire », Jacob Cats (né en 1577, mort vers 1640), qui marqua dans l'histoire de son pays, comme fauteur d'entreprises coloniales. Comment se perdit le souvenir de ce patronage toponymique, c'est, suivant M. van Panhuys, que la prononciation anglaise du nom hollandais Cats est *Caats*. Ainsi, dans la suite des temps, induits en erreur par l'orthographe alphabétique du « Catskill », les Anglais y virent un vulgaire « mont des chats» .Enfin, *Indian Words...* est la nomenclature, très complète et très documentée, des emprunts de la langue néerlandaise aux idiomes indigènes de la Guyane.

Les opuscules de M. van Panhuys auraient trouvé leur place naturelle dans le volume, si longtemps promis, aujourd'hui enfin publié, des Actes du XIII[e] Congrès. L'auteur n'a pas eu la patience d'attendre : il a fait imprimer son travail et, sous un titre allemand, l'a distribué aux congressistes de Stuttgart. A quelque chose retard est bon! Nous y avons gagné un numéro bibliographique intéressant et... un texte sans fautes d'impression!

L. L.

**Diccionario Sipibo. Castellano-Deutsch-Sipibo. Apuntes de Gramàtica Sipibo-Castellano. — Abdruck der Handschrift eines Franziskaners mit Beiträgen zur Kenntnis der Pano-Stämme am Ucayali*, herausgegeben von Karl von den Steinen. Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1904, in-4° de 40-128 p.

Après avoir accru les familles linguistiques *Caribe* et *Arrouague*, par la découverte de nombreux dialectes, M. Karl von den Steinen vient de doter la famille linguistique *Pano*, si pauvre jusqu'à ce jour, de deux dictionnaires de la langue *Sipibo* ou *Chipibo* contenant, l'un, 2494, et l'autre, 3108 mots, tous deux accompagnés de notes grammaticales, précieuses bien que fort incomplètes.

La famille *Pano* a été introduite dans le monde scientifique en 1880 par M. Raoul de La Grasserie. Voici, d'après notre confrère, quels étaient, à cette époque, le nombre de ses dialectes et l'état de fortune de chacun d'eux :

1° Le *Pano* est parlé par des Indiens habitant la région du Haut-Ucayali. Castelnau en a recueilli 89 mots et a fait suivre son vocabulaire de quelques notes grammaticales (Castelnau, *Expédition*, tome V).

2° Le *Conibo* est parlé par des Indiens de ce nom qui habitent les bords de l'Ucayali depuis Parùitcha jusqu'au Rio Capucinia, où ils sont limitrophes, d'un côté, des Choutaquiros, de l'autre, des Sipibos, sur une étendue d'environ soixante-dix lieues. Paul Marcoy a recueilli 131 mots de cette langue (*Tour du Monde*, 1864, II).

3° Le *Pacavara* est la langue d'Indiens vivant sur les bords du Beni, entre le 11° et le 12° de latitude sud. Leur vocabulaire que nous avons extrait de la *Kansas City Review* est peu étendu.

4° Le *Caripuna* ou *Jaun-Avo* est parlé près des cataractes du Madeira. Natterer en a recueilli 153 mots.

5° Le *Culino* est parlé sur les rives du Javary, du Jutaí, du Jurua, affluents de droite de l'Amazone. Spix en a recueilli 244 mots.

6° Le *Mayuruna* est la langue d'Indiens qui habitent la région comprise entre le Javary et le Jutai. Spix en a recueilli 137 mots.

7° et 8° Le *Mayoruna* est parlé par des Indiens qui demeurent sur les bords du Tapichi, l'un des affluents de l'Ucayali, au travers des forêts jusqu'à la rive gauche du Javary. Castelnau a recueilli 54 mots d'un dialecte dit *Mayoruna domestica*, et 79 d'un autre dialecte dit *Mayoruna fera*.

Sous le titre de *Übersicht der Gesamt Panostämme in Peru*, *Bolivien und Brasilien*, M. Karl von den Steinen fait un dénombrement plus complet. Aux huit dialectes ci-dessus il en ajoute cinq dont nous possédons des vocabulaires plus ou moins étendus:

Amahuaca ou *Amauca*, parlé entre le Purus supérieur et son affluent de gauche, le Rio Curamja;

Chacobo, près du lac *Rogoaguado*, entre le Beni et le Mamoré;

Jaminaua, au confluent des Rios Jaminaua et Envira;

Kaschinaua, sur la rive droite du Rio Envira;

Sipibo, sur les rives de l'Ucayali, entre les 7 et 8° latitude sud.

En 1884, au confluent des Rios Mayro et Pozuzo, par le 10e degré de latitude sud, dans une cabane où s'arrêtaient habituellement les missionnaires franciscains circulant entre Chanchamayo et l'Ucayali, le naturaliste autrichien Richard Payer a découvert, au milieu de vieux papiers abandonnés aux fourmis, un manuscrit contenant deux dictionnaires Sipibos, œuvre d'un moine péruvien demeuré inconnu. M. Karl von den Steinen a eu la bonne fortune de pouvoir s'en rendre acquéreur, et il le publie avec une fidélité scrupuleuse, ayant en même temps à cœur de renseigner très exactement les américanistes sur les différents habitats des membres de la famille Pano, ainsi que sur l'histoire passablement embrouillée des Missions de l'Ucayali,

Le manuscrit se compose de deux parties très distinctes et de valeur inégale. Je noterai tout d'abord la seconde, c'est-à-dire le *Diccionario Sipibo à Castellano*, qui est suivi de courtes notes grammaticales sur la déclinaison des noms et sur la conjugaison des verbes « Ser », « Ir », « Hacer », « Amar ».

Il résulte des propres paroles de l'auteur du manuscrit que ce dictionnaire et ces notes avaient été composés par un confrère plus versé que lui dans la connaissance du Sipibo.

La première partie est consacrée à un *Diccionario de Castellano à Chipibo*, suivi de notes grammaticales plus étendues que les précédentes sous le titre de *Apuntes de gramatica que preguntando he reunido*.

Le Dictionnaire est précédé d'un titre et d'un avertissement ainsi libellés :

« *De la langua Chipiba ó Infiel que hablan los qne viven por el Ucayali y sus cercanias.*

« *Nota.* — Esta tiene relacion con el Pano, Remo y Cunibo; demanera que

sabiendose bien el Chipibo, se habla el pano, remo, y cunibo ; por que son casi lo mismo con poca diferencia.

« Tambien es muy bueno saber esta para los otras tribus que han tenido alguna communicacion con los del Ucayali.

« De la lengua Chipiba no he visto sino el Diccionario de Chipibo á Castellano, y además escribo la lengua sin saberla preguntando á otros y al mismo tiempo apuntando ; por que la escribo para aprenderla ; asi es que si este libro llegare á manos de alguno y encontrase faltas en el Diccionario de Castellano á Chipibo, apuntes de gramatica, etc., acuerdase que el que escribio no conocia la falta, escribiendo. »

La sincérité de ce bon P. Franciscain fait entendre une première note gaie, dans la publication sévère de M. K. von den Steinen. En voici une seconde, non moins gaie, au sujet des *Apuntes de gramatica :*

« En estos apuntes puede ser que haya algunas cosas inexactas ó que no esten como deberian estar ; por que me cuesta mucho hacer les entender lo que pregunto sobretodo hablando de los tiempos de los verbos ; y por eso yo dudo de la rectitud de ciertas respuestas.

En estos apuntes no hago esplicaciones de la gramatica ; por que *para hacer esplicaciones de alguna cosa se necesita saberla y entender la primero ;* y yo realmente no la sé por ahora esta lengua. »

Quoi qu'il en soit des scrupules de ce linguiste sur-honnête, le dialecte Sipibo est désormais acquis à la science, dans des conditions telles que la part à faire « á las faltas » peut être considérée comme à peu près insignifiante.

En effet, M. K. von den Steinen possède une copie d'un dictionnaire *Cunibo* dont le manuscrit original (?) se trouve à la Bibliothèque du British Museum, et il apprécie la parenté du Sipibo avec le Conibo en des termes dont je ne veux affaiblir ni la netteté ni l'autorité en les traduisant : « Zwishen den beiden Sprachen ergibt sich eine so völlige Übereinstimmung dass man nicht einmal von Dialekten reden kann. »

L'identité des deux idiomes est d'ailleurs mise en pleine lumière dans un tableau où figurent les noms des diverses parties du corps.

Dans deux autres tableaux, les noms de parenté en Sipibo sont réunis pour la plus grande facilité des recherches.

Enfin dans un quatrième tableau, M. K. von den Steinen a réuni ce qui concerne, dans les divers dialectes, les trois premiers noms de nombre, les pronoms personnels, les indices possessifs et l'expression de la négation.

J'ai dit que M. K. von den Steinen a publié, avec une scrupuleuse fidélité, le manuscrit découvert par Richard Payer ; j'ajoute que rarement une tâche aussi ingrate a été accomplie avec autant de soin et sans la moindre défaillance.

Lucien Adam.

* Eric von Rosen. *Archæological Researches on the Frontier of Argentina and Bolivia in 1901-1902.* A preliminary report dedicated to the XIV[th] International Congress of Americanists at Stuttgart. Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, broch. in-8° de 14 p., 1 carte et 10 pl. h. t.

Cette brochure nous fournit des détails fort intéressants sur les résultats de l'expédition Erland Nordenskiöld (1901-1902), à laquelle l'auteur prit une part active. La « Mission scientifique suédoise » a exploré les trois sites suivants de la Bolivie et de l'Argentine :

Tolomosa, près de Tarija ;

Casabindo, sur le haut plateau de la Puna de Jujuy ;

Ojo de Agua, dans la « Quebrada del Toro », province de Salta.

A *Tolomosa*, dans le *loess* de la vallée de Tarija, les plus nombreuses trouvailles sont représentées par des pointes de flèche en silex, de forme variée, et des amulettes en pierre (pl. X). Mais les explorateurs ont exhumé aussi un vase de la famille des aryballoïdes péruviens et une autre poterie, fort semblable à une céramique de la Puna de Jujuy, publiée naguère par le D[r] Lehmann-Nitsche.

Casabindo a donné la moisson la plus abondante. M. von Rosen et ses collègues y ont fouillé un certain nombre de grottes funéraires, dues à l'action des eaux, mais closes par les Indiens qui les utilisèrent, au moyen d'un mur de pierre sèche. En général, elles ne renfermaient qu'un seul cadavre par grotte, quoiqu'il pût y en avoir jusqu'à trois. Les corps, momifiés naturellement, mais, presque toujours détériorés, avaient la position horizontale ou verticale. D'une manière immuable, jambes et bras étaient repliés sur le devant du corps ; la tête s'inclinait de façon à toucher presque les genoux ; tous les crânes étaient artificiellement déformés.

Auprès des morts se rencontraient les objets suivants : poterie grossière (quelques pièces seules à ornements peints) ; matériel en bois, bien conservé, dont deux timbales gravées à décor géométrique (l'une d'elles est figurée, pl. IX, 3) ; calebasses, coupées par le milieu, pour servir de récipients ; pointes de flèches et de lances en roche siliceuse. Il faut également noter une espèce de hache, mince et bien affilée, en pierre de schiste. M. von Rosen croit y reconnaître des traces d'emmanchure à la lame. Il a, d'ailleurs, découvert dans les tombeaux un certain nombre de manches. Mais rien ne prouve qu'ils fussent destinés à compléter les haches. Au contraire, l'adaptation des deux parties nous paraît exclusive de tout maniement commode. Quant à l'usage, M. von Rosen voit dans ces lames de hache des outils destinés à couper le bois des cactus-cierges, fort abondants dans la contrée. Rien n'empêche de supposer plutôt un emploi guerrier.

Dans une des grottes de Casabindo, on a trouvé un cadavre habillé. Le vêtement consistait en deux enveloppes : l'enveloppe intérieure, d'un joli décor, tissée en couleur ; l'enveloppe extérieure, d'une étoffe épaisse et gros-

sière. C'est le seul exemple d'une pareille trouvaille. Unique aussi celle d'une corne de bœuf qui paraît être un instrument de musique , et d'un fragment de couteau en fer. Ces deux pièces, si réellement elles avaient été enterrées en même temps que les corps (mais l'ont-elles été ?), démontreraient qu'il s'agit de tombeaux post-colombiens. Et ainsi seraient peut-être également datées les ruines de villages, signalées auprès des grottes funéraires : huttes rondes en pierre sèche, avec, à quelque distance, d'anciennes cultures en terrasses, analogues aux *andenes* du Pérou (pl. IV). On se trouverait en présence, sinon d'un centre post-hispanique, du moins d'une agglomération qui aurait continué à être habitée après l'arrivée des Espagnols.

A *Ojo de Agua*, c'est un cimetière formant une sorte de tumulus qui a attiré l'attention des archéologues. Ici encore, on a constaté la déformation artificielle des crânes. Parmi les objets curieux qu'a rapportés cette exploration, la brochure reproduit (pl. IX) deux outils en bois dur, sorte de couteaux, une manière de racloir et un ciseau de cuivre emmanché comme nos ciseaux modernes. Nous ne sommes pas assez documentés par notre lecture pour nous associer aux conclusions du jeune voyageur scandinave. Sur l'analogie des pièces livrées par ce site de Ojo de Agua avec ceux exhumés à Casabindo, nous ne pouvons nous prononcer. Nous ne saurions donc admettre jusqu'à nouvel ordre l'identité ethnique des habitants anciens de la Puna de Jujuy et de ceux de la « Quebrada del Toro » ; encore moins la persistance de la race préhistorique dans les indigènes actuels de la Puna. Au surplus, il est trop tôt, — disons-le franchement à M. von Rosen —, pour se laisser aller à de telles généralisations. Sa plaquette, comme le titre l'indique, n'est qu'un « rapport préliminaire ». Les pièces somatologiques, recueillies par la Mission, ont été soumises à l'examen du professeur G. Retzius, qui n'a pas encore achevé son travail. L'inventaire des renseignements ethnographiques, confié à M. Hjalmar Stolpe, vient d'être interrompu par la mort de ce regrettable américaniste. Dans ces conditions, toute synthèse semble prématurée, toute théorie, imprudente.

L. LEJEAL.

*Eric von ROSEN. *The Chorotes Indians of the Bolivian Chaco*. Stockholm, Ivar Hæggströms Boktryckeri A. B., 1904, 1 broch. in-8° de 14 p., fig. et 18 pl. h. t.

Outre le travail archéologique dont il vient d'être question, M. von Rosen a distribué aux adhérents du Congrès de Stuttgart une autre petite brochure ethnographique sur les Indiens Chorotes qui habitent les grandes forêts du Chaco, dans le voisinage du rio Pilcomayo, au moment où ce fleuve abandonne les *Sierras* boliviennes, pour aborder la plaine qui le conduit vers le rio Paraguay. C'est la région où Crevaux fut assassiné, en 1880, par les Tobas, peut-être, disent quelques-uns, à l'instigation des missionnaires franciscains qui redoutent pour leur influence toute intrusion étrangère en ces parages.



Le comte von Rosen a passé trois mois de l'année 1902 en ces parages, au contact des Chorotes et ce sont les résultats de son séjour qu'il résume ici. Ses observations nous seront d'autant plus précieuses que la peuplade en cause n'avait jamais été, jusqu'à la mission Nordenskiöld, l'objet d'une étude ethnographique sérieuse.

Comme les Tobas de sinistre mémoire, les Chorotes semblent appartenir à la famille des Guaycurus, dont les diverses tribus se localisent dans la *selva* du Grand Chaco, entourant celles de la famille Nu-Aruak. Nous trouvons dans la jolie plaquette du collaborateur de Nordenskiöld maintes intéressantes remarques sur leurs mœurs, leur constitution sociale et politique, leurs moyens de subsistance, leur habitation, leur vêtement et parure, leurs industries, leurs armes, leurs jeux, leurs croyances, etc. Le tout est complété par 18 excellentes photographies qui saisissent et montrent les Chorotes sur le vif de leur existence journalière et dans le détail de leur outillage. On remarquera surtout parmi ces planches les deux qui représentent les jeux nationaux les plus usités. L'un est une espèce de jeu de « pile ou face », où les sous dont se servent nos écoliers sont remplacés par des palets de bois, plats d'un côté, convexes de l'autre. Les buts sont marqués au moyen de flèches plantées dans le sol. Un autre divertissement fort apprécié est constitué par une espèce de tennis, dont les joueurs utilisent des balles en bois de palmier et des raquettes tressées avec les pédoncules des feuilles du même arbre.

En somme, ce second travail de M. von Rosen qui, comme le précédent, n'est qu'un rapport préliminaire, se lira avec profit et plaisir. L'étude définitive qu'il annonce promet un livre très original. On nous permettra, cependant, de constater l'absence, dans cette esquisse, de tout renseignement anthropométrique. L'auteur aurait-il négligé de mensurer ses amis ? Ce serait un oubli regrettable. Et le vocabulaire de la langue des Chorotes qu'on publie ici est bien mince.

L. L.

Samuel A. Lafone-Quevedo : *Viaje arqueológico en la region de Andalgalá, 1902-1903*. La Plata, ateliers du Musée, 1905, gr. in-8°. Tome XII de la *Revista del Museo de La Plata*, p. 73-110, 18 planches, 6 fig. dans le texte et une carte.

M. Lafone-Quevedo, le plus érudit des américanistes de la République Argentine, et, peut-on presque dire, le promoteur de l'Américanisme dans ce pays, nous décrit dans cet ouvrage des collections archéologiques qu'il a faites au cours de plusieurs voyages à travers la région de Andalgalá (Catamarca). Il connaît à fond ces parages pour y avoir résidé pendant une grande partie de sa vie, comme propriétaire d'un important établissement métallurgique et de grandes cultures de vigne. Il s'y occupa avec zèle de fouilles préhistoriques et d'études de l'ancien quichua, encore aujourd'hui parlé par quelques-uns des Indiens de la province de Catamarca, descendants des Diaguites qui, au temps

de la conquête espagnole, habitaient les vallées interandines de la République Argentine.

Andalgalá constitue, avec la vallée de Yocavil ou Santa Maria, celle de Tafi et la Vallée Calchaquie, le centre de la civilisation préhispanique à laquelle des auteurs ont donné ce dernier nom. La collection décrite par M. Lafone contient un certain nombre d'objets en pierre sculptée. Cet art de la pierre était très développé chez les anciens indigènes de ces régions. Leurs productions, à cet égard, forment peut-être la partie la plus caractéristique de leur industrie. Des idoles, des mortiers et d'autres objets en pierre sont de vrais chefs-d'œuvre de cet art primitif. Spécialement remarquable est un sifflet sculpté imitant un tatou.

Une poterie à décor très varié forme le reste de la collection étudiée par M. Lafone. Il classe la céramique de la région, d'après sa technique, en trois catégories, aussi simples que distinctes : poterie grise gravée, poterie noire lustrée, et gravée, et poterie à ornements peints, polychromes ou dans une seule couleur. M. Lafone fait remarquer une circonstance très intéressante : il a décrit, il y a quelques années [1], un ancien cimetière de Chañar-Yaco, près d'Andalgalá. C'est, peut-être, si nous exceptons quelques fouilles de missions européennes, le seul cimetière qui ait été fouillé d'une manière méthodique et scientifique dans toute la République Argentine. Parmi les nombreux objets de céramique de ce cimetière, il y avait seulement des pièces peintes; mais aucun objet appartenant à la catégorie de la poterie gravée. Or le sol autour d'Andalgalá est couvert de fragments de cette dernière poterie. M. Lafone veut voir dans ce fait une preuve que les diverses catégories de poteries proviennent d'époques et de peuples distincts, ce qui me semble assez vraisemblable.

Les dix-huit planches du travail de M. Lafone sont très bien exécutées par les bons ateliers que possède le Musée de La Plata. Une carte archéologique d'une partie de la province de Catamarca, la première publiée sur ces régions, accompagne l'ouvrage. E. Boman.

Félix F. Outes. *La Alfarería indígena de Patagonia.* Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (tome XI des *Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, p. 33-41, 22 fig.).

Id. *Arqueología de Hucal (Gobernacion de la Pampa).* Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1904, gr. in-8° (tome XI des *Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, p. 1-15, 27 fig.).

Sur l'archéologie des Pampas de Buenos-Aires et des steppes de la Patagonie, nous n'avons que des connaissances très limitées. C'est peut-être que les tribus

1. *Revista del Museo de La Plata*, tome III, p. 33 sqq., La Plata, 1892.

préhispaniques de ces territoires se trouvaient dans un état de civilisation infiniment inférieur à celui des peuples des pays montagneux de la Cordillère, et qu'en conséquence, les débris de leur industrie offrent moins de variété et d'attrait pour l'archéologue que ceux des vallées andines.

M. Outes est l'auteur d'une monographie très complète, parue en 1897, sur *Los Querandies*, les Indiens qui habitaient les Pampas de Buenos Aires, à l'arrivée des premiers conquérants, et qui firent une résistance si longue et si vaillante contre le fondateur de la ville de Buenos Aires, Don Pedro de Mendoza.

Aujourd'hui, dans l'*Alfarería indígena de Patagonia*, M. Outes donne d'abord un aperçu concis et complet des données transmises par les voyageurs de différentes époques sur l'industrie de la poterie chez les Tehuelches ou Patagons. Il arrive à la conclusion que ces Indiens n'avaient pas de poteries avant le XVI[e] siècle, qu'ils ont probablement appris l'art de la céramique de leurs voisins du nord, les Puelches, et qu'ils l'ont abandonné totalement vers 1830. M. Outes, ensuite, décrit la technique de la poterie patagone et les différentes catégories de gisements de la Patagonie, où l'on trouve, à côté de nombreux et intéressants objets en pierre, de rares débris de céramique, toujours en petits fragments. Le travail se termine sur la description d'une série de figures, ordonnées systématiquement d'après le développement de l'ornementation des poteries patagones qui consiste en des bordures très primitives de lignes gravées, droites et courbes, et en points combinés d'une manière assez fruste, la grecque étant l'ornement le plus compliqué. M. Outes a eu à sa disposition une très grande collection de fragments céramiques des diverses régions de la Patagonie et son travail peut être considéré comme un recueil très complet sur la matière.

Le second travail de M. Outes, *Arqueología de Hucal*, est la description de la première collection faite dans l'intérieur de la « Pampa central », région jusqu'à aujourd'hui tout à fait inconnue archéologiquement. Cette collection contient des lames, des couteaux, des grattoirs, des pointes à main, des pointes de flèches que l'auteur compare avec les types paléolithiques européens connus, sans, du reste, établir de synchronismes avec les objets correspondants de l'industrie lithique européenne. En plus de ces objets en silex et en quartzite, la petite collection de Hucal contient des fragments de poterie ornée de lignes gravées et de combinaisons de points ronds, triangulaires et carrés.

Les deux petits travaux de M. Outes constituent des contributions intéressantes, parce qu'ils apportent des études concrètes sur des objets authentiques et inédits d'un territoire très imparfaitement exploré. L'auteur s'abstient des théories sans fondements. Il n'essaye pas de disserter sur un symbolisme problématique, comme le font malheureusement si souvent certains archéologues de ces régions. Il convient de l'en féliciter.

E. BOMAN.



* Dr Paul Ehrenreich. *Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des XX. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker.* Ds *Archiv für Anthropologie* (Nouvelle série, III, 1904, fascicule 1, p. 39-75). Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.

Ce travail est le pendant, pour l'Amérique du Sud, de l'étude plus haut analysée[1] et dans laquelle M. Karl Sapper a essayé la mise au point de nos connaissances ethnographiques sur l'Amérique centrale. Après une introduction très intéressante, M. Ehrenreich, entrant dans le vif de son sujet, classe et caractérise les peuples indigènes du continent sud-américain, puis expose sommairement leurs rapports avec le sol et leurs civilisations. Un résumé très clair termine le mémoire.

Aussi exactement que possible et sans les discuter, voici les conclusions les plus importantes de l'auteur. Tout d'abord, la limite ethnographique de l'Amérique du Sud ne correspond pas absolument à sa limite géographique. C'est une ligne brisée qui, bien au nord de l'isthme de Panama, traverse le Nicaragua et englobe aussi une partie des Antilles. En cet immense domaine, les unités ethniques sont nombreuses, mais très difficiles à déterminer. Rien de plus confus que la nomenclature des peuplades et des tribus. Elle varie, notablement, suivant les temps et selon les observateurs. Quelques noms figurent encore sur les cartes, qui ont été inventés de toutes pièces par les premiers colons. D'autres, non moins persistants, inusités des peuples qu'ils désignent pour nous, sont des sobriquets imposés par des voisins souvent hostiles. Les explorateurs de la fin du xixe siècle ont beaucoup fait pour effacer ces désignations fautives ; mais l'ancien nom, souvent, a prévalu, ou, tout au moins, survécu parallèlement au nouveau, c'est-à-dire au véritable, perpétuant, en de certains cas, l'idée fausse d'une pluralité, là où il n'y a qu'un seul et même groupe. La nomenclature ethnique ne peut donc que très faiblement servir à déterminer des parentés. Et M. Ehrenreich en donne comme exemple la multitude de nations ou tribus brésiliennes qui ont reçu des noms de la langue tupie, sans être en rien d'origine tupie, et simplement parce que le tupi est devenu, dans ces parages, la « langue générale » des rapports entre indigènes de provenance diverse et celle des relations entre les Blancs et les Indiens. Ainsi le vocable *tapouya*, dont on connaît la portée ethnologique, n'est qu'un mot tupi qui désigne tous les ennemis des Tupis, ethniquement très différents d'eux. En réalité, les Tapouyas sont un ensemble des peuples les plus différents.

Le Dr Ehrenreich, comme cadre de sa classification, distingue trois zones ethnographiques dans l'Amérique méridionale. La première comprend les peuples du Brésil, avec le Venezuela, les Guyanes et l'Archipel des Antilles. Elle se prolonge vers le Sud jusqu'au Paráguay. S'y rangent naturellement aussi les indigènes des plaines fluviales de Colombie, Bolivie et Pérou : Tupis-Guaranis et leurs multiples variétés ; Arouaques des Antilles, de la Guyane et du Vene-

1. Voir p. 304.

zuela, répandus entre les tribus tupies jusqu'à l'embouchure de l'Amazone d'un côté et jusqu'à Mojos et Matto Grosso de l'autre côté; Caraïbes, disposés sporadiquement depuis le bassin de l'Orénoque jusqu'à celui du Xingu. Telles sont les trois principales familles de cette première région. Remarquons-le, M. Ehrenreich s'inscrit en faux contre la théorie de l'origine floridienne des Caraïbes. Il s'efforce de préciser l'aire d'habitat respectif de chaque race. Ainsi, selon lui, dans la vallée de l'Amazone, les Tupis se localisent sur la rive droite et les Arouaques sur la rive gauche. Il tente de dresser une liste des éléments hétérogènes, tels que Warrau du bas Orénoque, Muras du bas Purus et du bas Madeira, Trumais du plateau brésilien (haut Xingu), Kiriris, Goytacaz, Carayas, Bororos, Betoyas, Jivaros, Juris, Panos, Lorenzos, Tacanas, etc., etc.; mais, parmi ces peuplades allophyles, il insiste tout particulièrement sur les Gês-Tapouyas, auxquels se rattachent et les célèbres Botocudos, et les Cayapos, Caingangs et Akuäs. Toute cette famille des Gês, au dire de M. Ehrenreich, se caractérise, à peu d'exceptions près, par la sauvagerie, la vie errante et un état social très inférieur qui ne comporte, en général, aucune association durable par tribu, à peine quelques groupes accidentels. Le vieil homme de Lund, les ossements de Lagoa Santa représentent, sans doute, les lointains ancêtres des barbares Gês.

Voilà, maintenant, la seconde zone ethnique dans laquelle sont compris les indigènes du Chaco, de l'Argentine et du Chili. Le groupe puissant des Guaicurus, avec les Tobas comme élément prépondérant, occupe ici une situation assez analogue à celle des Tupis et des Gês dans la précédente province, entourés comme eux de groupes allophyles (Matacos, Chamacocos, Guatos, etc.), avec lesquels ils partagent le Chaco. Des familles de l'extrême sud du continent les Araucans du sud du Chili et de l'ouest de la Patagonie argentine ont attiré l'attention spéciale de l'auteur, qui cite ce fait remarquable que leur état pastoral et de nomadisme date seulement de l'introduction des chevaux par les Espagnols, et qu'avant la conquête, ils avaient été des agriculteurs sédentaires. Finalement viennent les Puelches et les Tehuelches de la Patagonie, presque exterminés aujourd'hui, et les habitants de la Terre de Feu : Onas, apparentés aux Tehuelches et chasseurs de huanacos, Yaghan et Alikalouf, qui vivent exclusivement de la pêche.

La troisième province ethnique comprend les peuples andins, que M. Ehrenreich divise en deux *Kulturkreise*, celui de la Colombie et celui de la civilisation péruvienne. A la civilisation des Chibchas appartiennent les groupes allophyles des Paniquita, Coconuco et Timote. Sous la rubrique Quichuas sont classés tous les anciens peuples du Pérou ; d'un autre côté figurent à part les Collas. M. Ehrenreich se déclare partisan de l'opinion que les anciens Calchaquis seraient le résultat d'un croisement entre Quichuas, Collas et peut-être aussi Guaranis.

Le chapitre sur les civilisations mériterait à lui seul une longue analyse. Il montre bien l'intérêt de toute cette ethnographie, fort variée et qui, dans sa variété, implique des degrés fort inégaux de culture. Aux peuples andins, si remarquables par leur développement, il oppose les hommes, primitifs encore, de la Patagonie, de la Terre de Feu et du Brésil. Ce sont, d'ailleurs, ces dernières contrées qui ont livré les plus anciens vestiges de l'humanité sud-amé-

ricaine. M. Ehrenreich, en terminant, vérifie donc, une fois de plus, la loi géographique qui, dans l'Amérique chaude, fait des hautes terres les milieux les plus propices au progrès.

E. Boman.

*Dr Yngvar Nielsen. *Nordmænd og Skrælinger i Vinland* (Norvégiens et Skrælings en Vinland) (Extrait de *Norsk historisk Tidsskrift*, 4e série, t. III). Imprimerie Grændal et fils, Christiania, 1905, 46 p. in-8.

Dans le présent travail, le fécond historien, topographe et démomathe ne s'est pas proposé de traiter *ex professo* toutes les questions complexes et difficiles qui concernent le Pays de la Vigne et les Esquimaux que les Scandinaves y rencontrèrent vers l'an 1000, loin de leur habitat actuel, le Grœnland, le Labrador et la région la plus septentrionale de l'Amérique du Nord. Il n'a guère eu pour but que d'exposer la manière dont ses compatriotes envisagent quelques-unes de ces questions, en ajoutant ce qu'il pense de leurs solutions. Aussi a-t-il pu, en se renseignant de la sorte, laisser de côté ce qui en a été dit en dehors de la Norvège. Il a, notamment, omis de critiquer ou d'approuver le point de vue neuf où nous nous sommes placé pour déterminer la situation respective de la Grande-Irlande et du Vinland[1], en nous basant sur les distances et les directions indiquées par le *Landnámabók* et les sagas. Contrairement à ces textes, et à l'interprétation des savants éditeurs des *Grœnlands historike Mindesmærker* et des *Antiquitates Americanæ*, il adopte l'opinion du regretté Gust. Storm qui plaçait le Markland dans l'île de Terre-Neuve et le Vinland dans la Nouvelle-Écosse [au lieu de la Nouvelle-Angleterre].

Il ne pouvait passer sous silence l'inscription runique de Hœnen en Ringerike, que l'éminent runologue Sophus Bugge attribue à la première moitié du xie siècle et regarde comme le plus ancien texte où se trouve le nom de Vinland et dont voici la traduction : « Au large et au loin, manquant de [vêtements] secs et de vivres, ils arrivèrent sur la glace dans un désert vers le Vinland. Privé de biens par l'infortune, on meurt prématurément. » Dans un article de la *Revue critique* (Paris, 1903), nous avons montré que cette inscription, dont l'original est perdu, a été restituée arbitrairement d'après la copie de L. Klüwer, qu'elle est en partie illisible, notamment en ce qui concerne le mot essentiel *Vinlandi*, et que, par suite, elle n'ajoute malheureusement rien à nos rares notions sur ce pays. Le docte recteur de l'Université de Christiania doute également que cette inscription soit « bien lue et bien interprétée » (p. 14, cf. p. 27).

Il est au contraire plus favorable à l'hypothèse de M. Ebbe Hertzberg[2] sur l'origine norraine du jeu de *la Crosse*, usité chez les Menominni du Wisconsin

1. *La Grande-Irlande*, dans *Journal des Américanistes de Paris*. T. I, n° 2, 1904, p. 217-223.

2. *L'ancien jeu de balles chez les Septentrionaux*, dans *Historike Skrifter tilegnede Prof. Dr Ludvig Daae*, 1904, p. 186, 216 et s.

qui, selon le Dr W.-J. Hoffman [1], l'avaient appris des Indiens du Canada, lesquels l'auraient emprunté à des Norrains naufragés ou établis dans le bassin du Saint-Laurent. Ce jeu ressemble, en effet, au *knattleik* des anciens Scandinaves. Mais, sans dénier les analogies entre celui-ci et celui-là, et sans remonter jusqu'aux siècles du moyen âge où les Islandais du Grœnland avaient des relations avec le littoral américain, il est plus rationnel d'admettre que les Normands (soit qu'ils aient apporté de la Norvège le jeu de balles, soit qu'ils l'aient trouvé dans leur nouvelle patrie, en France, où il était d'ancienne date pratiqué de diverses manières) l'auront porté dans leurs établissements du Canada, où ils ont été en contact avec les Algonquins, du XVIe au XVIIIe siècle.

En résumé, si le Dr Nielsen n'apporte pas de documents nouveaux, mais se borne à commenter les anciens, il a le bon esprit de ne pas contester leurs assertions positives et de ne pas donner dans le travers des amateurs d'originalité qui croient l'atteindre, en répudiant systématiquement les notions acquises. Il a donc raison de soutenir contre le Dr Gust. Storm que les Skrælings, signalés en Vinland par les Sagas, vers l'an 1000, comme identiques avec ceux du Grœnland, ancêtres des Esquimaux actuels, n'étaient pas des Peaux-Rouges; et contre le Prof. Finn Jónsson, que le missionnaire en Vinland, Eirik Gnupsson, fut avant son départ évêque du Grœnland, puisque la *Rymbegla*, les Annales royales, celles du *Flateyjarbók*, de Gottskalk et d'Oddé, lui donnent ce titre, sans être contredites par un seul document.

Notre auteur analyse, avec beaucoup de perspicacité, les deux passages d'Adam de Brême, sur l'exploration de l'océan Atlantique par Harald Hardrádé, roi de Norvège, dans la première moitié du XIe siècle, et il a été le premier à faire remarquer, d'après le contexte, que cette tentative, d'ailleurs infructueuse, ne visait pas moins le Vinland que l'océan Glacial (p. 15-28). C'est la partie la plus étendue et la plus originale de son travail qu'il a remanié et augmenté pour le publier dans son idiome maternel, après l'avoir exposé en allemand au XIVe Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, en 1904, dans le compte rendu duquel il doit paraître en cette dernière langue.

Eug. Beauvois.

Jules Humbert. *Les origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Venezuela.* Bordeaux, 1905, Feret et fils, in-8° de xx-340 p., avec une carte. (Bibliothèque des Universités du Midi. Fascicule X.)

Rien qu'à parcourir la nombreuse bibliographie qui précède l'étude de M. Jules Humbert, on éprouve instantanément l'impression qu'on se trouve en présence d'une œuvre sérieuse, longuement étudiée et mûrie, appuyée sur des fondations solides, et l'on n'est pas trompé. Mais si les bases sont solides, nous

1. *The Menominni Indians*, dans *Fourteenth annual Report of the Bureau of Ethnology*, dirigé par J.-W. Powell, t. I, p. 128-129. Washington, 1896, in-4.



ne voulons pas dire que l'édifice soit lourd et déplaisant, la robustesse n'exclut pas l'élégance et l'originalité.

M. Humbert n'a pas eu seulement recours aux ouvrages imprimés dont quelques-uns sont rares en Europe, mais aux manuscrits qu'il a consultés dans les différentes archives de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne et du Venezuela. Le résultat de ce long labeur est heureux, il a permis à l'auteur d'apporter des lumières aussi pénétrantes que nouvelles sur certaines périodes de l'histoire du Venezuela.

C'est, il faut le reconnaître, un sujet bien peu connu de la masse du public que celui choisi par l'auteur pour sujet de sa thèse et qui va lui permettre, tout en reconnaissant, en réprouvant les excès et la barbarie des *conquistadores*, qu'il est aujourd'hui de mode en Espagne de nier en accusant Las Casas d'exagération et de mensonge, de rendre justice aux idées généreuses propagées par la mère patrie au XVIII[e] siècle, idées émancipatrices dont elle fut elle-même la première victime, car elles ont semé les germes initiaux de la révolte et de l'indépendance. Ajoutons que le gouvernement métropolitain n'a pas toujours été fidèlement servi par ses fonctionnaires et ses administrateurs; il lui est arrivé d'être trahi par eux et ils ne craignaient pas de substituer à son programme réformateur leurs propres idées conservatrices et rétrogrades. Le formalisme, les lenteurs de l'administration centrale exagérées par la distance, la lutte entre les pouvoirs civil et religieux, toutes ces causes ont plus d'une fois anéanti les bonnes intentions, étouffé l'initiative des gouverneurs. C'est l'éternelle histoire de toutes les entreprises coloniales.

A proprement parler, ce n'est pas l'histoire du Venezuela sous la domination espagnole qu'a voulu écrire M. Humbert; il a, d'ailleurs, soin d'en avertir le lecteur afin qu'on ne lui fasse pas le reproche d'être incomplet. Il a seulement tracé quelques tableaux qu'il jugeait intéressants, et par leur variété, et par les lueurs qu'ils jetaient sur l'état de la société vénézuélienne à diverses époques, et sur les différentes phases par lesquelles a passé la colonisation espagnole.

C'est ainsi qu'après nous avoir peint le pays et ses ressources, ses anciens habitants, il aborde successivement l'histoire de la conquête, l'origine des grandes familles et les rivalités de classes qui feront naître les idées émancipatrices et l'indépendance.

Puis ce sont la fondation. la prospérité et la ruine de la société guipuzcoane et les causes de la fin de son monopole, le tableau suggestif de la religiosité si singulière et si enfantine d'une société entièrement sous la coupe du clergé, l'omnipotence de ce dernier qui s'immisce dans les plus petits détails, sa lutte contre l'administration civile qu'il entend assujettir, le commerce des esclaves, les combats contre les commerçants hollandais qui pénètrent indûment, en dépit des traités, dans l'intérieur du pays, le développement donné à l'instruction publique, la création et l'organisation d'écoles dont on n'appréciera les résultats et les bienfaits qu'après la guerre de l'indépendance. C'est à ce moment, d'ailleurs, que s'arrête le travail de M. Humbert.

Pour mieux apprécier l'œuvre, résumons-en l'une des parties. Le tableau que nous fait l'auteur de la société de Caracas est éminemment suggestif et curieux.

A cette époque, les fêtes religieuses se succédaient sans trêve et devenaient l'occasion de disputes à n'en plus finir entre les autorités civile et ecclésiastique, toutes deux jalouses de leur préséance. Les motifs de ces discussions sont des plus graves, on en va juger : c'est au sujet du nombre des pages ou caudataires dont l'évêque peut se faire suivre ou des parasols dont les Pères du chapitre avaient la prétention de se protéger contre les ardeurs du soleil. On alla même jusqu'à s'adresser au Roi : « Je n'ai ni le temps ni la patience d'entendre les niaiseries et les disputes des autorités de Caracas », répondit avec beaucoup de sens le monarque agacé. Mais ces puérilités occasionnèrent parfois des luttes sans merci qui désolèrent la capitale. La période la plus troublée fut celle de l'épiscopat de Mauro de Tovar, « despote intransigeant, dit M. Humbert, n'aspirant à rien moins qu'à subordonner en toutes choses le pouvoir civil à sa propre autorité, à s'ingérer dans les affaires domestiques des familles et à s'ériger en inquisiteur tyrannique de la conduite de tous les Caraquenais. Les scandales qui se produisirent de son temps furent tels que, pour qu'ils ne passassent pas à la postérité, les membres de sa famille mutilèrent les registres des deux chapitres ».

Il semble qu'après cela il faille tirer l'échelle ; l'évêque Madroñero ne fut cependant pas moins intolérant ; il fit faire par ses curés un recensement des habitants de Caracas, de sorte que personne ne pouvait se dérober à la confession et à la communion sans être marqué d'une note infamante et publiquement dénoncé au mépris de ses concitoyens.

Trouvant que le carnaval était inconvenant, tel qu'il se pratiquait au Venezuela, que les danses et les jeux les plus innocents étaient contraires aux bonnes mœurs, que les représentations théâtrales étaient immorales, il remplaça cette licence païenne par des représentations de scènes religieuses, par des processions et autres exercices rituels. La docilité de la population fut telle qu'il n'y eut pas de résistance et que, jusqu'à la mort de l'évêque, l'esprit de dévotion régna en maître. On pourra juger, d'après les pages consacrées par M. Humbert à peindre la société de Caracas, de l'agrément qu'elle présentait, de la liberté dont on jouissait sous ce gouvernement théocratique. Malgré tout, le progrès accomplissait son œuvre, et à la fin du siècle, le pays avait pris conscience de ses besoins, il n'en attendait que de lui-même la réalisation, il était mûr pour l'indépendance.

Tout aussi curieux, aussi nouveaux sont les divers chapitres de l'œuvre de M. Humbert. Nous recommandons tout particulièrement ceux qui sont consacrés à la Compagnie guipuzcoane aussi louée que décriée et qui eut en somme une influence considérable sur le développement du commerce et de l'agriculture, sur la Nouvelle-Andalousie, sur la Guyane où se suivent les développements de l'expansion coloniale hollandaise et la lutte qui en résulta avec les Espagnols. Il y a là des détails du plus vif intérêt et tout à fait inconnus.

En somme, le travail de M. Humbert est une des plus précieuses contributions à l'histoire coloniale de l'Espagne qui ait paru dans ces dernières années. Il a, pour nous américanistes, un intérêt de premier ordre et je ne puis qu'en recommander tout spécialement la lecture et l'étude.

Gabriel Marcel.



MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

I

Deux pierres d'éclair (pedras de corisco), de l'État de Minas-Geraës, Brésil.

Le dernier envoi de notre zélé correspondant, M. Émile R. Wagner, contenait, entre autres objets intéressants, deux haches de pierre des anciens Indiens de Minas-Geraës, trouvées en creusant un fossé à Los Tronqueros, à 15 kilomètres de Passa-Quatró.

La première et la plus volumineuse, faite d'une roche d'un gris verdâtre, qui paraît être une amphibolite, mesure 128^{mm} de longueur, 58 de largeur et 33 d'épaisseur maxima. Cet instrument, assez grossier, a été tiré d'un caillou roulé dont on a poli à peu près les faces et les bords en lui donnant un tranchant assez bien affilé. Il semble qu'au cours de ce travail, brutal et prolongé, l'outil se soit fendu dans toute sa longueur, suivant une veine moins résistante aux frottements répétés que la roche devait subir, et qu'un éclat, comprenant une bonne partie de la pièce, s'en soit détaché, enlevant un cinquième du tranchant déjà presque fini et un tiers au moins du talon. L'ouvrier ne s'est pas découragé : il a réparé le dégât en polissant à son tour la cassure et a ainsi obtenu un outil irrégulier, de coupe quadrilatère, ayant un de ses bords beaucoup plus épais, beaucoup plus oblique que les autres, mais susceptible, néanmoins, de fournir un bon service, grâce à sa tranche robuste, de forme demi-circulaire, et à son poids qui dépasse 400 grammes [1].

1. 408 grammes.

La seconde hache de Los Tronqueros, à la fois plus courte ($0^m 099$), plus étroite ($0^m 041$) et surtout moins épaisse ($0^m 026$) que la première, est faite, suivant M. Lacroix, d'une roche feldspathique du groupe des diabases. Elle est d'un vert jaunâtre et rentre dans une variété qui peut se définir en adoptant la nomenclature de Sir J. Evans [1] : *celt ovale à crosse subconique dépolie et tranchant légèrement rétréci.*



Ce n'est point d'ailleurs par leur forme que les haches de Minas-Geraës se recommandent le plus à l'attention de l'ethnographe. On trouverait, en effet, sans trop de peine, quelques spécimens analogues dans les stations néolithiques de l'ancien monde. Mais ce qui rend ces pièces particulièrement intéressantes, ce sont les légendes dont les Indiens entourent leur découverte. Un vieux chasseur, compagnon habituel de M. Émile R. Wagner dans ses explorations, les

1. Cf. J. Evans. *Les âges de la pierre*, etc., trad. Barbier. Paris, 1878, in-8°, p. 123-124. Cette pierre est, en effet, de coupe ovale, à flancs convexes ; elle n'a été polie à fond que dans le tiers antérieur et son tranchant, à peine un peu courbe, est fort régulier.

lui a fait connaître dans leurs détails. Comme notre voyageur lui montrait les deux objets, l'Indien lui répondit en mauvais portugais que c'étaient des pièces enchantées, *pedras encantadas*; qu'elles naissent de l'éclair, *pedras de corisco*[1], et qu'au moment de leur naissance, elles sont profondément enfermées dans le sol où la foudre est tombée.

Mais, comme elles sont animées, elles remontent tous les ans d'une brasse et c'est grâce à ce mouvement du fond vers la surface qu'on les trouve à fleur de terre après six années révolues. Ce n'est qu'en arrivant ainsi à la lumière qu'elles perdent à la fois leur vie et leur malignité. Et le vieil Indien se défiait de ces deux pierres encore engagées dans la terre du fossé d'où on les avait fait sortir. M. Wagner s'exposait, en s'en emparant, à de graves dangers. On a vu des pierres qui n'étaient pas tout à fait mortes, s'animer tout d'un coup, par un de ces violents orages des Tropiques, et se lancer à travers les maisons, perforant planchers et cloisons et ne respectant ni les animaux, ni l'homme même.

C'est là, comme on le voit, une forme assez singulière de la légende des *pierres de foudre*, si universellement répandue et dont mainte tribu des deux Amériques, en particulier, a conservé la tradition.

On remarquera, en terminant, le rôle que joue ici le nombre *six* et l'on se rappellera que ce chiffre est l'extrême limite que puisse atteindre la numération chez les sauvages de l'intérieur du Brésil[2]. Lorsque le distingué voyageur, Karl von den Steinen, faisait compter sur ses doigts son Indien Bakaïri, celui-ci s'arrêtait à ce même chiffre *six* qu'il exprimait en répétant trois fois le mot *Ahage* correspondant à *deux*, et au delà de six, il recommençait *un*, *deux*, *tokale*, *ahage*, etc.[3].

E.-T. Hamy.

II

L'histoire géographique et l'histoire coloniale au Congrès de Stuttgart.

Quand, à la fin de son rapport sur le treizième Congrès international des Américanistes, M. Léon Lejeal a été amené à formuler un jugement général sur la session de New-York, force lui a été de constater plus d'une lacune : « L'histoire de la géographie, a-t-il écrit, représentée par un seul travail, déjà connu du reste, et même publié (celui de M. Gonzalez de La Rosa sur la « légende » de Toscanelli) ou l'histoire de la colonisation ont été encore plus délaissées » des membres du Congrès de New-York que l'étude des antiquités de la région du

1. *Corisco*, éclair.
2. Cette limite descendrait même à *quatre*, s'il faut en croire Azara (cf. J. Lubbock, *Prehistoric Times*. London, 1878, in-8°, p. 544).
3. Karl von den Steinen. *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens Reiseschilderung und Ergebnisse der Zweiten Schingu-Expedition* (1887-1888). Berlin, 1897, in-8°, s. 85.



Pacifique méridional [1]. Pareil abandon ne pourra pas être reproché aux Américanistes réunis à Stuttgart en 1904; l'histoire de la géographie et de la cartographie du Nouveau-Monde, la critique des sources et l'histoire de la colonisation y ont fait l'objet de communications relativement nombreuses et dont plusieurs présentent une indéniable valeur.

C'est sur l'histoire de la géographie et de la cartographie qu'a principalement porté l'effort des historiens américanistes présents à Stuttgart. M. Ingvar Nielsen, de Christiania, y a retracé les relations de la Norvège avec le Groenland et l'Amérique du Nord au moyen âge et jusqu'à leur reprise au XVIII[e] siècle. Cette étude semble, surtout, une coordination des travaux de Storm, dans laquelle l'auteur a intercalé l'interprétation donnée par M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, de l'inscription runique découverte naguère à Ringerike, près de Christiania [2]; on n'y trouvera rien sur la reprises des relations au XVIII[e] siècle, ni sur l'œuvre de Hans Egede [3]. C'est en quelque manière un complément de l'exposé de M. Ingvar Nielsen que la communication du P. J. Fischer, professeur au collège de Feldkirch (Vorarlberg), sur la représentation cartographique des découvertes des Normands au Nouveau-Monde. Reprenant, à un point de vue spécial, les recherches qu'il avait déjà faites pour la rédaction de son excellent ouvrage intitulé *Die Entdeckungen der Normannen in Amerika* [4], le P. J. Fischer a donné dans son travail un précieux exposé d'ensemble de l'œuvre cartographique de Claudius Claussön Swart, — Claudius Clavus, — sur le haut Septentrion et a différencié très nettement ses cartes, — le type A des représentations cartographiques du Nord, plaçant le Groenland à l'ouest de la Norvège et de l'Islande, — des cartes de Donnus Nikolaus Germanus, ou du type B, dans lesquelles le Groënland apparaît à l'est de l'Islande et au nord de la péninsule scandinave. Comment, au début du XVI[e] siècle, Henricus Martellus Germanus a fusionné ces deux types, le P. J. Fischer, — qui vient de publier avec le chevalier R. von Wieser les plus anciennes cartes portant le nom d'*Amérique*, celle de 1507, et la carte marine de 1516 de Waldseemüller, — l'a expliqué en terminant sa communication ou, plutôt, sa conférence, l'une des plus importantes de la session de Stuttgart par la nouveauté de ses conclusions, dont d'intéressantes projections cartographiques permirent aux auditeurs de contrôler immédiatement l'exactitude.

De cartographie a, comme le P. J. Fischer, parlé M. Wilhelm Ruge, de Leipzig. Il a appelé l'attention sur un globe non daté de Gemma Frisius, qui est conservé à Zerbst et fut gravé par Gerard Mercator. Ce globe présente, pour la côte occidentale de l'Amérique du Sud, un dessin et une nomenclature qu'il est impossible de faire descendre plus bas que l'année 1534. Pour la rédaction de

1. *Rapport sur le treizième Congrès des Américanistes* (*Bull. géog. hist. et descr.*, 1904, p. 20).

2. V. le *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. sér., t. I[er], p. 121.

3. Voir plus haut, p. 319, un compte rendu développé de cette communication déjà publiée.

4. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1903, in-8 de XII-126 p., cartes et grav.

ce globe terrestre, — le premier qui soit connu de Gemma Frisius, — notre auteur a utilisé, comme il l'indique lui-même, Ptolémée, Marco Polo, les Espagnols et les Portugais. De Gemma Frisius également, on peut étudier encore à Zerbst un globe céleste qui est, lui, daté de l'année 1537. C'est cette même date, à laquelle Mercator commençait son œuvre personnelle, qu'il convient, semble-t-il, d'attribuer au globe terrestre étudié à Stuttgart par M. Wilhelm Ruge.

Un assistant de l'Institut géographique de l'Université de Göttingue, M. le Dr August Wolkenhauer, a travaillé à résoudre une question très controversée, en recherchant si la déclinaison magnétique était inconnue avant le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique en l'année 1492. A son avis, la déclinaison magnétique était connue dès cette époque, sur mer aussi bien que sur terre, mais il est encore impossible d'apporter à l'appui de cette opinion une preuve directe et évidente, susceptible de dissiper tous les doutes, et on ne peut pas fournir cette preuve palpable dont, en 1870, d'Avezac réclamait la production.

A une époque beaucoup plus récente, et même contemporaine, de l'histoire de la géographie et de la découverte dn Nouveau-Monde, a touché accidentellement M. le Dr E.-T. Hamy, notre président, dans le discours qu'il prononçait le 13 août 1904, dans la séance solennelle d'ouverture du Congrès, sur le *Centenaire du retour en Europe d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Goujaud de Bonpland (3 août 1904)* [1]. Ce sujet d'actualité rétrospective, — dont l'intérêt devenait encore plus grand puisque la Société de géographie de Stuttgart avait pris soin de commémorer le centenaire de la fin du voyage de Humboldt en Amérique, en faisant frapper une plaquette qui fut distribuée aux membres du Congrès, — a permis au Dr Hamy de retracer brièvement l'histoire des travaux scientifiques de Humboldt sur le Nouveau-Monde, et, en esquissant la biographie du voyageur oublié qu'est Aimé Goujaud de Bonpland, de toucher à l'histoire politique et coloniale de l'Amérique du Sud dans le premier tiers du XIXe siècle. Historiens de la découverte, de la colonisation, de l'évolution politique des États méridionaux de l'Amérique du Sud, trouveront profit à lire et à consulter cet intéressant travail, dont nous attendons avec impatience le développement.

C'est, enfin, des plus récents progrès de notre connaissance de la Guyane hollandaise que le junkher van Panhuys, de La Haye, — à qui la session de New-York avait déjà été redevable d'excellentes communications, — a entretenu les Américanistes réunis à Stuttgart, quand il leur a parlé de la dernière expédition néerlandaise à l'intérieur de Surinam. Cette expédition est la troisième d'une petite série commehcée en 1899 [2] et a étudié la frontière fluviale entre les deux Guyanes française et hollandaise, le Maruini et la Lawa, aux points de

1. Imprimé chez Burdin et Cie, Angers, 1904, broch. in-8° de 18 p.

2. Sur les deux premières de ces expéditions, v. *Journal de la Soc. des Amér. de Paris*, nouv. sér., t. Ier, p. 268, et les *Amerikanistiche Studien. Beiträge zur Ethnographie Linguistik und Entdeckungsgeschichte Amerikas*, de M. L.-C. van Panhuys (analysées plus haut, p. 308), ch. 8, p. 30-31.



vue géographique et ethnographique. Elle a été suivie d'une autre reconnaissance dont l'objectif était de gagner les sources encore inconnues du Tapanahoni. M. van Panhuys apportera sans doute à la session de Québec tous les renseignements souhaitables sur cette nouvelle campagne à l'intérieur de la partie néerlandaise de la Guyane.

La critique des textes est trop en honneur en Allemagne pour n'avoir pas fourni à Stuttgart la matière de plusieurs travaux ; mais (chose curieuse !) des Allemands ne sont pas les auteurs des deux études présentées à la 14e session sur d'anciennes sources de l'histoire du Nouveau-Monde. M. Ed. de Jonghe, ayant communiqué à la Société des Américanistes de Paris son excellente dissertation, vraiment neuve, sur Thévet mexicaniste, et publié, dans le dernier numéro du *Journal*, le texte de l' « Histoire du Mechique[1] », il est inutile d'y insister. On nous permettra, par contre, de dire quelques mots des recherches de notre secrétaire général sur les *Memoriales* de Fray Toribio « Motolinia ». M. Léon Lejeal a démontré qu'ils constituent la première version de la *Historia de los Indios de la Nueva España*, et que, s'ils sont d'une moindre valeur littéraire, ils contiennent souvent plus et mieux au point de vue historique. M. Eduard Seler a appuyé du poids de son autorité les fines et ingénieuses remarques de M. Lejeal, dont les conclusions permettent de suivre, en remontant, la tradition franciscaine relative au Mexique précolombien jusqu'à Andrés de Texcoco et à ses conversations qui instruisirent de l'ethnographie mexicaine les premiers missionnaires catholiques.

Si l'histoire de la colonisation n'a pas suscité plus de travaux que la critique des sources, du moins convient-il de signaler qu'à elle a été réservée une des grandes conférences de la session, conférence dans laquelle le recteur Dr P. Kapff, de Stuttgart, a indiqué la part prise par les Wurtembergeois à la colonisation du Nouveau-Monde dès le XVIe siècle. C'était un bourgeois d'Ulm que cet Heinrich Ehinger qui, avec son frère Ambroise, et Nikolaus Federmann, — un autre habitant d'Ulm, — a joué un si grand rôle dans l'histoire du Vénézuéla au XVIe siècle, au moment où y exista une véritable petite colonie allemande (1528-1556). On sait, d'autre part, que les Welser étaient des banquiers d'Augsbourg. — Changement de direction au début du XVIIIe siècle ; dès lors, c'est vers l'Amérique du Nord, et spécialement les États-Unis, que se dirigent les Wurtembergeois. Les deux Carolines et la Pensylvanie, cette dernière province surtout, sont l'objet de leurs efforts durant tout le cours du siècle. Au XIXe siècle, après les guerres du Premier Empire, les Wurtembergeois se sont portés particulièrement sur différents affluents gauches du Mississipi, tels que l'Ohio, sur les rives duquel Georges Rapp a fondé la colonie communiste d'Economy. Signalons encore la colonie d'Ann Arbor, dans le Michigan, et celle de Neu Ulm, dans le Minnesota, que les Indiens détruisirent en 1862. Si, actuellement, la plupart des immigrants wurtembergeois se sont fondus dans la masse de la population américaine, il n'en faut pas moins savoir grand gré au Dr P. Kapff

1. *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. sér., t. II, p. 1.

d'en avoir ravivé le souvenir et rappelé l'histoire dans un tableau d'ensemble que permettront de compléter et de préciser, sur différents points, l'article de M. J. Humbert (publié ici même et distribué aux membres du Congrès) sur *la première occupation allemande du Vénézuéla au XVI[e] siècle*[1], et la précieuse bibliographie de choix récemment dressée par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès[2] à Washington.

A côté de ce tableau d'ensemble, voici une étude de pur détail. J'ai tenté d'y retracer à l'aide de différents documents, l'un déjà publié, mais fort peu connu, l'autre inédit, un nouveau chapitre de l'histoire des flibustiers du Nouveau-Monde, et de jeter quelque lumière sur les vicissitudes de l'établissement fondé à la baie de San Blas, dans la première moitié du xviii[e] siècle, par des aventuriers, — français pour la plupart, — venus des Antilles. Les documents espagnols permettront sans doute de préciser sur différents points et de compléter quelque peu ce premier essai, qu'on voudra bien nous dispenser d'apprécier.

Tel est, succinctement tracé, le tableau des contributions apportées par le Congrès de Stuttgart à l'étude de l'histoire géographique, coloniale et critique du Nouveau-Monde. On peut en conclure qu'en vue de la XIV[e] session ont été entreprises, dans différents pays où la science américaniste est en honneur, des recherches intéressantes, grâce auxquelles plus d'un historien de l'Amérique aura, dans l'avenir, le devoir de se reporter au volume du compte rendu du Congrès de 1904.

Henri Froidevaux.

III

Anciennes sépultures indigènes de la Basse-Californie méridionale.

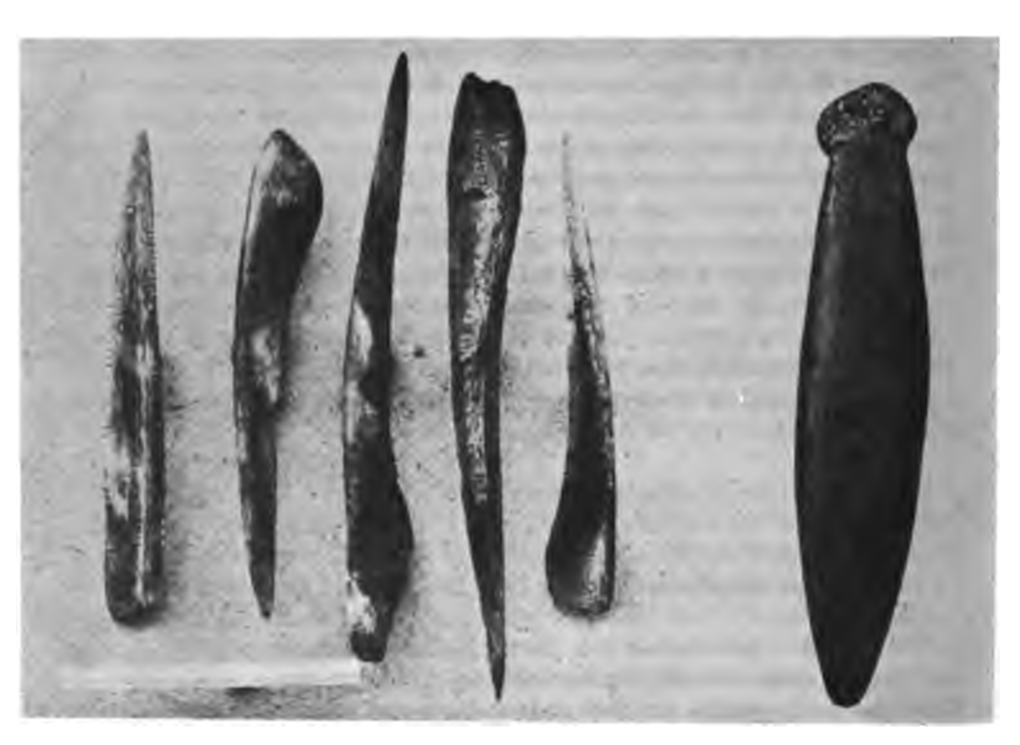
Dans la région méridionale de la Basse-Californie, située au sud de la baie de La Paz et dans les deux îles avoisinantes : Espiritu-Santo et Ceralbo, on rencontre des grottes ou des abris sous roche, ayant servi de dépôts funéraires à d'anciennes tribus indigènes, aujourd'hui complètement éteintes. Ces abris funéraires consistent d'ordinaire en concavités produites naturellement dans les coulées de lave ou dans les roches, pour la plupart volcaniques, qui forment la déclivité des montagnes. Elles paraissent se trouver surtout dans le voisinage du littoral. Ce n'est que très rarement et à l'état isolé que l'on en a constaté l'existence dans l'intérieur de la presqu'île. Ces sépultures furent pour la première fois signalées par le D[r] ten Kate, il y a une vingtaine d'années, lors de son voyage dans l'Amérique du Nord. Le résultat de ses recherches fut publié en 1884, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*[3]. Les ossements contenus dans ces sortes de loges funéraires offrent presque toujours cette parti-

1. *Journal de la Soc. des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. I[er], p. 309.
2. *A List of Works relating to the Germans in the United States*. Washington, Library of Congresso, 1904, in-8.
3. Ten Kate. « Matériaux pour servir à l'anthropologie de la presqu'île californienne » (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 3[e] série, p. 551-569, 1884).



cularité d'avoir été l'objet d'une préparation rituelle, consistant à les revêtir d'une couche de peinture rouge ocreux. La substance colorante paraît alors avoir été fournie par la pulvérisation d'une ponce rouge, très abondante en certains endroits de ce pays volcanique et désignée dans tout le Mexique sous le nom de *tezontli*.

A B



A. Instruments en os. B. Manche de couteau.
Instruments provenant de l'abri funéraire du Pescadero (Basse-Californie).

Presque toutes ces sépultures qui, il n'y a pas encore très longtemps, ont dû être assez nombreuses, si l'on en juge par les fragments d'os coloriés épars sur le sol des grottes, ont été, depuis un certain nombre d'années, l'objet d'un pillage et d'une destruction en règle de la part des pêcheurs et des chercheurs de trésors. C'est donc tout à fait accidentellement, dans les endroits situés en dehors des zones facilement accessibles, que l'on peut rencontrer des dépôts funéraires demeurés à peu près intacts. Pendant mon dernier voyage en Basse-Californie, j'ai été assez heureux pour découvrir, en un point du littoral nommé *El Pescadero*, à peu de distance du cap Pulmo, deux de ces grottes funéraires qui, n'ayant pas été endommagées, purent me montrer presque *in situ* le dispositif adopté pour la conservation des ossements.

Ces deux abris funéraires, où se trouvaient les ossements de sept individus, étaient placés à peu de distance l'un de l'autre. Ils ne m'ont pas paru constituer, à proprement parler, de véritables sépultures, mais, plutôt, des stations temporaires, destinées à recevoir momentanément les morts d'une famille ou d'une tribu; morts qui étaient, je pense, transportés ailleurs, lorsque la tribu nomade changeait de résidence.

Ce fait, du moins, me paraît être indiqué par le mode d'assemblage des diverses pièces du squelette. Les os longs et les côtes étaient attachés ensemble en faisceau à l'aide d'une cordelette de fibre de palmier ou d'agave. Le crâne, le bassin et les vertèbres étaient réunis ensemble. Le tout se trouvait enveloppé, soit simplement dans des feuilles de palmier, soit dans une sorte de tissu naturel obtenu par le rouissage de la partie médullaire du tronc de yucca [1]. Dans les abris funéraires situés sur les autres points mentionnés ci-dessus, tels que l'île d'Espiritu-Santo, où se trouve une *cañada* désignée sous le nom de *las calaveritas*, on rencontre parmi les ossements brisés des débris de cordelettes, de fibre et de feuilles de palmiers [2] qui indiquent la constance de ce mode d'empaquetage.

Néanmoins (mais, sans doute, tout à fait exceptionnellement), il a été découvert, dans une grotte un peu plus grande que les autres du ravin « de las calaveritas », des ossements qui, au lieu d'être réunis sous la forme d'un paquet, étaient placés dans une sorte d'enclos rectangulaire, formé par des pierres alignées à la suite les unes des autres. Le corps était alors placé dans la position couchée. Enfin, quelquefois, comme l'a observé le Dr ten Kate et comme je l'ai également vu en deux cas, dans l'île d'Espiritu-Santo, les os du carpe et du tarse, petits os faciles à égarer, et qui, généralement, font défaut dans l'empaquetage funéraire normal, avaient été introduits dans la cavité cranienne.

Les dépôts funéraires de la partie sud de la Basse-Californie étaient habituellement protégés contre l'action destructive des intempéries par une couche de gravier ou de terre sèche. Dans les deux abris du Pescadero, cette couche était d'une épaisseur d'environ trente centimètres ; mais, quand la concavité funéraire était de faible dimension, comme, par exemple, dans nombre d'endroits du ravin de « las calaveritas », l'ouverture présentait certains indices permettant de constater qu'elle avait dû être fermée par un mur.

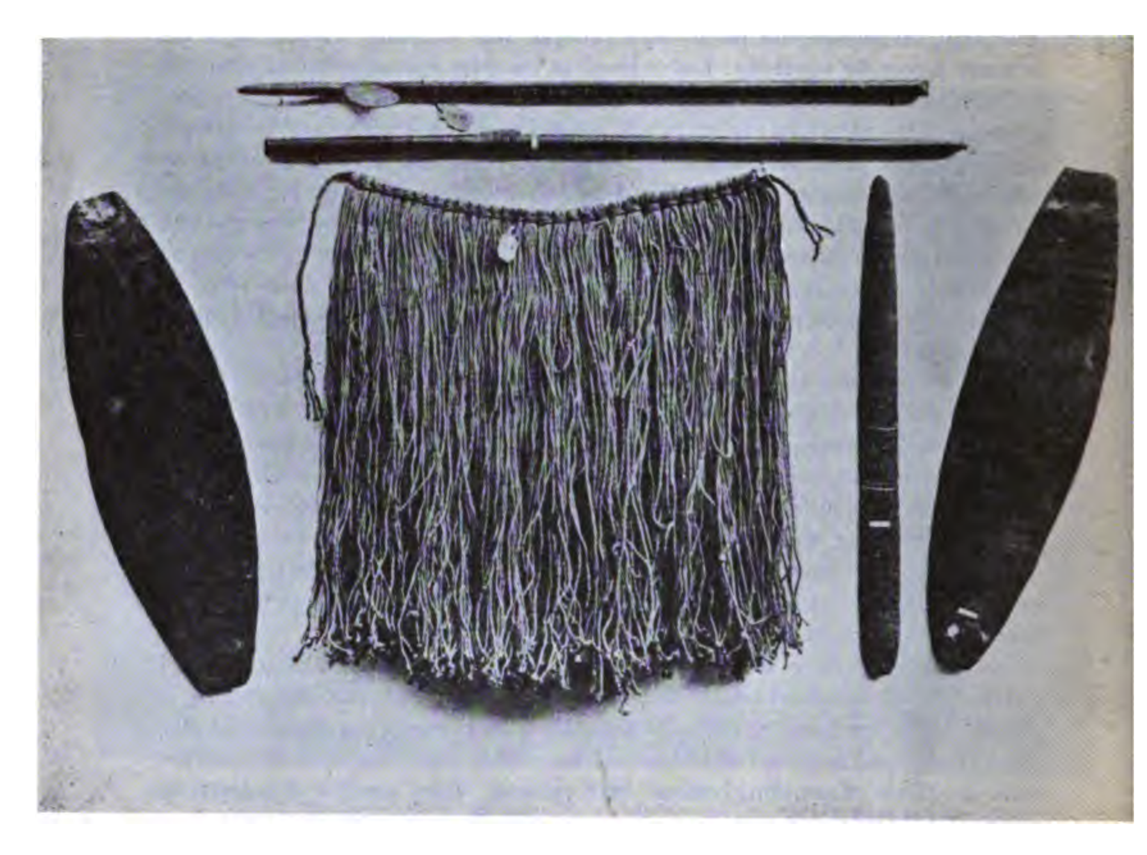
Dans toutes les grottes qui ont été pillées, on ne rencontre plus de ces objets travaillés que l'on a coutume de joindre aux dépouilles humaines. C'est ce qui

1. Dans nombre de localités désertiques du Mexique, la fibre médullaire de plusieurs espèces de yuccas est encore très employée par les populations rurales pour confectionner des nattes ou des tapis, etc. La préparation de la fibre est des plus simples : on débarrasse le corps du tronc ou moelle des matières gommeuses qui l'imprègnent par une macération dans l'eau suivie d'un battage. Après quoi, cette fibre séchée se présente sous la forme d'une masse spongieuse dont il n'y a plus qu'à réunir les morceaux, à l'aide d'une couture.

2. Les palmiers, les agaves, ainsi que les plantes pouvant fournir de la fibre, ne se rencontrent pas dans l'île d'Espiritu-Santo. Ces fibres ont donc été importées de la terre ferme.



se présente pour toutes les sépultures de l'île d'Espiritu-Santo, fréquentée de tout temps par les pêcheurs. Au Pescadero, les deux grottes funéraires n'ayant été que très sommairement fouillées à l'aide d'un pieu, il m'a été possible de trouver quelques instruments ayant échappé au vandalisme des chercheurs de curiosités.



Pagne de femme pericues et divers instruments en bois sculptés recueillis dans une sépulture aux environs du village de Santiago (Basse-Californie).

Ces objets consistent en un couteau dont il ne reste plus que le manche et la résine ayant servi à maintenir la pointe en pierre taillée; un poinçon en bois; une dizaine d'instruments en os qui devaient être des pointes de lances ou des harpons ; une portion de chevelure avec un ornement en nacre. Dans une grotte murée, qui fut découverte, il y a quelques années, auprès du village de Santiago, on a retrouvé, avec les ossements, un certain nombre d'objets en bois, tels que tablettes, bâtons, et un pagne de femme *pericue*, tel qu'il se trouve décrit dans les ouvrages des missionnaires, comme étant l'unique vêtement féminin de la tribu.

Les missionnaires jésuites qui ont vécu plus d'un demi-siècle dans la Basse-Californie où ils furent les premiers à s'établir après la découverte du pays, ne font dans leurs écrits, pourtant si documentés sur les mœurs et les coutumes des Indiens californiens, aucune allusion à ces habitudes funéraires des habitants de la partie méridionale de la péninsule [1]. Le silence des missionnaires m'avait porté, un moment, à supposer que la coutume de peindre les ossements et de les empaqueter remontait aux tribus antérieures à l'évangélisation du pays, comme celles, par exemple, qui ont signalé leur existence par les pictographies que l'on rencontre, encore aujourd'hui, sur plusieurs points de l'étendue de la péninsule [2]. J'abandonnai cette hypothèse, en considérant que les quelques objets trouvés dans la grotte des environs du village de Santiago paraissent provenir de ces Pericues qui, seuls, habitaient, au moment de la conquête, le sud de la Basse-Californie depuis la baie de La Paz. Cette tribu pericue était la plus farouche des trois tribus qui s'échelonnaient sur le territoire de l'étroite presqu'île. Les missionnaires ne purent que très imparfaitement s'établir au milieu d'elle. Elle n'aurait sûrement pas laissé subsister des sépultures dans les grottes susceptibles d'offrir un abri naturel aux époques d'intempéries [3].

La situation, plus généralement côtière et insulaire de ces sépultures, prouve bien qu'elles ont dû appartenir à une tribu nomade, comme l'étaient les Pericues, et habituée à fréquenter les bords de la mer et les îles.

Léon Diguet.

IV

Renseignements sur les noms de parenté dans plusieurs langues américaines.

L'expression des noms de parenté se fait d'une manière fort différente dans les diverses langues, non seulement quant aux mots employés, mais aussi quant aux concepts eux-mêmes. C'est dans nos langues européennes qu'elle a lieu de la façon la plus simple, mais aussi la plus défective. Le latin

1. Bagert S. J. *Nachrichten von der Americanhalbinsel Californien*, 1751-1768. Manheim, 1773.

Orozco y Berra. *Acount of the arborigenal inhabitants of the Californian peninsula* « Annual report of the Smithsonian Institution », 1863, p. 352; 1864, p. 378.

Venegas. *Histoire naturelle et civile de la Californie* (traduit de l'anglais), Paris, 1767.

Clavigero. *Historia de la Antigua o Baja California*, traducida del italiano por Nicolas Garcia de San Vicente, 1852.

Miguel del Barco. *Storia de California* (Rome).

2. *Nouvelles archives des Missions scientifiques*, t. IX, 1899, p. 26.

3. Actuellement encore, les pêcheurs, quand le mauvais temps les oblige à se réfugier sur la côte, adoptent comme habitation les grottes du voisinage, en ayant soin de les débarrasser de ce qui les encombre. C'est ce qui avait lieu, il n'y a pas très longtemps, dans les îles de la baie de La Paz, lorsque la pêche de l'huître perlière était libre.

lui-même auquel nous faisons si souvent appel, ne vient guère à notre secours. C'est que, quoiqu'il soit plus riche que nous sous ce rapport, il l'est cependant fort peu. Il en est de même du langage des autres peuples civilisés. Au contraire, des langues moins cultivées ont, pour distinguer les divers degrés de parenté, un vocabulaire beaucoup plus abondant qui leur permet de noter toutes les nuances et de parvenir à une expression intégrale. Ce sont surtout les peuples de l'Amérique qui sont arrivés à ce résultat, avec une perfection qui étonne. Il faut ajouter, tout de suite, qu'il s'agit là d'un phénomène non pas commun à tous les peuples du Nouveau-Monde, mais à quelques-uns seulement que nous nous proposons de parcourir.

Comment peut-on déterminer de toutes parts la parenté et l'alliance et situer un individu d'une manière exacte sur les coordonnées familiales ? D'après nos idées ordinaires, nous pensons qu'il suffit d'indiquer le degré de parenté : frère, cousin, père ; nous y ajoutons l'indication du sexe : cousin, cousine. Il s'agit d'ailleurs seulement du sexe de la personne dont on parle, et c'est tout. Si l'on veut faire savoir qu'il y a non parenté mais alliance, nous ajoutons l'adjectif de courtoisie *beau* : beau-père, beau-frère, et c'est tout. Nous économisons, d'ailleurs, les mots : cousin, avec une terminaison masculine ou féminine, suffit comme radical pour les deux sexes ; de même : aïeul, aïeule. Ce n'est que parfois que nous employons des racines différentes.

Dans les langues de l'Amérique que nous allons citer, c'est tout le contraire. D'abord les noms de parenté diffèrent avec plus d'énergie, même quand il ne s'agit d'indiquer qu'une différence de sexe. D'autre part, on marque l'âge respectif des parents : frère aîné, frère cadet, chacun d'eux exprimé par une racine différente, puis le sexe des intermédiaires : oncle paternel, oncle maternel, chacun s'exprimant d'un seul coup, et aussi par une racine différente, non par une périphrase, comme en français. Ce n'est pas tout : on distingue encore si ces parents intermédiaires sont morts ou vivants. Enfin, ce qui est tout à fait remarquable, et ce que nous n'indiquons jamais, on exprime le sexe du parent qui est à l'autre bout de la chaîne, c'est-à-dire de l'homme ou de la femme qui parle :

Voici toutes les nuances exprimées ainsi :

1 Sexe du parent dont on parle ; 2 âge respectif des deux parents ; 3 degré de parenté ; 4 sexe des parents intermédiaires ; 5 indication si ces intermédiaires sont morts ou vivants ; 6 parenté ou alliance ; 7 sexe du parent qui parle.

Sans autre préambule, nous passons aux faits documentaires observés.

Ce sont d'abord quelques-unes des langues de la famille salish qui renferment des phénomènes curieux.

1. Dans le dialecte *skqómic* par exemple, il n'existe pas de différence entre les parents intermédiaires pour noter la ligne masculine et la ligne féminine. Les oncles et les tantes des deux côtés se désignent de la même manière. A ce point de vue, l'expression de la parenté est défective. Les petits-fils de frères et de sœurs sont appelés petits-fils ; les cousins s'appellent frères. On distingue lexicologiquement le frère aîné du frère cadet. Enfin souvent, dans la ligne collatérale, on emploie des termes différents, suivant que le parent intermédiaire est mort ou encore en vie. Il faut ajouter un fait singulier : l'expression réciproque

de parenté. Par exemple : *stc' á' mik* signifie aussi bien le bisaïeul que l'arrière-petit-fils; *ts' ö' peyukh* indique le trisaïeul et le descendant correspondant. Enfin le père et la mère distinguent leurs enfants de différents âges, non seulement l'aîné et le cadet, mais le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième.

Voici d'ailleurs le tableau :

ha u'kwèyuk, quadrisaïeul : quatri-petit-fils.

ts' öpèyukh, trisaïeul : tri-petit-fils.

stc' a' mik, bisaïeul : bi-petit-fils.

A partir de ce degré, la double équation n'existe plus :

sè'el, grand-père, oncle.	*è'mats*, petit-fils, neveu.
màn, père.	*men*, enfant.
tcï'ca, mère.	*sé'entl*, l'aîné.
	a'mònlatc, le 2e.
	mentcè'tc it, le 3e.
	sà'ut, le cadet.

kupkuö'pits, frères, sœurs et cousins.

kuô'pits, frère aîné, sœur aînée et aussi neveu aîné du côté du frère, neveu aîné du côté de la sœur.

s'khàkh, frère cadet, sœur cadette et aussi neveu cadet par le frère ou par la sœur.

Ligne collatérale (*le parent intermédiaire étant encore vivant*) :

sisi, frère ou sœur de père ou de mère.

stà'eatl, fils de frère ou de sœur.

tce ma'c, frère, sœur, cousin de mari ou de femme (ici encore l'expression de la parenté est réciproque).

sà'oq, beau-fils, belle-fille, beau-père, belle-mère.

skuë'was indique l'alliance d'alliance.

Le parent intermédiaire étant mort :

ùotsà'èqoitl, frère ou sœur de père ou de mère.

suinè màitl, enfant de frère ou de sœur.

tcà'iàè, frère, sœur, cousin de la femme ou du mari; mari, femme de frère, sœur ou cousin.

slikhoà'itl, beau-fils, belle-fille, beau-père, belle-mère.

On voit combien les deux extrêmes de la parenté s'expriment identiquement.

2. En *bilqula*, le système est beaucoup plus simple. Il y a à noter seulement la contraction de parenté, c'est-à-dire l'assimilation du grand-oncle au grand-père, de la grand'tante à la grand'mère, une seule expression pour beau-père, belle-mère, gendre et bru, et la distinction entre le frère et la sœur aînés *khòalen* et le frère et la sœur cadets *söaqè*. Ici la question d'âge prend le dessus et celle de sexe s'efface.

3. En *stlà'tlemch*, on distingue entre le frère aîné, *khekhlcik*, la sœur aînée, *khe'qkheq'* et le frère et la sœur cadets confondus, *cickh'oà'dz*; de même entre la nièce, *clu'nich*, et le neveu *ckh'cà'a*.

Les termes d'alliance varient suivant que l'intermédiaire est vivant ou mort. S'il est vivant, les parents du mari et ceux de la femme s'appellent réciproquement, *cchunà'mt* et, dans le cas contraire, *ckhàlpaca*.



4. En *shushwap*, les distinctions sont plus nombreuses et l'on différencie nettement le sexe du parent. En voici des exemples :

khà'atza, père ; *gyè'eqa*, mère.

slà'a, grand-père ; *gyàa*, grand'mère.

slà'e, bisaïeul ; *skàya*, fils et fille du frère ou de la sœur.

stlEmka'lt, fils et fille du frère de la sœur. (Il faut remarquer l'assimilation du neveu au fils, ce qui constitue une contraction de parenté).

squà'ual, mari ; *smaEm*, femme.

Par contre, il y a aussi confusion des sexes. Par exemple, *skhurö'ré* signifie : frère ou sœur cadets, et *khä'tskha*, frère aîné, se rapproche beaucoup de *kha'kha*, sœur aînée.

On distingue le frère aîné du frère cadet : *khà'tskha* et *skhurö'ré*.

Enfin la parenté a des termes pour chaque degré. On a déjà remarqué : *khà'atza*, père ; *slà'a*, grand-père ; *slà'é*, bisaïeul.

En matière d'alliance, on distingue si le parent intermédiaire est mort ou vivant. En cas de mort, il semble que l'alliance est presque rompue. Tous les parents de l'un des époux se servent vis-à-vis de tous ceux de l'autre du mot : *skha'lp*. S'il est vivant, on distingue les sexes : *sqà'qoà*, beau-père et ses frères; *tltsitsak*, belle-mère et ses sœurs ; *snektl*, gendre et *sà'pEn*, bru ; *sts'aqt*, frère de la femme, mari de la sœur, *skà'ù*, sœur du mari, et *s'àtsEm*, sœur de la femme, frère du mari. On voit que les racines varient suivant le genre et que, par contre, il y a confusion singulière entre le frère de la femme et le mari de la sœur.

Mais le procédé le plus curieux consiste à varier l'expression du même nom de parenté, suivant que c'est un homme ou une femme qui parle. Ce phénomène n'existe point d'ailleurs pour tous les mots, mais seulement pour quelques-uns.

Langage de l'homme : ö'khé, frère ; *là'ùa*, oncle ; *k'öga*, tante.

Langage de la femme : ö'khé, sœur ; *sï'so*, oncle ; *tö'ma*, tante.

En langue *okana'khen*, on distingue avec soin, par le procédé syncrétique de mutation de racine, le sexe masculin du sexe féminin :

sqa'qpa, grand-père paternel ; *khà kana*, grand'mère paternelle, et d'autre part :

khï'koa, grand-père maternel ; *stEmtè'ma*, grand-mère paternelle.

skhsé, fils ; *st'Ekiè'lElt*, fille.

sqè'lui, mari ; *nà'qnùq*, femme.

tlkhà'ktsa, frère aîné ; *tlkikpa*, sœur aînée.

sï'sEntsa, frère cadet ; *stcEtcEö'ps*, sœur cadette.

D'autre part, on voit par ces exemples qu'on distingue suivant le parent intermédiaire (ligne paternelle, ligne maternelle). Il faut ajouter, à ce point de vue :

sm'è'elt, frère du père ; *sist*, frère de la mère.

sk'à'koi, sœur du père ; *swàwàsa*, sœur de la mère.

Enfin on distingue les frères et sœurs suivant leur âge.

Il existe aussi des termes employés par l'homme et d'autres employés par la femme.

Langage de l'homme : *lʀé'u*, père; *skè"i*, mère.

Langage de la femme : *mistm*, père; *tōm*, mère.

L'alliance s'exprime syncrétiquement (*le mari et la femme étant encore vivants*) :

sqà qa, beau-père; *tltcltck*, belle-mère.

stsiot, frère de la femme, mari de la sœur.

sèast à' m, sœur de la femme, femme du frère, frère du mari (il existe dans ce cas une confusion remarquable). Les parents de la femme appellent ceux du mari, et les parents du mari, ceux de la femme, *nté'mtʀn*.

Le mari ou la femme étant morts, l'alliance cesse, excepté pour *nʀkha'tstʀn*, qui signifie : la sœur de la femme décédée, la femme du frère décédé, le frère du mari décédé.

5. En *kalispeln* la même expression syncrétique règne en général. On distingue aussi le sexe des parents intermédiaires, ainsi que l'ancienneté entre frères. On dit :

sqaè pe, le père du père.
silé, le père de la mère.
skusé'e, le fils.
kea's, frère aîné.
sinzè, frère cadet.
smel, frère de père.
s'si'i, frère de mère.

kèné, la mère du père.
ch'chiéz, la mère de la mère.
stomchèlt, la fille.
lch'chschèe, sœur aînée.
lkak'ze, sœur cadette.
kàge, sœur de mère.

Lorsque le parent intermédiaire est mort, le frère du père s'appelle *nluèstu* et le fils du frère *sluèlt*.

Le kalispeln distingue aussi si c'est un homme ou une femme qui parle.

Langage de l'homme : l'èù, père; *skoi*, mère; *sko koi*, sœur du père; *sgus' mem*, sœur; *tòusch*, enfant de frère ou de sœur.

Langage de la femme : mestm, père; *tom*, mère; *tikul*, sœur du père; *snkusigù*, sœur; *sttmch'èlt*, fille de frère ou de sœur.

Pour l'alliance, on distingue si celui qui a causé l'alliance est mort ou vivant.

Le mari ou la femme étant vivant :

sgàgèe, père du mari ou de la femme.

lzèzch, mère du mari ou de la femme.

sgelùi, mari; *nògnag*, femme.

znechlgù, gendre; *zèpu*, bru.

szèscht, mari de la sœur; *sestèm*, mari de la sœur, femme du frère.

segunèmt, nom générique donné par tous les parents de la femme à tous les parents du mari et réciproquement.

Le mari ou la femme étant mort :

s'chèlp, bru ; *nhoï'ztu*, mari de la sœur, femme du frère.

Plusieurs langues de la Colombie britannique autres que les langues salish, non seulement distinguent lexicologiquement les noms de parenté de sexe différent, mais quant au sexe, tiennent compte de la question de savoir si c'est l'homme ou la femme qui parle. Quelquefois, au contraire, on ne tient nul compte du sexe de la personne dont on parle.

Il nous eût été facile de réunir, en assez grand nombre, d'autres faits analogues, relatifs à d'autres idiomes, notamment le *Haïda*, le *Zimshian*, l'*Algonquin*, etc. Un travail d'ensemble sur cette question (et nous l'entreprendrons peut-être un jour) conduirait sans doute à cette conclusion de l'extrême richesse des langues du Nouveau-Monde, pour l'expression complète et adéquate de la parenté. A ce point de vue, les langues européennes sont, nous le répétons, tout à fait pauvres. Notre manière de décrire la parenté est défective; il y manque un essentiel élément : l'indication du sexe de la personne qui parle, la parenté étant bilatérale et devant être représentée par les deux parents extrêmes familiaux. D'avoir réalisé cette précision, c'est donc un trait linguistique tout à fait remarquable dont il importe de tenir compte, lorsqu'on veut classer les parlers indigènes d'Amérique.

Raoul DE LA GRASSERIE.

V

Mouvement scientifique.

Folk-Lore américain. — On sait avec quelle ardeur les savants des États-Unis explorent cette importante province de notre science. Quelques-uns de leurs travaux de 1904 méritent d'être signalés ici. C'est, comme d'habitude, le *Journal of American Folk-Lore*, dirigé par le Dr Alexander F. Chamberlain, de Clark University (Worcester), qui nous en a révélé le plus grand nombre. Le tome XVII de ce recueil, organe d'une association folk-loriste qui compte plusieurs centaines de membres, s'ouvre par une étude de M. Franz Boas, intitulée *The Folk-Lore of the Eskimo* (p. 1-13). L'auteur a voulu y fixer les caractères les plus généraux de la littérature populaire chez les Innuits. Il avoue, d'ailleurs, avoir pris volontiers ses exemples aux peuplades situées à l'est du Mackenzie, qui, d'après lui, conservent les récits les plus spécifiques. Ce sont des mythes héroïques, où s'accumulent les détails surnaturels, des contes « shamanistiques », et, nécessairement, des contes d'animaux. Mais, selon M. Boas, ces derniers n'appartiennent pas en propre aux Eskimos qui les auraient empruntés aux tribus indiennes. A l'appui de sa thèse, le professeur de la Columbia montre l'étroite parenté du mythe innuit de Sednă, la mère des morses et des phoques, avec le mythe de la vieille mère créatrice, si répandu chez les Indiens. Un trait foncier du folk-lore eskimo paraît en tous cas, sa décence relative, par rapport à l'obscénité du folk-lore des Peaux-Rouges. Un second article, du Dr Roland B. Dixon, de Harvard University (*Some shamans of Northern California*, p. 23-27), est consacré au shamanisme chez les Indiens Maidu, Shasta, Hat, Creek et Achomawi. L'institution varie d'un de ces groupes à l'autre, beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire d'après leur contact continuel ; de même, les idées sur le pouvoir magique ou médical du shaman, le principe des maladies, leur traitement et leur guérison. Chez les Maidu, la qualité de shaman est héréditaire ; chez les Achomawi, elle s'acquiert par une longue retraite qui doit se

passer sans sommeil, tandis que, parmi les Shasta, elle est le prix de l'aptitude au sommeil extatique. Dans un troisième mémoire, sous le titre de *Race, character and local color in proverbs* (p. 28-31), M. Chamberlain montre, à l'aide d'adages empruntés aux nègres africains et à ceux de la Guyane anglaise, les modifications qu'un changement de milieu géographique peut faire subir à un folk-lore. Mentionnons encore, dans le même recueil, les notices plus ou moins longues, mais très instructives, de MM. H.-L. Kroeber (*A Ghost dance in California*, p. 32-35), Geo. A. Dorsey (*Wichita Tales*, p. 153-160), Simms (*Traditions of the Sarcee Indians*, p. 180-182), James Mooney (*The Indian navel cord*, p. 197-199) et de M[lle] Constance Goddard Du Bois (*Mythology of the Mission Indians*, p. 185-188). Une autre contribution très intéressante à l'étude des traditions populaires nous est apportée par les *Proceedings of American Antiquarian Society*, de Worcester (1904, N. S., t. XVI, p. 221-251), dans une monographie sur les « Mythes et superstitions des Indiens de l'Orégon », dont M. W.-D. Lyman a recueilli les éléments parmi les Chinooks et les Yakima. Elle traite surtout des mythes relatifs à l'âme humaine, à la création du monde et de la race indienne, à la découverte du feu et aux inventions utiles, aux peines et récompenses de l'autre vie. Quelques-unes de ces traditions sont tout à fait inédites et vraiment belles. Mais leur beauté même m'inspire quelque défiance sur l'authenticité de leur origine.

L. L.

L'*Américanisme à l'Exposition universelle de Saint-Louis.* — C'est dans la section d'anthropologie, hospitalisée par la Washington University, que l'américaniste, visiteur de l'Exposition de Saint-Louis, avait à chercher ce qui l'intéresse. Cette section avait été très habilement et très largement organisée. Son directeur, le D[r] Mac Gee, bien connu parmi nous, a été un des hauts fonctionnaires du *Bureau d'Ethnologie américaine*. Il passe parmi ses compatriotes, à très juste titre, pour un des meilleurs entre tous ces conservateurs de musées yankees, qui réalisent si bien la perfection dans l'enseignement par l'aspect. Le cadre créé par lui, très complet, comprenait la somatologie, l'ethnologie et l'ethnographie, l'anthropométrie, l'archéologie et l'histoire enfin, comme autant de sous-groupes. Archéologiquement, les collections d'antiquités précolombiennes, envoyées par les principaux musées de l'Union (*American Museum of Natural History*, de New-York, *Free Public Museum*, de Philadelphie, Musée de la « Société historique du Missouri », *National Museum*, de Washington, *Field*, de Chicago, etc.), sont, en général, connues et publiées. Dans les séries ethnologiques, on a surtout noté une série de tableaux vivants, destinés à faire comprendre l'évolution du travail humain. Quelques-unes de ces scènes, très pittoresquement agencées, avaient été empruntées à l'Amérique primitive, en particulier celles qui concernaient l'invention du feu. A signaler aussi la réunion, en de vastes campements, d'un certain nombre d'indigènes, appartenant aux tribus subsistantes du Nord-Amérique. Il ne sera pas indifférent, dans quelques

années, de savoir qu'en 1904, on avait pu rassembler les représentants des peuplades suivantes : *Séri* de Tiburon, *Cocopa* du Rio Colorado inférieur, *Pawnee*, *Chippeway*, *Wichita*, *Arapaho*, *Cheyennes*, *Comanches*, *Osages*, *Navajos*, *Apaches*, *Pueblos*, *Flathead*, *Seminoles*, *Makal* (Vancouver), etc... auxquels s'ajoutaient des Patagons de l'Amérique méridionale. Par une idée fort ingénieuse, à côté de ces « vieux » Indiens vivant, sous les yeux du visiteur, selon leurs traditions nationales, on avait installé une « école indienne », destinée à montrer la transformation de l'autochtone par l'éducation. A quelques pas des parents, hommes ou femmes, fabriquant leurs armes, pointes de flèche en pierre, *baskets* et céramique, les enfants s'employaient à des travaux de menuiserie, charpente et serrurerie. Ainsi, un excellent classement, des « leçons de choses », très utiles pour le grand public et agréables pour le spécialiste, mais rien qui ait pu offrir à ce dernier du vraiment nouveau et de l'inédit. Par compensation, l'histoire postcolombienne et coloniale de l'Amérique présentait des collections fort attachantes, surtout comme portraits et autographes d'explorateurs et comme bibliographie. La Louisiane avait fourni une collection incomparable et presque complète d'ouvrages historiques, des XVII[e] et XVIII[e] siècles, mais surtout, de brochures et de journaux. Ce n'est pas sans émotion que notre ami, M. Henri Cordier a pu suivre ainsi, de 1827 à 1903, les progrès du journal français, l'*Abeille* de Nouvelle-Orléans et, par leurs programmes, statuts, circulaires, l'activité des sociétés littéraires, artistiques, philanthropiques françaises du Mississipi. Aussi abondants étaient les documents relatifs à la bibliographie du Canada français, envoyés par le collège Sainte-Marie, de Montréal. On devine la place prépondérante tenue par les Jésuites et les Récollets dans cette littérature. A côté de ces richesses de bon aloi, que venaient donc faire de prétendues pièces d'archives, relatives à la découverte du Nouveau-Monde, introduites, on se demande comment, par des naïfs ou des faussaires? Et quel rapport entre les sciences anthropologiques et le médiocre « musée des souverains », constitué par les cadeaux offert à Léon XIII et à la reine Victoria? Au résumé, des rapports officiels qui nous furent communiqués et des renseignements privés qui nous parvinrent, la grande exposition centennale de Saint-Louis ne paraît pas, malgré sa valeur, avoir présenté le même intérêt que son aînée, celle de Chicago. Cette dernière a laissé, on s'en souvient, un témoignage durable de son importance, dans ce merveilleux « Columbian Museum », rendu permanent par la générosité de M. Field. Aucun Mécéne ne semble avoir éprouvé l'envie de perpétuer ainsi les résultats de l'Exposition de 1904. C'est, peut-être, qu'elle le méritait moins.

L. L.

Congrès international de géographie à Washington. — Le huitième Congrès international des sciences géographiques, dont nous aurions voulu parler ici plus tôt, fut ouvert officiellement, le 8 septembre 1904, sous la présidence du commandant Peary, l'illustre explorateur des régions arctiques. Après trois journées de séance, — du 8 au 11 septembre, — dans la capitale même de

l'Union, le Congrès s'est successivement transporté à Philadelphie, à New-York, à Chicago, à Saint-Louis, où a eu lieu sa séance de clôture, le 22 septembre. Comme les membres du Congrès des Américanistes de 1902, les adhérents du Congrès de géographie ont été promenés par leurs hôtes dans différentes régions des États-Unis : les bords du Potomac et Mount-Vernon, les bords de l'Hudson, les chutes du Niagara, l'Arizona ont été visités par tous ou partie d'entre eux, dans l'intervalle des différentes réunions ou après la clôture générale. Bien plus, un certain nombre de congressistes, revenus à Washington pour saluer le président Roosevelt et assister à la conférence de M. Peary sur le projet d'exploration polaire qu'il est en train d'exécuter actuellement, se sont embarqués ensuite pour Mexico et les « anciennes villes du Nouveau-Monde ».

Cette session itinérante, l'attrait aidant de la *World's Fair*, semble avoir eu grand succès. Le nombre des Sociétés participantes des deux continents n'était pas inférieur à 120, parmi lesquelles notre *Société des Américanistes*, représentée par le professeur Henri Cordier qui représentait aussi la Société de géographie de Paris. Quant aux adhésions individuelles, elles s'élevaient, paraît-il, à 738. Ces chiffres ont leur éloquence. Une foule de communications ont été lues, remises ou promises, relatives à la physiographie, à la géographie, mathématique, à la biogéographie, à l'anthropogéographie, à l'exploration, à la géographie technique, économique, historique, enfin à l'enseignement géographique. Nous pourrons revenir sur celles de ces communications qui touchent à l'Américanisme, le jour où nous sera parvenu le compte rendu du Congrès. Bornons-nous à noter aujourd'hui que, à côté de onze mémoires concernant l'exploration de l'Amérique, d'autres ont été lus ou déposés, soit à propos des récentes éruptions des Antilles (en particulier par les Drs Heilprin, de Philadelphie, et Howey, de Chicago), soit sur le développement économique des républiques du Nouveau-Monde (à retenir, de ce chef, les travaux de MM. J. F. Crowell, de Washington, qui a étudié le commerce international des États-Unis, et Funke, de Berlin, qui a traité de la colonisation allemande libre au Brésil) et signalons surtout les deux conférences de M. Edward L. Stevenson, professeur d'histoire à Rutgen College (Nouveau-Brunswick) et du professeur W. J. Mac Gee, chef de la section anthropologique de l'Exposition de Saint-Louis. Le premier a parlé de la cartographie américaine du xvie siècle, de manière à permettre aux congressistes d'étudier avec fruit l'exposition d'anciennes cartes organisée en vue du Congrès, par M. Wilberforce Eames, à la « Lenox Library » de New-York. Quant à M. Mac Gee, sa conférence (« Race Types and Peoples assembled at the Louisiana Purchase Exibition ») était le commentaire explicatif naturel de la visite aux curiosités ethnographiques qu'il avait si intelligemment groupées dans l'enceinte de l'Exposition, et dont il est dit un mot, d'autre part.

H. F

Rites phalliques, origine du théâtre et des sacrifices humains à Mexico. — Soit par scrupule, soit faute d'informations, les historiographes espagnols nous ont livré très peu de faits précis sur les cultes et rites phalliques des anciens

Mexicains. Mais plusieurs documents iconographiques suppléent à cette insuffisance des textes, entre autres la page 30 du *Codex Borbonicus*, qui représente les liturgies du mois *Ochpanitzli*. On y voit, très nettement figurée, une procession de phallophores. Dans son commentaire du *Borbonicus* [1], M. Fr. Del Paso y Troncoso fait de ces personnages des pénitents qui, pour se préparer à la solennité, viennent de s'infliger un supplice rituel très spécial, bien des fois mentionné par les auteurs. Dans un article publié par *Archiv für Anthropologie* (neue Folge, B. I, H. 3, s. 129-188) [2], M. Preuss fournit de la scène en question une explication nouvelle. Il part du fait, à peu près établi aujourd'hui, que les fêtes du XIe mois mexicain comportaient, outre une sorte de renouvellement de la dédicace des lieux consacrés, une liturgie agraire, destinée à honorer la Terre nourrice (*Teléo-inan*), au moment où, lasse d'avoir produit, elle va s'endormir du sommeil de l'hiver. Par là même, notre confrère de Berlin est amené à considérer comme une sorte de symbole générateur la présence et le geste — démonstratif — des phallophores, dans lesquels M. Del Paso croit, de son côté, reconnaître les victimes volontaires du *motepulitzo* ou scarification génitale. L'exhibition relatée par le *Borbonicus*, d'après le mémoire du Dr Preuss, aurait donc, si j'ai bien compris la pensée, parfois subtile, de l'auteur, eu pour but d'évoquer cette idée de fécondation qu'on retrouve, en effet, comme inspiratrice de nombreuses religions agricoles. La thèse est ingénieuse. Mais peut-être M. Preuss la compromet-il en la généralisant, je veux dire en attribuant à toutes les chorégraphies religieuses américaines (par exemple à la danse rituelle dite des *Koyeamashi* chez les Zuñi, à celle des Iroquois, dite *Hon-do-i*) le même caractère originellement phallique, même lorsque, sous leur forme connue, elles en sont dépourvues. Et comme, d'autre part, M. Preuss trouve dans ces danses l'origine de la pantomime et des représentations théâtrales, la conclusion à tirer de son étude, c'est que le phallus domine l'histoire entière du théâtre. Cette doctrine inattendue, l'ethnographe allemand prétend l'étayer d'un grand nombre d'arguments empruntés à l'Inde, à la Grèce, à l'Italie anciennes, voire au drame shakespearien ! Les clowns et les bouffons du grand dramaturge anglais deviennent ainsi les parents directs des figurants mexicains de l'*Ochpanitzli*. Cette audacieuse synthèse nous apporte, au moins, du terrain mexicaniste pur, nombre de données curieuses. Les pages qui concernent les vertus magiques de la danse et du chant sont à lire, de même les remarques sur l'organisation corporative des mimes et danseurs qui célébraient les ballets liturgiques. Ces « icuexuan », éduqués et dirigés par le prêtre *atempan teohuatzin*, s'étaient primitivement recrutés, comme l'indique leur nom, parmi les Huastèques qui, du reste, conservèrent jusqu'au dernier jour de l'indépendance la réputation d'un grand talent chorégraphique. Selon Duran, en dehors de leurs danses et pantomimes religieuses, ils créèrent aussi le théâtre laïque, si l'on peut dire, et

1. V. *Descripción, Historia y Exposición del Codice..... que se conserva en la Biblioteca de la Cámara de diputados....*, Paris, 1898, p. 155-160.
2. Sous ce titre : « Phallische Fruchtbarkeits Dämonen als Träger des Altmexikanischen Dramas (ein Betrag zur Urgeschichte des mimischen Weltdramas) ».



ils apparaissent comme acteurs dans ces pièces indigènes dont le P. Acosta nous décrit l'économie, d'une façon malheureusement trop brève.

Dans un autre article, qu'inséra le numéro de *Globus*[1], imprimé en l'honneur du XIVe Congrès international, M. Preuss est revenu sur l'une des données essentielles exposées ci-dessus : le parallélisme des phases de la vie végétale avec celles du culte dans l'ancien Mexique. Il en tire, sur l'origine des sacrifices humains (« der Ursprung der Menschenopfer »), une théorie, déjà esquissée, si je ne me trompe, par MM. Grant Allen[2] et Albert Réville[3], mais qu'il étaye de faits nouveaux. Il y a longtemps que les historiens des religions sont d'accord sur les propriétés fertilisantes attribuées au meurtre rituel et, en particulier, à l'effusion du sang, par tous les cultes sanglants. Ici même, à propos de la liturgie de Centéotl, nous avons essayé naguère d'analyser ces conceptions religieuses chez les Aztèques[4]. Le sang a force créatrice, par ce fait que le sacrifice symbolise, évoque et renouvelle la mort d'un dieu. Ce dieu, pour M. Preuss, à Mexico, c'était le Feu, dans ses diverses manifestations solaires (Huitzilopochtli, Xipe, Tezcatlipoca, etc.), c'est-à-dire aux différentes saisons de l'année. Et le sang du Soleil venait ranimer, par le moyen de l'hécatombe, la maternelle Cybèle, pour la rendre capable d'enfanter les moissons futures. La principale curiosité de ce second mémoire, c'est l'explication qu'il nous apporte du rôle de Quetzalcoatl-Ehécatl, dans l'œuvre de germination. Elle est suggérée à l'auteur par la planche 46 du *Borgianus* où l'on voit le dieu du Vent, arrachant le feu nouveau du corps inanimé de Xiuhtecuhtli.

L. Lejeal.

Les ruines de Tezayucan. — Le licenciado Ramon Mena signale, dans un récent bulletin de la *Sociedad Antonio Alzate* (t. XIX, p. 333-334, lam. XI-XII), trois ruines aztèques aux environs de Tehuacan, San Soanche à Coxcatlan, le Cerro Colorado de Tehuacan, enfin la ville Morelos, à Tezayucan. Cette dernière, située à 33 kilomètres au nord de Tehuacan, se trouve à proximité d'un volcan éteint, dont le cratère forme un petit lac (*lago verde*, *quieto y profundo*). La tiza (*tiçatl* en nahuatl), une sorte de terre blanche et grasse, abonde dans le sol et quelques-unes des terres cuites que l'on y ramasse sont décorées de cette engobe. C'est cette matière qui a dû donner son nom à la cité aztèque, Tezayucan, « lugar de tiçatl o de donde se lleva tiçatl ». Une quinzaine de monticules représentent les restes de la cité, mentionnée dans la *Raccolta de Mendoça*. Trois ont été éventrés par les chercheurs de trésors qui n'y ont trouvé que des idoles et des vases de la fin des temps aztèques. M. Mena croit avoir reconnu l'existence de deux habitations (*casas ó palacios*) et d'un temple ; l'un

1. Bd LXXXVI, nr 7, s. 108-119, mit 1 abb.
2. *The Evolution of the Idea of God.* London, Richard, 1897, in-8° de VIII-447 p.
3. *Histoire des Religions. — Religions de l'ancien Mexique et de l'ancien Pérou.*
4. V. « Un petit problème de théologie mexicaine » (*Journal*, nouv. sér., t. I, p. 257).



des palais montre un grand mur cimenté, et la plate-forme du teocalli est encore visible. Les *teçontli* (ponces) sont régulièrement disposés sans mortier. De la base à la cime du cerro, sur une hauteur de 10 mètres, des rangées de grosses pierres se voient encore en place, comme si on les avait préparées pour les faire rouler sur un assaillant.

E.-T. HAMY.

Fouilles et découvertes sur les bords du lac de Valencia (*Venezuela*). — Dans un intéressant article (« Ausgrabungen am Valenciasee »), extrait du numéro spécial (Bd LXXXVI, nr. 7, 18 August 1904, s. 101-108, abb. 1-29) que *Globus* a dédié au Congrès de Stuttgart, notre collègue, le professeur Von den Steinen, étudie les résultats scientifiques des fouilles pratiquées, en janvier et février 1903, par l'ingénieur Alfred Jahn dans le bassin du lac de Valencia et les environs de Puerto-Cabello. L'explorateur a exhumé 32 crânes, 140 outils de pierre, une centaine de pièces de terre cuite dont beaucoup de sifflets, 28 colliers et maints fragments de poteries. La trouvaille la plus curieuse est celle d'un petit vase céramique à trois pieds, décoré d'une face humaine dont le nez est percé d'un anneau. Tous ces objets rappellent la forme de civilisation déjà étudiée, en 1889, par le Dr Marcano, dans ses recherches sur les habitants précolombiens de la région du Tacarigua. Comme au Tacarigua, ils ont été trouvés sous des « cerritos » ovoïdes, d'une hauteur moyenne de 3 à 15 mètres et qui pouvaient mesurer, en diamètre, de 10 à 300 mètres. M. Karl Von den Steinen, essayant de déterminer l'origine de ces monuments et des restes d'industrie qu'ils contiennent, constate que la population actuelle est très mélangée et rappelle, d'après Codazzi, que les cartes du XVIe siècle localisent dans la région en cause la tribu caraïbe des Meregoto.

L. L.

Les tumulus de la vallée de Lerma. — Dans une courte et substantielle brochure [1], notre collègue, M. E. Boman, expose l'une de ses plus heureuses découvertes sur le territoire argentin des Andes. Il s'agit de trois groupes de tumulus circulaires qui, au S.-O. de Salta, couvrent une vaste étendue de terrain, dans la vallée de Lerma, à 6 kilomètres E. du point où y débouche la « Quebrada del Toro ». Revenant sur les renseignements sommaires du compte rendu des travaux de la « Mission française en Amérique du Sud » [2], M. Boman complète la description de ces mounds. Très faiblement élevés (0m 50 en moyenne) sur le sol plat de la vallée, ils sont construits de matériaux apportés, sans doute, d'assez loin : terre de rivière et pierres, disposées en bordure simple

1. *Groupes de tumulus préhispaniques dans la vallée de Lerma* (*République Argentine*), Paris, Schleicher frères, in-8° de 11 p. et 4 fig. (extr. de l'*Homme préhistorique*, 2e année, n° 10).

2. V. *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. XII, p. 119.



ou double. Très petits quant aux dimensions (2m 60 à 3 mètres, selon les groupes), ils étonnent par leur nombre (1.047 pour le premier groupe; 158, pour le second; 463, pour le troisième; au total, 1.668) et par leur mode d'assemblage. Ce sont des rangées parfaitement droites, uniformément disposées du N. au S. et de l'E. à l'O., le long de rues régulières de 5 mètres de largeur. Le premier groupe s'étend à 3 kilomètres du second, et le second, à un peu plus de 500 mètres du troisième. L'état de conservation est partout excellent. A peine quelques-uns de ces monticules artificiels ont-il été détériorés, soit par l'action des eaux, soit par le passage des cavaliers et des véhicules. A peine quelques-uns ont-ils disparu. En de certains endroits « où semblent manquer des tumulus nécessaires pour achever la parfaite régularité des groupes », on peut se convaincre, par l'examen des lieux, que le sol n'a pas été touché. L'archéologue arrive donc à cette conclusion que ces trois curieuses « cités de tertres » furent construites suivant un plan préconçu qui n'a pas été, sans doute, complètement réalisé. C'est un mystère presque impénétrable qui nous est offert par ces immenses terrassements. Des fouilles assez prolongées n'ont donné, ni squelette, ni vestiges humains et, par la comparaison des terres, démontrent que le sol n'a jamais été probablement remué au-dessous des tumulus. Toute hypothèse d'utilisation funéraire paraît donc, par là-même, à écarter. Le groupe C, malgré son rempart d'enceinte, est, lui-même, aussi énigmatique que les autres. Le fossé de ce rempart exclut, en effet, l'idée d'un mur de défense, puisqu'il est *intérieur* à l'enceinte des tertres. Si les constructeurs ont poursuivi un but militaire, c'est ailleurs, c'est à l'E. et à 100 mètres environ des groupes B et C qu'ils l'ont affirmé. Là existent les vestiges d'un camp retranché rectangulaire (qu'alimentait une canalisation aujourd'hui ruinée, mais reconnaissable) et dont les talus sont bordés d'un fossé *extérieur*. Les mounds préhispaniques de la vallée de Lerma nous indiqueraient-ils l'emplacement des huttes d'Indiens? Outre leur petite dimension, l'absence de débris résout négativement la question. « Seraient-ce des amas de terres végétales pour la culture, comme les *hochaecker* bavarois?... le sol de la vallée est trop fertile pour rendre nécessaires de tels amas de terre spéciale. Ce qui manque à la région, ce n'est pas de la terre fertile, mais de la pluie. La forme et le relief des tumulus auraient rendu impossible l'adduction de l'eau par des canaux d'irrigation. » En somme, les éléments actuels du problème ne fournissent rien, pas plus sur l'origine, que sur l'usage des tumulus découverts par M. Boman. Quant à l'origine, M. Boman rappelle seulement la grande variété archéologique de ces parages. « Il n'est pas étonnant que la vallée de Lerma renferme les débris de plusieurs peuples différents....., parce qu'elle a toujours été le centre naturel d'union entre la plaine couverte de forêts du Gran Chaco, de Santiago del Estero et de Tucuman, d'un côté, le plateau de la Puna, d'un autre, et, d'un troisième, les vallées Calchaquies. » Quant à l'usage, notre excellent collaborateur et ami suggère que « ces cités de tumulus ont pu servir dans de grandes cérémonies ou dans des assemblées d'Indiens, chaque tumulus devenait peut-être alors le siège d'un individu ou d'un chef de famille ».

L. L.

Une carte scientifique française de l'Amérique du Sud. — On sait combien était pauvre, jusqu'à présent, la cartographie de la région bolivienne des Andes. Pour la Colombie, l'Ecuador, le Pérou, l'Argentine, le Chili, nous possédions des cartes générales encore incomplètes, voire embryonnaires, mais dans l'ensemble, assez satisfaisantes. Pour le territoire bolivien, aucun travail cartographique sérieux n'existait à ma connaissance. Les cartes d'Ondarza, de Reck, de Muchin, de Moreno, d'Idiaquez, de Pando sont des publications plus ou moins officielles, mais toute leur documentation repose sur des renseignements plus ou moins exacts, communiqués par les administrateurs locaux. Et, sauf erreur, bien peu des cartographes connaissaient *de visu* le terrain représenté.

La carte récemment publiée [1] de la mission Créqui Montfort-E. Sénéchal de la Grange comble donc vraiment une lacune. Elle est plus qu'un progrès; elle est un point de départ. Œuvre déjà solide, elle servira de base à toutes les études cartographiques ultérieures sur la Bolivie. Pour la première fois, grâce à elle, nous pouvons saisir, dans ses grandes lignes, l'anatomie topographique de ces hauts plateaux boliviens qui constituent une région si originale et si distincte.

La carte de la Mission française, outre tout le haut plateau de Bolivie, c'est-à-dire toute la République de Bolivie (moins les plaines de Beni et du Chaco), nous offre aussi les départements péruviens d'Arequipa, Puno et Moquegua, les provinces chiliennes de Tacna, Tarapaca et Antofagasta. Elle comprend, en outre, du territoire de l'Argentine, la province de Jujuy, partie de celle de Salta et du territoire national argentin des Andes. En somme, c'est tout le haut plateau sud-américain du 15° au 26° lat. S., dans un format développé ($1^m 70 \times 1^m 30$). Les provinces boliviennes de Lipez, Chichas et Porco, laissées à peu près en blanc par les anciennes cartes, nous apparaissent ici dans toute la réalité de leur relief, détaillé avec la plus grande minutie. Pour les départements d'Arequipa et de Moquegua, pour les provinces de Jujuy et de Salta, la carte française introduit aussi d'importants détails tout à fait nouveaux. Voilà une belle œuvre qui honore ses inspirateurs et ses auteurs, bien servis, du reste, pour la traduction de leurs observations et relevés, par le talent du dessinateur, M. Victor Huot. C'est une magistrale préface aux grandes publications d'archéologie et d'ethnographie promises par M. le comte de Créqui Montfort et attendues avec impatience par tous les américanistes.

L. L.

1. *Ministère de l'Instruction publique. Mission G. de Créqui Montfort-E. Sénéchal de la Grange*, 1903. *Régions des hauts plateaux de l'Amérique du Sud (Bolivie, Argentine, Chili, Pérou), parcourues par la Mission française. Carte dressée* par V. Huot, *d'après les travaux des membres de la Mission, les sources originales inédites et les documents les plus récents, à l'échelle* du 1/750.000. Paris, Ehrard frères, 1905.

Linguistique américaine. — Sous la direction de notre collègue, M. le comte de Charencey, la *Société de Philologie* continue sa méritoire publication de l'*Année linguistique*, que nous signalâmes en son temps [1]. Le tome II (Paris, C. Klincksieck, in-12 de II-327 p.) qui nous est parvenu, au mois de mai, contient deux articles américanistes. Le premier (p. 205-247), dû à la plume autorisée du R. P. Morice, traite de la bibliographie des langues « Denées ». C'est plus et mieux qu'un simple répertoire. Le paragraphe premier de cette consciencieuse étude donne d'excellents renseignements généraux sur la linguistique considérée ; les chapitres suivants, une analyse tout à fait intéressante des publications parues, depuis le début du XIX[e] siècle, sur ces grammaires peu connues. L'œuvre de MM. Petitot et Matthews y est appréciée d'une manière qu'on peut croire définitive. Dans le second mémoire, qui nous concerne spécialement, M. le D[r] Nicolas León a essayé, pour la philologie mexicaine, un travail analogue. Son catalogue, qui comprend 153 numéros, paraît à peu près complet, mais il est un peu superficiel et sa « critique » semble, parfois, bien expéditive. Il ne m'appartient point d'en venger les victimes qui, presque toujours, sont, comme par hasard, des compatriotes de l'auteur. Je me contenterai de regretter la brièveté de l'introduction où M. León trace le domaine actuel des langues indigènes parlées au Mexique. Il y avait là, à mon sens, place pour plus de précision. L'importance statistique des groupes grammaticaux n'est même pas indiquée. Leur situation sur la carte n'est déterminée qu'en gros. A qui demanderons-nous ces précieux détails si la science locale les néglige ou nous les marchande ? L. L.

Exposition américaniste à Madrid. — Au mois de mai s'est ouverte au Musée archéologique de Madrid l'exposition des objets donnés à ce musée par M. Arellano qui a résidé de longues années dans l'Amérique centrale et équatoriale comme agent diplomatique. Les 440 objets que renferme cette collection proviennent du Guatemala, de Costarica, de Bolivie et du Pérou, et notamment de Nicoya.

Il n'y a pas là pour les américanistes d'objets bien nouveaux, mais un certain nombre de pièces en très bon état de conservation.

J'ai remarqué deux petits plateaux en or, deux vases à boire en argent décorés de figures humaines et quelques bonshommes debout sur leurs pieds, un vase double en terre noire et un singe assis mangeant une tête de maïs.

En somme, tous ces objets ne sont pas encore catalogués ; ils ne sont qu'inventoriés ; mais leur provenance est, paraît-il, parfaitement établie. Une divinité égyptienne se trouve, je ne sais pourquoi, au milieu d'eux. Faut-il y voir la survivance d'opinions aujourd'hui définitivement rejetées par les américanistes ? Elle proviendrait du Pérou, mais cela ne prouve pas qu'elle n'y ait pas été importée à une date relativement récente.

G. MARCEL.

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. I, p. 131.

XIIIe Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. — Il se tiendra à l'époque des vacances de Pâques de 1906, comme nous en informe une circulaire récente, signée de MM. le professeur E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, et le D[r] R. Verneau, assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, qui ont pris, l'un comme président, l'autre comme secrétaire général, la direction du Comité d'organisation. Pourquoi la session qui devait avoir lieu en 1905, est-elle renvoyée à l'année prochaine ; pourquoi Monaco a-t-il été substitué à Vienne, précédemment désigné comme lieu de réunion ? C'est ce qu'explique en excellents termes le document auquel il vient d'être fait allusion. Les Congrès scientifiques se multiplient à tel point qu'ils se contrarient les uns les autres. En tous cas, Monaco semble un choix fort heureux. On n'ignore pas, en effet, « les intéressantes découvertes faites dans ces dernières années aux Baoussé-Roussé, découvertes dont les plus marquantes sont dues au prince de Monaco lui-même. Ce souverain (qui a bien voulu accepter le titre de protecteur du Congrès) a fondé à Monaco un Musée spécial où les précieuses collections qu'il a recueillies seront prochainement classées d'une façon méthodique. D'autres objets, d'un âge moins ancien, ont été récoltés par ses soins et vont prendre place à côté des premiers. Il sera donc possible aux congressistes d'embrasser, pour ainsi dire, toute la préhistoire de la région méditerranéenne et de discuter, avec les documents sous les yeux, les problèmes qu'elle soulève ». Les savants organisateurs du Congrès désirent, du reste, que d'autres questions d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques figurent à l'ordre du jour de la XIII[e] Session. Et, en vue d'arrêter cet ordre du jour, ils font appel aux travailleurs de tous pays. Nous souhaitons que leur appel soit entendu des américanistes. Ils ont tenu, du reste, à faire à la préhistoire américaine sa place en leur programme, qui comporte un numéro sur « les industries de la pierre en Asie, Afrique et Amérique ». Quelques importantes communications sont déjà annoncées, de ce chef, et, entre autres, celle de notre excellent collègue, le D[r] Louis Montané, de La Havane, sur ses fouilles récentes de Cuba. Il y aura là, nous dit M. Verneau, qui en a reçu la primeur, une série de documents destinés « à jeter un jour tout nouveau sur l'ethnologie ancienne de la *perle des Antilles* ».

L. L.

Petites nouvelles. — A son passage à Mexico, au mois de décembre dernier, notre collègue, M. le professeur Seler, retour de Saint-Louis, a donné, avec succès, deux conférences en espagnol, la première sur les « Nahoas », et la seconde sur « les caractères numéraux mayas dans les inscriptions et les manuscrits ».

— Les fouilles de San-Juan-Teotihuacan, annoncées dans notre dernier numéro, ont commencé en février, sous la direction de M. Batres, inspecteur et conservateur des monuments archéologiques. Elles devront, d'après le programme gouvernemental, être achevées au début de l'année 1910, pour aboutir à la constitution d'une sorte de « Pompéi », dont l'inauguration coïncidera avec les fêtes du centenaire de l'Indépendance mexicaine.



— Devenu chef du ministère autonome de l'Instruction publique, qu'un vote récent du Congrès national a détaché du Département de la Justice, l'ancien sous-secrétaire d'État, D. Justo Sierra, a décidé la création de trois cours d'ethnologie, d'archéologie précolombienne et d'histoire mexicaine au « Museo ». Cet enseignement régulier a dû commencer le 1er juillet. Il est confié à MM. le Dr Nicolas León, Galindo y Villa et Genaro Garcia. Des bourses permanentes, assez considérables, ont été instituées pour assurer à ces cours un noyau d'élèves qui, plus tard, fourniront à l'administration des Musées, des Bibliothèques et des Fouilles archéologiques, un personnel instruit et compétent.

— M. le Dr Franz Boas a résigné les fonctions de « Curator of Department of Anthropology and Ethnology » qu'il occupait à l'*American Museum of Natural History*, de New-York, depuis la démission du professeur F.-W Putnam. Il conserve, d'ailleurs, sa chaire à Columbia University et, au Museum même, continuera à diriger les publications de la *Morris K. Jesup Expedition*.

— L'*American Anthropological Association* a tenu son second meeting semestriel pour l'année 1905, du 29 au 31 août dernier, à San-Francisco. C'est la première fois qu'une assemblée de ce genre se réunissait à l'ouest du Missouri. Le programme, dressé par M. Putnam, président, et M. Geo. Grant Mac Curdy, secrétaire de la savante Société, comportait, outre de nombreux mémoires et discussions sur l'archéologie et l'ethnographie si curieuses du littoral Pacifique, une série d'excursions scientifiques, notamment dans l'Orégon. En outre, la visite du nouveau musée anthropologique de l'Université de Californie était promise à la curiosité des congressistes. Nous pensons pouvoir donner un compte rendu détaillé de cette intéressante session dans notre numéro d'avril prochain.

— M. Jules Humbert, professeur agrégé au lycée de Bordeaux, a été proclamé docteur ès lettres avec la *mention honorable*, le lundi 22 mai dernier, en Sorbonne, après une brillante soutenance, devant un jury composé de MM. Marcel Dubois, Denis, Vélain, Gallois, Augustin Bernard et Schirmer. Toutes nos félicitations cordiales à notre savant collègue et ami dont le succès vient couronner dix années de laborieuses recherches. Nos lecteurs connaissent en partie l'une de ses thèses (*L'occupation allemande du Vénézuéla*, Paris, Fontemoing, 1905, 1 vol. in-8° de x-89 p., 1 carte) dont le *Journal* publia, l'an dernier, un important fragment [1]. Aussi documentée et vivante, la seconde (*Les origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Venezuela*, Bordeaux, Féret, 1905, 1 vol. in-8° de xx-340 p., 1 carte), est destinée, selon le mot d'un de ses juges, à faire époque dans les études d'histoire coloniale. On en a trouvé d'autre part une analyse détaillée de M. Gabriel Marcel [2].

— Notre collègue, le Jhr. L. C. Van Panhuys, vient de publier en tirage à part (6 p. in-8°) son article (*Koloniale Literatuur*), inséré dans « *De Indische Gids* » (Juli-Aflevering 1905) et consacré à l'examen critique de l'important ouvrage du Dr D. C. Hesseling, privat-docent à l'Université de Leide (*Het*

1. V. *Journal*, t. Ier, nouv. sér., p. 309.
2. V. plus haut, p. 320.

Negerhollands der Deense Antillen. Bijdrage tot de geschiedenis der Nederlandsche taal in Amerika. — Uitgegeven van wege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden. — Leiden. A. W. Sythoff, 1905, in-8°).

— De notre collaborateur, Eric Boman, le *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, en son dernier numéro (1905, n° 5, p. 337-343), a publié une note intéressante sur « Deux *Stipa* de l'Amérique du Sud, développant de l'acide cyanhydrique », dont l'Imprimerie nationale a fait aussi un tirage à part (in-8°, 7 p., août 1905).

— Le 12 octobre, s'est embarqué, viâ Cherbourg-New-York, à destination de Mexico, M. le Dr K. Teodor Preuss, assistant au musée royal d'Ethnographie, de Berlin. M. Preuss est chargé par le gouvernement prussien d'une mission archéologique et ethnologique qui durera une, ou même deux années.

— Les dernières leçons du cours d'Anthropologie du Muséum d'histoire naturelle (semestre d'été) ont été particulièrement attrayantes pour les américanistes. M. le professeur E.-T. Hamy qui avait choisi comme sujet de ses conférences de cette année « les récents progrès de l'Anthropologie », a traité, dans les séances dont il s'agit, des derniers résultats acquis sur les races américaines. A signaler notamment ses causeries sur la « Jesup Expedition », sur la « Mission Créqui Montfort », sur les travaux de M. Verneau à propos des Patagons, et une série d'entretiens où l'éminent anthropologue a critiqué, avec la vigueur d'esprit et la science qu'on lui connaît, les plus nouvelles recherches sur le Totémisme.

— Parmi les dernières publications de langue anglaise, adressées en hommage à la Société, nous citerons : 1° *The Northern Maidu* par le Dr Roland B. Dixon (Collection de « The Huntington California Expedition » — *Bulletin of the American Museum of Natural History*, vol. XVII, part. III, pp. 119-346, fig. 1-67, pl. XXXVIII-XLVIII, New-York, may 1905) ; 2° *A Penitential Rite of the Ancient Mexicans* (*Archæological and Ethnological Papers of the Peabody Museum*, vol. I, n° 7, 26 p., 5 pl. a. 8 text illustrations) ; *A Suggestion to Maya Scholars* (repr. from. the *American Anthropologist*, n. s., vol. 5, n° 4, october-december 1903) ; *The Periodical Adjustments of the Ancient Mexican Calendar* (repr. from the *American Anthropologist*, n. s., vol. 6, n° 4, july-september 1904), par notre collègue, Mme Zelia Nuttall ; 3° *Annual Archæological Report 1904 Being part of Appendix to the Report of the Minister of Education Ontario* (by Mr. David Boyle. Toronto, L. K. Cameron, 1905, in-8° de 117 p., 86 fig. et portrait h. t. du marquis de Nadaillac). Ces divers ouvrages seront, s'il y a lieu, analysés dans nos prochains numéros.

— Au Collège de France, le cours d'Antiquités américaines (fondation Loubat, M. Léon Lejeal, chargé de cours) sera consacré, pendant le premier semestre de l'année classique 1905-1906, à *Sahagun, historien de l'antiquité mexicaine* (cours du mercredi) et au *Pérou ancien d'après les historiens espagnols et l'exploration contemporaine* (suite et fin, cours du samedi).

— Continuant la publication des papiers paternels, notre collègue, D. Luis Garcia Pimentel, vient de faire paraître *Vocabulario de Mexicanismos, comprobado con ejemplos y comparado con los de otros Paises hispano-americanos*,

par J. Garcia Icazbalceta (Mexico, J. Aguilar Vera y Comp., 1905, in-8° de xviii-241 p.). Ce très solide travail, malheureusement inachevé (il s'arrête à l'article « Gusto », sera ici l'objet d'une étude approfondie. Nous reviendrons également sur les travaux suivants de notre collaborateur, M. Eug. Beauvois : *La Fable des Amazones chez les indigènes de l'Amérique précolombienne*, Louvain, Istas, 1904, in-8° de 40 p. (extr. du *Muséon*, vol. V, fasc. III-IV, p. 287-326) ; *Les notions des Zeno sur les pays transatlantiques*, Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1904, in-8° de 66 p. (extr. de la *Revue des Questions scientifiques*, 3e sér., t. VI, p. 121-144 et 535-572) ; *Les Culuas ou Croisiers de l'Amérique précolombienne*, Louvain, Polleunis, 1905, in-8° de 6 p. (extr. de la *Revue des Questions scientifiques*, 3e sér., t. VII, p. 252-257).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

(NOUVELLE SÉRIE)

MÉMOIRES

ACTES DE LA SOCIÉTE

NÉCROLOGIE

BULLETIN CRITIQUE



MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

ILLUSTRATIONS ET CARTES

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

